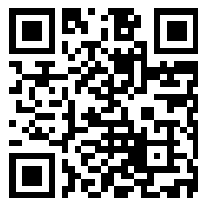

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

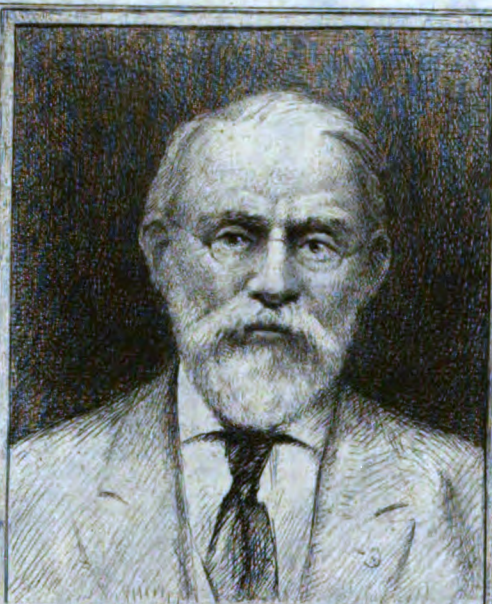
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376577



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1912-1913



Case
No. 111

AS
161
.R4565

REVUE DU MIDI

19^{me} ANNÉE

JUILLET 1905

Revue du Midi

TOME TRENTE-HUITIÈME



NIMES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

—
1905

Dunne
Nijls
3-20-33
26 766

ALLIANCE D'HYGIÈNE SOCIALE DE FRANCE

COMITÉ NIMOIS

Association déclarée conformément à la loi

du 1^{er} Juillet 1901.

L'Alliance d'hygiène sociale a été fondée en 1903 et placée sous la présidence de M. Casimir Périer qui, descendu librement de la première magistrature du pays, a consacré son activité et sa haute compétence au soulagement des misères sociales.

Dans cette courte période, le Comité a affirmé son existence par la tenue des Congrès d'Arras, Nantes, St-Etienne, Bordeaux et Montpellier, son but est suivant l'expression de son Président : la lutte de la vie contre la mort, l'éternelle préoccupation de l'humanité est ce duel de toute minute contre la souffrance et le mal. Rêve ou utopie, diront quelques uns, réalité inéluctable pour tous ceux qui pensent et qui sentent, l'obligation du devoir est inséparable de la notion du droit.

Le Comité Nimois a été créé grâce à l'active et dévouée initiative de M. Raous, son secrétaire général, qui a su grouper en un seul faisceau toutes les bonnes volontés sans distinction d'opinion ni de croyance, l'œuvre du Comité est étrangère à tout ce qui n'est pas relèvement ou amélioration sociale.

Les trois grands fléaux qui menacent notre société moderne sont : la tuberculose, l'alcoolisme, la mortalité infantile, c'est contre eux que s'organise la lutte, notre Comité est divisé en quatre sections qui se partagent les études concernant la protection de l'enfance, la tuberculose, l'éducation et la mutualité.

Elles sont présidées par MM. de Boyve, docteur Souchon, Maurin et Poinot, des dames dévouées prêtent leurs concours aux travaux qui intéressent la maternité et l'enfance.

L'Alliance est une fédération de Sociétés qui a pour but de coordonner et de seconder tous les efforts faits en faveur de l'hygiène sociale. A cet effet elle favorise la mutualité, elle s'efforce d'améliorer le logement et l'alimentation, en développant l'action des Sociétés d'enseignement et de moralisation, en répandant des brochures, en donnant des conférences, en se servant de tous les moyens propres à prévoir ou atténuer les dangers qui constituent une cause d'affaiblissement et créent de lourdes charges pécuniaires pour la Société.

L'Alliance désire marcher d'accord avec les pouvoirs publics, les intéresser à l'œuvre humanitaire qu'elle poursuit et solliciter leur bienveillant appui.

Notre Comité a tenu à mettre à profit la présence à Montpellier d'hommes éminents appelés par le Congrès pour obtenir leur collaboration et leur concours pour s'affirmer et faire connaître ses efforts.

Des conférences ont été organisées le lundi 22 mai au théâtre, gracieusement mis à notre disposition par l'autorité municipale.

Sous la présidence de M. le député Siegfried,

remplaçant M. Casimir Périer que son état de santé a retenu à Paris, M. Fuster, le dévoué Secrétaire général du Comité Central a exposé le but de l'Alliance, les résultats déjà obtenus et marqué la voie à suivre, notre compatriote M. Cheysson, inspecteur général des Ponts, après avoir rappelé les souvenirs de son enfance passée à notre Lycée et sa fréquentation du théâtre où il ne comptait guère figurer sur la scène, a retracé le rôle de la femme dans la famille et la société et sans se déclarer féministe trop hardi a montré l'influence que la mère et l'épouse pouvaient et devaient exercer.

Le Dr Petit, dans une charmante improvisation, a parlé de la tuberculose, montré que si on devait lutter contre la contagion possible dans certaines conditions, il ne fallait pas exagérer la peur du microbe et perdre tout sentiment de charité et de dévouement pour des malheureux en faveur desquels la société se montrait bien égoïste, les cures de grand air, la vie saine et fortifiante de la campagne, la suralimentation peuvent triompher de ce mal si la lutte s'établit dès les débuts et si on s'efforce de prévenir.

Dans la soirée une nombreuse assistance de mutualistes a suivi avec attention une remarquable conférence de M. Mabillean, Président de la Fédération Nationale sur les services à attendre de la mutualité qui affirme la libre initiative de l'individu, lui apprend la prévoyance et l'économie et lui révèle les devoirs envers son semblable en lui apprenant la vraie fraternité, M. Watel a terminé la séance en faisant connaître les avantages que peut assurer à l'ouvrier l'assurance en cas de décès.

On devient sociétaire de l'Alliance en versant une cotisation annuelle de 2 fr. ou de 5 fr.

Les souscripteurs perpétuels versent une cotisation une fois donnée, de 100 fr.

Une cotisation de 200 fr. une fois donnée, permet d'obtenir le titre de membre fondateur.

Le Comité.

RAPPORT SUR LES ŒUVRES FÉMININES ET DE L'ENFANCE

à Nîmes et dans le Gard.

Les Œuvres féminines et de l'Enfance sont très nombreuses à Nîmes et dans le Gard. Elles peuvent se diviser en trois séries principales.

- 1° Les œuvres laïques, c'est-à-dire mixtes.
- 2° Les œuvres confessionnelles catholiques.
- 3° Les œuvres confessionnelles protestantes.

L'Alliance d'Hygiène sociale rendra un véritable service à ces différentes œuvres en les présentant les unes aux autres, en faisant effort pour les grouper, et en montrant à tous le bien qui se fait de côtés divers.

ŒUVRES LAIQUES

1° *L'Ouvroir de l'Assistance par le travail pour les femmes*, fondé en 1891. — L'ouvroir donne du travail à domicile à 80 femmes environ. Il est dirigé par un comité de dix dames. L'œuvre commença avec 400 francs, produit d'une kermesse ; elle a gagné depuis 3.000 fr. et fait par an 8000 fr. d'affaires. Les ouvrières ont reçu environ 1.000 fr. par an.

2° *Sauvetage de l'Enfance, section de l'Œuvre de Paris*, fondée en 1890. — Président du Comité M. de Boyve, vice-président, M. Maurin, prend les enfants maltraités ou moralement abandonnés, les place dans des familles à la montagne. Ressources : Cotisations annuelles des membres. Quarante ou cinquante enfants sont ainsi patronnés.

3° *Ligue fraternelle et patronage des Enfants de France*. —

La section Nimoise, fondée en 1895, se compose de 300 membres et elle est dirigée par un comité de vingt membres. Le patronage reçoit 100 enfants environ tous les jeudis.

La Ligue fraternelle distribue à peu près 1.300 fr. de lait par an. La distribution de vêtements et de chaussures coûte environ 900 à 1.000 fr. à l'œuvre. Les enfants placés en nourrice reviennent à 700 fr. par an.

Le budget annuel de l'œuvre est d'environ 4.000 fr.

4° *Le sanatorium d'Arrigas*, construit par les conseils généraux du Gard et de Vaucluse reçoit les enfants de ces deux départements depuis le sevrage jusqu'à l'âge de 5 ans. La gratuité s'obtient assez facilement ; le séjour des enfants dure depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre.

5° *Œuvres des enfants à la montagne*. — La section Nimoise de l'Œuvre des enfants à la Montagne fonctionne à Nîmes depuis deux ans elle se rattache à l'œuvre importante fondée par M. Comte à St-Etienne, en 1893. Elle envoie à la montagne, pendant les chaleurs, les enfants dont les parents ne peuvent pas se déplacer.

Les enfants sont mis dans des fermes de la Haute-Loire et de l'Ardèche à plus de 1.000 mètres d'altitude.

Leur séjour à la montagne est de six semaines, du 1^{er} août au 15 septembre. M. Comte a organisé dernièrement des fermes infirmeries où les enfants ayant besoin de soins spéciaux sont admis moyennant une pension de 25 fr. par mois.

L'œuvre n'est pas gratuite ; elle est basée sur le principe d'aide fraternelle mais non pas d'aumône. Les parents doivent verser, selon leurs moyens, tout ou partie des frais occasionnés par leurs enfants (c'est-à-dire une somme variant de 36 fr. à 7 fr. 50, minimum demandé).

La caisse de l'œuvre est alimentée :

- 1° Par les cotisations des parents ;
- 2° Par une souscription générale ouverte toute l'année ;
- 3° Par des subventions du Conseil municipal et du Conseil général.

Tous les enfants sont admis à bénéficier de l'œuvre jusqu'à treize ans, sans distinction de sexe, de religion ou de milieu et quelles que soient les écoles qu'ils fréquentent.

RAPPORT SUR LES ŒUVRES FÉMININES ET DE L'ENFANCE 11

L'œuvre a pu envoyer l'été dernier 168 enfants à la montagne. Les augmentations de poids ont été de 2, 3, 4 kil. Une jeune fille de 16 ans a gagné 6 kil., une autre de 13 ans 8 kil., pendant ces 6 semaines. Devant des résultats pareils l'œuvre fait appel à l'esprit de fraternité de tous et de toutes afin de pouvoir étendre à beaucoup plus d'enfants les avantages inappréciables d'un séjour à la montagne.

ŒUVRES CONFESSIONNELLES CATHOLIQUES

1° *Les religieuses de Marie-Thérèse*, rue Rouget de l'Isle, Nîmes, tiennent un orphelinat où l'on reçoit les enfants depuis trois ou quatre ans jusqu'à 21 ans. Pension à partir de 10 fr. par mois. Dans le même établissement il y a un refuge pour les filles tombées ou en danger moral.

2° *Orphelinat des Dames de Besançon*, rue de la Faïence, s'est fondé récemment.

3° *Orphelinat de St-François de Sales* reçoit des fillettes de 4 ou 5 ans. On forme des femmes de chambre. — Lingerie fine.

4° *Orphelinat des Sœurs de St-Vincent de Paul*, rue des Greffes.

5° *Orphelinat des Sœurs de St-Joseph*, rue Flamande.

6° *L'Orphelinat de la Providence*, rue de la Faïence. — L'hygiène y est particulièrement surveillée, l'établissement à un grand jardin hors ville où l'on passe les journées de vacances et les dimanches. L'enseignement de la couture est très soigné.

PATRONAGE DES FILLES

7° *Patronage Ste-Angèle*, rue Colbert. — La présidente Mlle Guérin, boulevard Talabot, est aidée par plusieurs demoiselles de la ville. On reçoit les enfants à partir de 12 ans, le dimanche après midi, on les amuse, on leur donne de petites représentations et des récompenses.

8° *Patronage Ste-Marthe*, directrices Mlles Bonnerue et Clément (prieuré de l'Assomption). — On reçoit des apprenties à partir de 15 ou 16 ans et des ouvrières tous les dimanches. Elles y trouvent une bibliothèque, une grande

salle de lecture, un jardin. Les jeunes filles sont aidées et soutenues au point de vue matériel et moral.

9° *Le Patronage de l'Immaculée Conception* reçoit les jeunes filles à partir de 13 ans. On leur donne des secours, des récompenses. On désirerait aussi fonder un atelier de sauvegarde qui fonctionnerait pendant les mortes-saisons d'été et d'hiver. Les jeunes filles du patronage y apporteraient leur travail et confectionneraient petit à petit leurs trousseaux. Directrice, sœur Ste-Marie-Louise, fille de la Charité.

PATRONAGES DE GARÇONS

10° *Patronage du Mont Duplan* pour les anciens élèves des frères.

11° *Œuvre de la Jeunesse*, route d'Arles, directeur M. l'abbé Huc, reçoit les garçons depuis l'âge de 11 ou 12 ans. Ils forment une société civile. Le patronage est ouvert les jeudis et dimanches, 60 à 100 enfants sont reçus dans un très grand jardin.

12° *Crèche des Sœurs de St-Vincent de Paul*, sans internat. — On y reçoit à la journée les nourrissons jusqu'à trois ans, après cet âge ils passent à l'asile maternel.

13° *Asile maternel des Sœurs de St-Vincent de Paul*. — Prend à la journée les enfants de 3 à 6 ans.

14° *Orphelinat de garçons de Courbessac*, directeur M. Deloche, 2, rue de la Vierge. — On reçoit les garçons depuis l'âge de 4 ans. Pension 10 fr. par mois. On leur apprend les métiers de cordonnier et de tailleur.

15° *L'Œuvre de l'Adoption*, (branche locale de l'œuvre de Paris), a pour but de placer des enfants des deux sexes ayant perdu leur père et leur mère, soit dans des familles, soit dans des orphelinats.

ŒUVRES CATHOLIQUES DU GARD

16° *Orphelinat des sœurs de St-Vincent de Paul* (Beaucaire). — Hygiène surveillée, enfants élevés au grand air autant que possible. Elles font un apprentissage de couture. En sortant de l'orphelinat elles reçoivent une somme de cent francs et un trousseau.

RAPPORT SUR LES ŒUVRES FÉMININES ET DE L'ENFANCE 13

17° *Un orphelinat existe au Vigan.*

18° *Orphelinat industriel de Bagnols-sur-Cèze*, fondé par M. Hamelin. Les jeunes filles à partir de 13 ou 14 ans y sont employées au moulinage de la soie. Elles reçoivent quand elles sortent un trousseau et une petite somme.

19° *Orphelinat de filles à Pont-St-Esprit.*

20° *Orphelinat de filles de la Présentation à Alais.*

21° *Colonie Agricole de garçons à Servas* (ligne d'Alais au Martinet). Directeur M. Varin d'Ainvelle. — Les orphelins sont reçus depuis l'âge de 7 ans moyennant une pension de 10 fr. par mois, payable jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de 14 ans. Après ils sont gardés gratuitement.

22° *Œuvre de colonisation par les Orphelins*, domaine de Fabiargues, près St-Ambroix, directeur M. l'abbé Cros. — Les garçons abandonnés ou orphelins sont reçus depuis l'âge de 13 ans, dès qu'ils ont terminé leur instruction primaire. Exceptionnellement ils peuvent être admis plus jeunes. On leur enseigne la culture, et les éléments de différents métiers, (menuiserie, cordonnerie, etc.), afin qu'ils puissent se suffire plus tard dans les colonies. Ils recevront au moment de leur départ une somme de 1.500 fr. et deviendront colons dans d'excellentes conditions puisque toute leur éducation les y aurait préparés, et que étant orphelins ils ne laisseraient pas en France une famille qui les rappellerait à un moment ou à l'autre. A Fabiargues la pension demandée mais non exigée est de 10 fr. par mois pour les enfants jeunes, plus un trousseau à l'entrée.

23° *Colonie pénitentiaire du Luc* près Alzon, ligne du Vigan à Tournemire.

24° *Orphelinat agricole de la Gardiole* près St-Hippolyte-du-Fort, dirigé par les sœurs de la Sagesse. — Les conditions d'admission sont les mêmes que pour les autres orphelinats.

25° *Etablissement pour incurables (femmes)* tenu par les sœurs Franciscaines à Mirabel, par Pompignan. — On y reçoit les jeunes filles épileptiques, gâteuses, etc.

ŒUVRES CONFESIONNELLES PROTESTANTES

1° *La Société des femmes en couches* fondée en 1845 est dirigée par un comité de douze membres. — Deux accoucheuses sont attachées à l'œuvre et payées par elle. 55 à 60 femmes par an sont ainsi aidées et secourues. Outre les frais d'accoucheuse, l'œuvre leur donne des draps, du linge, des bons d'épicerie et de viande. Les ressources de la Société proviennent d'une collecte annuelle.

PREMIÈRE ENFANCE

2° *La Société des layettes*, fondée en 1845 fournit environ soixante-dix layettes par an à des femmes protestantes et indigentes. Comme ressource, collecte annuelle.

3° *Nourrissages*. — Une commission spéciale de l'Association d'assistance protestante se charge de placer à la montagne et de payer les mois de nourrice des enfants dont la mère ne peut pas nourrir. Trente à trente-cinq enfants sont ainsi secourus par an ce qui représente une somme d'environ 3.000 fr.

4° *La goutte de Lait*, fondée en mars 1902 à pour but de donner du lait stérilisé aux enfants nourris insuffisamment par leur mère ou élevés au biberon. Une consultation de nourrissons est attachée à l'œuvre. La consultation a lieu deux fois par semaine, avec examen et pesage des bébés. Vingt-cinq enfants environ bénéficient de l'œuvre dont les ressources sont fournies par des dons, par l'Association d'assistance protestante et par les contributions d'autres œuvres s'occupant de l'enfance.

5° *Hôpital de Daunant*. — Maison de Santé pour les enfants fondée en 1890, fonctionne avec les ressources fournies par la fondatrice Mme de Daunant. Peut recevoir 20 à 25 enfants de 2 à 12 ans.

6° *Crèche-Orphelinat* de la rue de Sauve, reçoit une trentaine d'enfants.

7° Une autre *Crèche*, rue Porte-d'Alais ne reçoit les enfants que pour la journée et admet aussi les petits catholiques. Les mères paient cinq centimes par jour. Les ressources des crèches sont fournies par une collecte annuelle, une vente, loterie, etc.

ŒUVRES D'ÉDUCATION ET DE PRÉVOYANCE

8. *Œuvre du Trousseau*, rue Robert, 3. — Société de prévoyance pratique et mutuelle dirigée par un comité de 5 membres. La durée du sociétariat est de quatre ans et demi ou neuf ans pendant lesquels les Sociétaires confectionnent leur trousseau composé de 73 pièces, remis au mariage ou à la majorité. Les ressources sont fournies par les cotisations des membres honoraires (2 fr. au minimum) des dons ou des subventions, et les cotisations annuelles des membres participants. L'œuvre se suffit à elle-même.

9. *Ecole de couture*. — Tous les jeudis après-midi les fillettes y sont admises de 8 à 15 ans. Deux cent cinquante enfants la fréquentent en moyenne. Chacun peut confectionner et emporter environ trois objets de lingerie dans le cours de l'hiver. L'œuvre a été fondée en 1888 ; son budget est alimenté par les cotisations des dames sociétaires. Il ne dépasse pas 600 fr.

10. *Les Fourmis*, Comité dérivant de la Société de Paris fondée en 1889. — Chaque fourmi travaille chez elle et remet toutes les années deux vêtements d'homme, de femme ou d'enfant. Le nombre de vêtements confectionnés est d'environ 900 à 1.000 distribués ensuite aux pauvres de Nîmes.

11. *Patronage de jeune fille*, fondé en 1819 donne des bourses d'apprentissage de 8 fr. par mois pendant dix-huit mois ou deux ans suivant les métiers appris. Le patronage cesse quand l'enfant gagne 0.50 par jour.

11. *Patronage de Garçons*, fondé en 1857, fournit des bourses aux garçons en apprentissage. La durée de l'apprentissage est en moyenne de deux ans. Chaque patronné garçon, est placé sous la surveillance d'un membre de la Société.

13. *Maison des Orphelines*, reconnue d'utilité publique en 1832, reçoit des orphelines de 6 à 18 ans. On leur enseigne la couture, le repassage. Admission gratuite.

14. *L'Asile Maternel* hospitalise 55 enfants dont quelques unes sont demi-orphelines. Elles sont admises de 6 à 12 ans et restent jusqu'à 18 ans. Aux demi-orphelines il est

demandé une pension de 100 fr. par an. Dans ces deux établissements on accorde aux enfants le dixième de la valeur de leur travail.

15. *Orphelinat Coste* reçoit les garçons orphelins et demi-orphelins, fondé en 1869 pour admettre 37 enfants.

16. *L'Orphelinat Agricole du Mas Noguier*. — Les orphelins y font un apprentissage agricole ; plusieurs sont actuellement placés dans des fermes.

ŒUVRE D'HYGIÈNE INFANTILE

17. *Les bains de mer du Grau-du-Roi*. — L'œuvre fut fondée en 1857 dans le but de fortifier les enfants chétifs. Elle fut reconnue d'utilité publique en 1869. Elle est dirigée par un comité de 12 membres. Les recettes se composent de collectes, de pensions payées pour ou par les baigneurs, de dons particuliers, de subventions et de l'intérêt des fonds appartenant à l'œuvre.

L'établissement fait 3 services de baigneurs depuis la fin juin jusqu'à la fin août. Les femmes sont admises dans toutes les saisons, les hommes et les garçons au-dessus de 7 ans dans la dernière seulement. Les enfants au-dessous de 2 ans ne sont pas admis. La pension est de 1 fr. pour les hommes, 0,85 pour les femmes et 0.70 pour les enfants au-dessous de 12 ans.

18. *Sanatorium de Vialas*, fondé vers 1886 pour envoyer à la montagne des enfants de la classe ouvrière. — L'établissement est à Vialas et peut recevoir jusqu'à 32 enfants. Un docteur visite régulièrement les petits malades. Les enfants sont pris à partir du sevrage et quelquefois plus tôt et jusqu'à 5 ans. Ce séjour est de plusieurs mois, il dure depuis juin jusqu'à octobre. L'admission est gratuite ; le comité de l'œuvre est composé de 12 dames, 4 docteurs et 2 pasteurs.

ŒUVRES INDÉPENDANTES DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE

19. *L'orphelinat Kruger*, œuvre confessionnelle protestante, reçoit les petites filles orphelines, sans distinction de religion moyennant une pension de 10 fr. par mois minimum. On leur donne une instruction primaire et en-

RAPPORT SUR LES ŒUVRES FÉMININES ET DE L'ENFANCE 17

suite on leur apprend la couture. Elle ont le dixième du produit de leur travail et un trousseau en sortant de l'orphelinat.

20. *Le Refuge Kruger* reçoit les jeunes filles en danger moral ou celles qui y ont succombé. On leur enseigne la couture, le lavage, le repassage et on les place lorsque leur mentalité paraît suffisamment transformée. Les asiles Krüger sont reconnus d'utilité publique. Leur siège est rue Pasteur.

21. *La Maison de relèvement Salutiste* reçoit toutes les femmes désireuses de sortir d'une vie de débauche. Elles y apprennent à faire les travaux du ménage et de la couture. La porte n'est jamais fermée et les femmes ne sont admises dans la maison que volontairement. Aucune pension fixe n'est exigée. L'œuvre vit de dons qui lui sont faits et du produit du travail accompli ; une collecte et une vente aident à compléter le budget.

22. *Union chrétienne de jeunes filles* est une œuvre de protection de la jeune fille. Elle offre à ses membres un local avec salle de lecture, bibliothèque, conférences, après-midi récréatives, réunions diverses, camarades pouvant avoir une bonne influence, etc., etc.

Ce sont les membres de l'Union Chrétienne qui ont fondé l'Œuvre du Trousseau.

23. *L'Union Internationale des Amies de la Jeune Fille* a une section à Nîmes avec Chambre hospitalière dont le but est d'offrir une asile aux jeunes filles sans place et de les mettre à l'abri des bureaux de placement douteux. L'œuvre s'occupe de placer les jeunes filles. Celles-ci paient lorsqu'elles le peuvent une pension de 1 fr. par jour, l'œuvre vit en outre des cotisations annuelles des dames qui en sont membres.

24. *Institut protestant des sourds-muets à St-Hippolyte-du-Fort (Gard).*

ANTONIN.

RAPPORT SUR LA MORTALITÉ INFANTILE

ET LES MOYENS DE L'ENRAYER

Nous savons tous que la France perd chaque année un nombre énorme d'enfants âgés de moins d'un an. Mais quelques chiffres accentueront tristement cette vague conscience d'un malheur national.

Le nombre de nourrissons emportés chaque année varie entre 137.000 et 150.000.

Dans la classe ouvrière en particulier, la mortalité infantile est de 35 ‰.

Voici maintenant à quelles maladies on attribue plus spécialement la perte des nourrissons.

Sur 1.000 décès sont attribués :

385 à la gastro-entérite.

147 affections pulmonaires.

170 faiblesse congénitale.

Le reste à des maladies diverses.

Resterait à consulter les documents officiels de la ville et du département pour se rendre compte de la mortalité infantile dans Nîmes et le Gard.

Une carte de France dressée par le docteur Budin en 1901, indique le taux de mortalité infantile dans chaque ville. Nîmes représente une sorte de moyenne. Il fournit un contingent supérieur à celui de Marseille, Lyon, Clermont, mais reste en dessous de Béziers, Grenoble, Saint-Étienne, Perpignan. Ce sont les villes du nord qui tiennent le record. Rouen, le Havre, Saint-Quentin, Amiens étalent sur la carte blanche leur large tache funèbre. Les médecins n'ont pas encore pu s'expliquer cette

effrayante mortalité de nourrissons dans des pays moins chauds que les nôtres et pourvus d'excellent laitage.

En mettant en regard les chiffres fournis par la classe ouvrière et ceux relatifs à la gastro-entérite, on arrive vite à se rendre compte que la misère, ou seulement la gêne, est la grande pourvoyeuse dans ces morts prématurées et évitables. La gastro-entérite est toujours le résultat d'une alimentation insuffisante ou défectueuse du nouveau-né. Si la mère pauvre perd si souvent son enfant, c'est donc qu'elle n'est pas en mesure de le nourrir convenablement.

De l'aveu de tous les médecins, la cause la plus générale de l'accident mortel pour les nouveaux-nés est l'allaitement artificiel. « Nous ne savons pas encore, dit le docteur Budin, comment on peut, sans les exposer gravement, élever les enfants avec du lait d'animal, dans les premiers mois de leur existence ».

ALLAITEMENT AU SEIN

Le premier effort de la médecine infantile a porté d'abord sur l'encouragement à donner aux mères qui peuvent être nourrices. Là où les femmes travaillent, dans les usines, on a obtenu pour les ouvrières une heure de repos au milieu de la matinée et de l'après-midi en vue de favoriser l'allaitement régulier du nourrisson. Certains industriels ont même installé des salles d'allaitement.

On a encore essayé en donnant des primes, des gratifications, des secours en nature. La Mutualité Maternelle, fondée et dirigée par M. Félix Poussineau, donne une prime à toute mère qui nourrit son enfant au sein. L'Œuvre de Plaisance accorde aux mères nourrices des bons de pain et de viande, afin qu'une alimentation insuffisante ne cause pas la perte du lait et ne mette ainsi le nourrisson en péril.

L'enfant nourri au sein, surveillé par les consultations de nourrissons, est à peu près sûr de vivre.

Reste la masse d'enfants élevés au biberon : c'est là surtout qu'il est urgent de constater les déchets et de chercher les remèdes.

ALLAITEMENT ARTIFICIEL

Un médecin de Rouen, le docteur Panel, constatait que sur 149 enfants élevés du biberon, la mortalité était de 16 ./. , tandis que sur 214 élevés au sein, elle n'était que de 4,2 ./. . L'allaitement artificiel est donc une sorte d'empoisonnement pour les nouveaux-nés. Cependant il est inévitable dans un grand nombre de cas. Il reste donc à chercher de quelle manière on peut en corriger ou en atténuer les défauts.

Le lait de femme et le lait de vache sont très dissemblables. Alors que le premier contient 17 grammes de caséine par litre, le second en contient 50 grammes.

Le lait d'ânesse, plus léger, est beaucoup trop cher.

Le lait vendu dans le commerce est généralement écrémé et allongé d'eau. On peut demander aux municipalités d'agir rigoureusement contre les fraudeurs en vue de l'intérêt des nouveaux - nés. A Paris une vive campagne de presse et les efforts de MM. Budin et Paul Straus, ont amené une amélioration, le taux du beurre par litre de lait est remonté de 22 grammes à 35 pour le lait vendu 25 à 30 c. le litre.

Depuis cette amélioration, la mortalité infantile a baissé de 30 ./. .

Inviter donc la municipalité à surveiller le lait.

Mais en dehors de la question de fraude, l'infection du lait peut se produire par des causes multiples. Il importe donc de stériliser le lait avant de le livrer à la mère. Enfin, les parents peuvent être trop pauvres pour payer le lait du nourrisson.

A cette impossibilité répondent les « gouttes de lait ».

GOUTTES DE LAIT

La première goutte de lait a été fondée par un médecin philanthrope de Fécamp, le docteur Dufour. Elles se sont rapidement multipliées. Pas assez, néanmoins, pour les besoins auxquels elles ont à répondre. Le nourrissage d'un enfant au lait stérilisé revient seulement à 150 francs par an

tous frais compris. A Nîmes, nous avons la chance de pouvoir étudier sur place une goutte de lait. Établie comme une petite annexe dans un bâtiment de la maison de santé protestante, elle fonctionne depuis un an. Le service, sauf les gros nettoyages, est fait tout entier par les jeunes filles de la ville. Il faut avoir vu cela de près, pour se rendre compte de la conscience, de l'adresse, du charme sérieux et de la grâce simple avec lequel ces jeunes filles remplissent leurs fonctions.

L'installation se compose de trois pièces ; l'une grande, vitrée, où l'on stérilise le lait qui sera ensuite donné aux mères en autant de petites bouteilles que le nourrisson doit prendre de tétées. Chaque matin, la mère rapporte les bouteilles vides et en emporte de pleines. Il lui est expressément recommandé de donner la tétée entière à deux heures de distance, sans y adjoindre n'importe quoi, ni en garder pour une autre tétée. Les enfants sont pesés chaque semaine, leur poids inscrit sur une fiche spéciale qui sert à déterminer leur courbe physiologique. Au moment de la consultation, la feuille sera mise sous les yeux du docteur, qui se rendra compte du progrès et modifiera le dosage du lait d'après ces données.

Une autre salle sert de salle d'attente et une autre pièce de cabinet de consultations.

On a parfois reproché aux gouttes de lait de se borner à n'être que des distributeurs automatiques de lait. Celle de Nîmes est hors d'atteinte quant à ce reproche. Elle se prolonge, en effet, et se perfectionne en deux ramifications importantes :

La visite à domicile et la consultation.

La visite, faite par les patronesses de l'œuvre, est un excellent moyen pour surveiller les bébés, contrôler la façon dont on emploie le lait, donner à la mère des conseils d'hygiène, détruire quelques-uns des préjugés ineptes qui mettent si souvent en péril la santé du petit être. Il peut se créer ainsi une sorte d'enseignement familial qui portera ses fruits tôt ou tard. On assure, à la maison de santé, que déjà l'initiation aux soins d'hygiène et de propreté réussit auprès des jeunes mères et modifie heureusement leurs habitudes d'élevage.

CONSULTATIONS DE NOURRISSONS

Elles ont été fondées en 1892, par le docteur Budin, à l'Hôpital de la Charité. Le savant professeur faisait revenir une fois par semaine les enfants nés dans son service afin de pouvoir former les mères à leur rôle « d'élèveuses d'enfants ».

Cette initiative donna de si heureux résultats, qu'on créa un peu partout des consultations semblables. A Paris, il en existe actuellement 28. Les mères y viennent avec empressement, certains quartiers ont même sollicité la création de consultations nouvelles.

Il suffit, pour l'installer, d'un médecin dévoué, d'une ou deux salles aérées, faciles à chauffer et d'un groupe de dames ou jeunes filles prêtant leur aide au docteur. On peut demander ce supplément d'activité et de dévouement à un groupe déjà constitué parmi les œuvres qui s'occupent de l'enfance. La Ligue fraternelle, par exemple, pourrait solliciter de la ville l'établissement d'une de ces consultations.

Quant aux résultats obtenus, voici quelques renseignements qui peuvent en donner une idée.

M. Budin disait dans un de ses rapports : « En 1899, 1900, 1901 et 1902, nous n'avons pas perdu un seul enfant de « gastro-entérite ». Or, le docteur voyait chaque vendredi de 90 à 110 enfants, dans la saison où la diarrhée infantile sévit avec le plus d'intensité.

Le docteur Ancelet, qui surveille les enfants dans l'Œuvre Maternelle de Plaisance, constatait à son tour que « en ce qui concerne un des fléaux des nourrissons pauvres, la « diarrhée infantile, il n'avait aucun décès à enregistrer ».

La ville de Saint-Pol-sur-Mer avait une triste célébrité dans les statistiques de la mortalité infantile. Sur 1.000 morts de tout âge, il y avait 507 enfants de 0 à 1 an. C'était la plus grande proportion connue.

Grâce à un médecin, le docteur Ausset, une consultation fut établie pour les nourrissons. Il y naît chaque année 360 enfants, en 1902-1903, plus de la moitié suivit la consultation. La mortalité tomba immédiatement de 28 ./. à 21 ./..

Non-seulement les conseils reçus à la consultation agissent sur la gastro-entérite, les affections pulmonaires, mais ils servent à conserver les enfants atteints de faiblesse congénitale.

On disait jadis que les débiles ne valent pas la peine qu'on se donne pour les faire vivre. « Scientifiquement, répond le docteur Budin, nous devons aujourd'hui affirmer le contraire ». Ces petits êtres, dont les organes sont insuffisamment développés, ont simplement besoin de chaleur et de lait de femme. A la clinique Tardier, 90 débiles sur 100 ont été sauvés et sont partis de l'hôpital bien portants. Ils étaient nourris au sein.

Voici donc deux vœux à émettre à ce sujet :

1° D'abord la surveillance plus rigoureuse de la qualité du lait vendu à Nîmes ;

2° L'établissement d'une consultation de nourrissons à la Mairie ou ailleurs.

La section émet encore le vœu que la Fédération de l'Hygiène Sociale Nimoise prenne l'initiative de la création à Nîmes, sur des bases très larges, d'une œuvre analogue à la Goutte de Lait qui a été annexée à la Maison de Santé protestante.

M. VERNHETTE.

RAPPORT SUR L'ENSEIGNEMENT MÉNAGER

Il y a cinquante ans, la femme était plutôt la servante de l'homme que sa compagne ; dans notre midi, surtout dans les campagnes, en parlant d'elle, on disait : la ménagère ; cette appellation, bien méritée, désignait celle qui veillait à la maison, aux enfants.— Ses connaissances se bornaient à la lecture, et encore... à un peu d'écriture, un peu de calcul... quelquefois. Reconnaissons que le nombre des femmes aptes au ménage était infiniment plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui. Rien d'étonnant à cela, puisque c'était leur unique préoccupation.

La différence de culture intellectuelle était souvent fort grande entre le mari et la femme, et l'infériorité de celle-ci parfaitement établie et acceptée. Son respect se traduisait de différente façon : ainsi, elle ne se mettait point à table avec les hommes de la maison, surtout les jours de fête.

Les temps sont changés, la femme a conquis son rang ; l'étude, en développant son esprit, l'a élevée au niveau de son compagnon.

Qu'en sont devenus les travaux du ménage ? — Si on écoute les doléances de ces messieurs, ils sont fort négligés, et les femmes savent tout.....excepté ce qu'elles devraient savoir. — Rien n'échappe à présent à leur étude : ce qui se passe dans les airs et au fond des eaux, les spéculations les plus hautes les intéressent, et les pauvres maris se plaignent souvent d'être réduits à manger un rôti cru ou brûlé.

Il n'est que trop vrai que les soins du ménage ne préoccupent pas assez nos jeunes filles ; ne serait-ce pas que nos programmes s'adressent à des esprits et non à des femmes.

L'instruction qu'elles reçoivent est-elle parfaitement

adéquate à leur sexe, à leurs fonctions d'épouses et de mères de familles ?

Nous ne le croyons pas.

Ne vaudrait-il pas mieux négliger un peu plus les sciences, et même les lettres, et étudier un peu mieux, et d'une façon pratique, tout ce qui concerne l'éducation ménagère ?

Il nous paraît utile d'alléger les programmes actuels et, en compensation, d'y introduire d'une façon systématique l'enseignement ménager.

Cet enseignement serait obligatoire, et aucune femme, quels que fussent son rang et sa fortune n'y échapperait

Il pourrait commencer à dix ans, et les fillettes quittant l'école après le certificat d'études primaire emporteraient des notions d'hygiène et de ménage qui leur seraient fort utiles. Ces grandes sœurs deviennent souvent les petites mères des bébés pendant que les parents travaillent au dehors.

Chez les jeunes filles qui ne quittent les écoles qu'à 15 ou 16 ans, ou plus tard même, cette étude pourrait être reportée aux deux dernières années de leur séjour dans les établissements d'instruction.

En tout cas, à toutes et à des degrés divers on enseignerait :

1^{re} *La Cuisine*. (Achat des denrées, mode de préparation des mets, leur prix de revient par famille et par tête).

2^o *Lavage et Repassage*.

3^o *Couture*, (Raccommodage et coupe).

4^{re} *Tenue et Hygiène de la maison*.

5^o *Soin des Nourrissons*. Notion sur l'allaitement artificiel et sur les petites maladies de l'enfance, rougeole, coqueluche, etc. — Remèdes usuels : iode, eau sédative, alcool camphré, etc.

Nous savons que des cours de cuisine existent à Paris et ailleurs, que des efforts isolés ont été tentés avec succès en bien des endroits, — Ainsi, à l'école primaire supérieure de Nîmes, l'Enseignement ménager fonctionne et réussit fort bien. Les élèves de troisième année, c'est-à-dire celles qui se préparent à rentrer dans leur foyer ou à passer par l'école normale, font une journée entière de ménage à tour de rôle et chaque quinze jours.

Le matin, départ pour le marché avec la cuisinière, qui, au retour, donne la recette des plats à confectionner. On se met à l'ouvrage : légumes épluchés, viande mise à cuire, couvert mis fort proprement dans la salle à manger. — A tour de rôle, un roulement fort régulier est établi, les élèves servent à table pendant le repas, puis font la vaisselle, rangent la cuisine. — Il est l'heure de compter ce qu'on a dépensé au marché, de l'écrire sur un petit livre avec le poids, le prix, la nature des achats, puis par un calcul bien simple, le prix de revient de repas par famille et par tête.

N'est-ce pas là une excellente habitude à donner à nos futures femmes : se rendre compte de ses dépenses, et les mesurer à son budget ?

Un jour par semaine, la lessive coule et se lave, puis raccommodage et repassage.

On fait des confitures et on fond la graisse ; toutes choses qui paraissent peut-être prosaïques, mais que nos seigneurs et maîtres ne dédaignent pas.

L'École supérieure de Nîmes nous paraît avoir organisé cet enseignement d'une façon sérieuse et pratique.

Cet exemple mériterait d'être suivi.

A Mulhouse, en Allemagne, chaque élève a la permission d'emporter dans sa famille le plat qu'elle a confectionné à l'école.

Un membre du Comité de l'Enfance nous raconte qu'il y a vu donner le matin une petite somme à chaque élève, laquelle est autorisée à la dépenser à sa guise pour organiser un repas. — A la plus habile à faire le meilleur et le plus substantiel.

On leur apprend ainsi le meilleur emploi de l'argent.

Beaucoup de mères opposent une résistance sourde à cet enseignement : c'est notre rôle à nous, disent-elles, d'apprendre le ménage à nos filles, et puis, au fond, cette arrière pensée de quelques-unes : nos enfants seront des demoiselles, elles n'en ont pas besoin.

Hâtons-nous de dire que beaucoup de femmes sont plus, sensées, et nous espérons qu'elles forment la majorité.

D'ailleurs, beaucoup de mères auraient bien de la peine à enseigner ce qu'elles ignorent elles-mêmes, et la misère chez l'ouvrier, n'a souvent pas d'autre source. Incapacité à

administrer le petit budget familial, désordre des vêtements ; enfin, et surtout, hélas ! soins inintelligents donnés aux enfants, et nourriture peu appropriée à leur âge.

Nous croyons que cet enseignement établi d'une façon sérieuse dans toutes les écoles, donnerait des fruits, et qu'au bout de quelques années, il se produirait un changement profond dans la maison française.

Par le logis propre et ordonné, la maison d'aspect agréable, la femme ne seconderait-elle pas d'une façon efficace les efforts des sociétés antialcooliques ?

L'homme trouvant du plaisir à son foyer hésiterait à passer la soirée au-dehors. Nous sommes convaincus que la femme doit être femme, c'est-à-dire, non seulement créatrice, mais que c'est à elle qu'incombe la douce tâche de rendre le foyer agréable et sain : il faut que chaque membre de la famille pense à la maison avec joie ; qu'il ait peine à la quitter, et hâte d'y revenir.

Si, à une bonne humeur constante, à la patience, à la douceur, à l'amour du travail, la mère joint de sérieuses capacités de femme d'intérieur, elle est sûre, dans presque tous les cas, de retenir les siens auprès d'elle.

Celle qui ignore cet art, les voit pressés de se disperser après un repas pris en hâte au milieu des reproches et des criaileries, et de fuir ce foyer qui devrait rassembler et garder ses hôtes.

C'est aux pouvoirs publics qu'il appartient d'assurer à chaque femme française le moyen d'acquérir les connaissances qui la rendront capable d'être une ménagère entendue.

Il faudrait qu'à la fin de l'année scolaire, chaque directrice d'école, pension, collège, etc., fut tenue d'envoyer à l'Inspection Académique la liste des jeunes filles qui terminent leurs études.

Ces jeunes filles seraient examinées par une commission composée de trois dames déléguées, présidées par Madame l'Inspectrice des Écoles Maternelles. — Un certificat serait remis à celles qui auraient satisfait à cet examen, avec la mention : *Passable, Assez-Bien, Bien, Très-Bien, Parfait*.

Il nous paraît utile de présenter aux autorités compétentes un vœu ainsi formulé :

« Les femmes étant trop souvent mal préparées à leur rôle de mères de famille , il serait urgent *d'imposer* l'enseignement ménager dans les établissements d'instruction de tous ordres, et depuis l'âge de dix ans.

On donnerait une sanction à cette étude par un examen auquel prendrait part toute jeune fille qui rentrerait dans son foyer.

M^{me} JACQUES BRUN.

L'INDO-CHINE

Un remarquable mouvement d'expansion coloniale se produit en Europe depuis 1880. La France, dont les regards étaient restés fixés sur sa frontière de l'Est depuis la funeste guerre de 1870, s'y est associée avec un succès qui a démontré l'inanité de la vieille formule : la France ne sait pas coloniser.

L'intelligente impulsion d'un homme d'énergie qui y joua sa réputation et son avenir politique donna une première impulsion à laquelle se sont associés de nombreux officiers par de remarquables voyages d'explorations, des gouverneurs et fonctionnaires coloniaux entraînés par le charme de l'inconnu et le désir de conquérir de nouveaux territoires.

Nous avons acquis pendant cette période : la Tunisie en 1881, en 1885 le Congo, dont l'hinterland a été fixé par la convention Franco-Allemande de 1894, par la convention Franco-Belge de 1895 et par la dernière convention Anglo-Française.

L'Annam 1883, une partie du Cambodge de 1884-1895, le Dahomey en 1892, Madagascar en 1895, le Soudan par une série d'exploitations dont quelques unes, les plus récentes, ont été exposées par le regretté général Bertrand.

L'intérêt croissant pour cette politique d'expansion s'est manifesté par les hautes récompenses

accordées par l'Académie des Sciences Morales qui a couronné dans la même séance, les ouvrages, *la France hors de France*, du R.-P. Piolet, *l'Indochine* de M. Louis Salan et *l'Algérie et les colonies françaises*, par M. Henry Vast.

Parmi nos colonies l'Indochine est celle qui présente les plus riches perspectives de développement, sur elle doit se concentrer l'effort principal pour en assurer la conservation et la prospérité.

La France a perdu l'Inde au XVIII^e siècle, elle a conquis au XIX^e siècle l'Indochine orientale. Son territoire couvre près de deux fois celui de la France mais une notable partie des terrains est médiocrement utilisable et ne saurait être comparée à la fertilité de notre sol. La population est difficile à évaluer, l'administration, malgré ses efforts, n'ayant jamais réalisé un recensement régulier, notre compatriote, le commandant Bernard, dans une savante étude, féconde en vues originales, prétend que cette population ne peut dépasser dix millions d'habitants, il base ses appréciations sur la comparaison de la densité de ces contrées avec celles de Java qui passe pour une des plus peuplées. L'administration fixe entre 16 et 20 millions la population totale de l'Indochine. Le directeur général des Douanes et Régies a cherché un élément d'appréciation dans la consommation du sel qui s'élève à 150 millions de tonnes, en attribuant ainsi une consommation personnelle de 8 kil. on atteindrait le chiffre de 18 millions d'individus.

Ces évaluations n'ont, pour le moment, qu'une valeur fort relative.

L'Indo-Chine forme une des deux presque îles qui terminent l'Asie, elle développe sa masse dans la

mer de Chine, entre les deux golfes du Siam et du Tonkin.

Sa superficie est d'environ un million de kilomètres carrés. Elle est traversée en écharpe par une chaîne de montagnes, qui se rattachent au plateau du Thibet et qui, après avoir séparé les eaux du Tonkin, du bassin du Mékong, courent parallèlement à la côte de l'Annam en bordant de près le littoral.

Le versant occidental forme une série de plateaux descendant vers la mer, peu fertiles et habités par une population à demi-sauvage ; le versant oriental est divisé en étroites vallées par des torrents au cours irrégulier, fermés à leur embouchure par des bancs de sable que déplacent les moussons. Hué et Tourane sont les seuls points importants de cette côte difficile. Les grands deltas du Mékong et du fleuve Rouge sont les parties riches, peuplées, fécondes de ce territoire. Les Annamites, qui ont l'imagination vive, ont de gracieuses légendes pour expliquer la forme de leurs montagnes.

Voici celle que racontait à des marins Français le ministre de Tu Duc, Phan-Than-Gian en passant devant le cap Varela : « Voyez, dit-il à ses compagnons, en leur montrant la forme bizarre de la montagne, cette roche isolée qui ressemble à une femme à genoux portant un enfant dans ses bras. Jadis deux tous jeunes enfants, le frère et la sœur, vivaient dans les provinces du nord et s'aimaient tendrement. Un jour, en jouant avec un couteau de boucher, le petit garçon fit une blessure profonde au bras de sa sœur. Il la crut morte et plein d'effroi il s'enfuit vers les contrées du sud dans les nouvelles possessions des Annamites. Lorsqu'il fut grand, comme il était intelligent et laborieux, il devint riche et prit pour

femme une jeune fille dont les parents, fuyant devant une invasion de barbares, étaient venus s'établir aussi dans la province de Phu-Yen. Ils étaient tous heureux et dans l'aisance, les nouveaux mariés venaient d'avoir un fils, lorsqu'un jour, en jouant, l'enfant découvrit le bras de sa mère. Le père aperçut dans une large cicatrice la trace de la blessure qu'il avait faite à sa sœur pendant sa jeunesse. Épouvanté de cette découverte, ne sachant comment réparer le crime qu'il avait commis involontairement en épousant sa sœur il repartit le soir même pour le sud, en promettant qu'il reviendrait, Mais ce fut en vain que tous les jours, prenant son enfant dans les bras, la jeune femme gravissait le cap élevé qui s'avance au large et domine au loin la pleine mer. Ses yeux ne revirent jamais celui qui l'avait aimée et qui l'avait quittée pour toujours. On ne sait quel esprit bienfaisant la transforma en rocher. Aujourd'hui cette pierre est signalée de loin par les navigateurs et leur annonce l'approche de nos rivages ».

L'union Indo Chinoise comprend la colonie de la Cochinchine, les protectorats du Cambodge, de l'Annam, du Tonkin, le Laos, les provinces neutralisées du bassin inférieur du Mékong et depuis 1898 la France a obtenu de la Chine la cession à bail de la baie de Kouang-Tchéou.

Les parties les plus riches et les mieux exploitées de ce grand empire sont la Cochinchine, l'Annan et le Tonkin que l'on a comparés à un bâton (l'Annan) soutenant deux sacs de riz (la Cochinchine et le Tonkin).

Le régime des moussons forme les deux divisions climatiques de mai à octobre la mousson souffle de la mer vers les terres surchauffées du continent

asiatique où elle parvient chargée de pluie, et au contraire d'octobre à mai, souffle un vent sec de la terre refroidie vers l'Océan Indien. Si on adaptait à ces conditions nos appellations d'été et d'hiver, on dirait que la saison des pluies correspond à notre été et la saison sèche à l'hiver. La même division des hautes et basses-eaux, provenant du régime des fleuves divise également l'année agricole. Le Mékong joue pour le delta de la Cochinchine le rôle du Nil pour l'Egypte. Il se répand à partir du mois de mai, couvrant la campagne qu'il enrichit par ses épais dépôts de limon, inonde les forêts dont il refoule le gibier et franchissant le seuil de son réservoir naturel, le grand lac, il étend ses eaux sur une surface de 60 kil. Le spectacle de la forêt inondée pendant les mois d'août et septembre que l'on choisit d'ordinaire pour aller visiter, en traversant le grand Lac, les ruines d'Angkor, offre, paraît-il, un magnifique spectacle.

En octobre la baisse des eaux commence et avec elle renaît la vie agricole du Cambodge. Le limon, dont les eaux sont chargées, est en majeure partie, roulé jusqu'à la mer agrandissant ainsi par un travail séculaire la surface du delta. Les terres s'élèvent progressivement et sont utilisées comme brousse marécageuse et plus tard transformées en rizières.

Le fleuve Rouge n'a pas la même liberté pour s'étendre au loin, retenu par des berges, il apporte à la mer la masse principale des terres qu'il charrie et forme une barre qui envase l'entrée du port de Haiphong qu'aucun grand courant maritime ne vient débayer. Aussi lui a-t-on préféré l'accès par la baie d'Along c'est-à-dire par la mer libre.

L'empereur, les mandarins, l'autorité communale

forment les éléments constitutifs de la population annamite.

L'empereur réside à Hué, il est revêtu d'un caractère religieux, et accomplit chaque année sur l'Esplanade des Sacrifices, les rites aux esprits supérieurs, son autorité a été surtout nominale en Cochinchine et au Tonkin, elle est restée plus effective en Annam où la population groupée autour de la capitale, a conservé un véritable loyalisme dynastique.

Un corps de fonctionnaires recevant l'investiture de l'empereur est dépositaire de l'autorité, perçoit les impôts et administre la justice. Les villages sont soumis à la tutelle des notables qui gèrent les biens communaux, veillent à l'entretien des routes, présentent les hommes au recrutement et dressent la liste des terres et des personnes soumises à l'impôt.

L'organisation administrative française est dirigée par le Gouverneur général, dépositaire des pouvoirs de la République, il dispose des forces de terre et de mer, il est responsable de la défense intérieure et extérieure de la colonie, il réside à Saïgon. Il a sous ses ordres le lieutenant gouverneur de la Cochinchine, les résidents supérieurs du Tonkin, de l'Annam, du Laos, il nomme la plupart des fonctionnaires civils, sauf les chefs des grands services pour lesquels il n'a qu'un droit de présentation. Il correspond directement avec le Ministre des Colonies et avec les représentants de la France en Extrême-Orient, sans pouvoir toutefois engager en dehors du Gouvernement aucune négociation diplomatique.

Le gouverneur général est assisté d'un Conseil composé du directeur des affaires civiles, du lieute-

nant Gouverneur de la Cochinchine, des résidents supérieurs, des commandants en chef de la guerre et de la marine, des Présidents des Chambres de Commerce et d'Agriculture, et de deux notables indigènes choisis par le Gouverneur général.

Le Conseil se réunit au moins une fois par an, il arrête les budgets locaux et statue sur toutes les questions qui intéressent la colonie. La session du Conseil supérieur est accompagnée de grandes fêtes, l'empereur d'Annam et les deux rois du Laos se sont rendus à Saïgon et à Pnom-Penh quand le Conseil s'est réuni dans ces villes. L'arrivée de l'Empereur à Saïgon avait suscité quelques inquiétudes, la population ne le connaissait pas et sa présence pouvait réveiller certains désirs d'indépendance, la curiosité seule a paru attirer la population qui n'a pas manifesté aucune émotion appréciable.

Chaque province est dirigée par un administrateur résident de France qui a sous ses ordres un personnel Européen et qui est assisté de mandarins indigènes, les subdivisions de province et de district sont dirigées par des mandarins d'ordre inférieur. Les fonctionnaires européens sont tenus de connaître la langue indigène et les mandarins de posséder quelques notions de Français dont la connaissance est devenue obligatoire pour les candidats à partir de 1903.

Les mandarins nommés par la Résidence sont envoyés dans les districts, on a élevé leur traitement à 240 piastres par mois et 40 pour les chefs-lieux de canton afin d'enrayer l'ancienne habitude des fonctionnaires indigènes de tirer de leurs fonctions « le droit de manger ». Les notables des communes ont la gestion des intérêts locaux et l'un d'eux est choisi

dans chaque canton pour faire partie du Conseil provincial appelé à donner son avis sur les questions qui intéressent la province, en Cochinchine ces conseils sont même chargés de voter le budget.

L'ordonnance du 11 juillet 1897, a donné au Cambodge une organisation analogue à celle de l'Annam et malgré les résistances de Norodom, le résident général est le chef de l'administration civile et financière. La justice, les rites et le gouvernement intérieur du Palais sont seuls restés sous l'autorité directe du roi.

Dans les régions frontières les fonctions de résidents sont remplies par les officiers commandant les troupes d'occupation.

Le territoire de Quang-Tcheou a été cédé à bail par la Chine, par le traité du 11 avril 1898, complété par la convention du 5 janvier 1900, signée par le contre amiral Courejolles et le maréchal Sou, après les opérations militaires qui ont suivi le meurtre de deux enseignes de vaisseau.

L'administration locale est restée entre les mains des mandarins surveillés par des résidents français, ayant sous leurs ordres la police, prélevant les impôts et ordonnant les grands travaux d'intérêt général.

Les fonctionnaires des services civils ont dans leurs attributions tout l'organisme financier, politique, judiciaire ; leur pouvoir sans contrôle autre que celui du gouverneur général est absolu, aussi doit on demander à ces employés d'être familiarisés avec les études politiques, financières, économiques, nécessaires à l'éducation d'agents supérieurs de gouvernement, mais encore d'être rompus avec la langue, les traditions, les mœurs des populations. Le

recrutement de ces fonctionnaires d'administration s'efforce d'améliorer leur passage à l'école coloniale doit les familiariser avec ces conditions nouvelles de milieu, la connaissance exacte de la langue sera demandée aux officiers et aux fonctionnaires civils, dont l'avancement se faisant plus régulièrement dans la même colonie n'exposera plus un agent à passer successivement de l'Asie en Afrique ou dans les colonies de l'Amérique.

Les finances de l'Indochine sont prospères, le trésorier-payeur général de la Cochinchine est le chef du service financier. Le budget d'ensemble est établi par le Gouvernement général qui approuve les budgets locaux.

Les budgets sont alimentés par des impôts indirects sur les alcools, le sel, les tabacs, les huiles minérales, les légumes secs, les noix d'arec, par la régie de l'opium au Tonkin, mis à la ferme dans les autres provinces, enfin par un impôt de sortie sur le riz. Des taxes directes frappent la propriété agricole, la propriété immobilière bâtie ou non bâtie dans les villes et l'impôt des patentes qui sont supportés par les Européens. Des taxes spéciales frappent les Asiatiques et les indigènes en leur imposant une carte d'identité qui facilite la surveillance de la police.

Le budget colonial subvient à toutes les dépenses de la colonie sauf aux dépenses militaires dont une partie seulement reste à sa charge, la contribution payée à la métropole par la colonie augmente graduellement, elle s'élève à 17 millions pour l'exercice actuel. Les retraites des fonctionnaires coloniaux, des tirailleurs indigènes et des soldats de la milice sont inscrites au budget colonial, la solde des officiers ou sous-officiers et des assimilés exer-

çant exclusivement des fonctions civiles est acquittée dans les mêmes conditions.

L'Indochine est la seule de nos colonies devenue majeure, apte à suffire à toutes ses charges, même celles des emprunts destinés à assurer l'exécution des grands travaux publics, chemins de fer, aménagement des ports et des fleuves.

La France ne contribue à l'entretien de l'armée que pour une somme de 25 millions.

L'Algérie à laquelle on vient d'accorder l'autonomie financière devra prendre exemple sur sa jeune sœur.

A la session de 1902, des délégations financières de l'Algérie, M. de Solliers, rapporteur général du budget, donnait la politique financière de l'Indochine en exemple à ses collègues. Si l'on groupe, disait-il, dans ce budget les dépenses afférentes aux travaux publics et à l'agriculture, on voit qu'elles s'élèvent à 40 o/o alors que les frais d'administration et de justice n'atteignent que le 12 o/o. En Algérie la proportion de ces dépenses est quatre fois plus élevée. Encore convient-il de remarquer que l'Algérie ne supporte pas les dépenses du contingent militaire fort de 60.000 hommes.

L'Algérie après 70 ans d'occupation et 50 ans de pacification impose à la France une charge double de celle réclamée par l'Indochine.

Le personnel spécial à notre possession comprend le cadre des Douanes et Régies et le corps des Services civils. Ils se recrutent tous deux parmi les jeunes gens pourvus des diplômes de nos grandes Ecoles. Ils font un large emprunt à l'Ecole coloniale de Paris où les élèves reçoivent une instruction professionnelle les préparant à la vie Indochinoise.

L'étude des langues orientales forme une partie importante du programme.

Dans l'Inde Anglaise les services sont assurés par des agents ayant passé en Europe des examens d'admission et le titre est considéré égal à celui de nos élèves sortant des grandes écoles. Etre admis dans les services indiens est pour le jeune anglais un certificat d'instruction et de valeur. Ils doivent faire ensuite une année de stage, après laquelle leur admission est définitive et leur avancement est donné exclusivement dans l'Inde par le Gouvernement local.

Cette règle n'est pas observée en Indochine où le pouvoir central conserve le droit aux nominations sur présentations faites par le Gouvernement général.

L'accès aux grades supérieurs est subordonné à l'épreuve d'un examen des plus sérieux, qui comporte des compositions et interrogations en langues indigènes.

Ces fonctionnaires ont droit à la retraite après 25 ans de service dont 20 années passées dans la colonie.

Il est intéressant de comparer les traitements de nos fonctionnaires civils avec ceux de leurs collègues indiens.

Les traitements inférieurs des agents français débutent à 4.000 fr. pour s'élever à 20.000 fr. pour les inspecteurs, 40.000 fr. pour les résidents et 120.000 pour le gouverneur général.

Dans l'Inde les traitements de début sont de 8 à 10.000 fr., s'élèvent à 40.000 pour les lieutenants commissaires, les gouverneurs de Bombay et Madras reçoivent 200.000 fr. et le vice-roi touche 420.000 fr. mais le Gouvernement Anglais ne concède ni voyages

gratuits d'Europe, ni logements ni indemnité de transport. Avantages assurés par le Gouvernement français qui repasse, il est vrai, ces charges aux Compagnies subventionnées et celles-ci finissent en réalité, par acquitter des services plus onéreux que les subventions accordées.

Les indigènes sont employés dans les postes inférieurs de copistes, agents des Postes, Douanes, Régies, Chemins de fer. Les Annamites n'ont pas plus que leurs voisins les Chinois le goût du service militaire, leur ambition est de passer les examens qui, les faisant entrer dans la classe des lettrés, les rendent dignes d'occuper les fonctions publiques.

La production nationale est le riz dont l'Indochine exporte par an près d'un million de tonnes.

Les magnifiques deltas de l'Irawaddy, du Ménam, du Mékong et du Fleuve Rouge réunissent la principale production du monde. L'Italie possède 200,000 hect. en rizières, la France en possède un spécimen dans les 4 à 500 hect. que la Camargue consacre à cette culture peu productive et dont l'unique avantage est de dessaler les terrains en les préparant à des cultures supérieures et plus rémunératrices.

Notre occupation a permis de développer les surfaces de culture par la création de canaux d'irrigation ou des travaux de drainage, on estime que l'accroissement des rizières serait, en Cochinchine, de 30.000 hect. par an.

Un arrêté du Gouverneur général, pris en 1893, et qui reproduisait une disposition de la loi Annamite donnant la terre à qui la met en culture, accorde en concessions de 10 hect. les berges provenant du creusement des canaux.

L'exécution du programme des travaux publics permettrait d'acquérir dans les parties marécageuses une surface de 150.000 hect.

Les procédés de culture sont encore très primitifs, un labour très superficiel, ou plutôt le piétinement des buffles; la confection des semis et les repiquages se font suivant les anciennes coutumes, la jachère est le seul mode d'amélioration du sol après une culture très absorbante, l'emploi des phosphates permettrait d'obtenir des rendements plus élevés, et la Chambre de Commerce de Saïgon, le principal exportateur s'efforce, par des primes et des récompenses, à améliorer le choix des semences, le transport des grains et les procédés de décortication.

L'initiative des colons français tend à restreindre la monoculture et introduire des plantations de poivre, café, thé, coton, indigo, manioc, tabac et autres cultures qui seraient assurées de trouver dans la métropole un écoulement avantageux.

Le marché Métropolitain est un marché relativement privilégié, les produits coloniaux étant seulement soumis au demi-droit de douane. Les nouvelles conditions de la législation sucrière rendent délicates l'importation des sucres coloniaux. Le poivre et le café ont à lutter contre la concurrence des produits du Brésil, les thés d'Annam ont peine à se dégager de la rude concurrence que leur font les thés de Ceylan favorisés par une réclame retentissante, ils parviennent cependant à se créer un marché sur la place de Paris.

Le caoutchouc est lié au marché d'Anvers, un essai de création d'un marché à Bordeaux pour la vente du caoutchouc produit par nos colonies

d'Afrique occidentale et d'Indochine paraît devoir affranchir cette importante production de la main-mise des places étrangères. Des cultures comme le manioc, le tabac, les plantes textiles doivent trouver des débouchés avantageux dans la consommation métropolitaine.

L'abrogation proposée de la taxe du demi-droit, c'est-à-dire la concession de la franchise absolue serait très favorable à nos colonies tenues par le régime actuel de recevoir en franchise nos produits manufacturés et soumises pour leur exportation à des droits relativement élevé.

Il y a trois manières de régler les rapports d'une colonie avec la métropole. On peut établir la franchise réciproque entre elles, c'est ce que nous avons fait pour l'Algérie et la Tunisie, ces pays s'en trouvent bien.

On peut laisser les colonies entièrement libres de régler leur régime douanier au mieux de leurs convenances, c'est ce que l'Angleterre a fait jusqu'à ce jour pour les siennes.

Enfin on peut imposer aux colonies les conditions qui plaisent à la métropole, sans s'occuper en aucune manière, des conditions qui conviendraient aux colonies elles-mêmes. C'est ce que nous avons fait pour l'Indochine. Ayant un puissant marché intérieur et trouvant dans la Chine un grand marché extérieur avec lequel elle a des relations qu'influencent peu nos tarifs métropolitains, l'Indochine, pays de vieille civilisation n'a pas trop souffert. L'examen des chiffres de son commerce général sont intéressants à rapprocher ; sur un mouvement général de 250 millions, les exportations sont supérieures aux importations de 25 millions, elles s'élèvent respecti-

vement à 116 et 131 millions avec l'étranger et 21 millions seulement celles dirigées sur la France et dans ce chiffre le contingent de la Cochinchine figure pour 20 millions. Les importations de France représentent 55 millions et consistent en matériel dont se pourvoient le corps d'occupation, les fonctionnaires et les travaux publics. La Métropole dépense 25 millions pour s'assurer une exportation de 55 millions. Aucune de nos colonies n'accuse des résultats aussi brillants.

(A suivre).

F. BRUNETON.

NOTICE SUR LE MAROC

Le Maroc (la Lybie des Grecs, la Mauritanie Tingitane des Romains, le Moghereb-el Aksa des Arabes) est borné au nord par la Méditerranée, à l'ouest par l'Océan Atlantique, à l'Est par l'Algérie, dont la frontière a été délimitée par le traité du 23 août 1845 (1), complété par la convention du 20 juillet 1901 établie contradictoirement, et au Sud, par le Sahara. Cette dernière frontière est très incertaine ; on admet généralement que, sur le littoral, elle s'arrête au ruisseau de Seguiat-el-Hamra.

La superficie du Maroc dépasse celle de la France d'une vingtaine de millions d'hectares.

Aperçu historique. — Lorsqu'on a commencé à faire mention dans l'histoire de l'Afrique septentrionale, la contrée était habitée depuis la Méditerranée jusqu'au Soudan par une population blanche de race berbère, ce qui lui a fait donner le nom de Barbarie ; il paraît mieux indiqué de l'appeler Berberie.

(1) Le traité du 23 août 1845 n'a fixé la délimitation de la frontière que sur un parcours d'environ 160 kilom., de l'embouchure de l'Oued Kis à Téniet-es-Sassi. Dans tous les documents historiques anciens, c'est le cours inférieur de la Molouïa qui est indiqué comme marquant la limite de la Tingitane, mais le délégué cherifien a réussi à faire accepter à notre représentant, le général de la Rue, une limite plus à l'Est. La convention de 1901 prolonge la ligne de frontière par l'Oued Zousfana et l'Oued Messaoud.

Les plus anciens textes grecs donnent aux peuples qui habitaient les territoires actuels du Maroc et de l'Algérie, le nom de Lybiens. Plus tard ces régions furent appelées Mauritanie et leurs habitants furent désignés sous le nom de Maures ou Marusiens. Cette appellation qui était déjà employée au 1^{er} siècle de notre ère s'est plus spécialement appliquée aux habitants de la Tingitane. Ce qu'on appelait la Numidie s'étendait, sur le littoral, de la Molouïa jusqu'à la Tunisie actuelle. La Numidie était partagée par la rivière de l'Ampsaga (Roumel) en deux royaumes, celui des Messyliens à l'Est, celui des Messesyliens à l'Ouest,

La Gétulie comprenait la partie septentrionale du Sahara.

Les Phéniciens et les Grecs établirent des comptoirs et des colonies sur toute la côte de Berberie ; on trouve encore, sur le littoral Marocain, quelques ruines provenant de cette occupation.

C'est à l'occasion des guerres puniques que les Romains prirent pied pour la première fois en Berberie. La Mauritanie Tingitane est restée étrangère aux premières luttes de la conquête, et ce n'est qu'au moment de la révolte de Jugurtha qu'on la voit entrer en scène.

Micipsa, roi de Numidie, avait en mourant (119 avant J.-C.) partagé ses états entre ses deux fils Adherbal et Hiemsal et son neveu Jugurtha ; ce dernier, poussé par une ambition insatiable, s'était débarrassé de ses cousins et avait tout pris pour lui ; puis, pour ne pas se laisser juger par le sénat romain, il s'était mis en révolte ouverte. Battu par Metellus, il avait appelé à son secours son beau père Bocchus, roi de Mauritanie Tingitane. Ce dernier lui

avait amené une armée, mais le sort des armes fut encore contraire aux deux alliés qui furent battus par Marius.

Bocchus comprit alors qu'il avait fait une imprudence et, pour se tirer d'affaire, il livra son gendre aux romains (106 av. J.-C.). Jugurtha orna le triomphe de Marius et on s'en débarrassa peu après. Pour prix de sa trahison, Bocchus reçut la partie occidentale de la Massesylie.

Les romains, pour arriver à s'assimiler leurs conquêtes d'Afrique, ont procédé lentement par étapes successives. D'abord, ils ont pris comme alliés les chefs du pays en leur laissant administrer, en toute indépendance, les peuplades sous leurs ordres ; puis ils sont passés au régime du protectorat donnant aux contrées conquises des *rois esclaves* chargés d'assouplir les vaincus et dont la principale mission était d'expédier à Rome les blés nécessaires à la subsistance de ses habitants ; enfin, ils ont érigé les pays de protectorat en provinces romaines, en les faisant administrer directement par des proconsuls.

Dans la Mauritanie Tingitane, Bocchus fut le souverain allié ; à sa mort arrivée l'an 25 av. J.-C., l'autorité passa à Juba II, qui avait été élevé à Rome et qui avait été marié à Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la célèbre Cléopâtre reine d'Egypte. A la mort de Juba, survenue vers l'an 19 de notre ère, son fils Ptolémée lui succéda. Ce dernier fut assassiné à Rome par Caligula et la Mauritanie Tingitane fut alors érigée en province romaine. La colonisation ne paraissait pas pourtant avoir fait de grands progrès dans cette région puisque Pline le jeune n'y cite que cinq colonies romaines : Tingis (Tanger), Zilis

(Arzilla), Lixos (El Araïch), Balba et Volubilis (Oulili) dont les deux dernières seulement étaient dans l'intérieur des terres. Sauf sur le littoral, on ne trouve presque pas de ruines romaines ; dans l'intérieur, on a signalé seulement les ruines d'un arc de triomphe et d'une basilique à Oulili, sur l'emplacement de l'ancienne Volubilis, la station romaine de Tocolosida dans le voisinage et les restes d'une ligne de forts dans les hautes vallées de la Molouïa.

En 297, la Tingitane fut attribuée à l'Espagne dont elle forma la 7^e province.

Cependant s'était révélée en Orient une foi nouvelle qui devait régénérer l'ancien monde en balayant les restes de la société romaine tombée en décomposition par suite de la corruption des mœurs, de la défaillance du sentiment du devoir, de la vénalité des consciences, de la soif effrénée des richesses acquises par la concussion et en faisant litière des vertus qui avaient fait la force et la grandeur des anciens romains,

Partie de Jérusalem, la doctrine évangilique s'était répandue vers l'occident, avait gagné l'Italie, la Gaule, l'Espagne et aussi l'Afrique septentrionale. On ne sait pas exactement à quelle époque le christianisme a pénétré dans cette dernière région et par qui il y a été apporté, mais on a des raisons de croire que ce fut dès le premier siècle de notre ère.

Au premier concile de Carthage, qui fut tenu en 255, étaient accourus 90 évêques d'Afrique. Parmi eux il n'y avait point d'évêque de la Tingitane et il est fort probable qu'il n'y en eut pas du tout pendant toute la domination romaine(1), mais il est certain

(1) Mgr Toulotte dans sa géographie de l'Afrique chrétienne rapporte qu'il y a eu dans la Mauritanie Tingitane quatre évêchés, ceux de Tanger, de Fès, de Maroc et de Ceuta. Les évêchés de

qu'il s'y trouvait des chrétiens et qu'il y avait eu des martyrs. Les progrès de la foi y avaient été moins rapides que dans le reste de la Berberie.

La séparation de l'Empire romain, en empire d'Orient et empire d'Occident, avait eu lieu en 395 ; la Mauritanie Tingitane était restée, avec l'Espagne, dans ce dernier empire.

Les Vandales, peuple germain fixé sur les bords de la Baltique, s'étaient mis en mouvement vers l'occident poussés eux-mêmes par les Huns, avaient franchi le Rhin en 406, envahi la Gaule, puis l'Espagne et ils avaient occupé une partie de ce dernier pays particulièrement l'Andalousie. Ces vandales étaient chrétiens mais ils avaient adopté la doctrine d'Arius et étaient hérétiques (1).

En 428, le comte Boniface, gouverneur d'Afrique victime d'intrigues de cour et craignant pour sa vie,

Ceuta et de Tanger n'ont existé que lorsque ces villes sont passées sous la domination portugaise ou espagnole. Quant à celui de Maroc, il fut établi en 1228 pour donner l'assistance religieuse à la garde chrétienne que le roi de Castille Ferdinand II (1157) avait mise à la disposition du Khalife Almohade El Mamoun (Abou-el-Ola-Ildris) pour l'aider à reconquérir le Maroc. Il lui avait imposé l'obligation de bâtir, dans la ville de Maroc, une église où on pourrait sonner les cloches. Les chrétiens étaient là avec leurs familles et formaient une colonie.

Marmol, dans son histoire de l'Afrique, dit que les hommes de cette garde chrétienne étaient appelés les Mustarabes et qu'elle comptait ordinairement 500 chevaux. Il ajoute que Dom Jean I^{er} de Castille (1379-1390) fit rentrer cette garde en Espagne.

L'évêque de Fès avait sa résidence à Maroc, le nom d'Agnellus est seul cité. La liste des évêques de Maroc se continue jusqu'en 1449.

(1) Dans la fièvre religieuse qui régna pendant les premiers siècles du christianisme, ont surgi de toute part une foule d'hérésies ; les pères de l'Eglise St-Cyprien, évêque de Carthage, St-Augustin, évêque d'Hippone ont eu à lutter contre les doctrines des Manichéens, des donatistes, des pélagiens, des priscillianistes, d'Origène, des ariens, et ils ont réussi à maintenir l'église d'Afrique dans l'orthodoxie. Le schisme qui avait fait les plus grands progrès et qui avait même menacé de l'emporter sur l'Eglise de Rome, était celui des ariens qui niaient la Trinité et la consubstantialité du Verbe avec le Père, par suite la divinité de Jésus-Christ.

se mit en état de révolte et il eut recours aux vandales leur proposant, s'ils voulaient venir à son aide, de leur abandonner les trois Mauritanies jusqu'à l'Ampsaga (oued Roumel) ne réservant pour lui que les autres provinces d'Afrique. Cette proposition fut acceptée et les Vandales, conduits par leur roi Genseric, passèrent le détroit de Cadix au nombre de 50.000 combattants, tous à cheval. Ils étaient d'ailleurs poussés hors d'Espagne par de nouveaux envahisseurs, les Visigoths, qui, après avoir occupé le midi de la Gaule, avaient franchi les Pyrénées en 415 et avaient entrepris la conquête du pays.

Les Vandales, débarqués en Tingitane, s'emparèrent facilement des territoires qui leur avaient été offerts et s'avancèrent, en ravageant tout sur leur passage, jusqu'à l'Ampsaga ; mais au lieu de s'arrêter à cette rivière, comme il était convenu, ils continuèrent à s'avancer et s'emparèrent de Carthage en 439.

Ils ne se bornèrent pas à occuper l'Afrique septentrionale, ils firent des descentes sur les côtes de Sicile et d'Italie et, en 451, ils s'emparèrent même de Rome qu'ils livrèrent au pillage pendant quatorze jours.

Leur nombre s'était accru jusqu'à 80.000 par suite de l'évacuation de l'Espagne, mais il n'en est pas moins surprenant de voir ces barbares, sans infanterie, n'ayant pour toutes armes que la lance et l'épée, réussir pendant 95 ans à assurer leur domination sur toute l'Afrique septentrionale et faire encore des expéditions au-delà des mers.

Ils avaient pesé lourdement sur les vaincus, leur avaient pris les deux tiers de leurs meilleures terres, écrasant d'impôts le dernier tiers qu'ils leur avaient

laissé ; il y avait d'ailleurs antipathie religieuse entre eux et les habitants du pays puisqu'ils étaient ariens et ces derniers orthodoxes. Aussi leur empire fut-il encore plus vite anéanti qu'il ne s'était fondé lorsqu'en 533, une armée sous les ordres de Bélisaire, était venue pour les chasser du pays. Cette armée avait été envoyée par l'Empereur d'Orient Justinien qui avait voulu recueillir, en Afrique, la succession de l'empire d'occident, lequel n'existait plus depuis 476.

Bélisaire battit Gélimer qui était alors roi des Vandales, le chassa de Carthage et des pays de plaine et son œuvre fut achevée par Salomon qui reprit les pays de montagne en expulsant les vandales. La domination Byzantine fut établie jusqu'à Tanger mais les maures de Tingitane ne tardèrent pas à reprendre leur indépendance.

Les Visigoths, après avoir occupé la plus grande partie de l'Espagne, s'y trouvèrent sans doute encore à l'étroit, car, à partir de 618, ils se mirent, à leur tour, à franchir le détroit ; il s'établirent dans la Mauritanie Tingitane, s'emparant de tous les ports et refoulant vers l'est ce qui restait de l'occupation romaine. Leur domination n'eut pas une bien grande durée car un nouveau flot humain ne tarda pas à inonder la Berberie.

Les musulmans, après avoir imposé par le sabre la religion de Mahomet en Syrie, en Perse et en Asie centrale, avaient tourné leurs armes vers l'occident. En 642 ils s'emparent de la Cyrenaïque, puis de l'Ifrikia. Le patrice Grégoire qui avait voulu s'opposer à leur marche est vaincu et tué. Quelques années plus tard, en 681, Okba de la lignée des Oméiades, gouverneur d'Ifrikia au nom du Khalife

de Damas, pousse jusqu'en Tingitane, s'empare de Tanger et envoie vers le sud un de ses généraux Moussa-ben-Naceur qui se rend maître du Sous (1).

L'œuvre de la conversion se poursuivait d'ailleurs toujours sans merci.

L'historien arabe Ibn-Khaldoun nous apprend, qu'au moment de la conquête, il y avait, dans la population indigène, des tribus qui professaient le judaïsme, que d'autres étaient chrétiennes et d'autres payennes, adorant le soleil, la lune et les idoles.

L'Espagne avait alors pour roi le visigoth Roderik, lequel avait placé comme gouverneur de ses possessions d'Afrique le comte Julien. Ce dernier avait une vengeance à exercer contre le roi qui avait violé sa fille et, pour la satisfaire, il proposa aux arabes envahisseurs de pénétrer en Espagne se faisant fort de les conduire lui-même à la conquête du pays.

Une première reconnaissance eut lieu avec succès, produisant un riche butin et, en 710, une grande expédition fut entreprise sous les ordres de Tarek-ben-Ziad ; l'armée d'invasion se composait non seulement d'arabes, mais aussi d'une foule de Berbères nouvellement convertis qu'attirait l'appât du pillage.

Tarek remporta, en 711, sur les bords de la Gualdele une éclatante victoire où Rodérrik perdit la vie et qui mit fin à l'empire des Visigoths. L'Espagne ne tarda pas à être occupée et islamisée presque en entier ; les arabes poussèrent même dans la Gaule quelques pointes qui furent arrêtées par la sanglante défaite que Charles Martel lui infligea à Poitiers en 732. L'Espagne n'en était pas moins restée aux envahisseurs et ce pays devint une province dépendant

(1) Les Visigoths occupaient encore Arzile deux ans après la conquête musulmane,

du grand empire musulman de Damas. En 756, une rupture avec l'Orient se produisit et le Khalfalik de Cordoue fut créé sous l'autorité de la dynastie des Omeïades. Le Moghoreb el Aksa, nouveau nom sous lequel je désignerai désormais le Maroc, se trouva sous la dépendance du Khalifa de Cordoue.

La première invasion de l'Afrique par les arabes n'avait été faite que par des armées conquérantes ; les nouveaux venus, en se fixant dans le pays avaient épousé des femmes berbères et, trois siècles plus tard, ils n'avaient plus rien d'arabe ; ils s'étaient berberisés, tout en conservant leur religion. En 1051 eut lieu une nouvelle invasion ; mais, cette fois, c'était l'émigration d'un peuple venu du Hedjaz avec ses familles et ses troupeaux. Les berbères furent refoulés dans les montagnes, où ils étaient en état de résister ; les arabes s'installèrent dans les parties facilement accessibles et se partagèrent les terres.

Dynastie des Idricites. — Le chérif Idris-ben-Abd-Allah descendant du prophète, menacé de mort par le Khalifa Haroun-el-Rachid, s'enfuit d'Arabie et vint se réfugier, en 788, dans le Moghereb-el-Aksa. Il fut accueilli à Oulili par le chef des Aureba (1) Abou-Leila-Ishac qui lui donna sa fille Kenza en mariage et qui mit à son service, pour le faire reconnaître comme Khalifa, l'influence considérable dont il jouissait. Idris fut le fondateur de la dynastie des Idricites qui régna sur le Moghereb jusqu'en 990. Idris s'était rendu indépendant du Khalifa de Cordoue.

Idris se donna la mission de convertir, de gré ou de

(1) Parmi les tribus berbères les plus remarquables par leur nombre et leur puissance, celle des Aureba occupait le premier rang par sa force et la bravoure de ses guerriers.

force, celles des populations de son Khalifalik qui professaient encore l'idôlatrie, le judaïsme ou la religion chrétienne. On ne saurait affirmer qu'il y réussit complètement, puisque ce ne fût qu'au XIII^e siècle seulement qu'il ne fut plus question de chrétiens en Afrique. Quant aux juifs, ils persistèrent en grande partie dans leur foi et on peut dire, qu'ils y ont eu du mérite car, méprisés et traités en parias, l'existence qui leur était faite était intolérable.

Idris fut assassiné en 791 par un émissaire d'Haroun el-Rechid, qui n'avait pas pardonné. Il avait laissé sa femme enceinte et, grâce à la protection des Aureba, son fils posthume Idris II le remplaça dès qu'il fut en âge de régner. Idris continua l'œuvre de convertisseur de son père. Il fonda, en 807, la ville de Fès qui devint la capitale du Moghereb-el-Aksa et il mourut en 828 laissant la souveraineté à son fils Mohamed,

Idris II s'était acquis une grande réputation de sainteté ; il est regardé comme le saint patron protecteur du Maroc ; son tombeau qui est dans la mosquée de Mouley Dris à Fès est l'objet d'une grande vénération.

Mohamed-ben-Idris à l'instigation de sa grand-mère Kenza commit la faute d'admettre ses frères au partage du royaume paternel ; le morcellement des provinces fut une cause de faiblesse et de compétition et le pays fut livré à l'anarchie.

Dynastie de Zenata. — Les fatemides de l'Ifrikia et les omeïades d'Espagne profitèrent de la situation pour chercher à s'emparer du Moghereb ; ils dominèrent tour à tour et les Omeïades finirent par l'emporter définitivement. En 990, ils confièrent le gouvernement du Moghereb-el-Aksa à Ziri-ibn-Atia dont

les descendants, formant la dynastie des Zenata, conservèrent le pouvoir jusqu'en 1090, mais ils étaient sous la suzeraineté des Omeïades.

Dynastie des Almoravides. — Un santon des Lemtouna, Ibn-Yacin, s'était établi dans une île du fleuve Sénégal pour s'y livrer à la vie ascétique ; sa réputation de sainteté attira autour de lui un grand nombre de disciples auxquels on donna le nom d'el *Merabtines*, nom dont nous avons fait Almoravides. Ceux-ci commencèrent par soumettre à leur autorité des peuplades de noirs pour les contraindre à embrasser l'islamisme, puis ils portèrent leur prosélytisme vers le nord et, à partir de 1053, ils dirigèrent diverses expéditions qui les amenèrent progressivement à la conquête de tout le Moghereb-el-Aksa. Les envahisseurs, de race noire ou fortement métissés, tenaient la campagne montés sur des chameaux de selle (mehara).

En 1083, le chef des Almoravides Youcef-ibn-Tachefin fonda la ville de Maroc (ou Merakech) et il s'empara, la même année, de Ceuta. C'est là qu'il reçut des députations des mulsumans d'Espagne qui, vivement pressés par le roi de Castille, Alphonse VI, le sollicitaient d'aller à leur secours. Youcef se décida à organiser une croisade et, en 1086, il débarquait en Espagne. Il remporta sur les chrétiens la célèbre victoire de Zellaca, près de Badajos et, après plusieurs expéditions successives, il rétablit la domination de l'Islam. Il avait eu surtout à ramener dans le devoir des gouverneurs musulmans qui avaient cherché à se rendre indépendants et avaient même, dans ce but, contracté des alliances avec les chrétiens.

En 1100, Youcef-ibn-Tachefin sollicita et obtint du

Khalifa de Baghdat, l'investiture comme *Emir el Meselmin* (prince des musulmans). Il fut le fondateur de la dynastie berbère des Almoravides qui remplaça celle des Omeïades et dura jusqu'en 1146.

Dynastie des Almohades. — Une autre dynastie berbère a succédé à celle des Almoravides dans les circonstances suivantes.

Mohamed-ibn-Toumert des Masmouda, après avoir fait de brillantes études et voyagé en Orient, se donna la tâche de réformer les mœurs. Ayant réuni autour de lui de nombreux disciples, il se révéla à eux comme le Mahdi, dont la venue est attendue par les musulmans et qui doit assurer le triomphe de la vraie foi et faire régner enfin la justice sur la terre. On donna à ses partisans le nom d'*el Mouahedines*, unitaires, dont nous avons fait Almohades.

Il porta la guerre dans les tribus Masmoudiennes dont il était originaire et eut d'abord des succès, mais il fut tué en 1130 et fut remplacé par Abd-el-Moumen qu'il avait désigné lui-même pour lui succéder.

Abd-el-Moumen était un homme d'action qui avait l'art de conduire les peuples et était en même temps un guerrier habile d'une volonté énergique, il savait être au besoin généreux et magnanime ; jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant 33 ans, il ne s'est pas arrêté de combattre, non sans gloire. Son règne a marqué l'apogée de la puissance berbère en Espagne comme en Afrique.

Il a commencé par soumettre à son autorité tout le Moghereb, où les derniers almoravides Tachefin-ibn-Ali et son frère Ishac-ibn-Ali, étaient venus d'Espagne organiser la résistance ; tués tous deux le premier à Oran en 1145, le second à Merakech en 1147,

ils lui laissèrent le champ libre. Ses partisans en Espagne le proclamèrent Khalife et lui envoyèrent des députations pour lui porter leur serment de fidélité et le prier de leur donner son aide pour combattre les chrétiens.

Abd-el-Moumen envoya en Espagne, à plusieurs reprises, des corps expéditionnaires, dont l'un fut commandé par un de ses fils Abou-Yakoub ; malgré plusieurs échecs, les campagnes entreprises affermièrent son autorité.

Abd-el-Moumen avait réservé pour lui la conquête de toutes les contrées qui bordent la Méditerranée. Il s'empara successivement d'Oran, de Mersa Beni-Mezrenna (Alger), de Bougie, de Kela des Beni-Hammad, de Constantine, de Bône, de Tunis, de Gabès, de Gafsa, d'El Mehdia, de Tripoli.

Il mourut en 1163. Il venait de faire construire, sans doute pour ses desseins sur l'Espagne (1), une flotte de 460 navires.

Les successeurs d'Abd-el-Moumen, Abou-Yakoub-Youcef et Abou-Youcef-Yakoub-el-Mansour continuèrent ses succès en Espagne ; ce dernier remporta sur Alphonse IX de Castille, en 1195, l'éclatante victoire d'Alarcos ; par contre, le fils de ce dernier Mohamed-en Naceur se fit battre à Las Nevas de Tolosa, en 1212, et cette défaite marqua le commencement du déclin de la puissance musulmane en Espagne, déclin qui ne fit que s'accroître. Pendant ce temps de nouveaux adversaires, les Merinides, se levaient contre eux dans le Maghreb.

Dynastie berbère des Merinides. — Les Beni Merin, des Zenata, qui étaient nomades, avaient eu, avec les

(1) Abd-el-Moumen n'est allé en Espagne qu'en 1160, il n'y a séjourné que quelques mois.

Almohades des démêlés qui avaient duré plus de 50 ans et, après une victoire remportée sur eux à l'Oued Nokour du Rif, ils avaient mis tout le pays en insurrection. Enfin, en 1269, une rencontre définitive eut lieu à l'Oued Arfou dans le Doukala ; le Khalifa Almohade Abou-Debbous, qui commandait en personne son armée, fut défait et tué et cette bataille mit fin à la dynastie. Le vainqueur Merinide Abou-Youcef-Yakoub s'empara de Fès, Melilla, Tanger, Ceuta et soumit à son autorité tout le Mogherebel-Aksa. Ces luttes durèrent plusieurs années pendant lesquelles les affaires des musulmans d'Espagne allèrent de mal en pis. Abou-Youcef envoya en 1275 une première expédition de 5.000 mérinides sous les ordres de son fils, qui remporta quelques succès ; trois mois après, ayant réuni toutes les forces de son empire, il s'embarqua à Tanger et aborda à Tarifa. Il battit l'armée chrétienne commandée par Nugno de Lara qui fut tué, mit fin aux compétitions entre chefs musulmans, et ramena au Maroc un butin considérable et de nombreux captifs.

Abou-Youcef-Yakoub fit encore de nouvelles expéditions en Espagne en 1277, 1282, 1284 et 1286, conclut un traité de paix avec don Sanche de Castille et mourut peu après.

Cette paix ne fut pas de longue durée, le nouveau Khalifa Abou-Yakoub, qui avait eu à dompter de nombreuses insurrections en Afrique, dut entreprendre une nouvelle croisade en Espagne en 1291. Je n'entrerai pas dans le détail des luttes qui suivirent, ce qui nous entraînerait trop loin ; je signalerai seulement un combat naval qui eut lieu en 1340 au cours de ces guerres. Le khalife mérinide Abou-el-Hacen, qui régnait à cette époque, avait rassemblé de nom-

breusés troupes au Moghreb pour une expédition en Espagne ; mais, ayant appris que les chrétiens avaient réuni une escadre pour empêcher le passage du détroit, il fit appel à tous les navires de guerre de ses états et il mit à la voile avec une escadre de 116 bâtiments. Une rencontre eut lieu, les maures se jetèrent sur les navires ennemis, leur lancèrent des grappins, puis, s'élançant à l'abordage, ils massacrèrent les équipages chrétiens. L'amiral espagnol don Alphonse Geofroi fut tué dans le combat. Les maures ramenèrent à Ceuta les navires capturés.

Abou-Yakoub put alors franchir le détroit avec son armée, il alla mettre le siège devant Tarifa, mais le roi de Castille et celui de Portugal étant arrivés au secours de cette place, l'armée mulsumane fut battue et Abou-Yakoub dut gagner Ceuta en fugitif (1340). Les maures n'eurent bientôt plus en Espagne que le seul royaume de Grenade.

En 1469, le mariage de Ferdinand d'Aragon et de Blanche de Castille consacra la fusion des deux royaumes et, en 1492, Ferdinand chassa le dernier roi de Grenade, Boabdil, mettant fin à la domination arabe qui avait duré près de 800 ans.

Comme on a pu le voir, c'est le Moghereb-el-Aksa ou le Maroc qui a maintenu, pour ainsi dire à lui seul, pendant des siècles, la domination musulmane dans un pays comme l'Espagne ; il a ainsi fait preuve d'une puissance d'expansion qui doit donner à réfléchir ; il serait peut-être imprudent de considérer ce pays comme une quantité négligeable. Ce sont les mêmes hommes qui l'habitent et ils se sont conservés tels qu'ils étaient il y a un millier d'années.

Nous avons vu des armées d'invasion conquérir le Maroc comme à la course ; mais par le fait, ces ar-

mées n'ont fait que contourner le massif de l'Atlas sans s'implanter dans la montagne. Les arabes lui ont imposé leur religion mais, derrière le converti, a reparu de suite le berbère.

Ferdinand d'Aragon avait à peine achevé la défaite des musulmans que, dès 1492, il décrétait l'expulsion des juifs. Ceux-ci se réfugièrent en grande partie au Maroc ; la ville de Fès en a reçu, paraît-il, 10.000 à elle seule.

Pendant que les événements que j'ai rapportés s'étaient accomplis en Espagne, toute la Berberie jusqu'à Tripoli avait été le théâtre de luttes acharnées à la suite desquelles l'empire fondé par Abd-el-Moumen s'était écroulé et il n'était plus resté aux Mérinides que les royaumes de Maroc, de Fès et de Sous.

Les marocains exerçaient depuis longtemps le métier de pirates ; non seulement ils capturaient sur mer les bateaux marchands, mais encore ils descendaient sur les côtes de la Méditerranée avec une audace inouïe, ravageaient, pillaient tout et emmenaient les habitants en esclavage. Leurs principaux repaires étaient Ceuta, Tetouan, Tanger, Arzile, Larach et Salé.

Plusieurs puissances européennes s'étaient résignées à payer un tribut pour s'assurer contre les déprédations des pirates ; mais, les Portugais d'abord, les Espagnols ensuite, trouvèrent préférable d'aller occuper leur ports de refuge. Les Portugais s'emparent de Ceuta en 1415, de Tanger en 1471, de Safi en 1507, d'Azemmour en 1510 et ils fondent eux-mêmes Casablanca, Mazagan, Agadir. Les espagnols, qui avaient pris Melilla en 1496, s'emparent, dans le voisinage du Maroc, d'Oran en 1505, de Bougie

en 1509, de Tlemcen en 1518, tandis que les Turcs s'installaient à Alger en 1515.

Les Marocains qui avaient été longtemps envahisseurs, étaient envahis à leur tour.

Je reprends maintenant l'histoire des dynasties Marocaines.

Dynastie des cherifs Saadiens. — Il y avait dans la province de Dra un arabe descendant du prophète qui s'appelait Mhamed-ibn-Ahmed Cherif et avait trois fils Abd-el-Kebir, Ahmed et Mohamed à qui il avait fait donner une instruction étendue. Il envoya les deux plus jeunes à la Mecque et, quand ils furent de retour, il les fit placer, en 1508, à la cour du roi de Fés, Mouley Ahmed Ouatas, un des derniers mérinides, pour être employés comme secrétaires ou percepteurs des enfants du roi.

(A suivre).

Colonel ROBIN.

PREMIERS VERS POUR "LA REVUE"

Il marche fièrement dans l'immortalité
Celui qui, couronné de génie, a porté,
Dès l'aube de ses jours, devant la Poésie,
La lyre aux sons divins qu'Orphée avait choisie.
O Dante ! ô doux Virgile ! on nous dit qu'aujourd'hui
L'antique amour du beau de nos cœurs s'est enfui
Et que les chants sacrés, pleins d'amour et de grâce,
N'éveillent plus l'écho des grottes du Parnasse.
Les vers, dit-on, n'ont plus que de rares lecteurs ;
Le cygne harmonieux n'atteint plus les hauteurs ;
On n'aime plus le rossignol ni la fauvette,
Leurs hymnes sont perdus, et nul ne les répète !
Eh bien, c'est une erreur ! Les beaux vers enflammés
Qui jaillissent du cœur, lecteurs, vous les aimez.
A peine la *Revue* arrive, on la feuillette
Pour goûter promptement au menu du poète.
Son cœur dans un récit va-t-il se déployer ?
Va-t-il cueillir pour vous, à l'ombre d'un noyer,
Au bord du frais ruisseau qui serpente et qui chante,
La fleurette d'argent sur sa tige tremblante,
Et saisir les parfums dont l'air est imprégné ?
Dans les champs de l'azur, suivra-t-il de Progné
Le char aérien et l'ombre de son aile ?
Dépeindra-t-il le vol de sa sœur Philomèle,
Qui jette des sanglots quand les pleurs du matin
Roulent dans le gazon, la rose et l'aubespain ?
Ira-t-il aux enfers chercher avec le Dante,
Dans l'horreur des horreurs, la mort et l'épouvante ?

A l'ombre d'un tombeau que domine une croix
Son Dieu, le niera-t-il, ou dira-t-il : Je crois ?
Qu'il contemple avec vous Marguerite pâlie
Et sous les nénuphars, endormie, Ophélie ;
Qu'il chante avec Mireille et qu'il aime Ninon ;
Qu'il étanche les pleurs de la frêle Mignon ;
Qu'épris du mythe antique et touchant, il rappelle
Du bel Endymion la jeunesse éternelle,
Lecteurs, vous avouerez qu'il a de beaux accents,
Que sublime est son art, que les vers sont puissants.

O noble poésie ! ô toi qu'il veut qu'on aime,
Inspire sa pensée et son plus beau poème ;
A l'heure des sanglots retiens-le dans tes bras
Pour qu'il demeure fort, pour qu'il ne tombe pas ;
Sois l'âme de son âme et sa seule maîtresse,
Et fait qu'il soit choyé de tous, qu'on le caresse,
Qu'il s'élève plus haut que l'aigle audacieux,
Qu'il les charme, tous ceux qui souffrent sous les cieux,
Et que, si le malheur le poursuit et l'accable,
Emportant son bonheur comme le vent le sable,
Le laissant désormais abandonné de tous,
Comme l'épave au sein des vagues en courroux,
Pour l'ultime douleur de son âme épuisée,
Il lui reste une corde à sa lyre brisée.

Nîmes, juin 1905.

Henri TUFFIER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE DU MIDI

(VAUCLUSE)

On connaissait déjà M. Alfred Gassier comme auteur dramatique, romancier et critique d'art. Son *Alceste*, son *San Gil*, son adaptation de la *Guerre en dentelles* firent les délices de l'Odéon ; son *Aventure de Perdita* charma les amateurs de roman romanesque ; son *Théâtre espagnol*, couronné par l'Académie Française, réunit les suffrages des plus érudits connaisseurs de la littérature dramatique illustrée par les Lope et les Calderon.

C'est un nouvel aspect du génie de M. Alfred Gassier qui nous apparaît aujourd'hui avec le volume élégant qu'édite Ollendorf, et où, sur la page blanche s'épanouissent les lettres bleues du titre : *Jours en fleur*. Les poésies que nous venons d'y lire nous révèlent l'auteur comme un lyrique de haut vol. Elles sont dédiées à Victor Hugo, « au Maître unique ! » disent les vers dédicatoires. La prosodie impeccable, l'éclat des images, la clarté de la pensée, la noblesse morale de la philosophie mêlée à la plupart des poèmes, montrent bien que Hugo fut, en effet, pour le chantre des *Jours en fleur* l'inspirateur, le guide préféré.

Nous n'insisterons pas ici sur les mérites littéraires hors pair, de la nouvelle œuvre de M. Alfred Gassier. Nous ne voulons retenir de ces pages fleuries que le parfum délicieusement méridional, franchement Vauclusien qui s'en exhale.

M. Gassier est né à Marseille, mais son enfance s'est écoulée, en partie, près des bords de la fontaine de Vaucluse. entre les flots capricieux de la Durance et les pentes

ensoleillées du Lubéron. C'est là qu'il aime souvent à revenir pour se reposer de la bataille intellectuelle parisienne. Quand il rentre aux brumes septentrionales, ses yeux demeurent pleins des visions lumineuses du Midi comtadin. Nous retrouvons ces visions très vivantes, peintes en couleurs intenses, au cours des *Jours en fleur*.

Dans *Moulins à eau* nous entrevoyons ces deux rues d'Avignon et de l'Isle où tournent, sans jamais s'arrêter, de longues files d'énormes roues moussues, sous la poussée des eaux venues de Vaucluse :

Raides seigneurs, portant des morgues
Aux bouillons blancs de leur jabot,
Les moulins, en roue à steambot,
Ecument dans les froides Sorgues !

Quelques pages plus loin, c'est un paysage, qui, souvent tenta le pinceau rutilant du maître Gagliardini :

Arène éblouissante, orange, vermillon,
Ruissellement de jour, entre Apt et Roussillon
L'hippodrôme géant creuse une vaste ellipse.
Les gradins adossés aux montagnes de gypse
Voient s'allonger la piste où flambent des tons roux,
Des flancs du Lubéron aux cimes du Ventoux.
Les Bassaquets, le haut Gargas, Lioux. La Garde,
Tout un peuple de pierre, assis, muet, regarde.

La cathédrale de Cavaillon, illustre, cependant, par l'amitié de son évêque de Cabassole, châtelain de Vaucluse, avec Pétrarque, n'avait jamais encore été chantée par les poètes. Alfred Gassier lui donne la consécration de ses belles rimes.

Dehors, le cloître en fleurs était plein de rayons,
Tout le préau vibrail : un vol de papillons,
Etincelant entre les jours des colonnettes,
Jetais des éclats brefs, blancs sur les ombres nettes.

.....

Le soleil lentement déclinait sur les frises :
Au-dessus de la ville et de ses toits rampants,
Le clocher s'embrasait, tour romane à huit pans,
Aux huit cintres emplis de prière sonore...

Le volume est divisé en trois parties : *aubes, midis et vesprées*. Il se termine, comme il commence, par des invocations et des hymnes au dieu Hugo. On retrouvera aux dernières pages, *l'ode triomphale* qui fut dite par Paul Mounet sur le théâtre de l'Odéon en l'honneur du grand poète :

Le coucher de tes ans est un lever d'aurore,
La lueur de ta gloire empourpre tout le ciel ;
Et les soleils nouveaux tu les verras éclore,
Poète séculaire au génie éternel.

*
* *

Mlle Houchart, d'Entremont, membre de l'Académie de Vaucluse, nous offre un double poème provençal et français dont la dernière page porte la mention : « achevé d'imprimer le 20 mai 1905, veille de la Sainte Estelle sur les presses des frères Aubanel, imprimeurs en Avignon ; *Estelle*, en est le titre. Des planches artistiques l'illustrent. Le grand maître des lettres provençales, Frédéric Mistral, a inscrit quelques vers au frontispice, en l'honneur de la *fèlibresso Génina*, ainsi se nomme gracieusement en provençal, Mademoiselle Houchart.

Le poème d'*Estelle* nous transporte dans une partie de la Provence que ne connut point *Mireio*. Nous montons des plaines de la Crau, aux collines d'Aix, et plus haut encore, à ce pic de Sainte Victoire, que ne peuvent oublier ceux qui l'ont vu, même une seule fois, dans la splendeur de son altitude. La légende dit qu'en ce nom de *Victoire* se retrouve le souvenir de la puissance latine, affirmée autrefois au pied même du glorieux sommet, par le triomphe de Marius sur les Teutons, à travers les champs de Pourrières.

L'œuvre est double : En face de la page provençale, la
Tome XXXVIII, Juillet 1905.

page française, sans que l'une copie ou traduise simplement l'autre, chacune ayant son originalité, sa valeur propre. On ne sait à laquelle donner la préférence. Génina chante avec une égale mélodie en *oc* ou en *oil*. Qu'on en juge par ces quelques vers sur Aix, pages 30 et 31 :

En provençal d'abord :

Adourablo cieuta, jouiouso capitalo,
Ais, lou brès ufanous dé l'esplendour coumtalo,
Avié de grands oustaù au porge souloumbrous,
Sant Sauvaire, au clouchié, souto la viéo crous,
Pourtavo un carihoun, que, quand campanéjavo,
Semblavo din leis er que tout boumbounéjavo.

En français ensuite :

Douce et noble cité, joyeuse capitale,
La ville d'Aix, berceau de la splendeur comtale,
Avait de vieux hôtels au portique rêveur ;
Un brillant carillon sonnait à Saint Sauveur ;
La célèbre Méjane, un beffroi, de l'espace,
Des cloîtres pour Granet, et le jardin de Grâce.

Aix et Sainte Victoire apparaissent à tous les horizons du poème. Peut-être même les expressions provençales se ressentent-elles avec excès du dialecte aixois, s'écartent-elles trop de la pure langue de Mistral. Par exemple dans *couelo, mouert, souer, couer*.

Aix, cependant, n'absorbe point toute la poésie de la *félibresso* qui continue dans la ville du roi René les traditions de *Beatris dé Savoio*.

La Crau, la Sainte Baume, Arles, Vaucluse ont une place dans les strophes harmonieuses d'*Estelle*. Quant à la portée morale de l'œuvre, elle est fort haute. Voici ce qu'en dit l'auteur dans l'avertissement : « L'art idéal, sous la forme d'un étranger. La Provence, naïve dans sa joie, radieuse dans sa beauté, religieuse dans son amour, en Estelle. La générosité et la franchise avec maître Arnal ; la passion fougueuse avec Reynaud. Telles sont les figures du poème ».

PIERRE LAURIS.

LES LIVRES

Les Voiles blanches, par Louis Payen, (Mercure de France), 1905.

Ce sont les voiles que Thésée devait arborer à son navire s'il revenait vainqueur de la Chimère. Thésée a bien tué la Chimère, mais il s'est repenti aussitôt de sa victoire :

Elle était la beauté secrète de la terre,
Ses regards étaient lourds de mortelles langueurs
Elle était la douceur des jours, la volupté
Profonde de la nuit, où l'amour se dérobe...
Honte sur moi, mes mains ont déchiré sa robe !

Et c'est pour cela qu'aux « mâts de nos vaisseaux pendent des voiles noires » comme dit l'épigraphe, surprenante un peu sous le titre du volume.

Beau volume, en vérité ! M. Louis Payen est un vrai poète et de plus un artiste accompli en son art, ce qui n'est pas à dédaigner. Il parle une langue juste, harmonieuse, étoilée de métaphores. Son âme aussi est ardente et noble. C'est naturellement qu'il va vers ces belles figures antiques Thésée, Artémis, Perséphone dont la divinité, à travers ses vers, se colore symboliquement d'une teinte toute moderne. Et pourtant je ne sais si à ces grandioses œuvres où l'on sent, un peu trop peut-être, vivre l'âme de Mallarmé et d'Henri de Regnier, je ne préfère pas ses notations personnelles empreintes d'un sentiment si sincère. Depuis quelque temps, trop de jeunes chanteurs oublièrent que la poésie est avant tout un chant d'amour ; il semble qu'on

voulait d'abord pouvoir être lu par de chastes enfants. M. Louis Payen n'a pas cette ambition. Les jeunes femmes ne prêteront pas son livre à leurs plus jeunes sœurs, mais elles le liront elles-mêmes, avec une tendresse émue et l'auteur, j'en suis sûr, ne veut pas d'autre récompense.

*
* *

Derniers poèmes, par l'abbé Jean Barthès, (Lémerre, 1905).

L'abbé Jean Barthès, dont l'Académie des jeux floraux de Toulouse avait couronné diverses œuvres, est mort dernièrement, et ses amis ont voulu honorer sa mémoire en imprimant quelques poèmes écrits depuis son dernier recueil *Reflets d'Évangile*. On retrouve dans cette plaquette posthume la grâce aisée et souriante qui avait fait remarquer dès le premier jour l'*Auteur du clocher* par quoi l'abbé toulousain avait débuté dans les lettres. Pour donner une idée de cet aimable et discret talent, je cite un instantané qui ne manque ni de couleur ni de vie :

La noce, à pas très lents, sort de l'église. En tête
Le piston dialogue avec la clarinette,
Et la basse mugit des *boum* à contre temps.
Derrière eux, en habits trop étroits ou flottants,
Marchent les mariés, lui tanguant de la hanche,
Elle, rouge et gênée en sa toilette blanche
Puis remorquant les vieux qui vont les bras au dos.
Les jeunes gars, sous l'œil amusé des badauds,
Suivent, cigare au bec, flanqués d'une donzelle
Qui sourit à ses doigts gantés de filotelle.

*
* *

Les égarements de Minne, par Willy, Paris, Ollendorf, 1905.

C'est la suite de *Minne* dont il a été rendu compte ici. Minne est mariée, maintenant, et elle... Mais ne croyez pas que je m'en vais vous révéler par le menu en quoi consis-

tent les égarements de cette charmante petite personne. Vous les verrez vous-même, si vous lisez le livre, et par cette occasion vous ferez connaissance avec d'autres personnages, le petit baron Couderc qui commence si bien et qui finit si mal, comme tant de choses ici-bas, et la grosse levantine Irène Chaulieu, et le sympathique poivrot Henry Maugis, et l'Antoine aux-yeux-qui-se-dessillent-enfin, tous si vivants qu'on s'imagine les avoir connus, et qu'on ne leur pardonne pas de ne pas avoir suivi dès le début les conseils que sûrement on leur a donnés. Cet Antoine qui invente une harpe égyptienne sans connaître l'harmonie ! Et ce Couderc qui ne peut pas jouer un morceau à quatre mains sans être en avance de je ne sais combien de mesures sur sa co-exécutante ! Et ce Maugis qui, quand on vient lui proposer une délicieuse statuette de Tanagra, ne fait même pas déballer le petit chef-d'œuvre, prétextant qu'il ne doit ni ne peut l'acquérir ! Pourtant ça ne détériore pas les Tanagra de les contempler d'un regard esthétique sous toutes leurs faces et l'on s'est toujours rincé l'œil.

Profitons aussi de l'occasion pour signaler de Colette Willy, *Sept dialogues de bêtes*, édition fortement augmentée d'une plaquette que j'ai naguère louée ici. Le volume a un défaut... c'est que Toby chien et Kiki la doucette n'aient eu que sept conversations ; elles sont si amusantes, et si savoureuses qu'on regrette de ne pas en avoir sept autres, et sept autres encore, à écouter, par le truchement de Colette

*
* *

Le Spiritualisme, par Georges Dumesnil. Paris,
Lecène-Oudin, 1905.

Tous ceux qui se tiennent au courant du mouvement philosophique connaissent le nom de M. Georges Dumesnil, professeur à l'Université de Grenoble. Sa thèse du *Rôle des Concepts dans la vie intellectuelle et morale*, fait autorité. Sous ce titre, *Le Spiritualisme*, il vient de donner une esquisse synthétique de sa conception des choses, éclosée sous l'inspiration du divin « Renatus de Quartis ». Deux parties seulement : « Je suis » et « Dieu est ». Les cher-

cheurs que tourmentent la solution de ces problèmes me sauront gré de leur indiquer ces austères travaux, je dis indiquer seulement, car les approfondir demanderait un volume au moins égal à celui de l'auteur, et ne serait peut-être pas donner aux lecteurs bienveillants de ces bibliographies sans prétentions ce qu'ils attendent de leur frivole Antonin Lepieux. Je me contente de reproduire quelques lignes qui montrent avec quelle hauteur de vues M. Georges Dumesnil a écrit son livre : « La réalité de notre âme individuelle, et notre libre arbitre, la certitude de l'existence de Dieu, l'infirmité du matérialisme, voilà des réalités qui ne prétendent à aucune autre actualité qu'à celle qui dure toujours... M. Ravaisson en 1868 espérait l'avènement d'un positivisme spiritualiste. Peut-être les jours qu'il escomptait trop tôt approchent-ils ». Il se peut, en effet, que nous assistions bientôt à une renaissance de ces anciennes doctrines. MM. Le Roy, Duhem, Wilbois, marchent dans cette voie. M. Renouvier, sur ses derniers jours, instaurait une théorie de la personnalité, comme M. Dumesnil. Enfin le vieux monadisme rajeuni avait trouvé dans le regretté Tarde un interprète d'une acuité et d'une intelligence merveilleuses. Il semble bien que l'ancien matérialisme simplet de tant de bonnes gens est passé de mode. Ne le regrettons pas.

*
**

Le Bienheureux J. - B. Vianney, tertiaire de Saint-François. par Alphonse Germain. Paris, Poussielgue, 1905.

Le B. Vianney est plus connu sous le nom de Curé d'Ars. C'est une figure qui plait à beaucoup d'âmes pieuses de nos jours. On voit sa face un peu triste sous de longs cheveux blancs à la vitrine des marchands d'objets de piété. Et conformément à sa prudente pratique, l'Eglise, sur l'indication que lui donne la dévotion populaire, accorde peu à peu à ce vénérable et un peu pâle ecclésiastique les honneurs mystiques de ses autels. Il est probable que la canonisation finira par suivre la béatification actuellement officielle. Les philosophes en tireront des considérations

générales. Autrefois, le saint était un actif et un combatif; aujourd'hui il semble que l'instinct des masses croyantes se contente, pour satisfaire son idéal pieux, d'une vie toute calme et uniquement remplie par le devoir paroissial. Je n'ai pas l'arrogance de départager ces points de vue. Un épisode est inattendu de la vie du B. Vianney; en 1809, levé comme conscrit pour la guerre d'Espagne, le futur curé d'Ars prit un chemin de traverse et s'établit comme instituteur dans un village reculé. Ceci ne peut surprendre que les ignorants. L'Eglise a canonisé tour à tour des légionnaires qui se faisaient honneur de porter les armes et des pacifistes, comme saint Théodore, qui se faisaient décapiter pour ne pas les porter. On peut donc devenir saint tout en ayant été réfractaire. Le nouveau livre d'Alphonse Germain est digne du précédent sur sainte Colette de Corbie; il est écrit avec cette onction particulière aux ouvrages d'hagiographie moderne; les gens religieux le liront pour les pages édifiantes qu'il contient en foule, les simples curieux pour les détails intéressants de la vie du B. Vianney, mais tous rendront hommage à la haute valeur littéraire et religieuse de l'ouvrage qui enrichit l'œuvre déjà si admirable de notre collaborateur.

* *

Après la Séparation, enquête sur l'avenir des Eglises,
par Henri Charriaut. Alcan, 1905, Paris.

Voici un livre tout à fait précieux tant par la façon impartiale dont l'auteur a exposé les deux thèses, concordataire et séparatiste, au double point de vue religieux et antireligieux, ce qui fait en somme quatre thèses, que par l'heureux choix des personnes auxquelles il s'est adressé pour obtenir des opinions raisonnées et variées sur la matière.

Sur le fond, que dire qui n'ait été dit cent fois? Séparation ou Concordat, cela n'a aucune espèce d'importance en comparaison de l'esprit dans lequel l'un ou l'autre de ces régimes sera appliqué. Tolérance ou intolérance, tout est là. D'autant que si nous allons au fond des choses, nous

voyons que les concordats actuels sont des séparations et que les séparations actuelles couvrent des concordats.

Prenons notre Concordat napoléonien. En quoi le bras séculier est-il mis à l'appui du pouvoir spirituel? Et en en quoi notre pouvoir spirituel doit-il agir pour corroborer l'action du gouvernement? Je sais bien qu'on a vu l'ineffable général André menacer d'une caserne immédiate les séminaristes qui ne voulaient pas se laisser ordiner par l'évêque Le Nordez. Mais cette mauvaise plaisanterie pourra se produire sous le régime le plus séparatiste. Je sais encore qu'actuellement l'Etat salarie le clergé, mais on l'a démontré à satiété, le budget des cultes est une indemnité et pourrait, sinon devrait, subsister sous un régime de séparation; même en dehors de toute base juridique, l'Etat pourrait, s'il le voulait, subventionner en bloc les églises tout en se tenant séparé d'elles, et en les tenant séparées de lui.

Et une fois la séparation faite, croit-on qu'il n'y aura pas un concordat latent, des rapports réguliers avec le Saint-Siège, quelque négociation toujours en cours avec le nonce? Croit-on que l'Etat se désintéressera de la question de savoir si le Pape nommera un évêque italien à Tunis ou espagnol à Oran ou allemand à Nancy? Il faudrait être bien irréfléchi pour confondre séparation et inexistence; deux époux séparés de biens ont plus d'occasions de négocier entre eux que deux époux mariés sous le régime de la communauté.

Plus vaine encore serait la comparaison théorique des deux régimes. Le Concordat a ses avantages et ses inconvénients. L'Eglise le prône en thèse mais « en hypothèse » je crois bien qu'elle préfère la séparation. Celle-ci n'apporterait-elle qu'un peu plus de liberté (et à moins d'être faite par de purs fanatiques, elle en apportera) que l'avantage compenserait, je crois, l'inconvénient résultant de la suppression du budget des cultes. Payer 40 à 50 millions de plus par an, eh bien on les paiera. Chaque année le budget augmente juste de cette somme, sans qu'on s'en doute, ou sans qu'on s'en aperçoive trop.

Ce qui me semble plus intéressant c'est la «troupe» des interviewés. Les enquêtes de ce genre n'éclaircissent

jamais les questions posées, mais elles renseignent congrûment sur les répondants. Il y en a de tous les acabits. Beaucoup de très fins et de très intelligents. M. Brunetière tout à fait savoureux, l'abbé Soulange-Bodin de bonne humeur, M. d'Haussonville, très judicieux. On s'est fort battu, et battu les flancs, autour de la fameuse formule de l'Eglise libre dans l'Etat libre. Elle est, en effet, absurde en logique, mais si l'on voulait s'entendre, elle ne serait pas une « bêtise » comme dit l'intelligent Ranc.

Les nombreuses lettres d'évêques donnent à l'enquête un prix particulier. Leurs 10 ou 12 réponses forment un contraste curieux avec les dix ou douze réponses de pasteurs protestants. J'avoue que celles-ci ont un caractère de virilité et de sérénité qui ne se rencontre pas dans les autres. Nos bons prélats ne savent parfois que gémir et à côté encore. On leur demande : Comment vous arrangerez-vous après la Séparation ? Un d'eux répond : Je ne suis pas embarrassé pour savoir ce qu'il faut faire. Je resterai inviolablement uni au Pape *ad convivendum et comorandum*. Mais ce n'est pas là la question ! D'autres avouent naïvement : « Ah ! nous ne savons pas ce que nous ferons ». D'autres qui se croient bien fins : « Nous le savons, mais nous nous gardons de le dire ! » Chez beaucoup on croit sentir le regret de l'appui du bras séculier, un appui bien équivoque pourtant. L'un d'eux a une façon de s'exprimer tout à fait fâcheuse : « L'autorité de l'Eglise doit s'exercer sur les âmes qui relèvent de son domaine (même celles des non-catholiques ?) sur les corps dans toutes les questions qui se rapportent à la conscience (bien dangereuse la formule !) sur toutes les questions sociales qui touchent au domaine de l'esprit » (quelle est celle qui n'y touche pas ?)

Chez les pasteurs je n'ai trouvé qu'une phrase maladroite : « A l'égard de l'Eglise romaine, pour des raisons connues mais que je ne veux pas énoncer ici, il est difficile de se maintenir sur le terrain du droit commun, du moins en pays catholique ». Cela semble dire que dans les pays catholiques, tout au moins, l'Eglise catholique doit être mise hors du droit commun. Je ne peux croire que l'auteur ait voulu proférer cette énormité. Mais on

reconnaitra que la phrase mérite au moins l'épithète dont je me servais. J'avoue d'ailleurs regretter un peu qu'aucun des évêques qui s'inquiétaient si légitimement sur le sort de leurs ouailles n'ait eu une pensée de commisération pour le sort également fâcheux de leurs frères séparés. Aux uns et aux autres rendons cette justice que ni les pasteurs ne veulent décatoliquer les catholiques ni les évêques ne veulent déprotestantiser les protestants. Pour trouver une sottise de cet acabit, il faut arriver à un laïque, qui se croit d'ailleurs libéral, M. Yves Guyot.

Il est vrai que M. Yves Guyot est un politicien, et dès qu'on entre dans le pays politicien, on nage dans le royaume des inepties pédantes et méchantes. Je ne sais si dans ce genre la palme ne reviendrait pas à l'excellent et honnête M. de Lanessan, ancien bon élève des jésuites d'ailleurs, qui, à la question : « Qu'arrivera-t-il, le budget des cultes une fois supprimé ? » profère cette réponse lapidaire : « Si c'est au philosophe que vous vous adressez (Lanessan se prenant pour un philosophe !) sa réponse est facile à faire : La suppression du budget des cultes c'est à bref délai, une déchéance profonde de la religion dans notre pays ». Il est certain qu'un Lanessan seul est capable de faire consister la foi mystique dans un sac de gros sous. La façon dont il explique sa découverte est digne d'icelle : « Les foules désertent rapidement les églises catholiques lorsqu'elles n'y trouveront plus la pompe du paganisme ». Soit ! Encore restera-t-il les chapelles bénédictines et les temples protestants qui ne visent pas à la pompe du paganisme ! Lanessan, qui sur un mot de l'intervieweur, avait insisté : « Déchéance non seulement du catholicisme, mais de la religion » a oublié de prouver son dire ; cela arrive communément aux bateleurs de la place publique et du Parlement.

ANTONIN LEPIEUX.

BIBLIOGRAPHIE

DESCENTE DE L'ARDÈCHE EN BATEAU DE PONT-D'ARC

A SAINT-MARTIN

De nos jours où la conflagration des partis et les effervescences sociales deviennent parfois menaçantes, une certaine réaction — Oh ! il n'est pas ici question de milieux empestés de politique — est en train de s'opérer en plusieurs régions de notre pittoresque Midi : Il y a un retour bien prononcé vers les agréments de la Nature, et telle société s'est créée pour la défense même du paysage.

On lit au fronton d'une royale villa d'Albano en Italie, cette significative inscription :

*Il mondo ribocca
con astuzio brutture e frodi :
La natura e sfolgorante
di semplicità, bellezze e magnificenza*

Le monde regorge d'astuce
de fraudes et de grossièretés :
la nature est resplendissante
de simplicité, de beauté, et de magnificence.

C'est donc un devoir de signaler les publications qui s'attachent à reproduire des parties de la belle Nature où l'histoire et le paysage lumineux s'allient harmonieusement pour évoquer d'émouvants souvenirs et exciter de douces impressions.

Aussi avons-nous hâte de présenter à nos lecteurs une œuvre nouvelle, toute de fraîcheur et d'intérêt sous sa forme la plus attrayante :

La *Descente de l'Ardèche en bateau* montre une succession de vues splendides, depuis Vallon, en passant par le Pont-d'Arc, jusqu'à Saint-Martin-d'Ardèche.

Solitudes riantes, rochers fantastiques découpant leurs silhouettes sur un ciel d'azur profond, touffes de plantes aromatiques, bois d'yeuses, flots d'émeraudes rayés de blanche écume aux brisants, tout s'y révèle comme en un coin de l'Eden.

L'horizon de la préhistoire s'y découvre avec ses brumes ; le moyen-âge y dessine ses monuments en traits hardis et vigoureux ; des personnages évoqués par l'imagination semblent réapparaître au cadre de la modernité et la longue suite de siècles qui les unit prête à l'ensemble des effets prestigieux.

Quelquefois le soleil couchant par ses ardents reflets empourpre les flots de la rivière ; alors on a l'illusion des batailles sanglantes que se livraient les Seigneurs, comme celle de la surprise du château de Salavas par les vassaux du suzerain ; en son absence, les ennemis s'emparèrent de la forteresse dont la garnison fut massacrée et la chatelaine, baronne de la Gorce devint leur prisonnière. Le contraste fait jouir davantage de l'actuelle tranquillité de ces vallées riantes ; si elles ont perdu le chant des douces aubades et des sérénades ravissantes des troubadours, les plus brillants poètes du monde à cette époque, du moins les eaux limpides n'y sont plus ensanglantées et le temps vient où la langue des touristes félibres va faire de nouveau retentir les magiques échos de ces vallons.

Que d'intérêt répandu dans ces ruines où croissent les chênes et les pins à travers lesquels murmure le vent comme dans le passé ! Mais tandis qu'il se mêlait à des concerts, aux gracieuses causeries des habitants ou que, violent mistral, il rugissait avec la trompette guerrière, aujourd'hui, il ne souffle plus que dans une solitude rarement troublée par des voix humaines.

• Toute l'architecture des châteaux-forts est là : murs

d'enceinte à créneaux, demeures *extra et intra muros*, salles d'habitation seigneuriale, tours et donjons ; c'est la partie la plus résistante de ces constructions médiévales. Le sol livre encore au chercheur d'innombrables fragments d'une poterie grisâtre, caractéristique de ce temps, ou avec d'autres objets métalliques, l'entrave d'airain témoignage des exploits de la force brutale. Elle est disparue de notre civilisation qui pourtant en est réduite, pour se défendre, à garder le tranchant du fer contre l'homicide.

Il est fort intéressant de pénétrer dans les demeures privées de l'ancienne forteresse : moins spacieuses, avec moins de confortable que la maison actuelle, cependant elles étaient plus accessibles à l'air et à la lumière qui développent les robustes constitutions des habitants de la campagne. Quelques jolis motifs de fenêtres ogivales encastrees par la vulgaire bâtisse moderne, révèlent une finesse d'architecture à l'honneur des constructions wisigothiques ; ils sont un indice de la puissance d'une nation, capable de substituer son style architectural à celui des beaux édifices du roman. C'est à ce dernier pourtant que revient le droit de régner au Midi de la France.

Il a une note plus conforme à nos goûts de méridionaux et en harmonie avec l'incomparable magnificence des monuments romains.

Plusieurs des noms géographiques, formant le titre des pages de récits ou descriptions dans « La Descente de l'Ardèche en bateau », ont conservé leur bonne odeur de terroir : *Le Tunnel*, *la Goule*, *la Combe*, *la Baume*, *l'Oli-de-Cade*, *la Tompino*, le rocher d'*Estré* et de *Cadène*.

En langue provençale *touno* a pour diminutif *tounello* (conduit souterrain) qui nous a été pris par les Anglais, ils en ont fait *tunnel* de même le mot *rail* leur a été fourni par le provençal *rai* (rayon).

Il y a péril à se servir de termes à dénominations géographiques si l'on ne connaît la langue d'oc ; on s'expose à des méprises pareilles à celle d'un littérateur qui appelait « *Les sabots d'or* », *Lis Isclo d'or*. (Les Iles d'or titre d'un livre de poésies de F. Mistral, ou à cette autre, cueillie entre cent de la carte d'Etat-Major traduisant par *Jus de Gigot* l'expression *Jasso de Guigo* nom d'une bergerie des Alpes.

L'auteur a donc bien fait de ménager ces appellations que la traduction défigure ou déflore ; et cela donne plus d'intensité à la couleur locale.

Il mérite d'être félicité pour cette œuvre d'art et de science populaire d'une conception ingénieuse et de charmante exécution. Les descriptions, scènes et tableaux s'y déroulent comme en un radieux cinématographe.

Le texte, on ne peut plus gracieux, est enrichi d'une trentaine de photogravures du meilleur choix, quant au sujet, il est d'un rendu de perfection rare en ces travaux d'art.

Nous estimons que cette collection sera fort appréciée des amateurs, car elle laisse loin la plupart des illustrations de ce genre que renferment les guides français.

M. Siméon Lhermite, membre de plusieurs Académies savantes et lauréat du Congrès de la Société française d'Archéologie, tenu à Nîmes, a produit bien des publications en préhistoire et archéologie.

La Descente de l'Ardèche est la dernière venue et renferme des qualités exceptionnelles que les lecteurs sauront apprécier.

Une haute personnalité, des plus connues dans le monde de l'aristocratie française, des arts et de la bienfaisance, a voulu inscrire, au frontispice de ce livre, son nom avec l'éloge de cette œuvre d'un mérite distingué.

C'est un heureux présage offert par l'illustre duchesse d'Uzès.

Si l'Institution académique, en décernant ses palmes, tient à ne pas commettre d'oubli, elle saura penser à l'auteur de ces travaux si estimés et de ces découvertes si préhistoriques si précieuses que M. Cartailhac a pu dire : « qu'elles suffisaient à constituer un des plus beaux musées préhistoriques de la Province. Quoi qu'il en soit, M. Siméon Lhermite, qui a parcouru pendant près d'un demi-siècle la carrière de l'enseignement avec de brillants succès, trouvera ici l'expression sincère des plus chaleureuses félicitations de ses admirateurs.

René MONTAUT

VIENT DE PARAÎTRE :

Les Trois sanctuaires Massabielle, par Augustin Lacroix, un beau volume in-12 (451 pages). — Prix : 3 fr. 50.

Avec son tempérament de harpie, celui qui fut Zola devait forcément s'essayer à salir la foi religieuse. On se souvient que ce romancier d'égout a rêvé de bafouer dans *Les Trois Villes* — Lourdes — Rome — Paris, la Vierge, le Pape, Jésus-Christ ou encore les convictions du peuple catholique sur ce triple objet de sa foi, de sa confiance et de sa vénération.

Lourdes a été critiqué, disséqué et victorieusement démolí au nom de l'histoire et des faits de ce domaine, au nom de la science et par des conclusions scientifiques. Ce livre, cependant, demandait une réfutation comme roman doctrinaire. C'est cette réfutation qu'offre au public sérieux *Massabielle*, le premier des *Trois Sanctuaires* que l'auteur, Augustin Lacroix, se propose de dresser en face des *Trois Villes* de feu Zola.

La Fleur qui parle la Plante qui guérit, principe élémentaire de botanique, par l'abbé Albrand de Céuse, un fort et beau volume orné de gravures, reliure souple. Prix net et franco : 3 fr. 50.

L'auteur a vécu plus de quarante ans à l'ombre des mélèzes, des gigantesques sapins de son pays natal, et étudié la merveilleuse flore de la plus belle chaîne de montagnes du globe, des Alpes. Ce sont ces arbres et ces monts qui l'avait inspiré dans son œuvre.

Les plantes des monts, des champs et des jardins, guérissent. Avec son ouvrage, l'habitant de la campagne les aura sous sa main, celui de la ville dans son jardin, sur sa croisée ou chez l'herboriste, avec toutes les explications désirables, leur nom grec, latin, français et patois, leur culture, leur préparation même faite par les plus célèbres médecins de l'antiquité et du moyen âge.

En vibrant, par René de Montozou. Préface par Albert de Mun de l'Académie Française.

En Vibrant. Ne trouvez-vous pas que ce titre a de la lumière et du soleil, et qu'il évoque rien qu'à le prononcer, les échos d'une musique ou d'un chant ? Et si vous lisez maintenant les pages de ce livre d'une inspiration si poétique et si chrétienne, écrites par un jeune homme de 20 ans, un charme vous sera jeté par chacune d'elles ; et comprenant la juste admiration qui de partout a accueilli cet ouvrage dénotant un véritable talent chez son très jeune auteur, on ne saurait plus dire ce que l'on admire le plus

de la merveilleuse élévation des pensées traduites en une langue si souple, si personnelle et si originale, ou de cette prose elle-même, à la cadence admirable, rappelant celle de nos plus grands écrivains.

A la même librairie, il faut citer l'apparition d'un joli roman de S. Mac-Richard :

LE STYLET ROUILLÉ

qui tout en respectant les traditions historiques, intéresse par le soin avec lequel l'intrigue est menée.

THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE

Les représentations des 5, 6, 7 août, à Orange constitueront un grand événement artistique.

Le samedi 5 août on donnera *Les Troyens* de Berlioz, avec Mme Litwinne, MM. Renaud et Rousselière de l'Opéra ; Le dimanche 6, *Le Méphistofèle* de Boïto, avec le célèbre baryton russe, Chaliapine et l'exquise Cavaliéri ; Le lundi 7, *Jules César*, de Shakespeare, avec la Comédie Française.

L'orchestre Colonne prêter son concours aux trois représentations.

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
PAR LE
Sirop Henry Mure

*Succès assuré par 15 années
d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.*

POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTERIE	VERTIGES
HYSTERO-ÉPILEPSIE	CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY	MIGRAINES
DIABÈTE SUCRE	INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU	ÉBLOUISSEMENTS
et de la Moëlle Epinière	CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS	SPERMATORRHÉE

*Notice très importante envoyée gratis
sur demande.*

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

L'Administrateur-Gérant : Théophile GENVAIS.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine.

NOTICE SUR LE MAROC

(SUITE)

Ayant capté la confiance de leur maître ils s'offrirent pour aller organiser la guerre sainte contre les Portugais qui occupaient Agadir, Safi et Azemmour. Ayant été agréés, ils commencèrent par établir leur autorité sur la province, firent agrandir et fortifier Taroudant (1) puis convoquèrent des contingents pour la guerre sainte ; leurs premiers essais ne furent pas heureux et Abd-el-Kebir trouva la mort dans une rencontre avec les chrétiens.

En 1519, les deux frères allèrent visiter le roi de Maroc Naceur Buchentuf ; sous prétexte de lui dire des choses secrètes, ils lui firent éloigner ses gardes, puis ils le tuèrent traîtreusement et Ahmed se fit proclamer roi de Maroc.

En 1525, Mouley Mohamed s'empare d'Agadir, y fait un immense butin et ramène à Marakech de nombreux prisonniers parmi lesquels se trouvaient le gouverneur de la place Guttière de Monroy et sa fille Mencia. Le chérif devient éperdûment amoureux de cette dernière et la contraint à l'accepter

(1) Les deux frères ont fait planter à Taroudant et dans le Sous des cannes à sucre qui ont très bien prospéré ; des moulins furent installés et il se fit un commerce de sucre assez considérable.

pour époux en la menaçant de la livrer à ses nègres.

La victoire d'Agadir avait donné aux chérifs un grand prestige et ils ne cachaient plus leur ambition. Le roi de Fès voulut les combattre en 1544, mais il fut battu et fait prisonnier, un de ses fils fut tué. Les deux frères s'emparent du pouvoir, mais ils ne tardent pas à se brouiller. Un combat a lieu et Mouley Ahmed, vaincu, est interné au Tafilalet; Mouley Mohamed reste paisible possesseur de tout le Moghereb. En 1550, Mouley Mohamed fait décapiter l'ancien roi de Fès avec toute sa famille; c'est ainsi que finit la dynastie des Merinides.

En 1551, Mouley Mohamed, poussé par l'ambition, envoie un de ses fils s'emparer de Tlemcen et de Mostaganem, qui appartenaient au Dey d'Alger, Salah Reis. Celui-ci reprend ces deux villes en 1552 et, en 1554, il s'empare à son tour de Fès et se fait donner le Pegnon de Velez qu'il a occupé 10 ans. Les turcs après avoir pillé le trésor du chérif, rentrent à Alger.

Mouley Mohamed périt assassiné en 1556 et fut remplacé par son fils Mouley-Abd-Allah. Craignant que son oncle le vieil Ahmed, âgé de 90 ans n'excitât la population à la révolte il le fit décapiter par mesure de sûreté, ainsi que ses enfants et ses neveux au nombre de sept.

Toute l'histoire de la dynastie des chérifs Saadiens n'est qu'une série d'exécutions sanglantes; l'assassinat est érigé en système politique et la décapitation des compétiteurs regardée comme un moyen radical d'éviter leur rivalité. Bien peu d'hommes des familles royales ont eu le privilège de mourir de leur bonne mort.

Avec nos idées de gens civilisés nous devons penser que de tels princes, fussent-ils chérifs, doivent inspirer à leurs sujets des sentiments d'horreur et de mépris : c'est une erreur. Pour avoir droit au respect et à la vénération de tous, il leur suffit d'être des descendants du prophète et les petites gens ne sauraient se permettre de les juger. Malgré tous les forfaits qu'ils pourront commettre, on les regardera volontiers comme des saints pourvu qu'ils fassent leurs prières aux heures réglementaires et pratiquent les jeûnes canoniques... et encore ?

Le seul sentiment qu'ils inspirent au peuple en leur voyant employer avec tant de désinvolture le sabre de l'exécuteur, c'est qu'il ne fait pas bon les mécontenter.

A Mouley-Abd-Allah succéda, en 1574, Mahmed surnommé le *nègre* parce qu'il était fils d'une négresse. Il commença par faire tuer deux de ses frères, en fit emprisonner un autre et il chercha à se débarrasser de ses oncles ; l'un de ceux-ci, Abd-el-Malek se réfugia à Alger auprès du Pacha Hassen ben-Kher-ed-Din, qui l'accueillit fort bien, lui donna sa fille en mariage et entreprit, en 1576, une expédition sur Fès dont le résultat fut de donner le trône du Maroc à son gendre. Mouley Mahmed alla implorer le secours du roi de Portugal, Dom Sébastien, en lui promettant une bonne part de ses états s'il voulait l'aider à les reconquérir.

Dom Sébastien débarqua à Arzile en 1578 à la tête de 20.000 hommes, il rencontra les marocains à Ksar-el-Kebir, fut complètement battu et périt dans le combat ainsi que son protégé Mouley Mahmed. Le vainqueur, Mouley Abd-el-Malek, qui avait dû se faire transporter en litière pour suivre le combat, ne survécut pas à sa victoire.

Le nouveau sultan Mouley Ahmed-el-Mansour, fils du défunt, fut un homme d'étude et de science qui rendit au Maroc un peu de son ancien prestige. En 1591, il entreprit une expédition sur Tinbouktou et le Soudan et, après plusieurs campagnes heureuses, il conquiert tout le pays jusqu'au Kano ; il en ramena 1.200 esclaves noirs, 40 chameaux chargés de poudre d'or et beaucoup d'autres richesses.

C'est sous le règne d'Ahmed-el-Mansour, qui dura jusqu'en 1611, que les Maures furent expulsés d'Espagne en exécution de l'édit de Philippe III, du 11 septembre 1609. On estime que 80.000 familles, comptant 600.000 âmes furent frappées par cet édit. Les exilés cherchèrent des refuges sur toute la côte de Berberie ; un grand nombre trouvèrent asile au Maroc (1), particulièrement à Rebat, Salé et Tetouan.

Les derniers représentants de la dynastie des chérifs Saadiens ont fini dans la débauche et l'ivrognerie.

Dynastie des chérifs Filaliens. — C'est celle qui règne encore à l'heure qu'il est. Le premier sultan de cette race fut Mouley Ali chérif. Venu vers 1620 de Yambo du Hedjaz, ce descendant du prophète s'était fixé au Tafilalet et, par son ascendant religieux il avait établi son autorité sur cette province, ce qui n'avait pas été bien difficile, les derniers sultans Saadiens ayant perdu tout prestige et tout pouvoir.

En 1666, son fils Mouley Rechid fit la conquête des royaumes de Fès, Merakech et Sous, qu'il réunit au Tafilalet. A la mort de celui-ci, l'héritage fut partagé entre ses frères Smaïl et Hassen et leur neveu

(1) Les descendants des Maures d'Espagne sont reconnaissables à ce que le prénom arabe est suivi d'un nom patronymique comme Torrès, Garcia, Ralmia.

Ahmed ; chacun trouvant sa part trop faible, on se battit et Smaïl finit, en 1672, par rester seul maître du Moghereb-el-Aksa. C'était un sévère observateur de la loi musulmane, priant, jeûnant, s'abstenant des choses illicites, ce qui ne l'a pas empêché d'être un tyran sanguinaire et de se livrer à d'effroyables exécutions même sur les membres de sa famille (1). Comme je l'ai dit plus haut, la férocité dont il faisait preuve ne diminuait en rien le prestige religieux qu'il devait à sa qualité de chérif.

Il s'était créé une garde noire dite des Abid de Boukhari (2) composée de nègres du Soudan qu'il chargeait de ses exécutions et dont la seule apparition inspirait la terreur. Cette garde qui comprenait primitivement 14.000 hommes et était installée en colonie militaire sur des terres des environs de Miknès, en comptait 150.000 au moment de sa mort.

Rusé et inaccessible à la pitié Mouley Smaïl sut toujours se faire obéir et son autorité fut respectée dans toute l'étendue de son sultanat comme elle ne l'a plus jamais été après lui. Il échoua pourtant dans une expédition qu'il entreprit en 1678 contre les Berbères de l'Atlas.

Le port de Tanger était tombé, comme je l'ai dit, aux mains des Portugais ; en 1662, le roi Alphonse VI l'avait cédé comme dot à Charles II, roi d'Angleterre qui épousait sa sœur Catherine. Les attaques conti-

(1) En 1706 son fils préféré, Mouley Mhamed, s'étant révolté contre lui, il le fit arrêter par sa garde noire, lui fit couper un pied et une main et fit plonger les moignons dans la poix bouillante pour cautériser les blessures. Le traitement ne réussit pas, le malheureux mourut quelques jours après l'exécution.

(2) Dans les expéditions, la garde noire portait, avec de grandes marques de respect, un exemplaire du livre de Sidi el Boukhari qui lui servait de talisman,

nuelles des Maures, le manque de vivres, la difficulté des approvisionnements dégoutèrent les anglais de cette ville et ils l'abandonnèrent en 1684 après avoir fait sauter les quais, qui leur avaient coûté une dépense de 50 millions, et combler le port. Mouley Smaïl qui, à ce moment, assiégeait justement Tanger et venait de s'emparer d'un fort détaché, n'eut plus qu'à en prendre possession. Combien les anglais ont dû regretter depuis cet abandon !

Mouley Smaïl a envoyé à Louis XIV une ambassade pour la conclusion d'un traité de commerce qui a été signé le 29 janvier 1782 ; il a profité de cette occasion pour lui demander la main de la princesse de Conti. Le grand roi ne voulut sans doute pas mettre cette princesse en concurrence avec les 500 femmes du sérail du Sultan (1) car il refusa.

En 1689, Mouley Smaïl eut la gloire de reconquérir le port d'El Araïch (Larach) qui était au pouvoir de l'Espagne : ce fut un des hauts faits de l'histoire marocaine. Il n'eut pas le même succès contre Ceuta qu'il a assiégé en vain pendant 26 ans, de 1694 à 1720.

Il voulut, en 1700, faire la conquête d'Alger ; mais les 60.000 hommes mal armés et sans discipline qu'il conduisit jusqu'à Tlemcen, se firent battre par les 12.000 janissaires Turcs aguerris et armés d'arquebuses qui avaient été envoyés pour arrêter sa marche.

(1) Le père Dominique Bousnot de l'ordre de la Ste-Trinité, qui a rempli au Maroc une mission en 1704 pour la rédemption des captifs, a rapporté que Mouley Smaïl avait 500 femmes dans son sérail, qu'il avait 600 enfants et que, pendant les trois mois qu'avaient duré les négociations, il lui en était né 40. Et encore ne gardait-il, disait-on, que les enfants mâles ; les filles, il les supprimait à l'exception de celles que lui donnaient ses 4 femmes légitimes et qu'il employait à des alliances profitables à sa politique. Le Père Dominique a dû exagérer quelque peu car, à sa mort, Mouley Smaïl n'a laissé que 54 fils.

Mouley Smaïl est mort en 1727 après un règne de 55 ans ; il devait être presque centenaire. Il a été le véritable organisateur de l'empire marocain actuel, c'est toujours à lui qu'on remonte lorsqu'on recherche les origines de toutes choses.

Les successeurs immédiats de Mouley Smaïl, Mouley Ahmed-Dehebi et Mouley Abd-Allah, ne furent que des ivrognes débauchés qui n'ont laissé que le souvenir de leurs cruautés.

Mouley Mohamed, qui a régné de 1757 à 1790 a, à son actif, la construction du port de Mogador en 1760, sur les plans de l'ingénieur français Cornut. Il eut à réprimer la révolte de son fils Mouley Yezid qui s'était fait proclamer sultan par la milice noire. Mouley Yezid succéda à son père à sa mort en 1790 ; il périt en 1793 en combattant ses frères révoltés.

Mouley Sliman, qui lui succéda, fut un politique assez avisé ; il conclut des traités avec les Etats-Unis en 1795, avec Hambourg en 1802 et avec la Sardaigne en 1820.

Il eut une grave mésaventure dans les montagnes de l'Atlas ; ayant voulu réprimer une révolte de tribus berbères habitant vers les sources de la Molouïa, il se laissa surprendre au lieu dit les Biban ; son armée fut mise en déroute, ses bagages furent pillés et il dut chercher son salut dans la fuite.

Mouley Sliman est mort en 1822.

Après lui arriva sur le trône Mouley Abd-er-Rahman que nous trouvâmes comme voisin après notre conquête de la régence d'Alger.

Il dut, comme il arrive presque toujours au Maroc, employer les premières années de son règne à faire reconnaître son autorité et à réprimer des insurrections. La milice noire, qui avait rendu autrefois

de grands services, était devenue une puissance et prétendait imposer ses volontés ; nous l'avons vue en 1779 proclamer un sultan. En 1826, elle se mit encore en révolte et Mouley Abd-er-Rahman, pour mettre un terme à ses agissements, dut la disperser sur divers points du territoire.

En 1844, les circonstances parurent favorables au sultan pour s'agrandir à nos dépens dans la province d'Oran, mais la victoire d'Isly remportée par le maréchal Bugeaud et le bombardement de Tanger et de Mogador par le prince de Joinville eurent bientôt calmé ses velléités ambitieuses.

En 1847 il dut réprimer l'insurrection de ses provinces de l'Est qui s'étaient déclarées pour Abd-el-Kader.

Mouley Abd-er-Rahman, mort en 1859, fut remplacé par son fils *Mouley Mohamed*.

La fin de l'année 1859 a été marquée par des événements importants. Au mois d'octobre, les rifains ayant attaqué Ceuta, l'Espagne envoya une expédition commandée par le général O'Donnell qui battit les agresseurs en plusieurs rencontres et s'empara de Tetouan. Il marchait de là sur Tanger lorsqu'il fut arrêté par le *veto* de l'Angleterre.

Un traité du 26 avril 1860 mit fin aux hostilités ; le sultan s'engagea à payer cent millions d'indemnité pour la restitution de Tetouan et à céder à l'Espagne sur la côte de l'océan Atlantique, l'ancien emplacement de Santa Cruz de Mar Paqueгна où existait une pêcherie espagnole en 1776.

Pour le paiement de l'indemnité, le sultan dut contracter un emprunt en Angleterre et il fut convenu que le produit des douanes marocaines, s'élevant annuellement à environ 7 millions, serait par-

tagé de la manière suivante : la moitié à l'Espagne, un quart aux prêteurs anglais, un quart au Sultan.

En octobre 1859, pour punir l'agression d'un agitateur marocain qui avait attaqué nos postes de la province d'Oran, le général de Martinprey fut envoyé avec deux divisions dans les Beni Snassen ; il vint facilement à bout de ces montagnards mais son armée fut atteinte par une terrible épidémie de choléra qui, en quelques jours, lui enleva 5.000 hommes. Cette circonstance désastreuse l'empêcha sans doute de pénétrer plus avant sur le territoire Marocain.

En 1870, il nous fallut encore réprimer nous-mêmes au Maroc des déprédations commises sur notre territoire à l'occasion de l'insurrection des Oulad sidi Chikh ; le général de Wimpffen conduisit une expédition à l'Oued Guir, battit les Beraber, s'empara d'Aïn Chaïr, mais on l'arrêta dans ses succès par la crainte de difficultés diplomatiques.

Mouley Mohamed mourut en 1873.

Mouley Hassen, qui lui succéda, n'était pas son fils aîné, mais, conformément à la loi musulmane, il l'avait désigné pour lui succéder à l'exclusion de son frère aîné Mouley Otman, qui ne protesta pas contre ce choix (1).

Le nouveau sultan était âgé de 38 ans. C'était un homme intelligent dont les moindres gestes étaient empreints d'une dignité particulière, que sa bravoure avait rendu populaire dans l'armée et qui se révéla plus tard comme un politique habile dans le

(1) D'après la loi musulmane, le souverain ou le chef de famille religieuse peut désigner pour lui succéder sur le trône ou dans ses pouvoirs religieux, l'un quelconque de ses fils ou même de ses frères ou autres parents. L'ordre de primogéniture ne peut être invoqué que lorsqu'il n'y a pas eu de désignation.

gouvernement des populations indigènes et comme un fin diplomate dans ses relations avec les puissances. Il était très actif et tout son règne se passa, en quelque sorte, en expéditions pour la rentrée des impôts et la soumission des tribus (1).

Au moment de son élévation au trône, il commandait une expédition dans le Sous. Son premier soin fut d'entreprendre des tournées dans ses états pour faire reconnaître sa souveraineté, particulièrement par les principaux chefs religieux dont l'influence était considérable et dont la consécration était nécessaire pour lui rallier les populations.

Le sultan du Maroc est regardé comme le chef suprême de l'islamisme, non seulement par les populations du Moghereb, mais encore par celles de l'Afrique centrale et de l'Afrique occidentale ; on y fait la prière à son nom comme on la fait ailleurs au nom du sultan de Stamboul.

C'est sur son ascendant religieux plutôt que sur la force des armes qu'il devait compter pour asseoir son autorité.

Après s'être fait reconnaître comme sultan à Merakech, à Miknès et au Tadela, Mouley Hassen alla, en 1875, au Rif où il se présenta plutôt comme chef de l'Islam que comme souverain. Laissant de côté la question des impôts, il se montra très doux et très conciliant et il fut accueilli avec un véritable enthousiasme ; on s'arracha, pour en faire des talismans, les morceaux d'un burnous qu'il avait abandonné à ses fidèles.

L'année suivante, il alla à Oudjda et eut une entrevue avec le général Osmont, commandant la division

(1) Je ne parlerai que de celles qui ont présenté un intérêt particulier.

d'Oran ; dans une revue donnée en son honneur, il admira tout particulièrement les manœuvres de l'artillerie et cela lui donna l'idée de nous demander une mission militaire pour l'instruction de son armée.

Il soumit, dans son expédition, les Beni Snassen et les Béni-bou-Zegou et, au retour, il s'attaqua à la tribu particulièrement récalcitrant des Riata. Au moment où il franchissait, à hauteur de Taza, le profond ravin de Bou Guerba, les insurgés lachèrent les écluses de retenue d'eau qu'ils avaient dans la montagne ; la colonne fut rompue par l'irruption subite du torrent et fut facilement mise en déroute. Mouley Hassen perdit beaucoup de monde, on lui prit son artillerie et beaucoup de butin et les Riata faillirent capturer une partie de son harem ; lui-même, ayant eu son cheval tué sous lui, dut fuir à pied.

La mission militaire française qu'avait obtenue le sultan arriva à Merakech en décembre 1877.

En 1878, une terrible sécheresse fit périr une grande partie des chevaux et du bétail et produisit une famine telle que les victimes de la faim se comptèrent par centaines de mille. Une épidémie de choléra sévit en même temps et Mouley Hassen faillit être emporté par le fléau,

Il ne put reprendre ses opérations qu'en 1879 et il soumit les Aït Attab et les Zemmour.

C'est en 1880 qu'eut lieu la conférence internationale de Madrid dont il est souvent question à l'heure actuelle et à laquelle prirent part, avec les Etats-Unis d'Amérique, toutes les puissances européennes moins la Russie et la Turquie. La convention du 3 juillet, qui y fut élaborée, régla simplement le droit de protection des états participants, ainsi que le

droit d'achat des propriétés par les européens ; ce droit d'achat fut soumis à l'autorisation du sultan, ce qui le rendit absolument illusoire.

En 1882, Mouley Hassen entreprit une expédition au Sous et il loua un bateau à vapeur, l'*Amélie*, pour lui porter ses ravitaillements dans les ports du littoral. L'armée arriva sans combat jusqu'à Taroudant et elle s'avança jusqu'à Massa où un navire de guerre espagnol avait amené un ambassadeur pour régler la question de cession de l'emplacement de l'ancien port de Santa Cruz de Mar Paqueгна, promise dans le traité de Tetouan de 1860. On rechercha partout, sans le trouver, cet ancien port et on s'aperçut que le nom avait été donné à un bas fond très abondant en poisson. L'affaire fut laissée en suspens,

On s'occupa aussi d'une autre question : un commerçant anglais, Mackenzie, avait établi une factorerie à Terfaïa, entre le cap Juby et la Seguiat-el-Hamra, ruisseau regardé comme formant la limite du Maroc et il s'était installé dans un flot qu'il avait défendu par des canons. Mouley Hassen lui envoya l'ordre de se retirer, mais l'anglais refusa de s'y conformer sous prétexte que la localité en question n'appartenait pas au territoire marocain (1).

Le ravitaillement par mer de l'armée qui poursuivait ses opérations, se fit d'abord assez régulièrement mais bientôt la tempête empêcha tout débarquement et, pendant plusieurs jours, les troupes manquèrent

(1) C'est dans ces parages, à la latitude des îles Canaries, qu'au mois de juin 1903, l'archi-millionnaire Jacques Lebaudy alla atterrir avec son Yacht *Frasquita*, pour y jeter les fondements de sa Troja, dont il voulait faire la capitale de son empire du Sahara et pour prendre possession de cet empire sous le nom de Jacques I^{er}. On connaît la pitense issue de cette folle entreprise.

complètement de vivres. Déjà les soldats désertaient en masse lorsqu'on reçut heureusement des ravitaillements par la voie de terre, de Massa et d'Agadir.

Après une expédition rendue des plus pénibles par des chaleurs torrides et le manque d'eau, la colonne rentra à Merakech, le 10 août 1882, dans un état pitoyable, après avoir perdu plusieurs milliers de chevaux et de chameaux. On avait, en revanche, obtenu la soumission du Sous et nommé quarante-trois caïds.

En 1883, grâce à l'alliance de Mohamed-ou-Hammou chef de la tribu des Zaïane, la plus puissante qui soit au nord de l'Atlas et qui peut mettre en ligne 18.000 chevaux, il pénétra dans le pays des Biban où son bisaïeul Mouley Sliman avait éprouvé un désastre. On mit le siège devant la Kasba de la fraction des Zmala ; un rude assaut dans lequel les troupes chérifiennes éprouvèrent de grandes pertes fut livré et on s'en rendit maître par l'effroi que produisit une batterie de mortiers qu'on avait pu installer ; l'effet des bombes qui tombaient du ciel terrifia les rebelles qui capitulèrent.

L'année suivante, les berbères du Moyen Atlas firent connaissance avec la dynamite ; un officier de la mission française fit sauter, avec cet explosif, le village fortifié d'Almis, dans les Beni Youssi, dont les habitants se livraient au brigandage, interceptant les communications.

En 1888, Mouley Hassen entama la lutte contre la puissante confrérie religieuse des Derkaoua dont le grand maître, Si el-Arbi-el-Derkaoui, avait sa résidence à la Zaouïa d'El Gaouz dans l'Oued Ziz. L'armée se mit en marche de Miknès, le 27 mai, avec un énorme appareil guerrier où figuraient de gi-

gantesques brancards qui servaient à charger, sur 4 chameaux, les grosses pièces Krupp. Il fallut des efforts inouïs pour faire franchir les cols de l'Atlas à ce matériel, mais on y réussit et l'expédition fut couronnée d'un succès complet, grâce à l'aide que le sultan reçut de ses alliés Mohamed-ou-Hammou des Oulad Zaïane, et Si Mohamed-el-Amrani, à qui il venait de donner sa sœur en mariage pour le gagner à son parti.

La colonne rentrait à Miknès le 27 août.

A peine de retour de cette campagne, le sultan apprenait la fin tragique de son oncle Mouley Serour, lequel étant allé avec 70 cavaliers recueillir des impôts chez les Chokman, avait été attiré dans un guet-apens, séparé de ses cavaliers, et égorgé.

En 1889. Mouley Hassen visita le Rif, mais en ami et en faisant sévèrement respecter par les troupes les personnes et les propriétés. Il fit son entrée à Tetouan le 4 septembre et y reçut les ministres de Belgique et d'Italie et le gouverneur de Ceuta ; il alla ensuite visiter Tanger où, depuis plus d'un siècle, aucun sultan n'avait paru ; il y donna audience aux représentants des gouvernements étrangers.

En 1893, il conduisit son armée au Tafilalet, où était le berceau de sa famille, après avoir accumulé de grandes quantités de vivres à Ksabi-ech-Cheurfa, point stratégique d'une extrême importance, près des sources de la Molouïa. Il se mit en marche de Fès, le 29 juin avec 15.000 fantassins, 3.000 cavaliers et plusieurs batteries d'artillerie et franchit le haut Atlas au défilé de Tizi-Ntelremt, à 2.125 mèt. d'altitude. La mort récente du grand maître des Derkaoua, Si el Arbi, avait laissé cette confrérie désorganisée et Mouley Hassen n'éprouva aucune résistance.

Ce déploiement inusité de forces militaires, les immenses approvisionnements réunis au Tafilalet, étaient-ils simplement destinés à affermir la soumission des Derkaoua ? Il est permis d'en douter. Mouley Hassen avait l'excellente habitude, lorsqu'il partait en expédition, de ne pas révéler ses projets et ce n'était qu'au moment du départ qu'il indiquait le chemin à suivre ; on ne savait donc rien de ses desseins, mais il est fort probable qu'il voulait nous devancer au Touat, au Gourara et au Tidikelt, que nous avions manifestement l'intention d'occuper, et que Mouley Hassen prétendait faire partie de son empire. Notre solide établissement à El Goléa en 1892, la création d'un cercle à ce Ksar, avaient suffisamment indiqué nos visées. Quoi qu'il en soit, les événements de Melilla rappelèrent brusquement le sultan à Merakech et il dut partir en liquidant, avec de grosses pertes, les approvisionnements qui avaient coûté tant d'efforts et d'argent. Melilla avait été attaqué, au mois d'octobre, par les Rifains et, dans un combat qui avait eu lieu sous les murs de la place, le général espagnol Margallo avait été tué. L'Espagne avait fait débarquer un corps d'armée et menaçait de prendre une éclatante revanche si elle n'obtenait pas satisfaction. Mouley Hassen, traversant au retour le haut Atlas à Tizi Ntelouet (altitude 1950 m.), arriva à Merakech le 19 décembre, après 21 jours de marche.

Il avait demandé à traiter avec l'Espagne et le maréchal Campos arriva le 29 janvier 1894 pour les négociations. La Convention du 5 mars mit fin à l'incident en fixant à 20 millions de pesetas (la peseta vaut environ 1 fr.), l'indemnité à payer par le Maroc, pour couvrir les dépenses militaires faites par l'Es-

pagne. Le caïd Allal, des Guelaïa, regardé comme responsable de l'agression, fut emprisonné à Oudjda (1).

Au mois de mai suivant, Mouley Hassen partit encore en expédition pour aller recueillir les impôts chez les Zemmour ; il tomba malade et dut se faire transporter en litière. Il mourut le 6 juin 1894, sur la limite du Tadela, à l'âge de 60 ans, succombant à une crise hépatique.

Mouley Hassen avait beaucoup fait pour l'extension de l'autorité du Makhezen et il a laissé, à cet égard, une situation bien meilleure que celle qu'il avait trouvée en montant sur le trône.

Mouley Abd el Aziz. — Le grand vizir Ba-Ahmed, qui avait pris en main la direction des affaires, cacha la mort du sultan jusqu'au moment où on eut quitté le territoire des Zemmour ; puis il fit proclamer, comme successeur du défunt, son second fils Mouley Abd-el-Aziz âgé de 14 ans. Le fils aîné qui était Mouley Mohamed le borgne, était brutal, ignorant, hostile aux étrangers et Ba-Ahmed lui préféra Abd-el-Aziz, fils d'une Circassienne, plus souple et plus affiné. Mouley Mohamed fut arrêté sous prétexte de complot contre la sûreté de l'état, si on en avait encore été aux anciens errements, on l'aurait décapité, mais comme les mœurs s'étaient adoucies, on se contenta de l'enfermer dans une prison à Miknès.

Jeune, avide de jouir, privé bientôt par la mort de l'expérience du grand vizir Ba-Ahmed, Mouley Abd-el-Aziz écarta les vieux serviteurs de son père et donna sa confiance à des aventuriers comme l'écosais Mac Lean (2), ancien sous-officier de l'armée

(1) Il y est mort en 1900.

(2) Mac Lean est détesté des marocains qui voient en lui le principal auteur de l'européanisation du sultan.

anglaise à qui il donna le commandement de sa garde et El Menebbi, ancien serviteur de Ba-Ahmed, dont il fit son ministre de la guerre. Il eut aussi de nombreuses relations avec M. Harris, correspondant du *Times*, homme très intelligent, très instruit et très riche, qui avait une installation luxueuse à Tanger et qui lui inspira le goût de la vie européenne. Esprit versatile et léger il se laisse facilement influencer par son entourage. Mouley Abd-el-Aziz s'éprit avec passion de toutes les inventions modernes, bicyclettes, automobiles, petits chemins de fer, ballons captifs, appareils photographiques, cinématographes, téléphones, appareils de télégraphie sans fils, il lui fallut de tout à grands frais. Ses sujets ne furent pas peu scandalisés en voyant leur sultan jouer au lawn tennis avec des anglais et des anglaises. Il ne songeait nullement, comme avaient fait ses prédécesseurs, à visiter les tribus pour faire reconnaître son autorité.

Mouley Abd-el-Aziz n'a pas de descendance et ne paraît pas appelé à en avoir.

Son gouvernement chercha à nous contrecarrer dans nos desseins sur le Gourara, le Touat et le Tidikelt, en nommant, en 1894, un pacha à Timimoun et, en 1896, un autre pacha à Timmi. Lorsque plus tard, en 1900, nous avons occupé par la force ces régions, les marocains ont bien fourni des renforts aux populations que nous soumettions, mais le makhzen n'est pas intervenu officiellement.

Mouley Abd-el-Aziz resta pendant 7 ans confiné dans Merakech (1) si bien que le bruit courut qu'il n'osait pas aller à Fès, la deuxième capitale de son

(1) Il est admis que le sultan doit résider alternativement à Fès et à Merakech.

empire, à cause de la manière dont il s'était conduit à l'égard de son frère aîné. Il se décida en 1902 à se mettre en route pour Fès en passant par Rabat, mais pour entrer dans la ville sainte, centre de l'orthodoxie musulmane, où les racontars sur ses amusements habituels avaient fait scandale, il lui fallut de laborieuses négociations. Chez le chérif d'Ouzzan, Mouley-el-Arbi (1), où il aurait pu rencontrer de l'opposition, il trouva un loyal appui.

Dans son passage chez les Zemmour, le jeune sultan avait stupéfié les populations en se montrant costumé en officier anglais avec pantalon de tirailleur, veste rouge à boutons d'or et casque.

D'autres causes de mécontentement existaient déjà. Agissant d'après ses conseillers européens, il avait voulu modifier les bases des impôts en appliquant des réformes mal mûries ; de plus, un fait avait soulevé contre lui une tolle d'indignation ; le 17 octobre 1902, un homme des Oudaïa tua, dans les rues de Fès, un missionnaire anglais, le docteur Cooper, et il se réfugia dans la mosquée vénérée de Mouley Idris, qui jouissait d'un droit d'asile. Sans égard pour la sainteté du lieu, Mouley Abd-el-Aziz fit arrêter le coupable par ses soldats et il le fit fusiller. La peine était méritée, mais le sultan aurait dû s'y prendre plus adroitement pour punir l'assassin. Les musulmans, qui ne pouvaient pas concevoir un pareil sacrilège, se demandèrent si leur sultan n'était pas un traître vendu aux chrétiens.

Un agitateur ne tarda pas à exploiter le mécontentement général c'était un nommé Djilali Zer-

(1) Le chérif Si El-Hadj-Mohamed-Abd-es-Slam, qui nous a rendu des services en Algérie, qui était protégé français et qui était très connu pour avoir épousé une institutrice anglaise, était mort en 1892 et avait laissé la baraka à son fils aîné Mouley-el-Arbi.

houïni, chérif de la zaouïa de Zerhoun près de Fès. Il parcourait les tribus monté sur une ânesse, ce qui lui fit donner le surnom de Bou Hamara et se livrait à des jongleries et à des prédications contre le sultan ; il était affilié aux Derkaoua. C'est du côté de Taza qu'il trouva le théâtre qui convenait à ses desseins ; là sont des tribus particulièrement turbulentes, comme les Riata, qui avaient infligé un si rude échec à Mouley Hassen en 1875 et qui pouvaient mettre sur pied 3.000 guerriers déterminés, armés de fusils à tir rapide et à longue portée et 1.000 cavaliers et, tout auprès, les Hiaïana et les tribus du Rif toujours prêtes à la révolte. Il épousa la fille du chef des Riata et réunit de nombreux partisans.

Mouley Abd-el-Aziz envoya contre l'agitateur deux divisions commandées par Mouley el Kebir et Mouley el Amrani. L'armée marocaine se laissa surprendre par les rebelles près de Taza, le 23 décembre 1902, et elle fut mise en pleine déroute ; les soldats se conduisirent avec la plus grande lâcheté et ne songèrent qu'à fuir à toutes jambes. Douze canons tombèrent aux mains des insurgés, avec beaucoup de butin ; la moitié de l'armée chérifienne avait disparu. L'insurrection s'étendit jusqu'à la Molouïa.

On ignorait encore dans les tribus la véritable personnalité du prétendant, le bruit courait que c'était le frère aîné du sultan qui cherchait à conquérir le trône auquel il semblait avoir des droits. Pour faire cesser ce bruit, qui donnait de la force à la rebellion et lui ralliait les mécontents, Mouley Abd-el-Aziz eut la bonne inspiration de rappeler son frère de Miknès, de lui faire faire une entrée solennelle à Fès et de lui donner le gouvernement de

cette ville. Cet acte produisit une détente dans les esprits.

Dans les guerres qui se font dans les pays à demi barbares comme le Maroc, où règne l'anarchie, ce n'est pas par la force des armes qu'on obtient les meilleurs résultats, c'est par la politique. Il faut savoir rallier à son parti par tous les moyens, surtout à prix d'argent, les chefs les plus puissants et les détacher du parti de son adversaire. Si la défection se produit en plein combat, en tournant ses armes contre l'ancien allié, l'effet n'en est que plus décisif. C'est ce qui s'était produit le 23 décembre pour les Beni Ouassine qui étaient passés au prétendant.

Après cette défaite de l'armée du sultan, la situation était devenue critique ; si les puissantes tribus berbères du haut Atlas faisaient défection, la cause du prétendant était gagnée ; mais, pour cela, il lui fallait se frayer un chemin dans le moyen Atlas par les Beni Ouraïn et les Beni Youssi, tribus guerrières qui pouvaient lever 12 à 14.000 combattants. Ces tribus étaient dans la main du caïd des Aït Youssi, Amar-Youssi qui, de ce fait, se trouva l'arbitre des destinées de l'empire marocain. Mouley Abd-el-Aziz sut le gagner à sa cause et le prétendant dut perdre l'espoir de l'emporter, pour le moment du moins, sur le sultan.

Amar-Youssi commença par ravager le territoire des Hiaïana et par les ramener de force au parti du sultan. Pendant ce temps l'armée chérifienne marchait sur le camp des rebelles, qui se laissèrent surprendre à leur tour dans la matinée du 29 janvier 1903, Amar-Youssi commandant l'avant-garde. Le camp fut emporté d'assaut et le prétendant éprouva une défaite complète ; les canons qu'il avait captu-

rés furent repris, ses approvisionnements et ses bagages furent enlevés et les rebelles furent dispersés.

El-Djilali-Zerhouni, qui s'était enfui dans la montagne, ne tarda pas à reparaitre et il réussit même à s'emparer de la ville de Taza située dans une position presque inabordable. Le prétendant s'organisa un gouvernement à l'instar de celui du sultan avec ses ministres, et son armée régulière ; ce qui lui fit le plus défaut, ce fut l'argent bien qu'il levât les impôts sur le territoire qui reconnaissait son autorité. Bou Amama, l'insurgé perpétuel, originaire de Figuig, l'auteur de l'insurrection du sud Oranais de 1881, se joignit à lui.

Un certain nombre de déserteurs du régiment étranger ont pris du service dans l'armée du prétendant et lui ont fourni un cadre inférieur précieux.

Le 29 juillet 1903, le prétendant a été blessé grièvement dans un combat livré devant la Kasba de Messoun ; un de ses caïds lui tira un coup de fusil dans le dos au moment de passer à l'ennemi et le bruit de sa mort courut pendant un certain temps. Sa blessure guérit et il ne tarda pas à reparaitre sur l'ancien théâtre de ses exploits.

Depuis lors on se livre au Maroc à une guerre de razzias et d'escarmouches, sans succès décisifs et qui peut se prolonger indéfiniment ; la sécurité déjà bien médiocre en temps ordinaire est absolument compromise (1), les relations commerciales sont inter-

(1) L'enlèvement et la mise à rançon de M. Perdicaris et de M. Harris, à Tanger, montre bien jusqu'où va l'audace des malfaiteurs. Le sultan n'a trouvé rien de mieux, pour faire cesser ces actes de brigandage, que de donner un grand commandement à leur auteur, le chérif Ahmed-er-Raisouli et de le charger de la police du pays.

rompues et les cultures fort entravées. Le sultan voit aussi disparaître une grande partie des ressources que lui procuraient les impôts.

Au mois de juin 1903, à eu lieu l'incident de Figuig ; M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie ayant voulu visiter les Oasis, fut attaqué par les Ksouriens et, en représailles, le général O'Connor fit bombarder, le 8 juin, l'oasis de Zenaga. Les gens de Figuig payèrent une amende et l'incident n'eut pas d'autres suites.

En ce moment, le prétendant cherche à s'emparer d'Oudjda et le Makhezen envoie dans cette place des renforts et des munitions en les faisant passer, de Tanger, par Nemours. L'autorisation de ce transit sur le territoire algérien ayant été momentanément retirée, le sultan avait songé à établir un port à Saïdia à l'embouchure de l'Oued Kis.

Les envois d'armes et munitions n'ont pas beaucoup profité aux troupes chérifiennes ; presque tout a été capturé par les rebelles. Il en a été ainsi pour la pièce de montagne et les deux mitrailleuses que le gouvernement français avait mises à la disposition du sultan.

Exploration du Maroc. — Les historiens et géographes anciens, grecs, latins, arabes, espagnols, nous ont fourni de précieux renseignements sur le Maroc, mais insuffisants pour nous faire bien connaître les formes du pays, sa viabilité, ses richesses forestières et minérales, ses productions, l'importance et la répartition de sa population. Ce n'est qu'à l'époque contemporaine que de hardis explorateurs nous ont fourni des données d'une précision scientifique.

Le Maroc se partage en deux régions : l'une ap-

pelée *blad makhezen* est soumise au sultan, qui peut y donner une protection efficace ; l'autre appelée *blad Siba*, où les populations sont tout à fait indépendantes ou soumises par intermittence, lorsque les colonnes vont y exercer une pression pour le paiement des impôts. D'après Elisée Reclus (1), le *blad makhezen* ne comprend que le sixième du territoire, savoir : le littoral immédiat de l'Atlantique, les bassins des oueds Sebou et Tencift, habités en grande partie par des tribus arabes et une certaine zone autour des villes principales.

Les européens ne sauraient, sans courir de grands risques, pénétrer sans déguisement dans le *blad Siba*. Ce n'est pas seulement par fanatisme religieux, bien que la haine du chrétien soit toujours très vive, que les marocains veulent fermer l'entrée de leur pays aux étrangers, c'est surtout parce qu'ils craignent que les explorateurs, en apparence inoffensifs, n'ouvrent le chemin aux armées qui iraient leur ravir leur indépendance.

Les voyageurs qui ont exploré la région soumise sont nombreux, mais bien rares sont ceux qui ont parcouru la portion centrale de l'Atlas. Avant d'indiquer leurs noms, je vais signaler une coutume qui existe, particulièrement dans les tribus berbères, et qui permet aux étrangers, commerçants ou autres, d'y pénétrer sans trop de risques : cette coutume c'est la *debiha*. Elle est analogue à l'*anaïa* des kabyles de l'Algérie, mais elle est mieux réglée et d'un usage plus courant.

Dans ces tribus, certains personnages puissants accordent, moyennant un juste prix, leur protec-

(1) J'ai fait de nombreux emprunts à « l'Afrique septentrionale » d'Elisée Reclus pour la partie géographique de cette notice.

tion, non seulement aux étrangers, mais encore aux gens du pays qui ont un sujet de crainte quelconque. D'habitude, le solliciteur abat un mouton sur le seuil du personnage dont il implore le patronage ; c'est de là que vient le mot de *debiha* qui veut dire égorgement, sacrifice d'animaux.

La *debiha* est passagère ou permanente ; dans ce dernier cas le patronage s'étend à toute la vie et la redevance, ordinairement assez modérée, est annuelle. Les conditions sont arrêtées dans un contrat rédigé par un *taleb*.

La *debiha* est héréditaire, le fils du patron comme le fils du client restent liés par les arrangements de leurs pères. Des fractions et même des tribus entières contractent parfois des *debihas* collectives.

Cette coutume est une source de revenus importante pour les personnes ou les familles réputées pour l'efficacité de leur protection.

Dans chaque tribu ou localité où il veut séjourner quelque temps, il est indispensable que le voyageur se mette sous l'abri d'une *debiha*.

Je vais maintenant dire quelques mots sur les principaux explorateurs du *blad Siba*.

L'aventurier espagnol *Badia y Leblich*, originaire de Biscaye, après avoir appris l'arabe et s'être fait circonci, a visité, sous le nom d'*Ali-Bey-el-Abbassi*, de 1803 à 1807, le Maroc, l'Egypte et la Syrie et la relation de ses voyages offre un vif intérêt.

(A suivre).

Colonel ROBIN.

LE CULTE CATHOLIQUE SOUS LA RÉVOLUTION

LES PROCESSIONS A NIMES (1790-1802)

(Suite et fin) (1)

Le Concordat rétablit en principe le culte public et les cérémonies catholiques, mais il ne rendit pas à la ville de Nîmes les processions. Le paragraphe 45 des articles organiques édicta « qu'aucune cérémonie n'aurait lieu hors des édifices consacrés au culte catholique dans les villes où il y aurait des temples destinés à différents cultes ». C'était pour un grand nombre de communes de notre département la suppression pure et simple.

Cette grave restriction à la liberté ne doit pas être imputée aux influences protestantes qui assiégeaient alors Portalis et le Premier Conseil. Sans contredit les Réformés exercèrent sur le gouvernement consulaire et l'opinion une pression considérable. Ils comptèrent des représentants intelligents, actifs et en vue dans les assemblées politiques : le sénateur Sers au corps législatif Bertézène, Combes - Dounous, Couzarce, Erensdycck, Rabaut le Jeune ; au tribunal

(1) Voir les numéros des mois de Mai et Juin.

Chabaud-Latour, Jaucourt (1). Ce groupe, en relations suivies avec Portalis, sut intéresser le monde officiel, et jusqu'au Premier Consul à la cause protestante. S'il faut en croire Rabaut le Jeune, écrivant de Paris le 3 décembre 1801, à Olivier Desmons, pasteur à Nîmes, Bonaparte lui aurait dit : « Nous voudrions que tout le monde fut protestant » (2). Le 15 germinal, (5 avril 1802), l'Institut ayant à proposer un sujet pour le prix d'histoire, mit au concours cette question significative : « Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différents états de l'Europe et sur les progrès des lumières ». On ne saurait néanmoins accuser ces hautes personnalités protestantes d'avoir ni approuvé l'atteinte portée au culte extérieur par l'article 45, ni insisté dans le sens d'une application rigoureuse.

Elles eurent en revanche le tort autrement sérieux — et qui sema dans Nîmes et la région des ferments séditieux — de s'ingérer dans les affaires catholiques qui ne les regardaient pas, de se faire attribuer précipitamment dans le Gard 28 églises que certaines communes cédèrent difficilement (3). Nîmes, désigné

(1) Bertezeène, Rabaut Dupuy, Chabaud-Latour appartiennent au département du Gard.

(2) Archives du Consistoire de Nîmes, Cf. Boulay de la Meurthe : Documents sur la négociation du Concordat. IV. p. 395.

(3) Voici la liste des églises catholiques concédées aux protestants du Gard sur le rapport de Portalis, 27 ventôse an XI (18 mars 1803), approuvé le 8 germinal an XI (29 mars 1803).

La Melouze, Lézan. Saint-Bénézet, Ners, Saint-Chaptes, Saint-Geniès, Beauvoisin, Aiguesvives, Mus, Codognan, Langlade, Caveirac, Saint-Cosmes, Nages, Solorgues, Villevieille, Junas, Aujargues, Fontanès, Lecques, Saint-Bauzély, Gajan, Parignargues, Combas, Crespian, Montmirail, Le Vigan (Les Capucines).

A Nîmes, l'église des Prêcheurs ou Dominicains (Grand Temple) fut mise à la disposition des protestants par décret du 5^m jour complémentaire an XI (27 septembre 1803).

Cette distribution provoqua de vives résistances de la part des catholiques de plusieurs communes qui se trouvaient privées de

pour un évêché dans la note de Bernier à Consalvi, du 5 septembre 1801, le perd à cause des protestants, et le 26 mars 1802 Bernier écrit à Caprara : « J'ai vu hier le Consul... Il désire que l'évêché, au lieu d'être à Nîmes, soit à Avignon. « Il comprendra, comme il est convenu, le Gard et Vaucluse » (1) On choisit pour ce siège, l'ex-évêque constitutionnel de Clermont, Mgr Périer, sans prestige, ni autorité, épave de ce schisme qui fut, sous la Révolution, le trop complaisant auxiliaire du protestantisme. Et M. Rabaut le Jeune ose écrire de Paris au Consistoire de Nîmes, le 15 avril 1802 : « Nous avons vu Mgr Périer, évêque du Gard, *dont nous sommes très contents*. Il était évêque constitutionnel du Puy de Dôme et ci-devant oratorien. *Il pense très bien* » (2).

Il pensait très bien, en effet, le nouvel évêque du Gard, si chaudement appuyé par Rabaut le Jeune et

leur édifice religieux au moment où le culte était rétabli. On trouve jusqu'en 1850 aux archives départementales l'écho de leurs protestations. Certaines autorités protestantes mirent un empressement indiscret à profiter de pareille mesure.

« Toutes les églises sont persuadées, écrit au Préfet du Gard M. Lagarde, pasteur de l'église consistoriale d'Aiguesvives, le 23 germinal an XII (13 avril 1804), que vous maintiendrez leurs droits... celle-ci (Aiguesvives) en particulier est assurée qu'entre les divers édifices qu'elle a obtenus, vous lui conserverez surtout celui d'Aiguesvives, il lui est le plus pratique par sa centralité et sa capacité, dans le chef-lieu de l'église où les catholiques ne s'élèvent pas à cent où ils ont même diminué depuis par la transplantation de quelques familles. Vous sentez combien il serait *humiliant* et *pénible* pour les fidèles, s'ils n'obtenaient ce qui leur a été promis, et l'édifice de Mus accordé aux protestants, conviendrait aux catholiques... *très petit et borné de tous côtés par des maisons*, il sera à peu près inutile aux protestants comme celui de Codognan, l'édifice de Vergèze leur conviendrait mieux, *il est plus vaste*... Comme aussi considérez si Milhaud ne devait pas jouir de l'édifice d'après sa grande population protestante et la proximité où sont les catholiques de l'église de Bernis... Je remplis ici la commission dont le consistoire m'a chargé, jaloux de lui prouver ma ponctualité... Arch. Dép. 4 V. 2.

(1) Boulay de la Meurthe. Documents III, p. 505, V. 251.

(2) Archives du Consistoire de Nîmes, citées par Boulay de la Meurthe, *Loc. cit.* V. p. 430.

le Consistoire de Nîmes. On peut juger de sa doctrine par l'extrait suivant d'une lettre qu'il adressa, le 11 septembre 1811, à M. Ferrand, curé de la Cathédrale et où il expose ses vues sur le mariage civil.

« On doit distinguer, dit-il, comme on le faisait dans l'église primitive, le Mariage du Sacrement institué pour le bénir et le sanctifier. Le contrat de mariage diffère du Sacrement comme un enfant diffère du baptême qu'il reçoit. Un enfant baptisé n'est pas un enfant chrétien, il n'en est pas moins un véritable enfant. De même, le mariage fait à la municipalité selon les lois n'est pas un mariage chrétien, mais c'est un véritable mariage, *un mariage valide et légitime devant les hommes et devant Dieu*. Les parties peuvent cohabiter. Sans doute elles seraient coupables de ne point se présenter pour recevoir le Sacrement du Mariage, elles commettraient un péché grave d'omission, mais leur cohabitation n'en serait pas moins licite et *sans péché contre le sixième commandement*... Tout mariage fait seulement à l'église est aujourd'hui invalide et nul ; les parties, dans cette *prétendue union*, *vivraient réellement en concubinage* et jusqu'à ce qu'elles fussent mariées à la municipalité » (1).

Quant aux processions, si elles demeurèrent interdites à Nîmes, on le doit en partie à la police ombreuse du Consulat, en partie aux divergences qui se produisirent sur ce point entre les notabilités protestantes. Dès le début, la presque généralité des réformés réclama contre la disposition restrictive de

(1) *Arch. dép.*, 2, V, 6.

l'article 45 (1), qu'elle jugea intolérante en principe. Lorsqu'il s'agit de l'application, les uns, comme Rabaut-Pommier (2), non-seulement la repoussèrent loyalement, mais invitèrent leurs coreligionnaires à en demander eux-mêmes l'abandon ; les autres comme Chabaud-Latour, l'admirent exceptionnellement « pour les villes d'une certaine population » : c'était sacrifier Nîmes, sans prononcer son nom.

La lettre de Rabaut-Pommier, alors sous-préfet du Vigan, et l'un des correspondants les plus assidus et les plus éclairés de Portalis, en cette période de réorganisation, a été conservée aux archives du Gard. C'est une réponse à M. Dubois, préfet du département, sur les suites à donner à l'article organique 45 dans les communes de l'arrondissement. Empreinte d'un sincère libéralisme, elle honore son auteur. Le texte de cette belle page, qui ajoute quelques indications intéressantes à l'histoire de la loi organique du 18 germinal an X, voit, croyons-nous, le jour pour la première fois.

Vigan (s. d.)

Le Sous-Préfet du 4^m arrondissement au Préfet du Gard.

CITOYEN PRÉFET,

Lorsque le citoyen Portalis s'occupait de la loi organique des cultes, quelques législateurs protestants lui donnèrent des renseignements sur la leur. L'article 45 de la loi organique qui pourrait aussi les concerner présentait des difficultés.

(1) Lettre de Portalis du 5 septembre 1803, d'après Boulay de la Meurthe. V. p. 320.

(2) Rabaut-Pommier, né à Nîmes, le 24 octobre 1744, (frère de Rabaut Saint-Etienne et du député Rabaut-Dupuy dit le Jeune), ministre de l'Eglise réformée à Marseille, à Montpellier, représentant du Gard à la Convention, membre du Conseil des Anciens, sous-préfet du Vigan, nommé ministre de l'Eglise réformée à Paris, le 24 février 1803. Banni comme régicide, signataire de l'acte additionnel, 1816, réintégré en 1818, mourut le 16 mars 1820. Cf. Armand Lods.

Le Gouvernement regarda les cérémonies extérieures, dont il y est question, comme faisant partie du culte catholique, et, sous ce rapport, il fallait les permettre ; mais il voulut empêcher qu'elles ne fussent une occasion de rixes et il y mit la restriction qui est insérée. Ce fut un sacrifice qu'il fit à la tranquillité publique du principe de la liberté des cultes. Il se donnait par là d'ailleurs un moyen de réprimer les rixes ou de les empêcher, mais il parut, dès lors, qu'il aurait égard aux réclamations des protestants en faveur de ce principe, lorsqu'elles ne seraient pas en opposition avec la tranquillité des citoyens.

Je pense que du moment que ces cérémonies sont considérées comme faisant partie du culte catholique et accordées dans plusieurs lieux, elles doivent l'être partout où le bon ordre ne le défend pas. Le principe de la liberté des cultes l'exige.

La consécration de ce principe par la loi, la force du gouvernement et la volonté où il est de protéger tous les cultes préviennent presque toutes les occasions de rixes ou les compriment dès leur naissance.

Je pense aussi qu'il convient aux protestants d'en faire la demande, à eux qui auparavant inhibés et aujourd'hui entièrement libres dans l'exercice de tout leur culte ne doivent pas voir sans peine qu'à leur occasion les catholiques ne le soient pas dans une partie du leur.

Je crus devoir communiquer cette pensée à quelques pasteurs, je vis par leurs réponses qu'il leur restait, s'ils la faisaient, d'être en opposition avec les vues du gouvernement, mais qu'il était dans leurs principes de la faire, si c'était les seconder. J'en instruisis le citoyen Portalis avec qui j'étais en correspondance sur l'organisation de notre culte. Quelques Consistoires la firent et la lui transmirent. Le citoyen Portalis m'écrivit : « Les protestants qui désirent que les catholiques soient rétablis dans l'exercice extérieur de leur culte dans les communes où ils exercent le leur donnent une preuve vraiment exemplaire de l'esprit de paix et de sagesse qui les dirige et je m'empresserai de leur en faire honneur auprès du premier Consul ».

Une lettre subséquante du citoyen Portalis dont je joins ici copie pour vous, me confirme cette volonté du gouvernement et me présente cet heureux résultat que ces cérémonies seront permises lorsque leur célébration n'intéressera pas la tranquillité publique. Je crois qu'il est important de le permettre dans ces sortes de circonstances non seulement parce qu'en principe on le doit aux catholiques mais encore si elles étaient refusées, ils iraient peut-être les chercher avec empressement, en grand nombre, dans des communes voisines et que la privation où ils en seraient dans les leurs, et qu'ils devraient à l'existence religieuse des protestants deviendrait peut-être pour eux l'occasion d'un sentiment de haine. Je sais bien que l'autorité pourrait, au besoin, leur défendre de les aller chercher au loin, mais le droit naturel de les célébrer serait pour eux, et cette défense aurait l'air d'une persécution, ce qu'il me paraît juste et important d'éviter.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Signé : RABAUD-POMIER (1).

Les vues larges et conciliantes de Rabaud-Pomier ne prévalurent pas. M. Chabaud-Latour, membre du tribunal, tout en se disant vivement affecté des inconvénients de l'article 45, déclarait dans une lettre du 2 juillet 1802 (2) qu'il ne partageait pas l'avis de beaucoup de protestants, et celui de son collègue Rabaut entr'autres, « qui voudraient que les protestants eux-mêmes demandassent le culte extérieur partout ». Si, ajoute-t-il, on eut substitué à sa place un autre par lequel « on en eut permis le culte extérieur dans les campagnes et non dans les villes d'une certaine population on eut certes beaucoup mieux fait ».

En conséquence, le premier Consul fit adresser par le Ministre de l'Intérieur une circulaire du 20

(1) Arch. dép. L. V. 2. — La lettre est écrite de la main de Rabaut-Pomier.

(2) Boulay de la Meurthe. Loc., cit. V, p. 430.

avril 1803, décidant que l'art. 45 n'était applicable qu'aux communes où il y avait une église consistoriale de 6.000 âmes et non aux communes où se trouvaient de simples groupes de protestants (1). Dans les grandes villes, même quand elles se trouvaient être les sièges de nouveaux consistoires, le gouvernement éluda le plus souvent l'article 45, en plaçant le titre des églises consistoriales dans les faubourgs, quoiqu'il disposât néanmoins d'un temple dans l'enceinte des villes (2).

Ces atténuations furent appliquées partout, sauf à Nîmes, où les catholiques durent attendre le retour des Bourbons (3) pour recouvrer leurs processions et, selon l'expression de Rabaut-Pomier, « le droit naturel de les célébrer ».

GUSTAVE GOUBIER.

(1) Ibid. V., p. 320.

(2) Jauffret, *Examen des articles organiques*, p. 74.

(3) Circulaire préfectorale du 9 juin 1814. En voici le texte : Il témoigne de l'esprit de tolérance et de conciliation qui marqua cette première Restauration si odieusement défigurée par les historiens locaux.

« M. le Commissaire du Roi m'ordonne d'accorder, dès ce moment, l'exercice du culte extérieur aux catholiques. En me donnant cet ordre, il me témoigne la satisfaction du calme avec lequel les catholiques ont attendu cette décision et de l'empressement avec lequel les protestants lui ont fait connaître qu'ils n'ont jamais désiré, ni sollicité cette défense et qu'ils verraient avec plaisir leurs concitoyens rentrer dans l'exercice d'un droit dont ils avaient été privés pendant quelques années sous le gouvernement précédent.

« En annonçant cette décision à MM. les Curés faites nous connaître que l'intention formelle du roi est de ne point gêner les consciences. Sa Majesté entend que les protestants ne soient obligés à aucun acte contraire à leur croyance et que, ceux-ci, à l'égard du culte extérieur, se conduiront avec la décence, le respect, la déférence que l'on doit à la religion professée par ses concitoyens. Sa Majesté veut établir une véritable et entière liberté des cultes pour tous ses sujets,

« Je ne doute pas que ce bienfait du gouvernement ne soit pour les habitants de ce département une nouvelle preuve de la sollicitude paternelle du roi et un motif de plus pour vivre sujets fidèles et enfants unis sous son autorité bienfaisante et réparatrice.

Recevez, etc.

Le Préfet : BARON ROLLAND.

— *Recueil général des actes de la préfecture du Gard*, de 1799-1816, Nîmes, Guibert 1817, p. 272, n° 138. — Ch. Arch. dép. 3 K. 32 et 7 K. 66.

L'INDO - CHINE

(Suite et fin).

L'œuvre de la colonisation se développe et se transforme, aux premiers colons qui étaient pour la plupart d'anciens militaires ou fonctionnaires, se sont joints des entrepreneurs ou industriels appelés par l'exécution des travaux publics. L'initiative de certaines maisons et de chambres de commerce a envoyé des voyageurs ou des missions commerciales.

Enfin, quelques jeunes gens, attirés par le désir de donner un emploi intéressant à leur activité, ont été retenus sur place par le charme du pays.

Bien que l'avenir réserve des surprises et que certains plateaux à climat tempéré puissent s'ouvrir plus tard à la petite et moyenne culture, pour le moment l'idée qu'un Européen travaille la terre est chose tellement en dehors de la réalité, qu'elle ne saurait être admise.

Aussi bien, même si le climat ne s'y opposait, le travail indigène le lui rendrait impossible.

Ces divers colons se sont adressés pour leur début à la source de richesse la mieux connue : la rizière. D'autres se sont essayés à remettre en culture des terres abandonnées, en y installant des familles indi-

gènes, auxquelles ils faisaient des avances d'argent et de bétail et qui étaient liées à eux par des contrats de métayage. Cette opération ne constitue pas un grand effort de colonisation, elle consiste surtout en un placement de capitaux. D'autres entreprises ont livré à l'irrigation et par suite à la culture des étendues jusque-là improductives. On en voit de nombreux exemples en Annam, elles ont exigé des études, des placements de fonds et des risques qui représentent un véritable service rendu à la mise en valeur du pays. C'est la colonisation française qui a donné le plus grand développement aux cultures riches.

La statistique de la Direction de l'Agriculture et du Commerce évalue à 717 le nombre des concessions, propriétés ou exploitations rurales existant en Indo-Chine en 1903 pour une superficie approximative de 400.000 hectares. La propriété française est constituée au même titre que la propriété indigène. Le cadastre est en voie d'exécution en Cochinchine et au Tonkin, la règle générale pour les indigènes comme pour les colons est que l'inscription de la terre au rôle de l'impôt constitue le droit de propriété. L'empereur Gia-Long avait établi cette loi que le travail justifie la propriété, et l'administration française a respecté cette assiette fiscale, qui est soumise à une révision spéciale tous les cinq ans.

L'étendue des concessions a été ramenée à 500 hectares, et quand cette surface est dépassée, on impose au concessionnaire l'obligation de proportionner l'immobilisation des capitaux à l'importance de la concession accordée. Les demandes ne sont reçues qu'après une sérieuse enquête dirigée par le service de l'agriculture et les administrations locales, à laquelle les

indigènes sont appelés à faire opposition si leurs intérêts paraissent compromis. Les concessions sont faites à titre provisoire pour cinq ans, exemptes d'impôts pendant ce laps de temps, après une vérification faite par une commission spéciale, les parties mises en valeur sont déclarées concession définitive, les autres retournent au domaine public.

La main-d'œuvre locale est en général suffisante dans le Sud, les colons font appel aux ouvriers chinois, plus robustes et plus résistants pour les travaux de force. Des tempéraments ont été apportés aux mesures rigoureuses qui réglaient les quarantaines imposées aux immigrants qui provenaient de pays dans lesquels les maladies épidémiques sont à l'état permanent, on les a également exemptés du droit de la taxe de capitation pendant l'année de leur arrivée. Les Chinois de Cochinchine, après avoir reçu leur fiche anthropométrique, sont répartis entre les treize congrégations de la colonie chinoise. Les chefs de ces congrégations sont responsables de leurs nationaux devant l'administration française, ils jouent à peu près le rôle des notables du village annamite.

M. Duchemin, membre de la Chambre d'Agriculture et lui-même planteur expérimenté, donne comme salaire d'ouvriers agricoles annamites, les chiffres de 10 à 15 francs par mois pour les hommes et 7 fr. 50 c. à 10 francs pour les femmes, un ouvrier chinois est payé 250 francs par an. Mais la forme du salariat est peu employée pour le travail agricole, même pour les cultures riches on tend de plus en plus à faire du coolie un fermier ou un métayer et surtout à laisser partout au travail la forme familiale, qui est la plus conforme aux habitudes des natifs et la plus favora-

ble à la production. Les colons installent les familles sur des terres à rizière, leur avancent des outils, des instruments aratoires et quelque argent, les premières récoltes sont laissées au métayer, qui rembourse peu à peu les avances. Les récoltes suivantes sont partagées dans la proportion d'un tiers pour le colon et deux tiers pour le métayer.

Les salaires vont en s'élevant à mesure qu'on passe des travaux agricoles à ceux de l'industrie. L'ouvrier indigène apprend facilement et exécute avec fidélité les consignes qu'il a reçues, Les grands services publics des chemins de fer, postes, tramways utilisent avec avantage la main - d'œuvre annamite, ce sont eux qui sont descendus dans les caissons à air comprimé pour établir les fondations des grands ponts de l'Indo-Chine.

L'industrie est encore peu développée, les petits artisans indigènes ont conservé leurs anciennes traditions, chaque corps de métier est, suivant les coutumes primitives, réuni dans une rue à laquelle il a donné son nom. Les incrusteurs, brodeurs, laqueurs, fabricants de bronze, niellés et d'émaux possèdent une dextérité de main qui en fait de vrais artistes. La grande industrie s'applique au décortiquage du riz, dont les procédés ont été améliorés, à l'exploitation des bois, à la préparation de la soie dont la qualité est très appréciée et qui pourrait trouver en France d'importants débouchés, notre importation s'élevant à 6.000.000 de kilos, sur lesquels les produits de notre colonie ne participent que pour 500.000 kilos. Les textiles semblent, d'une manière générale, susceptibles d'un grand développement au double point de vue agricole et industriel. Les expériences faites pour la culture du chanvre de

Manille, du jute, de la ramie ou du coton donnent des résultats encourageants. Trois filatures établies à ce jour représentent un total de 50.000 broches, ce qui est encore bien peu si on le compare à l'Inde anglaise, qui possède 4 millions 1/2 de broches.

Enfin, un commencement d'exploitation minière a été tenté et celle de certains charbonnages est assez prospère. Le Tonkin exporte déjà plus de 200.000 tonnes de houille.

Une des plus sérieuses difficultés que rencontre le commerce des pays d'Extrême-Orient vient de l'instabilité de la valeur monétaire. L'argent est le seul moyen d'échange et son cours varie dans de dangereuses proportions.

Les fluctuations du cours de la piastre (monnaie courante) ont varié en 1903 de 1,95 à 2,40. Ces variations, qui atteignent 20 % entre les taux extrêmes, rendent les transactions particulièrement difficiles. On a dû prendre la décision de payer le traitement des fonctionnaires en francs et non en piastres, mais les opérations commerciales ne jouissent pas d'une pareille faveur et souffrent sans compensation de cette instabilité.

Aussi, ces pays ont-ils cherché, les uns après les autres, un remède ou au moins un palliatif à un état de choses aussi dangereux. A l'exemple du Japon, le Siam a tenté, sans avoir pu y réussir, à se soustraire à l'instabilité du change, en adoptant un régime analogue à celui si heureusement établi dans l'Inde anglaise. Les Philippines ont achevé leur réforme monétaire, enfin, les établissements des détroits se sont engagés dans la même voie en faisant frapper une nouvelle piastre qui leur sera spéciale et qu'ils veulent essayer de stabiliser.

De leur côté, les pays grands producteurs d'argent, les États-Unis et le Mexique, directement atteints dans une des branches principales de leurs exportations, se sont émus d'une situation qui s'aggravait chaque jour. Ils étaient donc tout préparés à faire bon accueil aux ouvertures de la Chine, lorsque ce pays, effrayé des conséquences de la baisse de l'argent en l'obligeant à des sacrifices imprévus pour le paiement en or de sa dette et de l'indemnité de guerre, s'est adressé à eux pour leur demander un concours dont ils reconnaissaient la nécessité. Les gouvernements américain et mexicain ont répondu à cet appel en nommant une commission composée des hommes les plus compétents, chargée d'étudier, avec les principaux États d'Europe, les bases d'un régime monétaire susceptible d'être introduit dans les pays d'Extrême-Orient.

En ce qui concerne l'Indo-Chine, le Ministère des Colonies a adopté des mesures pratiques qui commencent à produire leur effet. On a établi dans la colonie un régime analogue à celui adopté dans l'Inde anglaise et qui doit être appliqué progressivement. Ce résultat doit être obtenu par étapes successives. Il faut, en premier lieu, faciliter l'exode des piastres mexicaines, qu'un droit de sortie de 3 % maintenait dans la colonie, et prohiber l'importation de nouvelles piastres, de manière que la circulation soit progressivement composée de piastres françaises. L'effet de ces mesures s'est fait heureusement sentir, mais les résultats en ont été amoindris par le fait que la nouvelle piastre, dont on a frappé pour une valeur de 70 millions, était au poids de 27 grammes supérieur au dollar américain, et la majeure partie de cette monnaie a émigré en Chine et disparu de la circulation.

L'adoption de l'étalon d'or et la limitation de la frappe de la monnaie d'argent en piastres ou en pièces divisionnaires est le seul remède efficace à cette situation, l'Angleterre l'a accepté et imposé à l'Inde, le Gouvernement français doit se conformer à cette règle devenue universelle dans les pays à circulation monétaire saine.

L'essor de la production et des échanges dépend en grande partie de l'état des moyens de transport. Un outillage complet est en construction à l'intérieur de la colonie.

Le besoin le plus urgent était la création de voies de communication à laquelle la conformation topographique crée de sérieuses difficultés. L'Indo-Chine est coupée en deux parties par la chaîne annamitique qui rend également difficile les communications entre le Nord et le Sud et l'Est avec l'Ouest. Les relations par mer sont contrariées par les typhons et la rareté des ports en eau profonde. Les voies fluviales ne sont pas plus favorables.

Les espérances de pénétration par les deux grands fleuves ont été déçues, il existe dans leur longueur d'importantes sections utilisables, et le service des travaux publics s'occupe de baliser et de dérocher les passages difficiles, afin d'étendre le plus possible la longueur du chenal utilisable.

Ce reliement des biefs se fait par des routes de terre et de sorte, en reliant les diverses fractions utilisées du Mékon, les communications se trouvent établies sur les 2.300 kilomètres qui relient Luang-Prabang à Saïgon.

Le cours inférieur du fleuve forme un réseau de communications naturelles de premier ordre pour le Cambodge et la Cochinchine. Le Fleuve rouge,

sur toute la distance qui sépare Laokay de la mer est également loin d'être une voie régulièrement navigable, les brusques variations des crues qui modifient le régime du fleuve, ajoutent encore aux difficultés de la navigation.

L'aboutissement nécessaire des fleuves et des autres voies de communication, ce sont les ports. Pendant longtemps l'Indo - Chine n'a possédé que celui de Saïgon, pour lequel, jusqu'à ces dernières années, on n'avait fait que d'assez maigres travaux d'aménagement. Un programme d'outillage a été arrêté qui permettra aux navires de commerce d'exécuter rapidement les opérations d'arrivée et de départ.

L'accès du port de Tourane est direct pour les navires venant de la mer, mais il a besoin d'être protégé contre les vents. Le programme des travaux comprend la construction de quais et d'une jetée de protection.

Le port de Haïphong présentait des imperfections plus grandes, séparé de la mer par les bras du fleuve menacés d'un ensablement qui les rendait impropres à la navigation, on ne pouvait conserver ce port qu'en lui ouvrant un débouché régulier sur la mer, projet qui sera réalisé par l'ouverture d'un chenal mettant directement Haïphong en communication avec la baie d'Algon. Ce chenal, creusé à la cote de 7, assurerait le libre passage des plus grands navires.

Ces travaux seront complétés par la construction de quais d'appontement sur une longueur de 1.000 mètres et la construction d'un bassin de radoub mesurant 200 mètres de longueur sur 25 mètres de largeur.

La nature s'est montrée avare en Indo - Chine de procurer de bonnes voies de communication, l'empereur Gia-Long avait construit la route mandarine qui traverse l'Annam parallèlement à la mer. Le service des travaux publics a restauré cette voie, créé des ponts pour franchir les cours d'eau et assurer une viabilité régulière. Le tracé du chemin de fer suivra de près la route et procurera des communications régulières sur ce long ruban de 1.200 kilomètres qui sépare les deux capitales de notre possession.

L'utilité des chemins de fer n'est pas discutable pour la mise en valeur agricole et industrielle des pays, elle offre également de sérieux avantages stratégiques. La construction de la ligne de Langson s'est imposée dès le début de l'occupation. Construite d'abord à la voie étroite de 0^m60, la ligne a été transformée dès 1896 en voie à 1 mètre et prolongée jusqu'à Hanoï par la construction du pont sur le Fleuve rouge.

La ligne d'Hanoï à la frontière de Chine, d'une longueur de 163 kilomètres, a rendu de réels services, elle a aidé au repeuplement des villages, elle est une amorce éventuelle des chemins de pénétration vers les provinces de la Chine orientale.

La construction du pont de Hanoï sur le Fleuve rouge a nécessité l'emploi de 2 à 3.000 ouvriers qui se relayaient par équipe de jour et de nuit, travaillant à la lumière électrique.

☐ L'exécution des travaux se présentait dans des conditions particulièrement difficiles, on ne pouvait utiliser que la saison sèche, les crues du fleuve atteignant 8 mètres à l'époque des pluies.

Le tablier du pont est disposé pour recevoir une

voie ferrée de 1 mètre, des trottoirs pour les piétons et les pousse-pousse.

L'étude d'un programme général de chemin de fer a été proposée à la cession du Conseil Général de 1897, elle portait sur un réseau de 3.100 kilomètres, mais on s'arrêtait à l'exécution immédiate de 1.700 kilomètres, adoptée par la loi de l'emprunt de 200 millions.

Le programme des chemins de fer à construire en Indo-Chine était tracé par la configuration même du pays. Il consistait à relier les parties jusque là séparées du Nord et du Sud, à doubler les voies naturelles de communication insuffisantes, par des voies meilleures et à les rattacher à la circulation générale par des voies perpendiculaires à leur tracé. Le plus important de ces embranchements est la grande ligne tonkinoise et chinoise qui met le port de Haïphong en relation avec le plateau de Yunam.

Les dépenses nécessitées par ce programme ont été couvertes par deux emprunts, l'un de 80 millions, le second de 200 millions dont le montant doit être exclusivement consacré à l'exécution de travaux publics autorisés par des lois spéciales.

L'emprunt de 80 millions a été émis avec la garantie du gouvernement français, erreur économique que l'exemple de Cuba et du gouvernement espagnol aurait dû éclairer et déconseiller.

Le second emprunt de 200 millions a été placé sous la seule garantie du gouvernement colonial. Il est divisé en deux parties : la première émission de 55 millions a été traitée avec des établissements financiers qui ont pris les obligations à 435 et les ont émises avec une majoration de 15. La valeur nominale de l'emprunt étant de 55 millions, le pro-

duit net versé au compte du gouvernement général a été de 45 millions, soit une perte de 15 0/0 pour la colonie.

La deuxième partie réalisée, soit 70 millions, a été émise en obligations 3 0/0 avec une bonification ramenée à 7 0/0.

Le rapprochement de ces résultats mesure la valeur acquise en quelques années par le crédit de la colonie sous une administration énergique et active à laquelle on pourra seulement reprocher d'avoir trop rapidement assuré l'accroissement de son budget par une augmentation d'impôt dont la répercussion sur l'indigène lui paraîtra certainement plus lourde que les bénéfices lointains qu'il est appelé à recueillir.

A côté de ce programme de travaux publics, le gouvernement général a poursuivi un programme d'amélioration des conditions sanitaires et d'organisation d'enseignement.

Le service sanitaire a été assuré par la création du corps des médecins coloniaux dont les premiers éléments ont été empruntés au cadre des médecins militaires de l'armée et de la marine.

Ce corps a été doublé par un personnel d'officiers de santé natifs, sortant de l'école de médecine d'Hanoï placée sous la haute direction du Dr Yersin. Ces médecins, auxquels leurs examens confèrent un grade dans le mandarinat, sont appelés à seconder les docteurs coloniaux dans leur tâche, mais surtout à la faveur de l'accès plus facile qu'ils auront auprès des indigènes de redresser peu à peu leurs habitudes vicieuses et faire pénétrer auprès d'eux des notions plus exactes d'hygiène.

La question de l'instruction des indigènes et leur

initiation à la civilisation occidentale est un des plus graves problèmes qui puisse se poser en Indo-Chine.

L'instruction a, en pays Annamite, une organisation et une popularité que pourrait envier notre démocratie.

Il y a une école dans chaque village où le plus pauvre enfant apprend à tracer les caractères chinois et les préceptes de morale. Les brillants sujets sont entretenus par leurs concitoyens, à des écoles plus importantes les succès des candidats aux examens y sont célébrés par des fêtes dans leur village. Les examens littéraires sont un des événements de la vie nationale, les grands examens tribunaux réunissent dans les camps de lettrés, sorte de Sorbonne en plein vent, jusqu'à 8 et 10.000 candidats.

Les épreuves conduisent à trois grades auxquels nous avons consacré les noms de bachelier, licencié et docteur, et qui ouvrent l'accès des fonctions publiques. Un arrêté de 1895 a introduit la connaissance de la langue française dans les examens conduisant au mandarinat et la rend obligatoire pour l'admission dans les services publics.

L'enseignement secondaire n'existe pour ainsi dire pas, on en trouve quelques éléments au collège Chasseloup Laubat et à l'institution libre Taberd à Saïgon. Les européens habitant notre possession font faire en France l'éducation de leurs enfants, soit à leurs frais, soit avec la concession de bourses pour lesquelles des crédits sont prévus aux divers budgets locaux.

L'histoire de la civilisation annamite, la connaissance des inscriptions, la conservation des vieux monuments appelait l'attention du monde savant. Paul Bert, fier de son titre de Membre de l'Institut,

avait bien décrété la fondation d'une académie Tonkinoise, mais son exemple n'avait pas eu d'imitateur. Un projet de règlement fut préparé par MM. Barth. Bréal et Sénart, de l'Institut, de concert avec le Gouverneur Général Doumer et ce projet consacré par l'arrêté du 15 décembre 1898 a fondé l'école française d'Extrême-Orient. Elle a pour mission de travailler à l'exploitation archéologique et philologique, de contribuer à l'étude des régions et civilisations voisines de l'Inde, de la Chine et de la Malaisie.

Son œuvre est caractérisée dans ce rapport de son Directeur à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres dont elle relève :

« L'Indo-Chine ne s'explique pas par elle-même, elle est un confluent de races et de civilisations qu'on ne saurait comprendre sans remonter à la source. On ne peut étudier le Laos sans le Siam et la Birmanie, le Cambodge sans l'Inde, l'Annam sans la Chine, les Chams sans la Malaisie. L'Extrême-Orient est un tout et c'est ce tout qui constitue le champ de travail de notre École ».

L'étude des monuments élevés par les civilisations indiennes. Kmer-Cham a suscité de remarquables travaux et a permis à notre jeune école de rivaliser avec ses aînées d'Athènes, de Rome, du Caire ou de Carthage. Ces explorations ne sont pas sans risques, la terre qui recouvre et les arbres géants qui étouffent ces ruinas, se vengent parfois de la violence qui leur est faite en laissant aux chercheurs les fatigues et les fièvres.

Une de ces glorieuses victimes a été le jeune Charles Carpeaux, fils de l'éminent sculpteur auteur du groupe de la danse à l'Opéra, décédé à Saïgon

des suites des fièvres prises au cours d'une mission archéologique dont il avait été chargé par le Ministère de l'Instruction publique.

Après avoir exposé l'organisation administrative, la situation économique, la valeur agricole et commerciale de ce joyau de notre richesse coloniale, nous devons considérer les dangers auxquels il est exposé et apprécier ses moyens de défense.

Après les événements de 1870 tous les yeux étaient tournés vers notre frontière de l'Est et on admettait, comme un axiome, que le sort de nos colonies se déciderait sur les champs de bataille de l'Europe.

Les événements actuels ont modifié ces appréciations, un élément nouveau est entré en ligne, il faut compter avec des compétiteurs puissants, bien armés, pleins de l'ardeur et de l'ambition de peuples jeunes pour lesquels l'extension est une nécessité absolue, auxquels l'accroissement considérable d'une population arrivée déjà au maximum de densité impose l'obligation de s'ouvrir des pays de colonisation. Quelle est, en présence de ces dangers, la force de résistance de notre colonie ?

Le canal de Suez, avec ses conditions matérielles de navigation et sa neutralisation plus ou moins garantie, constitue la principale voie de communication entre nos ports Français et nos établissements d'Extrême-Orient ; or il est difficile de ne pas être frappé de l'imprudence qu'il y aurait pour le gouvernement de faire dépendre uniquement du libre passage par cette voie la sécurité et la conservation de ses possessions d'outre mer.

L'Indo-Chine doit donc être en mesure non seulement de pourvoir à sa défense sans attendre les secours de la métropole, mais encore de devancer par ses propres contingents, appelés à servir d'avant-

garde, l'envoi des troupes métropolitaines, si l'intérêt du pays exigeait leur présence sur quelque point de l'Extrême Orient. Cette éventualité s'est réalisée lors de la guerre de Chine où les troupes d'Indo-Chine ont été appelées à la défense des Légations, précédant l'arrivée des troupes envoyées de France et assurant par leur présence la sauvegarde des intérêts nationaux.

Le corps d'occupation comprend trois régiments d'infanterie coloniale, quatre de tirailleurs tonkinois, un de tirailleurs annamites, des bataillons de la légion et de l'artillerie coloniale, soit un total de 40.000 hommes dont 12.000 européens.

Les troupes indigènes, constituées d'après la loi de 1831, ont les cadres de sous-officiers composés d'éléments indigènes et européens; le corps des officiers est exclusivement français. Les engagements sont de six ans, renouvelables, et le rengagement donne droit à une haute paie, des pensions de retraite payées par le budget colonial sont assurées après 20 ans de service.

Les tonkinois, malgré leur extérieur chétif, font d'assez bons soldats; leur sobriété et leur agilité les rendent précieux dans la brousse et sur les confins des territoires militaires.

Les annamites ont moins de goût pour le service militaire; leur ambition est d'entrer dans les emplois civils à l'expiration de leur engagement.

Ces forces seraient insuffisantes, même pour résister à un premier choc, dans l'hypothèse d'une invasion japonaise à laquelle les événements actuels doivent nous faire penser. On doit surtout se demander quelle serait l'attitude de ces populations sourdement travaillées depuis des années par les menées des espions et des résidents japonais.

La prospérité financière de l'Indo-Chine a été obtenue par l'élévation des impôts, l'établissement de monopoles et de régies qui pèsent lourdement sur des populations pauvres qui souffrent de ces aggravations sans se rendre compte des avantages que la réalisation des grands travaux publics pourra leur assurer par le développement du trafic commercial et le placement dans des conditions plus avantageuses des produits agricoles.

Dans la guerre les sympathies des Chinois et des Kongouses sont allées aux Japonais pour lesquels ils ont été d'utiles auxiliaires. Les mêmes relations de race, d'habitudes, d'intérêts commerciaux, une haine égale des races européennes éloigneraient de nous ces populations et les tourneraient vers nos adversaires qui feraient luire à leurs yeux des perspectives d'indépendance.

Le corps d'occupation devrait être constitué avec des forces suffisantes pour résister à une première surprise et attendre l'arrivée des renforts envoyés de France appuyés sur des forces maritimes assez puissantes pour nous conserver la mer libre et des communications régulières.

En l'état l'armée de terre ne comporte pas des effectifs suffisants et les forces maritimes sont plus réduites encore malgré l'envoi des deux échelons prévus dans le nouveau programme. La perte du « *Sully* » a réduit considérablement l'escadre des croiseurs et les contre torpilleurs et torpilleurs expédiés dans les mers Indo-Chinoises sont de construction ancienne et un peu démodée. Le type des sous-marins est trop petit, leur présence donnera lieu à d'intéressantes expériences sur leur habitabilité dans des eaux à 29° et leur passage de l'eau douce à l'eau

salée, mais ne présente pas une valeur sérieuse au point de vue militaire.

Le port de Saïgon placé à 75 kilomètres de la mer constitue un véritable avantage au point de vue de la défense mais son outillage comme bassins de radoud ou ateliers de réparation est insuffisant.

L'exemple de la Russie montre le danger qu'il y a à se laisser devancer par les événements, celui de l'Angleterre dans sa lutte contre le Transwaal a fait ressortir les difficultés qu'un grand pays, maître de la mer, éprouve à ravitailler et transporter au loin une armée considérable.

Ces exemples et la connaissance de notre situation militaire en Indo-Chine doivent nous faire désirer le maintien de la paix et nous engager à remédier rapidement et avec décision aux lacunes de notre organisation défensive.

La belle exposition de Paris en 1900, complétée par celle d'Hanoï ont mis en relief les progrès accomplis, on a fait défiler, comme en un kaléidoscope, les travaux exécutés, ponts sur les rivières de Hué et d'Hanoï, phares éclairant nos 1.200 kilomètres de côtes, châteaux d'eau, églises, palais des résidents, casernes nouvelles, mais il y avait dans cette exhibition un trompe l'œil qui dissimulait les misères locales, les irritations sourdes, les déceptions de bien des colons.

Malgré ses lacunes et ses ombres la colonie de l'Indo-Chine est le plus riche fleuron de notre couronne coloniale, elle mérite le nom de France d'Extrême-Orient, le sang de nos soldats, de nos marins l'ont soumise au prix de lourds sacrifices, nous avons su la conquérir et la mettre en pleine exploitation, il faut savoir la conserver.

F. BRUNETON.

LA BIBLE

ET LES DÉCOUVERTES MODERNES

Au cours de ma communication « *à propos d'un Dictionnaire de la Bible* (1) », j'ai été amené à parler de science moderne, de récentes acquisitions, de découvertes de toute sorte qui ont singulièrement accru le trésor de nos connaissances... Et c'était justice.

Ce n'est pas qu'on puisse se flatter d'avoir refait à cette heure la trame de l'histoire ancienne. Une histoire complète, définitive des origines ne sera jamais terminée. Mais il n'est pas moins certain que bon nombre de points obscurs ont été mieux élucidés et que de très heureux résultats sont désormais obtenus irrévocablement.

En nos jours on veut savoir mieux et plus sûrement que nos pères sur les données des siècles écoulés, qu'il s'agisse de Rome, de la Grèce, de l'Égypte ou de la Chaldée. Périodes initiales des civilisations, éclosion et développement des idées morales et religieuses, créations artistiques et littéraires, tout nous intéresse et rien ne veut être négligé.

(1) Voir *Revue du Midi*, Juin 1905.

A ce sujet, il faut reconnaître qu'une attention toute spéciale se porte actuellement sur ce Livre unique au monde que nombre d'esprits éminents ont cru et affirment encore être le porte-parole de Dieu. (Diction, préface, p. XLV).

L'idée religieuse tient trop de place dans l'humanité pour que l'on n'essaie pas encore de l'examiner de près et d'en suivre la naissance et la marche progressive.

On ne saurait rester indifférent aux moindres détails de ce grand et difficile problème et il importe d'étudier ce que de toute antiquité on nous a donné, historiquement parlant, comme l'expression de la volonté divine.

Je comprends très bien, pour mon compte, que des hommes d'élite, croyants sincères, libres chercheurs, rationalistes éivrés d'orgueil peut-être, se demandent les uns et les autres si Dieu a parlé, si réellement il a dit tout ce qu'on lui fait dire et si on a bien compris ce qu'il disait ?

En tous cas je ne saurai leur en vouloir de leur indiscrete curiosité. C'est qu'en effet l'ensemble des livres qui forment l'Ancien et le Nouveau Testament veut être lu, étudié avec soin et compris ou interprété à l'aide d'une saine et impartiale critique.

La question biblique, par le fait de l'exégèse et de l'herméneutique, à l'occasion de la mise à jour de très anciens documents, est devenue une question maîtresse, une question capitale, dont la solution intéresse le monde savant et par dessus tout l'avenir des Eglises Chrétiennes, au sein d'une société qui veut vivre, s'instruire et tenir un juste compte des conquêtes positives, tous les jours grandissantes.

En fait, qu'on le veuille ou non, il y a là un sujet

nouveau, dont l'importance n'a pas même été soupçonnée par nos prédécesseurs.

Actuellement le problème, ou pour parler plus exactement, cette série de problèmes dont la solution s'impose, notamment en ce qui concerne la source première, l'authenticité des écrits, la fidélité et l'intégrité des textes, ces problèmes, dis-je, sollicitent l'attention de tous.

Comment donc s'en désintéresser complètement ?

On me pardonnera, si j'ose sans plus aborder en toute sincérité, l'examen de quelques unes des difficultés pendantes et je prierai tout de suite mes lecteurs d'excuser la liberté de mes sentiments. Qu'il soit bien entendu que j'entends et veux rester sur le terrain d'une sage et large orthodoxie...

En ces sortes d'études, je suis entièrement de l'avis de je ne sais plus quel penseur qui affirme qu'il ne doit y avoir, aux yeux d'un chacun, ni science chrétienne, ni science anti-chrétienne, ni autre, mais seulement la science tout court qui cherche le vrai dans le domaine humain et naturel, en dehors des préoccupations de secte, d'école, de confession.

Au fond que demandons-nous les uns et les autres ? La lumière, la vérité ? Or, la vraie vérité, pour tous et un chacun, n'a qu'un intérêt qui est la vérité même, bien établie.... (1)

En parlant ainsi je ne me dissimule pas le monde de difficultés que je laisse entrevoir, car en ce moment même retentit à mes oreilles le mot de Pilate, sceptique et railleur, répliquant à Jésus-Christ : « quest-ce que la vérité » ? Je m'arrête sur ce point

(1) J'ai lutté sans trêve, dit M. X..., non par amour de la religion, je n'ai pas la foi, mais par amour de la vérité qu'il faut toujours chercher et proclamer bien haut quand on l'a trouvée, quelle qu'elle soit.

d'interrogation, me souvenant encore du Créateur, qui, son œuvre accomplie, au regard des humains, *tradidit mundum disputationibus eorum.*

.....

Mais au fond et réflexion faite, pourquoi ne disputerait-on pas quelques fois ? Puisque j'en suis aux citations laissez-moi rappeler en passant que « l'ennui naquit un jour de l'uniformité » (1).

Et puis est ce que la lecture de la Bible n'a pas suscité, de tout temps, nombre de controverses et d'interprétations chez les Hébreux d'abord, au retour de la captivité s'entend et plus tard chez les Chrétiens des premiers siècles (2) ?

Ces variétés d'opinion au sujet des textes de l'Ancien-Testament, de leur sens vrai, de leur portée dogmatique ou morale, de leur autorité, subsistent encore. Pour les uns la Bible toute entière c'est-à-dire comprenant l'ensemble des livres qui la composent doit-être envisagée comme sacrée et suivant l'expression de la synagogue, « *nous apportant la voix de Dieu même* ».

Cette croyance initiale, qui, à s'en tenir au témoignage de Josèphe, nous apparaît comme un pur acte de foi religieuse et patriotique, a été adoptée par les pères de l'Eglise sur l'enseignement de la Synagogue, reçu naturellement par les Apôtres. Les décisions de l'Eglise chrétienne, au cours des siècles, ont approuvé et confirmé ce jugement. (Dict. t. m. p. 890 et suiv.).

Pour d'autres, la grande autorité des Ecritures,

(1) En Prouvenço disen : que vieu en pax vieu en bestio.

(2) Témoin les nombreux écrits apocryphes, imaginés dès l'origine, pour suppléer aux lacunes du Nouveau-Testament (F. Vigoureux).

autant dire leur inspiration, serait dévolue à certaines parties spéciales du texte. J'ai toujours admiré, pour ma part, mais sans le comprendre, ce flair exquis d'un grand Réformateur du XVI^e siècle qui lui permettait, assurait-il, au cours d'une lecture de la Bible, « de distinguer en maints passages, l'inspiration « divine aussi aisément que le blanc du noir, le jour « de la nuit ».

D'autres encore réservaient exclusivement cette inspiration à ce qui concerne le Christ et comme disait St-Paul « le Christ crucifié » et quelques uns, parmi nos contemporains, estiment qu'elle vise uniquement la foi et les mœurs, parce que le véritable sens doit être cherché, disent-ils, bien moins dans le texte lui-même que dans le but poursuivi par l'écrivain. En fait de sentiments sur ce point particulier de la grande autorité de l'Écriture Sainte, j'en néglige encore quelques uns (1).

Je ne dirai rien par exemple de la manière de voir des incrédules déterminés, des libres penseurs... Que leur importe à eux la critique historique, l'étude scientifique des textes, l'exégèse en un mot?... Imbus trop souvent de théories préconçues, loin de tenir compte des faits acquis, de les étudier, de les contrôler ils les suppriment sans plus, pour ne pas en être gênés. Un scepticisme frondeur leur suffit trop souvent, quand ce n'est pas une négation absolue, en face des problèmes abordés...

Ces difficultés apparaissent à tous les regards, il ne faut pas se le dissimuler, et elles augmentent sans trêve avec la marche de l'esprit humain (2).

(1) M. Harnack, *essence du christianisme ; Histoire des dogmes*, Berlin 1897-1900.

(2) Je sais bien que tant d'efforts tentés jusqu'ici pour satisfaire aux besoins des intelligences, n'ont amené que des résultats encore imparfaits, condition de toute œuvre humaine. Mais ce qui est ac-

« Il serait plus qu'imprudent, sans doute, de considérer comme dangereuse et suspecte l'étude approfondie des Livres saints et ceux-là assumeraient une très grave responsabilité qui voudraient discréditer les savants qui s'y consacrent. Habitons-nous à comprendre que nos exégètes modernes en savent sur ce point plus que bien des Pères de l'Eglise, plus que St-Bernard, St-Thomas, Bossuet par exemple ».

Quoi d'étonnant à cela ? N'est-ce pas la loi du progrès humain et peut-on se refuser à reconnaître que Dieu donne des aptitudes spéciales à ceux qui ont charge de défendre la vérité et, suivant les intérêts de la morale et de la religion, provoque des efforts en harmonie avec les besoins présents ? »

« Oui la critique scripturaire a fatalement quelque chose de nouveau parce qu'elle procède de données positives, conséquences de constatations archéologiques sérieusement établies, d'indications précises dues à la géographie et à l'histoire mieux connues, du progrès merveilleux réalisé dans l'étude des très anciennes langues orientales d'Egypte, de Chaldée, d'Assyrie, etc. Mais cette nouveauté n'a rien d'effrayant pour quiconque est jeune et croyant ». (E. Le Camus, *Fausse exégèse et mauvaise Théologie*, p. 5 et 6).

Ainsi l'a pensé le pape Léon XIII, quand il a institué à Rome « la Commission permanente des Etudes Bibliques », ouverte aux savants du monde entier.

qui reste acquis et l'on peut dire sans exagération que par suite de cette tout autre connaissance du monde (constituée de l'univers, hist. antique des civilisations, de l'homme lui-même) la face de la science est renouvelée. Le devoir pour chacun est de poursuivre une telle œuvre. C'est par des études du même ordre et des résultats de plus en plus satisfaisants que les imperfections actuelles seront atténuées.

Ce dogme de l'inspiration de la Bible, dans la totalité de sa rédaction, a certainement besoin d'être abordé et clairement défini, et il faut savoir gré, sans doute, au Souverain-Pontife d'avoir compris que pour sortir de difficultés sans cesse renaissantes, il importait de consulter les exégètes sur les affaires d'exégèse, comme on consulte les médecins quand il s'agit de maladies.

N'est-il pas, en effet, d'une sagesse élémentaire d'étudier à fond une question délicate avant de la résoudre et de porter sur elle un jugement définitif ?

« En ce faisant, dirai-je avec un savant contemporain, ce Pape a existé pour le service de l'Église. « Son service a été glorieux et bon » (1).

J'entends autour de moi quelques esprits frondeurs faire bon marché et d'avance des travaux de cette Commission qu'ils assimilent sans plus aux nombreuses Commissions d'enquête dont la presse quotidienne signale les trop fréquents avortements dans notre monde politique.

Je ne m'associe pas à leur manière de voir, et sans me dissimuler le moins du monde les nombreux obstacles que ladite Commission est appelée à rencontrer sur sa route, j'estime qu'il convient plutôt de l'encourager et s'efforcer individuellement de lui venir en aide. Elle n'est pas d'ailleurs pressée de conclure d'une manière définitive et le provisoire dûment acquis sera bien réellement acquis.

Ne perdons pas de vue, en effet, que les résultats des découvertes contemporaines sont tous les jours grandissants et nous obligent à modifier certaines de nos vues et à refaire en partie la trame de l'his-

(1) *L'Évangile et l'Église*, p. 120.

toire. Qui aurait osé espérer, par exemple, que tel passage, si contesté par une certaine école, sur l'invasion des très anciens Persans ou Élamites (Genèse, XIV), serait un jour sûrement documenté ? Aujourd'hui que nous connaissons Sargon et les Sargonides, ne comprenons - nous pas mieux les raisons de la campagne du roi Assyrien Sennachérib contre Jérusalem ? (Dict., t. 1^{er}, p. 1165-1166).

Mille inscriptions confirment tantôt les récits bibliques, tantôt nous aident à comprendre des textes restés obscurs jusqu'ici. C'est grâce à elles que M. Naville a pu établir la très grande probabilité d'une première émigration en Égypte des Hébreux nomades, antérieure à celle de l'Exode.

J'ai parlé déjà du texte cunéiforme d'Assurbanipal à Ninive, concernant la tradition Chaldéenne sur le paradis terrestre, l'arbre de vie, le déluge.

Je veux aujourd'hui appeler l'attention du lecteur sur la Stèle d'Hammouraby, dont le Dictionnaire de l'abbé Vigouroux a reproduit un remarquable fragment, relatif au mariage chez les Chaldéens (1).

En voyant au Musée du Louvre ce bloc où se trouve gravé le code du roi Chaldéen, « c'est bien « là, me suis - je dit, une de ces tables de pierre, « avec les paroles de la loi, dont il est question « dans l'Exode » (Cap. XXXII, Cap. XXXIV).

C'est, en effet, le mode de publicité des actes officiels, usité à cette époque et, à 800 ans de préexistence, le contenu de la Stèle Chaldéenne nous rappelle sensiblement les prescriptions législatives gravées, elles aussi, sur la pierre du Sinai.

Il faut en lire le détail dans le savant article que

(1) *Dict.*, t. IV, p. 336 et suiv., t. III, p. 1.247 et suiv. *Daniel*.

lui consacre dans le Dictionnaire, M. H. Lesêtre. Toujours est-il que l'influence de la législation Chaldéenne sur les Hébreux est actuellement indéniable et que ces lois, antérieures à Moïse de plusieurs siècles, étaient sûrement connues et observées par les ancêtres d'Abraham et Abraham lui-même, originaire d'Ur, en Chaldée. Elles ont contribué, pour une forte part, à former le droit coutumier des Israélites, et Moïse, plus tard, n'a eu qu'à les transcrire, en y apportant les modifications exigées par le temps et les circonstances.

Il n'est peut être pas impossible de déterminer la part qui revient à chacun des législateurs Chaldéen ou Hébreu. Mais autrement difficile m'apparaît le problème concernant le rôle de Moïse agissant de son propre mouvement et par lui-même ou sur l'invitation de Dieu. Moins heureux que le chef du Calvinisme, je ne me chargerai pas d'établir le bilan, pardonnez-moi cette expression, des deux éléments divin et humain.

Il résulte de ces communications, que j'abrège à dessein, que la lecture de la Bible et l'interprétation des textes qui en constituent la trame ne sauraient, en maints passages, rappeler à leur sujet la manière de voir de nos aïeux.

Un Maître ayant autorité a dit de nos jours : « Qu'il ne faudrait pas assimiler ces livres aux livres ordinaires, que par beaucoup de côtés ils sont obscurs et difficiles, et qu'il convient de les lire avec un esprit docile, respectueux, attentif ». Je souscris volontiers à cette invitation et je crois vraiment très sage, devant des contradictions encore irréductibles, de ne pas nous hâter de conclure, mais plutôt de suspendre tout jugement.

Ces réserves faites, serai-je taxé d'imprudence si je redis qu'il importe, quand il s'agit de l'interprétation des textes discutés, de les aborder de près, sans parti pris d'avance, et d'apporter à leur analyse la même méthode, les mêmes procédés que nous apportons à l'examen des autres documents historiques et de tout ce qui forme le domaine des connaissances humaines ?

Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes en présence d'une œuvre humaine, et que quelle que soit ici la nature de l'intervention divine invoquée, la rédaction des Livres Saints, ainsi que les opinions religieuses diverses, auxquelles leur interprétation a donné lieu depuis plus de 2.000 ans, sont au fond des produits purement humains.

Mais, m'objectera-t-on, avec cette façon d'envisager les choses, que deviennent les enseignements de la tradition chrétienne ?

Question grave, sans doute, mais dont il ne faudrait pas exagérer la portée... Ici, comme partout, il s'agit de bien préciser les termes et d'aborder résolument la poursuite d'une solution qui ne me paraît pas impossible... Je le dis d'avance.

« La tradition et la raison, loin de lutter ensemble
« et de s'exclure comme deux rivales, doivent, au
« contraire, s'entr'aider, se compléter mutuellement
« et se donner la main comme deux alliées... Parfois
« nos traditionnalistes en viennent à compromettre
« la cause même qu'ils veulent servir, celle de la
« Religion. Ils lui portent des coups directs, en
« ôtant à la foi ses motifs de crédibilité dans la rai-
« son qu'ils confisquent (1) ».

On m'accordera bien sans doute que pendant de

(1) *Une Page de philosophie chrétienne, passim.*, par l'Abbé A. Rouvier, Paris, 1863.

longs siècles une science incomplète, émaillée d'erreurs sans nombre, par suite d'une négligence trop réelle des faits d'expérience et manque d'observation suffisante, mal défendue par une érudition trop superficielle, sans méthode critique, a suffi au plus grand nombre...

Les âmes, il faut bien le reconnaître, entraînées le plus souvent par un goût naturel de vaines subtilités dialectiques, n'apprenaient pas à observer par elles-mêmes, se déliaient de leur propre raison, et, soit par impuissance réelle, habitude moutonnière ou paresse innée, se trouvaient pleinement satisfaites de croire *in verba magistri*.

Il en a été ainsi pour la philosophie par exemple et pour les sciences physiques et mathématiques dont le Grand Maître (j'allais dire l'oracle), a été jusqu'au xvi^e siècle, Aristote.

J'en dirai de même des sciences astronomiques et cosmographiques avec Aristote encore, Hipparque, Ptolémée d'Alexandrie et son système.

Et s'il faut parler de médecine et des sciences qui en constituent les solides états comme l'anatomie, la physiologie par exemple, sans faire appel aux sciences naturelles pour l'instant, je me crois autorisé à affirmer qu'Hippocrate, Celse, Galien, bien qu'ils n'aient jamais disséqué, sauf quelques rares singes, sont restés les oracles indiscutés de la science médicale, jusqu'à l'école Arabe de Salerne au xi^e siècle et plus écoutés encore que celle-ci, jusqu'à la Renaissance.

Je me demande, non sans quelque anxiété, comment pendant tant de siècles, nos Maîtres anciens, dépourvus de connaissances anatomiques et autres concernant la structure et le jeu des organes, ont pu raisonner des grandes fonctions vitales.

Il a fallu les travaux de Vésale, de Riolan, de Glisson et autres, la découverte de la circulation du sang par Harvey et plus tard le génie des Lavoisier, des Magendie, des Pasteur, pour sortir l'art de l'ornière où il avait traîné pendant mil neuf cents ans et l'élever au point où nous le voyons actuellement.

En preuve de ce que j'avance ici il m'est difficile de résister au désir de communiquer ce qui s'est passé en décembre 1675 à Montpellier, ville très en renom, nous le savons tous, pour son antique faculté de médecine, gardienne des vieilles traditions.

Le philosophe anglais Locke grand ami de Sydenham et de Newton et qui fut médecin à ses heures, se trouvait à cette date dans nos contrées autant à cause de la douceur du climat — Locke était poitrinaire — que pour profiter des lumières de la célèbre École et principalement des leçons du professeur Barbeyrac.

Dans un récit humoristique du cérémonial de la réception au doctorat, notre étudiant anglais raconte par le menu la grande procession des docteurs en robes rouges avec des toques noires, dix violons jouant des airs de Lulli...

A un moment donné le professeur Président s'assied, il fait signe aux violons de se taire, se lève ensuite, prend la parole et commence son discours par l'éloge de ses confrères. Chemin faisant il rend hommage aux anciens, rappelle à ses auditeurs les enseignements du passé et, fidèle aux traditions, termine sa harangue par une diatribe en règle contre les innovations récentes et par exemple la circulation du sang...

On applaudit. Il se rassied, les violons recommencent etc. .

Je glisse sur la réponse du récipiendaire, sur l'affirmation de son respect pour les leçons de ses maîtres et les compliments qu'il prodigue à tout ce monde-là. Encore les violons !...

Vous le voyez, Lecteurs, les Grands Maîtres anciens, Grecs ou Romains, n'ont eu guère que des admirateurs serviles. Leur science était tenue pour infaillible. On se serait bien gardé de les contredire en quoi que ce soit.

N'en a-t-il pas été de même au sujet de l'autorité attachée à ce qu'on est convenu d'appeler la tradition ? oui sans doute.

Au fond, qu'est-ce que c'est que la tradition ?

On répond : « C'est le résumé des croyances, des « vérités reçues et acceptées comme telles, de temps « immémorial et par une succession de témoignages « transmis de génération en génération jusqu'à nos « jours ».

Reste à justifier le bien fondé de cette tradition et à établir sur quels documents authentiques, sur quels textes précis elle s'appuie.

Possédait-elle en effet, une base sérieuse, indiscutable ?.....

Lorsqu'on aborde ce problème de la tradition presque synonyme, pour d'aucuns, de la foi, en tous cas l'une de ses sources et la première en date, il faut avoir présent à l'esprit que ce bouclier inviolable des acquisitions du passé, n'a eu force de loi, si je puis ainsi parler, que bien des années après les jours apostoliques (1).

Du vivant même des apôtres, chez eux et autour

(1) Je ne parle pas de ce qui concerne l'Ancien Testament et a dessein je néglige les enseignements de la synagogue sur son compte.

d'eux, il est facile de se rendre compte que l'enseignement nouveau et la personnalité même du Maître n'étaient pas compris par tous de la même façon... Et au lendemain de la Pentecôte, après leur séparation et surtout après la prédication de Saint Paul, bien des divisions ont éclaté parmi eux!... Jusqu'où allaient ces divergences? Ce n'est pas le cas de l'examiner ici.

Ce qui n'est pas contestable, c'est que pendant longtemps la tradition est restée purement orale, partant imprécise et contingente et que ce n'est que beaucoup plus tard, après la mise à l'écart des écrits apocryphes au iv^e et v^e siècles, qu'elle a pris définitivement corps dans l'Église.

Mais si j'interroge les premières réunions fondées autour des apôtres, si je consulte les Docteurs et Pères des trois premiers siècles de l'Église sur les récits de Moïse, les interprétations des prophéties, certains points d'histoire et telles ou telles données de nos évangiles, je me trouve en face de dissidences inconciliables.

Que sera-ce, si, au cours des âges subséquents, j'interroge les diverses églises d'Asie, d'Afrique ou d'Europe, sans parler des innombrables sectes hérétiques qui se sont continuées au sein de l'Église primitive jusqu'à nos jours?

En présence de tant d'opinions, aussi différentes dans le fond que dans la forme, je n'irai pas jusqu'à dire avec un de mes correspondants irrévérencieux, que c'est comme à la Cour du Roi *P... haut...* Mais en réalité, avec la libre lecture du texte sacré, conformément aux enseignements de nombre de chapelles protestantes on glisse facilement en fait d'in-

interprétation dans une véritable anarchie : « *tot capita tot sensus* » (1).

On comprend dès lors et bien vite que pour bon nombre d'esprits positifs la tradition, telle qu'on nous la présente, soit envisagée comme dénuée de consistance et en tous cas n'offre rien d'absolument certain.

C'est qu'en effet la transmission verbale est trop peu sûre, par elle-même, nous le savons tous, et quand aux documents de la littérature chrétienne primitive, on ne saurait, nonobstant les plus respectables témoignages, se dispenser de les soumettre à la critique impartiale d'où relèvent tous les produits humains.

Actuellement la méthode d'observation et d'expérience prime tout dans l'étude de la nature et la méthode critique a conquis tout le domaine de la philosophie comme celui de l'Histoire, sans en excepter l'Histoire Religieuse.

« Les découvertes modernes nous obligent à modifier certaines de nos vues, à faire rentrer plus exactement dans la trame générale un certain

(1) A mon sens — et je ne suis pas seul de cet avis — la doctrine chrétienne à l'état de germe dans l'Evangile, ne pouvait se développer, se réaliser pour ainsi dire et conquérir le monde qu'en créant une société chrétienne avec ses formes propres d'organisation et de pensée dirigeante, c'est-à-dire une Eglise, un sacerdoce, des dogmes, des sacrements et un culte...

Naturellement, comme l'Eglise, ces dogmes, ce culte se transforment au cours des âges avec l'évolution de la société, de la science, de la pensée humaine. Ils sont, si l'on peut dire, la forme corporelle et intellectuelle changeante, qui enveloppe la vérité et la doctrine chrétienne fondamentales ; ils participent nécessairement à la relativité, à l'imperfection de toutes les choses humaines ! Mais l'Eglise catholique représente, à travers l'histoire, le développement logique, organique, légitime du christianisme primitif...

Comment ne pas être de cet avis avec ceux qui l'émettent ?
Revue historique, mars et avril 1903).

« nombre d'événements et par exemple. l'histoire
« des prophètes ».

J'irai jusqu'à dire que dans l'interprétation de ces antiques documents un travail d'adaptation à nos conceptions contemporaines, aux connaissances modernes, aux événements accomplis s'impose à celui qui veut garder la foi.

Voilà pourquoi, je ne crains pas de le dire, en bonne compagnie d'ailleurs, « quand des décou-
« tes nouvelles en archéologie, des explications plus
« savantes en linguistique, des recherches plus
« approfondies en histoire apporteront des lumières
« plus complètes, notre science se montrera jalouse
« de les utiliser » (1).

Et pourquoi en serait-il autrement ?

Un fait s'impose, à l'heure actuelle, c'est que par suite de cette plus exacte connaissance des lois qui régissent l'univers et une possession plus complète du passé, les grands problèmes philosophiques et religieux se trouvent fatalement posés en termes nouveaux.

Tout ici est en mouvement, comme partout du reste, et il semble bien qu'en conséquence de cette évolution de l'esprit humain, la conception religieuse de cette vie, de l'homme, du monde a besoin de s'accorder avec les acquisitions scientifiques sur ces mêmes objets, d'où la conclusion qu'il faut à tout prix une entente entre la foi et la science.

Or, avec du bon vouloir de part et d'autre, à l'exclusion d'idées préconçues et avec le désir sincère de poursuivre le bien des âmes et le triomphe de la vérité, on doit espérer atteindre ce résultat.

(1) Mgr Le Camus, *Fausse exégèse*, p. 10.

Me tromperai-je ? Laissez-moi dire ici toute ma pensée : la doctrine catholique n'est pas, ne peut pas être en contradiction avec les idées et les découvertes modernes. Il ne saurait exister d'incompatibilité entre les sentiments religieux et les revendications les plus légitimes. En effet, le principe catholique bien compris, en vertu de son inépuisable fécondité, doit s'adapter à toutes les formes du progrès humain.

Consultons plutôt l'histoire :

« Il n'est rien ici-bas de libre, de juste, de vrai que
« l'Eglise du Christ n'encourage et ne protège... Or,
« la science ne saurait être un péril pour la vérité.
« Il m'a toujours semblé que l'Eglise doit séduire
« les intelligences d'élite par le prestige de la science
« unie aux grandes vérités philosophiques, autant
« qu'elle doit s'attacher les classes pauvres et labo-
« rieuses par l'immense supériorité des biens so-
« ciaux. » (Paul Lapeyre).

La Religion bien comprise est de tous les temps et de tous les pays. C'est au fond l'union des hommes entr'eux et avec Dieu, sur le principe de la justice. C'est là la Religion absolue, nécessaire. Loin de nous donc l'injustice, c'est-à-dire le suranné, le barbare, l'erreur !

De nos jours le chrétien, comme tout homme du reste, se doit à lui-même d'appuyer ses croyances sur la connaissance exacte, rigoureuse, complète (autant que faire se peut) des principes qui ont caractérisé à l'origine la religion naturelle primitive. Mais avec les progrès de la science, avec les découvertes de tous les jours et les constatations qui le rapprochent sans cesse un peu plus de la vérité, il a le droit et le devoir de modifier sa manière d'être en même

temps que se modifient ses croyances premières. Je ne sais plus qui a dit qu'immuable ne veut pas dire immobile. Aux yeux de celui-là une sorte d'évolution dogmatique s'impose.

Celle-ci n'a t-elle pas existé depuis l'origine du christianisme ? Qui voudrait soutenir le contraire ? Ne perdons pas de vue qu'aux yeux de ces âmes éprises d'idéal, ces transformations désirées, toutes corporelles en quelque sorte, n'atteignent en rien la vérité et la doctrine fondamentale chrétiennes bien comprises. Et d'autre part elles sauvegarderaient l'indépendance de l'individu, de la famille, de la société moderne, leur dignité, leur responsabilité.

Il s'agit seulement de ne pas immobiliser les âmes dans la contemplation de formules anciennes, mais plutôt d'interpréter celles-ci dans le sens d'une foi plus haute, d'une compréhension plus étendue et plus active.

Qui oserait s'en plaindre ?

La doctrine chrétienne, qui a pour but la conquête des âmes, ne doit-elle pas, en créant une véritable société morale, se développer en harmonie avec les aspirations, les besoins, les connaissances des générations existantes ?

On peut dire d'elle, comme du gouvernement, que sa raison d'être, sa justification sont dans le bien du plus grand nombre. Élite dirigeante, elle doit être au service de la masse dirigée.

J'estime, en effet, que le Christianisme, né au lendemain du départ de son Fondateur, ne saurait, à la suite des siècles et conséquemment à la marche de l'humanité, s'attarder comme figé dans une sorte de paralysie constitutionnelle.

A quoi servirait du reste la contemplation stérile des choses du passé ? regrets superflus ! Le monde va de l'avant et pareil aux fleuves, ne revient jamais sur ses pas, ne remonte pas à son origine.

« Laissons donc de côté, pour un temps, les ravissements du mysticisme, les rêves de la poésie, les jeux fantaisistes de l'abstraction métaphysique et tenons-nous en à la connaissance précise de l'âme, à sa vie intime, à l'autorité de la raison, à la voix de la conscience ». (Em. Gebhard, disc. de récept. à l'Académie).

J'ajoute « qu'il faut ici, comme partout, être de son temps et ce serait faire acte de réaction ridicule et coupable que de regarder sans trêve en arrière et faire table rase des conquêtes modernes, d'ignorer systématiquement les géniales acquisitions de nos œuvres contemporaines.

Quel que soit notre respect des enseignements du passé, des traditions ancestrales, il ne nous est pas permis de fermer les yeux devant les changements qui se produisent en ce qui est philosophique et libéral, de nous montrer réfractaires aux accroissements progressifs et naturels dans le domaine des connaissances humaines, » d'être en quelque sorte des opposants irréductibles du progrès, lequel cependant est voulu de Dieu et béni dans ses résultats ».

Laissez-moi, en terminant, étayer ma façon de penser, en ces graves problèmes, de l'opinion d'un maître vénéré. « Il y a toujours eu dans l'Eglise une grande liberté de discussion, un flux et reflux d'opinions opposées. L'invasion de la critique dans les études bibliques effraie à tort. Elle n'est pas plus dangereuse en soi que ne le fut au Moyen-

« Age l'introduction de la philosophie d'Aristote.
 « C'est ici comme autrefois la raison cherchant par
 « tous les moyens à justifier la foi. Or tout cela est
 « dans la nature des choses, dans les tendances de
 « l'esprit humain. »

« Le monde, a dit un penseur, se partage entre
 « autoritaires et raisonneurs... Les uns qui n'étu-
 « dient la Bible qu'à genoux et n'y voient que la
 « pensée divine sans mélange humain. Les autres
 « qui pensent que ce livre, si divin qu'il soit, n'é-
 « chappe pas complètement aux conditions de com-
 « position d'un livre humain, qui, tout en étudiant
 « aussi la Bible à genoux, se demandent si l'on peut
 « y reconnaître des traces d'imperfections acciden-
 « telles (1).

« Ceux-ci veulent conserver à la critique, à la
 « raison, leurs droits et par une large interpré-
 « tation, ouvrir le sanctuaire à la pensée moderne.
 « D'autres voudraient s'en tenir au vieux système
 « qui a stérilisé, pendant trop longtemps, il faut le
 « confesser sans hésitation, la pensée et la science
 « des catholiques, sur les questions d'exégèse bi-
 « blique (2) ».

Soyons sans inquiétude : le temps à venir fera son œuvre et avec lui l'agitation tombera. Tout « se tassera et se retrouvera un jour en ordre, conformément à la volonté divine. » En attendant cet heureux dénouement, restons en tous, tant que nous sommes, à l'application effective du vieux dicton :

*In certis unitas, in dubiis libertas, in omnibus cha-
 ritas !...*

(à suivre)

E. MAZEL.

(1) Jacquier, ch. VII.

(2) G. Monod; *Revue historique*, p. 346.

L'ÉTE

(SUR LA CÔTE D'AZUR)

Saison des épis d'or, des jours étincelans,
De la vie au grand air, du repos sous l'ombrage,
Si j'ai trouvé, parfois, tes rayons trop brûlans,
Quand je vois nos enfans s'ébattre sur la plage,
Au sortir des flots bleus, je bénis ton ardeur.
Tu sembles revêtir, d'une main tutélaire,
Leurs membres refroidis ; tu leur rends la vigueur,
En complétant l'effet d'un bain très salulaire.
Puis, nous allons aux champs, où, sur les verts côteaux,
Tu mûris le raisin, prépares la vendange :
Le vigneron te doit l'honneur de ses caveaux,
Comme le moissonneur les trésors de sa grange.
Le pauvre a du travail, le riche, des loisirs ;
Mais tous bénissent Dieu, pour ta belle lumière,
Propice au dur labeur, aux innocens plaisirs.
Enfin, symbolisant de l'humaine carrière
La période active et les vaillans concours,
Tu dis au paresseux, qui dort sous la feuillée :
« Ami, je vais finir... profite des longs jours,
« Si tu ne veux avoir une triste veillée ! »

EVER.

PAUL GUIRAUD⁽¹⁾

Avant d'écrire *Pom-Prime*, l'écrivain dont le nom s'offre en tête de ces lignes avait signé sept volumes parus qui attestaient déjà la fécondité de son labeur et la persévérance de son effort. Ils ont valu, depuis longtemps, à M. Paul Guiraud une renommée discrète et choisie. L'une de ces œuvres, *Sa Femme*, fut couronnée par l'Académie française. (Prix de Jouy). On sait, d'autre part, que Zola et Daudet furent, à la Société des Gens de Lettres, les parrains de l'auteur.

La tentative était ingénue d'affronter l'usure de l'adultère, mais la pensée généreuse de l'observateur lui permit d'y découvrir une émotion neuve. Le lecteur eut la surprise d'une « note largement humaine ». En chaque récit, un drame unique s'impose : un homme aime une femme et souffre par elle.

Dans les livres qui précédèrent *Sa Femme*, nous découvrons en marche le souci du romancier. *Jacques Gendrey*, *Le Caporal Grandrigny*, *La vocation de Lolo*, *La Conversion de Gaston Ferney* exposent des crises passionnelles. Le conflit des sexes a particulièrement tenté M. Paul Guiraud. Ses personnages significatifs donnent, par leur histoire douloureuse, un enseignement : le mari qui pardonne à l'épouse adultère n'est point méprisable ; il n'est qu'un homme semblable à la majorité des hommes. Jacques Gendrey, Jérôme Brochard, Claude Delarche renouvellent notre sentiment sur

(1) LE CAPORAL GRANDRIGNY, roman militaire, 2^e édition, 1 vol. Paul Ollendurf.

JACQUES GENDREY, comédie en trois actes, 1 vol.

COMMENT ON DEVIENT DUCHESSE. Dentu, éditeur, 1 vol. (épuisé).

LA VOCATION DE LOLO, 2^e mille, Charpentier et Fasquelle, éditeur, 1 vol.

SA FEMME, ouvrage couronné par l'Académie française, 2^e mille, E. Flammarion, éditeur, 1 vol.

LA CONVERSION DE GASTON FERNEY, roman spirite, 2^e mille. E. Flammarion éditeur, 1 vol.

MAÎTRE CLAUDE DELARCHE, AVOCAT, 2^e mille, Paul Ollendorf, éditeur, 1 vol.

la misère maritale. Il émane d'elles comme une exaltation de la tendresse masculine et ce trait dominant apparente tous les livres de M. Paul Guiraud. La variété des milieux, la diversité de la facture, les nuances de l'invention, la rareté ou l'abondance des péripéties, différencient les œuvres, sans atténuer leur unité inspiratrice. Nous devons au moraliste une conception rectifiée, plus juste et plus affectueuse de l'époux méconnu. Ayant cherché un point particulier sur lequel l'opinion pût être reprise, le romancier le trouva dans le préjugé qui tare l'honnête homme généreux envers l'épouse indigne. Brochard cède à la passion instinctive, Delarche au devoir réfléchi, et tous deux, après des luttes intimes qui sont le plaidoyer de leur résignation, consentent ou plutôt sollicitent de revivre.

Près de ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr...

Ce dénouement est présenté dans une intention charitable. M. Paul Guiraud expose avec simplicité qu'un homme n'est peut-être pas indigne d'estime pour avoir égaré son affection. Les malchanceux peuvent répéter avec Perdican : « On est « souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux, mais on aime ». Cet aveu, sur des lèvres fidèles à l'unique serment conjugal, apparaît touchant et noble. Certes, la bonté du mari n'est point revêtue d'héroïsme, et pourtant l'amoureuse faiblesse qui dicte leur clémence garde une sincère et haute grandeur.

Celui qui conta ces aventures d'âme eut, au début de sa tentative d'écrivain, le désir strict de transcrire des heures de réalité quotidienne. Peu à peu, presque à son insu la préoccupation morale capta l'observateur, mais elle n'avait pas déterminé sa vocation littéraire. En effet, dès *Le Caporal Gaudrigny*, nous sommes frappés du pouvoir de vision, à la fois exact et chaleureux, que révèle cette tragédie de caserne. Il y a dans ce roman de mœurs militaires, une saveur de sève, un aspect de musculature et comme une allure de fougue qui font la séduction de sa jeunesse. Ce livre présente déjà deux procédés d'art qu'un essayiste contemporain rattache à l'esthétique réaliste et formule ainsi : « 1° importance extrême donnée à la description ; 2° préférence donnée au personnage moyen sur le personnage héroïque ». Ces deux procédés se corroborent. L'influence du milieu s'exercera davantage sur l'être ordinaire que sur l'être supérieur. Le personnage moyen, plus que le personnage héroïque, sera fortement impressionné par le décor et par les habitudes collectives. D'autre part, le choix du personnage moyen est motivé par sa valeur représentative. Il offre, en effet, l'effigie d'une humanité courante et non d'une élite ou d'une catégorie exceptionnelle. *Le caporal Grandrigny*, *La vocation de Lolo*, *La conversion de Gaston Ferney* peignent des

milieux agissants. Même dans les œuvres à thèse, *Sa Femme* et *Me Claude Delarche*, nous retrouvons d'innombrables coins de province, — paysages de banlieue, intérieurs d'intimité bourgeoise, — qui complètent, en la reflétant, la psychologie des individus. Ceux-ci synthétisent des ménages modernes, composés d'êtres dont l'affectuosité apparaît inégale, mais qui révèlent une équivalente médiocrité d'aspirations. Ils n'ont point de forte vie intérieure. Ils laissent voir le désarroi de leurs âmes.

Sincères ou déloyaux, ils n'ont ni rudesse impérieuse, ni énergie éminente. D'ailleurs, si M. Paul Guiraud n'a point dessiné de figures surhumaines, ni décrit quelques sites rares, il a nettement affirmé son intention de proscrire toute singularité dans l'objet comme dans la facture de ses études. Et il a repris deux formules essentielles énoncées par Maupassant : « ... Le romancier qui prétend nous donner « une image exacte de la vie doit éviter avec soin tout enchaînement qui paraîtrait exceptionnel... il prendra son ou ses personnages jusqu'à une certaine période de leur existence et les conduira, par des transactions naturelles, jusqu'à la période suivante... »

Sous cette inspiration, M. Paul Guiraud a fixé des « moments intenses » précédés et suivis de jours paisibles et il a maintenu aux événements le caractère de normalité qu'il affecte aux personnages.

L'effacement, l'aspect de banalité, imposés par l'observateur aux individus comme aux destinées, posent sur les uns et sur les autres une tristesse morne. Les hommes, impatients et indécis, les femmes, irréfléchies, sans remords, laissent une impression déprimante. Nous sommes amenés à sentir auprès de ces êtres affolés, comme un aveu de faillite sentimentale, résultante caractéristique des littératures d'observation. Nous mesurons, dans une vie particulière, l'écart de ce que nous voudrions être par rapport à ce que nous sommes. Les événements se jouent de nous et brisent la vue d'ensemble de nos sorts. Ils obscurcissent le sens de la vie en faisant démentir les projets de la veille par les actes du lendemain. Grandrigny, Laure Trinquier, Romain Salbris, Rochard et Delarche se révèlent dans leurs incertitudes et dans leurs accablements. M. Paul Bourget a dit de Tourgueneff que « la matière habituelle de ses récits est l'histoire de l'avortement d'une espérance » et que « nul n'excelle davantage à tirer un effet d'irrésistible tristesse du contraste entre l'illusion qui s'évanouit et de la réalité qui s'impose ». On retrouverait, dans une mesure décente, cette sensation âprement mélancolique auprès des êtres désemparés dont M. Paul Guiraud comprit l'aveuglement pitoyable, oui, pitoyable, car l'observateur s'émut à le peindre. L'écrivain qui nous occupe appartient, lui aussi, au groupe des pessimistes tendres, et,

par ce dernier trait, il se sépare des grands réalistes, ses maîtres, et en particulier de Maupassant qui lui est si cher...

Ce romancier fidèle à la terre natale n'est pas le révélateur intentionnel d'une province. Il n'eut point le dessein de localiser son observation. La Provence et le Languedoc ne sont point ses spécialités de pathologiste méridional. Mais la concordance de certaines « vues », la description topographique adéquate à des réalités vérifiables, obligent à constater la hantise de la cité familière dans la vision du romancier. De là, le charme de ces promenades et intérieurs dont l'évocation surgit comme à l'appel affectueux d'une mémoire filiale. Et pour une catégorie de lecteurs indigènes, l'attrait d'une « reconnaissance » cordiale attache aux aspects de la petite patrie. Déjà, *Le Caporal Graudrigny* affirmait ce don « enregistreur » qui avait permis d'étayer la fidélité des souvenirs sur de brefs séjours à Toulon. Mais c'est surtout dans *La vocation de Lolo*, *Sa Femme* et *M^e Claude Declarehe* que nous retrouvons, sous la fantaisie des vocables, l'exactitude minutieuse qui précise la cité gallo-romaine.

Toutefois l'image extérieure des choses est seule à conquérir l'observateur. Le contact habituel des êtres ne l'entraîne point à les transporter dans son œuvre. Ses personnages n'ont aucune parenté immédiate avec les passants de son entourage. Les caractères qu'il étudie ne sauraient être rapprochés étroitement de ceux qu'il rencontre. Et M. Paul Guiraud a ainsi dédaigné des motifs de succès qui ne lui étaient pas indispensables ..

Il y a bientôt près de quinze ans, M. Brunetière, esquisant le roman de l'avenir, formulait que celui-ci combattrait « l'absurdité du préjugé, l'injustice de la coutume. Les pro-
« blèmes de toutes sortes, dit-il, qui sont comme engagés
« dans la vie même, tant de questions que nous résolvons.
« que nous tranchons, du moins, dès que nous agissons et
« rien qu'en agissant, toutes ces difficultés qui nous font
« hésiter tous les jours sur la valeur de nos actes, voilà les
« sujets que traitera le roman de demain... » L'œuvre de M. Paul Guiraud, par les tendances de son évolution dernière, réalise les vues prophétiques de M. Brunetière. Depuis que tant d'âmes sont semblables à des « cathédrales désaffectées », le théâtre et le roman affichent un souci de direction spirituelle. La foule, inapte au recueillement, sans loisir ou sans volonté pour vaincre ses instincts, demande la décision libératrice à qui médite pour lui. « Le moraliste est comme
« le médecin qui lave et panse une plaie ». Cette définition, d'un commentateur de Dumas fils, exprime le devoir essentiel que M. Camille Mauclair a formulé naguère avec son lyrisme altier : « La conscience va devenir le fief des lettres futures ». Et, lassé par les incertitudes de l'esprit, le cœur pressent

qu'il lui appartient désormais d'inspirer la conscience. Gendrey, Brochard, Delarche vivent et agissent sous la poussée de ce pressentiment.

Il y a quelques mois, à l'occasion du *Mannequin d'Osier* transporté du livre au théâtre, M. Marcel Prévost étudiait l'adultère considéré comme motif psychologique et il constatait que l'étude de la douleur, dans la crise conjugale, a remplacé celle du plaisir : « Le délit est traité avec gravité. Pi-
« toyable, ce mari, naguère ridicule, intéresse par sa seule
« souffrance, une place de personnage sympathique est à
« prendre dans le répertoire contemporain. Le mari trompé,
« et qui souffre, la guette... »

Cette indication de M. Marcel Prévost précise la portée de l'œuvre qui nous intéresse et la situe à son rang parmi la production contemporaine. Il est difficile de ne pas être frappé d'une rencontre d'opinions par laquelle M. Paul Guiraud, auteur dramatique et romancier, peut justifier son dessein de moraliste. Cette attitude involontaire échue à un modeste écrivain. — provincial parisiennant, — montre combien celui-ci eut l'intuition précoce des tendances romanesques. Cet observateur se trouve donc placé parmi les plus compréhensifs de ceux qui demandèrent à la « conscience » à la fois dignité de leur effort et la source de leur inspiration.

PHÆBUS JOUVE.

LES LIVRES

Les mensonges du caractère, par F. Paulhan, Alcan 1905.

« Rien n'est sincère en nous ; du moins rien n'y est tout à fait sincère ». Et c'est à l'analyse délicate de ces demi-sincérités et demi-simulations qu'est consacrée le nouveau livre de notre compatriote. Aucun sujet ne pouvait lui être plus favorable. M. Paulhan apporte dans la notation psychologique de merveilleuses qualités de finesse subtile et profonde ; or il en faut pour débrouiller l'écheveau de nos innombrables petites capitulations morales. Nous sommes rarement ce que nous semblons être. Que de personnages froids et taciturnes, qu'on croit hautains, et qui ne sont que timides ! Que de poltrons qui chantent dans les ténèbres, et que de gens à grosse canne qui parlent d'une voix douce ! Il faut lire le livre d'un bout à l'autre pour apprécier la richesse de ses aperçus ; j'en ai cité la première ligne ; j'en veux citer la dernière : « A certains égards la simulation elle-même est simulée ». On voit que la croupe se recourbe en replis tortueux. Le cou de la tourterelle est de nuances moins changeantes que notre pauvre conscience. Ah les dignes orateurs politiques qui, après une tournée de Marseillaise, affirment leur sincérité une et indivisible ! Ne nous moquons pas trop d'eux, pourtant. Le rôle de l'illusion dans le monde est immense. Tarde l'a mis souvent en lumière ; il n'a eu que le tort de l'appeler un peu trop crûment, *mensonge* comme M. Paulhan ; c'est un mot de moraliste plus que de psychologue. M. Jules de Gaultier avait proposé *bovarysme*, le mot ne me semble pas heureux non plus, il est trop spécial, trop littérature, trop 1860 ; je préférerais encore *donquichottisme* qui a son

bon côté comme son mauvais. Mais pourquoi ne pas garder le mot *illusion* ? Alors les mensonges du caractère deviendront des illusions, sources d'excellentes choses, et ainsi seront réhabilitées la douceur des voix des gens porteurs de grosses cannes et la hauteur arrogante de ton des promeneurs isolés nocturnes.

*
* *

Le clergé français et le Concordat, par le Baron de Mandat-Grancey. — Perrin 1905.

Les personnes qui auront pris intérêt à parcourir l'Enquête de M. Charriault « Après la Séparation » dont je rendais compte ici, en prendront un plus grand encore à lire le livre de M. de Mandat-Grancey ; c'est l'étude approfondie d'un homme de sens et d'esprit, qui tout étant de cœur avec le clergé français, ne cache pas la préférence que lui semble mériter les clergés anglais, américain et allemand, qu'il connaît aussi bien.

Son opinion donne à réfléchir. M. de Mandat-Grancey, ancien officier de marine, croit que dans une armée, le succès dépend avant-tout de l'état-major, et que le marasme dans lequel végète l'Eglise de France depuis une génération ne doit être attribué qu'à la faiblesse des évêques choisis habilement et intentionnellement par la Direction des cultes. « Supposez, dit-il, les prêtres au pouvoir et ayant le droit de nommer les Vénérables des loges maçonniques, croyez-vous qu'ils ne feront pas choix de ce qu'il y a de pis dans le personnel de leurs adversaires ? » Aussi voit-il d'un œil confiant l'abrogation du Concordat. La suppression du budget des cultes, l'obligation gênante de faire face brusquement à une foule de dépenses nouvelles sera compensée, et au centuple, par la liberté ; à condition, ajoute-t-il, qu'on ne substitue pas à la bureaucratie d'Etat actuelle, une autre bureaucratie qui, par exemple, placerait à l'étranger le milliard qu'on demanderait aux fidèles et servirait aux prêtres redevenus fonctionnaires de fait, leur petit traitement de tout repos.

On peut accepter cet augure. Chaque curé ou chaque

évêque, s'il lui fallait subvenir à ses obligations paroissiales ou diocésaines, serait forcé de se débrouiller, de faire œuvre d'initiative personnelle, et le bien général résulterait de ce grand nombre d'efforts nouveaux.

Je crois notamment que l'auteur a tout à fait raison quand il préfère une organisation très décentralisée. Il faudrait, si non, que chaque commune, du moins que chaque canton eut un petit budget particulier. Du coup un nombre réduit de prêtres pourrait suffire aux besoins du culte. Combien de maigres villages de 2 ou 300 habitants où aujourd'hui se morfond dans l'oisiveté un desservant ! Tout cela changerait. Il y aurait auprès de chaque curé de canton un groupe de vicaires missionnaires qui feraient des tournées dans les paroisses rurales, et le reste du temps, vivraient en demi-communauté, avec d'autres facilités qu'aujourd'hui pour le travail et la prière.

Le problème du recrutement du clergé est très délicat. L'auteur pense qu'il y a trop de grands séminaires, que les études y sont à la fois trop médiocres, trop longues, trop exclusives et trop scolastiques et que la vie y manque de confort, de souplesse et de confiance. Assurément pour avoir des séminaires modèles avec d'excellents professeurs, ce qui coûte cher, il faudrait n'en avoir qu'un (bien moindre nombre) (il n'y en a qu'un seul pour toute l'Irlande) : mais quels sont les diocèses qui se sacrifieront ? Est-ce que Nîmes consentira à envoyer ses néophytes à Montpellier ou même à Avignon ? Le seul moyen d'arriver à quelque chose serait de trancher dans le grand, et de supprimer non pas un séminaire sur deux ou trois, mais neuf sur dix. J'ai esquissé ailleurs une répartition de la France en sept grandes régions. Ce serait à souhait pour le recrutement du clergé ; sept provinces religieuses : la Lyonnaise, la Marseillaise, la Burdigalaise, la Nantaise, la Biturige, la Nancéenne et la Lutétienne. En outre, ces grands séminaires organisés sur un plan tout autre : d'abord une table suffisante, des chambres propres, des salles de bains, liberté d'entrer et de sortir à toute heure du jour ; puis une discipline très légère, une salle de journaux, des conférences laïques, des cours suivis dans les facultés ; enfin comme programme d'études, pas d'excès de philosophie ni

de théologie, par contre plusieurs cours d'économie politique, de droit administratif, d'hygiène pratique, de science industrielle ; pour les hommes de plus de 30 ans qui voudraient se faire prêtres, dispense de l'internat.

Autre problème difficile : l'organisation professionnelle. Avec le régime de la séparation, le fléau de l'avancement perdra beaucoup de son venin, mais on ne pourra pas empêcher que dans telle paroisse, le curé même zélé mourra de faim, et que dans telle autre, le curé même indolent aura un casuel grassouillet. Il faudrait que l'évêque dut prendre l'avis préalable d'un conseil consultatif pour les nominations, et chose plus importante encore ne peut sans un autre avis préalable et conforme, déplacer, en mieux ou en pis, un curé une fois nommé.

Il ne serait pas nécessaire que ce conseil fut élu, les résultats des scrutins sont peu encourageants ; on pourrait se contenter, par exemple, de 3 prêtres désignés par l'évêque pour une période fixe, de 3 prêtres tirés au sort parmi leurs confrères, et de 3 prêtres choisis par les uns et par les autres.

Devrait-il y avoir des laïques dans ces conseils diocésains ? Encore un problème délicat. Je crois qu'il serait de l'intérêt bien entendu du clergé de faire appel le plus largement et le plus confiant possible aux laïques ; l'homme d'Eglise est souvent mal habile à administrer. M. de Mandat-Grancey donne de curieux exemples de ce défaut. A ceci on objecterait qu'il referait vite son apprentissage et reviendrait ce qu'il était avant 1789, un corps d'administrateurs d'élite. Aussi n'est-ce pas tant à ce point de vue de bonnes finances qu'à celui de largeur et concorde d'esprit que je me mettrais pour souhaiter que dans toute association cultuelle, même dans tout conseil diocésain ou régional, il y ait quelques laïques. Par exemple, pourquoi les 9 prêtres dont j'ai parlé, et qui surveilleraient les nominations paroissiales, ne s'adjoindraient-ils pas 3 laïques ?

C'est dans un sens analogue que j'avais ailleurs esquissé le plan d'un Conseil supérieur des diocèses, qui n'aurait d'abord été qu'un grand comité consultatif, mais qui aurait pu devenir un corps important et directeur comme l'ancienne assemblée du clergé. Voici qu'elle était la com-

position que je proposais : Cent membres, dont quatre-vingts ecclésiastiques et vingt laïques ainsi répartis : Dix membres de droit : les cardinaux et les doyens de l'épiscopat. Cinquante ecclésiastiques désignés par le sort, dix parmi les évêques, dix parmi les chefs des congrégations, dix parmi les curés de canton, dix parmi les autres curés et desservants, dix parmi les professeurs des facultés de théologie et des séminaires. Dix supérieures de congrégations de femmes désignées par les membres de droit. Enfin dix ecclésiastiques et vingt laïques désignés par les soixante-dix membres précédents. J'ai idée qu'une composition semblable, en écartant tout scrutin d'ensemble comme impraticable et dangereux, en supprimant tout danger de brigue et d'intrigue, et en équilibrant tous les éléments à représenter, aurait d'heureux résultats et que l'assemblée ainsi recrutée pourrait avoir le droit non seulement de formuler des vœux, mais même de trancher des difficultés, et de présenter à la Nonciature, à chaque vacance de siège épiscopal, une liste de trois noms qui faciliterait le choix du Saint-Père.

Mais de pareils plans sont un peu ambitieux, et M. de Mandat-Grancey ne les agite pas (encore qu'il soit légitime de se préoccuper du prochain mode de nomination de nos évêques ; le droit absolu de la Nonciature pourrait avoir des inconvénients, lui aussi. Ce qu'on pourrait souhaiter pour l'instant, ce serait quelques mesures pratiques en vue de l'imminente suppression du budget des cultes.

D'abord l'établissement dans chaque paroisse ou dans chaque groupe cantonal de paroisses, d'une liste de fidèles s'engageant à subvenir pécuniairement aux besoins du culte. On pourrait fixer la somme au dixième (en souvenir de la dîme) des Contributions directes. Comme celles-ci rapportent à l'Etat en principal environ 400 millions, ce serait 40 millions que l'Eglise recevrait, si tous les contribuables s'exécutaient ; les évasions, qu'on peut prévoir nombreuses, seraient couvertes par les dons, quêtes, locations de bancs etc. Pour prévenir les générosités trop intéressées, il y aurait lieu de décider que les dons volontaires supérieurs à la contribution normale seraient versés par le donateur, ou à son défaut par le donataire, à la caisse

centrale du diocèse qui les répartirait entre les paroisses pauvres ; ainsi on éviterait l'inconvénient que le curé d'un village fut à la discrétion d'un riche châtelain, danger un peu vain mais qui semble préoccuper beaucoup de gens.

Ensuite l'organisation très simple d'une caisse de retraites pour les prêtres vieux ou infirmes, sans capital. Un diocèse en moyenne compte de 30 à 40 clercs de ce genre ; il suffirait que chaque prêtre valide versât par an une cinquantaine de francs pour servir à chaque vétéran une petite pension de 500 fr. Quant au danger qu'un jour on puisse ne rien toucher après avoir versé toute sa vie, il n'y aurait qu'à solidariser les caisses de retraite diocésaines pour l'éviter. En ayant, comme réserve, une avance d'un an ou deux en caisse, on se garantirait contre le risque d'une guerre ou d'une commune : ce serait suffisant.

En attendant l'organisation projetée des grands séminaires, on pourrait faciliter les distractions intellectuelles aux membres du clergé. Pourquoi, à la retraite annuelle, ne pas joindre des semaines de conférences qui auraient lieu quatre fois par an, à l'évêché, et où assisteraient tour à tour les jeunes prêtres du diocèse ? Il est regrettable qu'il n'y ait pas une bibliothèque circulante pour le clergé ; des livres comme celui qui me fait écrire ceci vaudraient d'être lus par tous les ecclésiastiques ; un libraire devrait prendre l'initiative d'une œuvre semblable qui comprendrait non pas de graves et soporifiques traités, mais des livres d'actualité, même des romans, et des écrits d'origine diverse ; l'idéal serait de fonder un cabinet de lecture pour amateurs de questions religieuses, et auquel auraient intérêt à s'abonner aussi bien les laïques que les clercs, et les jeunes pasteurs que les jeunes vicaires. Je vois d'ici la liste des cinquante premiers livres à acheter.

Il y aurait beaucoup de choses à dire encore sur ce sujet si intéressant. L'auteur qui a publié son livre par fragments dans une revue à tirage moyen, a reçu, paraît-il 1.200 lettres à leur sujet. Mais les compte-rendus sont faits moins pour donner les opinions personnelles du critique que pour faire connaître celles de l'auteur. Je termine en donnant quelques unes des conclusions de M. de Mandat-Grancey.

L'attitude que s'étaient imposée Pie IX et Léon XIII

au sujet du Pouvoir temporel ne sera probablement pas gardée. Le St-Siège a tout intérêt à ne pas avoir de sujets. Pie X semble le comprendre.

Les missions étrangères ne rendent aucun service à la religion. Si le Japon doit jamais se convertir, ce sera sous l'action de prêtres japonais. L'argent dépensé à ces missions, au fond politiques, ne devrait donc sortir que de la poche des Etats et non des Eglises.

Il ne serait pas impossible que dans un avenir assez prochain, la Papauté quittât la vieille Europe et allât s'installer dans la jeune Amérique.

Le prêtre n'a pas la notion abstraite du devoir ni de la justice (page 104). La plupart des prêtres semble avoir en horreur la statistique (page 284). Je cite à dessein les pages pour que le lecteur tenté de soubresauter trop vite, aille voir ce que l'auteur veut dire.

Les congrégations devraient se transformer de la façon suivante : ... Mais comme je veux procurer à M. Mandat-Grancey des lecteurs, je laisse les miens le pied en l'air ; qu'ils lisent le livre !

*
* *

La Cité ardente, par H. Carton de Wiart, Paris.

C'est de Liège qu'il s'agit, et le surnom est bien donné. Aucune ville n'apparaît dans l'histoire plus couronnée de flammes. De cette histoire, M. Carton de Wiart a choisi un des épisodes glorieux, le siège que soutint la grande ville wallonne contre le duc de Bourgogne, allié de son évêque. Déjà, Walter Scott avait restitué cette page héroïque dans son *Quentin Durward*, qui est un de ses chefs-d'œuvre. L'ouvrage de M. Carton de Wiart peut néanmoins être lu après lui, et l'éloge n'est pas faible. C'est que les conceptions des deux romanciers sont toute différentes. Walter Scott a voulu, avant tout, faire revivre des personnages historiques, Louis XI, Charles le Téméraire, Comines. Au contraire, M. Carton de Wiart a cherché à nous passionner au récit d'une tragique aventure d'amour auquel les hauts faits des Liégeois ne servent que de décor. Et ce sont des figures non moins attachantes, en effet, que celles du vieux comte de Berlo, de la belle Johane et du chevalier Josse, capitaine des compagnons de la Verte-

Tente, c'est-à-dire de la forêt où vivent les procrits de Liège. Walter Scott ne cherchait qu'à nous amuser, tout au plus nous instruire archéologiquement. M. de Wiart veut nous faire réfléchir, et il y arrive en opposant l'héroïsme de Berlo à la fourberie de Raës et à la brutalité du Sanglier des Ardennes, Guillaume de la Mark.

*
* *

Poème de la mer et du soleil, par Valentine de Saint-Point,
Paris, Vanier 1905.

Un beau titre de volume, et aussi un beau nom d'auteur. Lamartine ne l'aurait pas renié, certes ! Les vers qui se présentent sous ce double heureux augure en sont dignes. J'avoue préférer aux sonnets descriptifs sur des villes d'Italie ou d'Orient quelques grandes pièces pleines de souffle où l'on sent vibrer une âme ardente ; les hymnes à la vie, à la mort, à la mer, au soleil, sont de beaux morceaux d'éloquence sincère où l'on ne pense pas à souhaiter plus de perfection de forme, tellement on est entraîné par la fougue de l'inspiration :

Je veux mordre aux fruits murs, me griser de soleil,
De clartés, m'alanguir dans toutes les ivresses,
Corps à corps douloureux, parfums lourds, sang vermeil,
Amasser tes trésors, épuiser tes richesses...

J'avoue que je ne comprends la poésie qu'ainsi débordante, celle des femmes surtout. La poétesse doit tendre à l'intense, soit l'intensité sentimentale de la mélancolique Marcelline, soit l'intensité orgiastique de Mme de Saint-Point et de tant de ses contemporaines. Heureusement notre autrice n'est pas allée jusqu'à l'effréné troublant et troublé des Riversdale et des Renée Vivien. Il sied, non pas certes de le regretter, comme aurait dit le duc de Morny, mais de l'en louer. « Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable » décrétait le judicieux Nicolas qui pourtant s'y entendait si peu, à ce vrai-ci et à ce faux-là. Qui sait d'ailleurs si ces dames, les Renée Vivien, les Jame de la Vandère, et tant d'autres, ne jouent pas un peu la comédie, et si leur secret désir n'est pas de donner, le moment venu, plus de frénésie au vrai ? En ce cas, soyez pardonnées, ô bacchantes !

ANTONIN LÉPIEUX.

CHRONIQUE MÉRIDIONALE

Il faut avoir vu une *corrida de toros* dans les Arènes de Nîmes pour savoir ce que peut être une belle *corrida*, de même il faut visiter et contempler le vieil amphithéâtre ce jour-là, pour pouvoir se vanter de le connaître et d'en avoir apprécié la véritable beauté.

Le 24 septembre prochain, ceux de nos lecteurs du dehors, qui n'ont jamais assisté au spectacle émouvant d'une grande course de taureaux et vu l'amphithéâtre bondé du podium à l'attique, pourront se procurer cette sensation d'art, absolument incomparable.

Au moment où les routes sont sillonnées dans la France entière et surtout aux environs de Nîmes, par des milliers de touristes, qui ne sont point tous *aficionados* sans doute, mais qui volent emportés sur leurs voitures sans chevaux à la recherche du pittoresque et des sensations que procurent les beautés de la nature ou celles de l'art, je leur signale le voyage de Nîmes comme une excursion qui s'impose aux dates suivantes : 13 et 15 Août, grandes représentations lyriques dans les Arènes ; 24 septembre course de taureaux de gala, avec les deux principaux matadors de cartel d'Espagne.

Je suis assuré qu'ils ne regretteront pas leur déplacement.

*
* *

On a dit qu'il n'existait pas au monde de théâtre plus approprié que les Arènes près de deux fois millénaires de Nîmes aux scènes grandioses et émouvantes de la tragédie antique. L'effet sur les âmes y est encore plus grand lorsqu'il s'agit de drames lyriques, comportant de brillantes mises en scènes, avec des masses chorales considérables, un orchestre puissant et hors ligne et lorsque le vieux monument éclairé à la lumière électrique projette sur tout ce qu'il renferme, des ombres fantastiques. Il paraît alors deux fois plus grand. Les vieilles pierres semblent y avoir des voix et s'harmonisent si heureusement avec le drame qu'elles encadrent qu'on sent malgré soi dans son être, au milieu de la magnificence du décor, une inexprimable sensation.

Eh bien ! voilà ce que nous réserve pour les 13 et 15 Août M. Jules Bringer, qui donnera dans les Arènes, deux drames lyriques, *Vénus* et *Adonis* et *Amica*, avec une somptueuse mise en scène et un orchestre conduit par les compositeurs Xavier Leroux et Mascagni, eux-mêmes.

L'Administrateur-Gérant : Théophile GERVAIS.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine.

EN TERRE NIPPONE

Il est impossible d'exprimer l'enthousiasme dont on est frappé à la vue de ce site enchanteur : le Fuji Yama, volcan au cratère immense, les lacs, les chutes, les rapides, les forêts et toutes les merveilles naturelles de Shogi.

Si Nikko est sans pareil, parce qu'il réunit les deux éléments, la nature et l'art, la région du Fuji est unique comme richesse et imprévu. C'est une harmonie constante de couleurs, de formes, de sites toujours nouveaux, tantôt hardis et sauvages, tantôt d'une souplesse élégante, sans nulle mièvrerie. Je n'essaierai pas de vous dépeindre ces suprêmes beautés, je me bornerai à vous transcrire les notes prises au cours de mon voyage dans cette admirable région.

Peu de personnes, visitant le Japon, poussent jusque-là, le voyage leur fait peur. Elles ont tort, car elles seraient amplement dédommagées de l'ennui d'un trajet un peu pénible. Partis de Yokohama à onze heures du soir, nous arrivons, mon compagnon Yankee et moi, à deux heures du matin à Gotemba, au pied du Fuji Yama, où nous passons la nuit, ou plutôt le matin, au Fujiya, hôtel japonais. Après les préliminaires d'usage, nous obtenons quatre « futons » (édredons), sur le tatami, et voilà notre lit fait. Cela

manque de moelleux, mais la fatigue chasse l'insomnie. Après trois heures de sommeil, le chant du coq, ou ce qui est plus exact, le râle d'une poule qu'on expédie en un monde meilleur, nous réveille. De rapides ablutions en plein air, bien qu'il ne fasse pas chaud, en novembre, au pied du Fuji, et nous voilà à table, c'est-à-dire assis à la turque devant deux hibachi (petits braseros au charbon de bois) sur lesquels cuisent des lambeaux de chair de notre réveil-matin, la poule égorgée. Il est accomodé à la sauce de soy-bean et entouré de légumes. Cela s'appelle du « tori-nabe » ; je recommande le plat aux gourmets.

Le tram nous attend. Oh ! ce tram ! Nos ancêtres si habitués à la « patache » en eussent ri. Mon Yankee dit qu'on peut y tenir presque à l'aise, si l'on est seul, mais que dix « passeagers » y seraient plutôt à l'étroit. Il sourit de satisfaction de se trouver tant d'esprit et découvre une double rangée de dents dont la vue m'inquiète pour notre provision de sandwiches. Le tram est bien ventilé, au-delà de notre désir, et la poussière y est admise à titre gracieux, ce dont elle abuse. Nous sommes en route, un cheval traînant le tram et le tram traînant un cheval. C'est le « rechange ». Cahin-caha nous arrivons, au bout de deux heures au Subushiri-pass, au pied même du Fuji. La pente devient trop raide, nous descendons du véhicule pour faciliter la tâche du quadrupède qui a, du reste, bien plus que nous, besoin d'être véhiculé. Nous arrivons ainsi à Yamanaka, d'où nous découvrons le premier lac, du même nom. Nouveau et pénible départ. Voici, d'un côté, un contrefort du Fuji, de l'autre, l'immense nappe d'eau du lac. Le sol gelé sonne clair sous le sabot de la rossinante.

Gracieux est le coup d'œil que nous offre le paysage et, tels des rois de l'acier ou du pétrole, nous faisons arrêter au beau milieu de la voie notre somptueux car, pour prendre quelques « photos ». Vers midi et demi nous arrivons à Yoshida ; notre première étape est terminée.

*
**

Deux excellents chevaux de montagne et un « pack horse » nous conduisent à Funatsu, aux bords du lac Kawaguchi-ko. C'est là que l'enchantement commence. Une barque transporte les voyageurs d'une rive à l'autre, en une heure. A droite, au-delà d'une chaîne de montagnes basses, le Fuji dresse majestueusement son pic neigeux. Le soleil rosit le légendaire snow-cap (cape de neige) qui couvre la Fuji et dont tout bon Japonais est fier. Cette grande masse isolée se découpe nettement sur le ciel d'un bleu indigo sombre. A gauche, des montagnes en s'arrondissant, descendent dans le lac, d'autres y tombent à pic et y baignent leur base, telles les vieilles murailles des châteaux-forts dans l'eau des fossés. Du sommet à la base, ces montagnes sont couvertes d'érables aux tonalités variées à l'infini, allant du rose tendre au rouge écarlate, purpurin ; d'autres, dont le feuillage passe du jaune pâle au jaune d'or ou au jaune de cuivre, avec de-ci de-là les teintes sombres et mélancoliques du frileux mélèze ou du sapin conique. Là-bas, un rideau de bambous dissimule un groupe d'habitations de montagnards. Les yeux ne se lassent point d'admirer le somptueux et gigantesque tapis de Smyrne qu'étale à nos regards cette nature si incomparablement belle. Au loin une

petite baie ombreuse, pleine de silence, s'abrite, timide, derrière un promontoire aux couleurs éclatantes. Ce refuge aux décors mignons est une surprise après un tel chatoiement de nuances chaudes. L'éblouissement cesse, mais la puissance créatrice de la nature se manifeste si grandiose dans sa diversité, que ce petit coin délicat émeut profondément,

Un léger heurt, un saut et un regard d'adieu au lac Kawaguchi. Une bonne demi-heure de marche et nous atteignons le troisième lac, le Nishi noumi que nous traversons en une heure. Il nous semble banal après l'enchantement du Kawaguchi. Mais un léger coup d'aviron nous fait doubler un cap verdoyant. Ici encore une sensation nouvelle nous attend ; cette fois, il s'y mêle un peu de cette terreur que ressentaient les païens devant la force mystérieuse de la nature. Un rocher sanglant surplombe la nappe immobile de l'eau, y projetant son ombre anguleuse et menaçante. Le roc monstrueux semble taillé par la hache d'un géant, notre imagination nous y fait distinguer la face grimaçante d'une tête mythologique d'olympien. L'aspect de ce roc fabuleux, isolé au milieu de la verdure, produit une violente commotion, mais cette sensation se dissipe presque aussitôt devant le charme si doux du paysage. Ici, au fond d'une crique, c'est un village s'étageant sur les plaines du granit. L'ombre à ce paysage, c'est quelques malencontreux poteaux télégraphiques qui voudraient rompre le charme qu'on éprouve à se sentir momentanément isolé du monde, au sein de cette exubérante nature. Parmi ces maisons si pittoresques avec leurs toits chargés de rochers, il en est sans doute quelqu'une où, en ce moment, on déplore la perte d'un être cher, victime de la guerre atroce...

Nous touchons la rive, la seconde étape est franchie, le soleil, déjà bas, rougit de ses feux la crête des monts qu'il semble embraser. Nous entrons à présent dans la Lava Forest, où nous marcherons sous bois pendant trois heures. La nuit est rapidement venue et notre guide allume son « chochin » qui nous éclaire autant que le ferait un ver-luisant. Cette illumination a pour conséquence de nous faire trébucher, à chaque pas, sur des rocs de lave, que des couches de feuilles mortes, séculaires, millénaires peut être, ne parviennent pas à enfouir sous leurs masses fécondes. Guidés par notre porteur et son insuffisant lumignon, nous avançons, toujours trébuchant, et, vers sept heures du soir, nous atteignons enfin ce gigantesque bassin d'eau qu'est le lac Soghi, but de notre excursion.

Quelques jours avant de quitter l'Europe, j'ai eu le bonheur d'assister à une magnifique représentation de « Siegfried ». On se rappelle certes l'appel du chevalier qui vient éveiller la jeune princesse par son mot magique. Ce souvenir m'est revenu soudain, ici, à l'autre bout du monde, au bruit de l'écho prolongé de notre cri d'appel, amplifié et multiplié à l'infini par les montagnes environnantes. Le ciel immense, découvert à présent, est de cette pureté inconnue à ceux qui n'ont pas visité l'Extrême-Orient ; la lune fait briller des lames d'acier sur le lac. La rive opposée est plongée dans l'obscurité, sous le charme de l'ambiance ; nous attendons que des torches s'allument dans l'éloignement. La féerie continue : deux points lumineux, mis en cercle, indiquent l'extrémité de ce désert d'eau.

Bientôt, un bruit à peine perceptible d'avirons clapotant dans l'eau, un point blanc qui rapidement

grandit, se précise, et une barque accoste à nos pieds. L'air est pur, sec, il semble qu'on respire cette lumière bleutée que projette la lune. Le site présente un aspect de majestueuse sérénité; on se croit transporté dans un monde irréel; l'illusion est si puissante qu'elle me fait murmurer : « Entre dans la barque, Lohengrin ».

Cette journée splendide s'est terminée à l'hôtel où, après un bain brûlant et un repas substantiel, nous nous sommes reposés la nuit.

Le lendemain, à l'aube, notre hôte, un anglais, vrai roi des montagnes, vient nous proposer un « *plunge in the lake* », proposition que, seul, j'accepte. Le premier plongeon, en novembre, à la première heure, glace; le second est supportable, le troisième tout à fait délicieux. L'eau est d'une limpidité absolue; en *plongeant* vigoureusement, j'aperçois les rocs et les cailloux du lit du lac. Sa moindre profondeur est de trente pieds, il en a jusqu'à deux cents en certains endroits. Au moment où je reviens à la surface, le soleil émerge des collines. Je vais déjeuner rapidement et nous partons pour la « Hell and Damnation » (Passé de l'Enfer et de la damnation). Nous faisons gaiement une ascension longue et pénible sur la pente d'un torrent desséché qui monte à pic.

On y arrive pourtant et la difficulté de l'ascension est vite oubliée devant la magie du panorama. A nos pieds, le Motosu lake, le cinquième et le plus grand. Puis, en enfilade, aperçus par l'échancrure des gorges, les lacs Soghi, Niokinoumi et Kawaguchi. En face de nous, dominateur, le formidable Fuji, dont le sommet semble à une portée de fusil, tant l'air est pur. Un soleil de victoire

l'illumine, mais bientôt, quelques nuages s'accumulent sur sa cime et la coiffent d'une calotte floconneuse. A droite, jusqu'à l'horizon immense, c'est le moutonnement continu de montagnes et de vallées et, à peine perceptible, la chaîne dont le Shiranesan est le centre et le pic le plus élevé. Nous descendons, puis nous montons encore et, enfin, c'est le retour par le lac en suivant ses nombreux méandres.

Une excursion aux grottes de glace mériterait certes une description, ainsi que la forêt plusieurs fois centenaire où des pins, des mélèzes, des chênes, entremêlés de taillis, croissent sur la lave refroidie dont une éruption du Fuji recouvrit un jour toute la contrée. Il n'est pas possible d'évaluer le nombre d'années qu'il a fallu à cette masse pour se refroidir, aux arbres pour s'établir et pousser sur cette lave aride. Il nous suffit d'ailleurs de pouvoir contempler ce fouillis d'arbres et d'arbustes, de fougères magnifiques et ces rocs aigus perçant à tout endroit le tapis de verte mousse.

Je ne parlerai pas de notre retour par les rapides de la Fujikawa, voyage de six heures en barque à fond plat qui glisse sur le courant rapide comme un cheval au trot, raclant les silex du torrent avec un bruit infernal pour nous jeter enfin au village d'Iwabuchi, les os rompus, mais l'âme charmée de tant de merveilles.

JACQUES DE BOSSCHÈRE.

LA RÉNOVATION

DU FOYER DES TRAVAILLEURS

Étude d'art décoratif populaire.

L'ère de la bâtisse commune, aux murs tristement unis, aux fenêtres lugubrement carrées, aux étages implacablement divisés en cellules, cette ère, commencée sous Louis XIV, n'est, comme on sait, point encore close. Nos maisons populaires et semi-bourgeoises sont à peu près aussi défectueuses et non moins laides que l'étaient celles du xvii^e siècle. Il n'y a réellement de changé que le genre des défectuosités et la physionomie des laideurs. Mais le moment approche où l'on pourra y remédier.

En effet, la nécessité d'une transformation de la maison prolétarienne s'impose ; hygiénistes et moralistes en reconnaissent l'impérieuse nécessité. La statistique comparée, établie en 1894 par le docteur Bertillon, révèle qu'à Paris plus de trois cent mille personnes, soit 14 % de la population, dépérissent et se démoralisent par suite de l'encombrement de certains logements (1).

D'autre part, un savant rapport de M. A. des

(1) Cet encombrement coïncide avec l'élévation des chiffres de la mortalité. *Essai de statistique comparée du surpeuplement des habitations à Paris et dans les grandes capitales européennes.*

Cilleuls ne laisse aucun doute sur l'action nuisible des grandes agglomérations au point de vue de la conservation des races (1). M. Marc Legrand, le distingué directeur de la *Revue du Bien*, a fait ressortir tout cela dans le très documenté rapport sur le foyer de l'ouvrier qu'il présenta, il y a quelques années, au Congrès de l'Assistance familiale. Et il a montré combien les logements malsains sont néfastes à l'individu, partant à la famille.

Si l'on ne se hâte d'élever, dans les centres industriels, les villes populeuses, des habitations plus conformes aux lois de l'hygiène, les classes laborieuses finiront de s'étioler, de dégénérer. Or les questions relatives au sort des travailleurs ont pris trop d'importance partout, et elles sont dans certains pays l'objet de trop de soins, pour que l'on néglige plus longtemps chez nous l'amélioration du logement au loyer minime. Les précautions prises jusqu'à présent ne sont rien en comparaison de celles qu'il reste à prendre. Tant que les vieilles bâtisses où règnent les microbes n'auront pas été remplacées par des habitations vraiment saines, le fléau ne sera point conjuré. Une ville qui se développe anormalement en hauteur est une ville condamnée. L'air et la lumière doivent circuler largement dans les quartiers comme dans les logis. Il faut donc demander aux architectes de nouveaux modèles de pavillons à jardin et de maisons communes disposées de telle sorte que chaque étage forme le logement d'une famille.

En Belgique, en Allemagne, en Autriche, les pouvoirs publics facilitent beaucoup le développement

(1) *La Réforme sociale*, n° du 16 avril 1895.

des habitations économiques par des exemptions d'impôts et de divers droits. En Angleterre, d'appréciables progrès ont été réalisés dans la construction des demeures à petits loyers. Les *Building Societies* et diverses compagnies ont multiplié les maisonnettes indépendantes (1) ; sur toute l'étendue du Royaume-Uni, on en élève de confortables et, dans beaucoup d'endroits, on s'applique à pénétrer leur architecture d'un caractère ethnique.

Ce que réalisent les Britanniques, pourquoi ne le réaliserions-nous point, et par des moyens propres à notre race ? Nul besoin de la méthode de nos voisins pour développer chez nous l'esprit d'initiative que nous tenons de nos ancêtres ; et ce n'est pas au-delà de nos frontières que peuvent s'inspirer les descendants des maîtres d'œuvres du Moyen Âge, s'ils tiennent à rattacher une nouvelle manifestation de notre architecture à la tradition nationale.

Il ne nous appartient pas de tracer, au point de vue architectural, un projet de maison populaire. Mais ce que les esprits en désir d'utiles réformes sont en droit de réclamer, c'est que l'habitation du présent siècle réunisse, aux qualités de confort et d'hygiène, une disposition logique, en rapport avec les usages, les besoins de ceux qu'elle abritera, et des formes, des décors artistiques quoique simples. Plusieurs architectes l'ont compris ; on l'a vu par le récent concours organisé pour la construction de maisons à petits logements salubres et économiques (fondation Rothschild). De telles tentatives doivent être encouragées très activement. Il serait

(1) En 1891, l'Angleterre ne comptait pas moins de 2.378 sociétés de constructions à bon marché. Il y a également aux États-Unis de nombreuses sociétés de crédit pour habitations ouvrières.

déplorable que les demeures-types des travailleurs rappelassent la bâtisse pseudo-bourgeoise des faubourgs ou le pavillon pauvrement prétentieux des banlieues. On se figure, dans le monde des gens qui font bâtir, et dans quelques autres milieux, d'ailleurs, qu'une construction artistique exige des sommes considérables (1). Erreur profonde, en vérité ; l'art, d'innombrables chefs-d'œuvre le prouvent, ne résulte ni de la richesse des matériaux, ni de la profusion des ornements. Né du sentiment des harmonies, l'art, dans les ouvrages plastiques, est la réalisation d'une harmonie au moyen des lignes, des plans et des formes. Il se manifeste dans les plus simples galbes et par les plus humbles matériaux. On peut réaliser une œuvre d'art en élevant un pavillon en briques, voire une cabane, aussi bien qu'en dressant un palais ou une villa.

Les sociétés et les particuliers qui feront construire des demeures nouvelles auront donc une occasion merveilleusement propice pour rendre à nos cités quelque caractère. Il leur suffira de demander des projets, — et leur intérêt même ne l'exige-t-il pas ? — à de vrais artistes de l'architecture. Contrairement à ce que pense le public, ces derniers ne manquent point ; mais jusqu'à ce jour il ne leur a pas été précisément facile de se montrer originaux dans la construction ordinaire. Des concours, nul ne le contestera sans doute, permettraient à plusieurs de se révéler et nous y gagnerions une plus grande variété de modèles.

Du x^e siècle jusqu'à la fin du xv^e , nos ancêtres se

(1) Les François d'Assise et les Vincent de Paul étant plutôt rares parmi nos capitalistes, rappelons que la construction et l'exploitation des maisons à bon marché constituent un placement non dédaignable, une assez bonne affaire.

préoccupèrent fort d'imprimer un caractère artistique aux maisons les plus modestes de leurs cités (1). Certes, l'habitation du petit bourgeois, du marchand, de l'artisan du temps de saint Louis ne constitue point de logis idéal ; au moins offre-t-elle un louable exemple d'architecture appropriée avec style aux goûts et aux besoins d'une époque, au moins permet-elle d'établir un foyer familial. L'installation était sommaire, mais les meubles et les objets usuels avaient tous du caractère ; car on excellait alors à mettre de l'art en tout.

Le bâtiment caserne qui sert d'abri temporaire aux divers travailleurs d'aujourd'hui est lamentablement dépourvu de toute décoration artistique, inutile d'insister sur ce point ; la maison de demain ne présenterait pas l'ensemble, l'unité désirable, si l'architecte lui-même n'en inspirait la parure intérieure, n'en indiquait les lignes essentielles.

Certes, en principes, la décoration d'une demeure devrait être disposée selon le goût de celui qui l'habite. Il serait même excellent que l'arrangement de tout foyer domestique reflétât un caractère individuel. Dans l'application, il importe beaucoup que l'architecte se substitue actuellement à l'hôte du logis. Le goût étant le résultat d'une culture, et nulle école, lacune regrettable, ne donnant cette culture, comment le travailleur arriverait-il à *décorer* son logement ?

Or, la parure du logis est d'une extrême importance, surtout en un temps où la lutte pour l'existence oblige à de constants et durs efforts. Pour

(1) Mains vestiges le proclament, notamment à Cluny (Saône-et-Loire), à Montréal (Yonne), à Saint-Antonin et à Cordes (Tarn-et-Garonne), à Vitteaux (Côte-d'Or), à Annonay, à Nantua, à Provins, au Mont-Saint-Michel, à Beauvais, à Rouen.

attacher l'artisan, l'employé, l'ouvrier à leur foyer, il faut le leur rendre *agréable*. Le mot a été dit par un travailleur d'Outre-Manche : « Une cité ouvrière avec des logements salubres et agréables vaut mieux, pour lutter contre l'alcoolisme, que dix allocutions dans des réunions de tempérance et qu'un million de témoignages sur les effets désastreux de l'alcoolisme ». Ces paroles sont d'un observateur. On se repose mal, on ne se réconforte guère dans une habitation qui n'offre pas un aspect riant et familial. Comment prendre plaisir à rester dans une pièce aux murs froids et malpropres, où rien n'égaye les yeux, ne calme l'esprit, où même le plus souvent on manque des commodités les plus indispensables ? On s'aigrit, on s'exacerbe, on s'aveulit vite dans un taudis ; tout paraît laid dans un lieu infect et l'intelligence ne se développe qu'avec peine dans un décor banal. Où règne la tristesse, nul ne se sent chez soi. Si les établissements publics sont fréquentés beaucoup plus que jadis, cela tient quelque peu, tout permet de l'admettre, à l'aspect impersonnel autant que disgracieux et morose du logis contemporain.

La nature et l'art, au contraire, rassèrent et, dans une certaine mesure, rendent l'homme meilleur. Un sociologue doublé d'un psychologue recommandera toujours les appartements à décors heureux et les maisons à jardin (1). L'œuvre des *Jardins ouvriers*, due à l'initiative de l'abbé Lemire,

(1) D'heureux essais de ce genre ont été faits en Angleterre, et certains cottages de la Compagnie du Sunlight-Soap ne manquent point d'art. On trouve aussi quelques maisonnettes aux types intéressants en Allemagne et aux États-Unis, notamment dans la cité-jardin d'*Aurore*, colonie d'ouvriers d'art du Livre (Etat de New-York).

doane d'excellents résultats partout où elle a été entreprise ; elle rendra de plus grands services encore lorsqu'elle sera complétée par l'œuvre des habitations que s'appliquent à développer les organisateurs de la *Caisse ouvrière* de Valenciennes (1).

L'architecte soucieux de la mission qui lui incombe apportera donc tous ses soins à la parure du logis. Il s'adjoindra, au besoin, un artiste comme collaborateur. Les affreux papiers peints, les moulures imbéciles, les badigeonnages grossiers doivent être à jamais proscrits. Il convient que les murs de la nouvelle habitation soient recouverts de teintes gaies et lumineuses, animés en certains endroits d'une ornementation aux effets harmonieux. Car les lignes et les teintes exercent une influence aussi réelle que l'air pur, les fleurs et les spectacles naturels ; l'observation ne permet pas d'en douter.

Pour rendre un réel service social au travailleur, il faut lui composer une demeure qui soit, non plus un lieu de campement, une case d'esclave, mais un vrai foyer d'homme libre, où sa nichée puisse vivre dans des conditions normales, où lui-même puisse goûter quelque plaisir à passer auprès des siens ses instants de repos.

Il faut en finir avec ces odieux bâtiments de carton-pâte, d'ajustage et de placage où tout paraît combiné pour contrarier, opprimer l'individu et nuire à l'esprit de famille. Dotée de formes architecturales et d'une décoration artistique, la maison nouvelle ne dégagera pas seulement de la joie, elle rayonnera un enseignement esthétique. Ce n'est point par la théorie, en effet, que l'on peut inculquer au peuple le

(1) Cf. *L'Action populaire*, n° 78, *Une Caisse ouvrière de prêts pour Habitations ouvrières*, par Thellier de Poncheville.

sentiment du beau et l'élever à la compréhension du style, c'est par les choses qui l'entourent, par les objets dont il se sert.

« Le développement des classes inférieures, explique fort bien un véritable ami des prolétaires, le bon et délicat William Morris, ne doit pas être entrepris par le mauvais bout, en donnant aux ouvriers des musées et des concerts, mais en restituant aux arts leur rôle primitif, en s'efforçant de rendre les homes, les habits, les ustensiles, les meubles, tous les outils de la vie, à la fois utiles et beaux pour tous » (1).

La transformation de la demeure appelle évidemment celle de l'ameublement, et celle-ci deviendrait facile si des artisans osaient s'associer avec quelques artistes. Combien parmi nos sculpteurs et nos peintres sont prêts à fournir des modèles aux producteurs ! En attendant que luise ce jour ou que paraisse un Morris français, nos travailleurs feront sagement de bannir tout produit de faux luxe et tout bibelot de bazar. Ils commettraient le pire des contre-sens s'ils continuaient, dans la maison nouvelle, à reproduire l'intérieur bourgeois, ce prototype de mauvais goût, à accumuler les accessoires insignifiants et sans grâce, les colifichets ridicules. Des meubles en bois blanc, de simples lits de fer parés d'une modeste étoffe, ont plus d'intérêt que les imitations, ou plutôt les caricatures, de « mobiliers riches », et nul article de « grand magasin » n'orne et n'égaye une chambre aussi bien que des fleurs naturelles dans un vase sans prétention.

Ce fut le tort du siècle dernier de séparer l'art de la vie, ce sera l'un des titres de gloire du présent

(1) *Hopes and fears for art.*

siècle , espérons - le , de les réunir derechef. Le domaine de l'art, c'est la société tout entière ; et sa puissance civilisatrice n'agit jamais plus efficacement que lorsque son empreinte marque tout.

ALPHONSE GERMAIN.

NOTICE SUR LE MAROC

(SUITE)

Réné Caillé, originaire de Mauzé (Deux-Sèvres), passionné pour les voyages mais n'ayant malheureusement qu'une instruction élémentaire, a traversé l'Atlas dans l'été de 1828, au retour d'un voyage de plusieurs années accompli au Soudan pour se mettre au courant des usages musulmans. Les renseignements qu'il a rapportés étaient exacts, mais ils présentaient des lacunes.

L'Allemand Gerhard Rohlfs, ancien officier de notre Légion étrangère, a fait plusieurs voyages au Maroc, de 1862 à 1865, sous le costume musulman, et ses travaux sont très estimés.

Le géologue Allemand Lenz a fait le voyage de Tanger à Tinbouktou en 1879.

Un des plus remarquables explorateurs du Maroc a été un français le vicomte Charles de Foucauld. Vêtu en juif marocain, il s'est fait accompagner par le rabbin Mardochée-Abi-Serur, d'Akka (Maroc), connu, dans les milieux savants, par ses voyages dans le Sahara occidental. Pendant 11 mois, de Foucauld a parcouru avec un succès surprenant 3.000 kilomètres dans des régions presque complètement inconnues, au milieu de dangers de toute

sorte ; il a pu faire des observations météorologiques et astronomiques et relever 3.000 altitudes. Dans son costume de juif indigène, il était plus en en sûreté que s'il s'était donné comme musulman et, dans l'enceinte des *mellahs*, où sont cantonnés les juifs dans les villes ou dans les tribus où ils sont tolérés, il pouvait mieux se servir de ses instruments que s'il avait été constamment dans la société de mahométans soupçonneux.

Mais il lui a fallu beaucoup d'abnégation et d'empire sur lui-même pour supporter, avec l'humilité convenable, les injures et les avanies que lui attirait son costume.

Le capitaine d'artillerie Larras, membre de la mission militaire française, topographe de haute valeur a, de 1900 à 1903, parcouru et relevé 8.500 kilomètres en grande partie en blad Siba,

Enfin, le marquis de Segonzac, qui a failli tout récemment être victime de son dévouement à la science, a été un émule du Vicomte de Foucauld et il a fait faire un grand pas à nos connaissances géographiques. Il a visité le Sous en 1890, le Rif et les massifs du haut et du moyen Atlas en 1901, 1904 et 1905. L'exploration du Rif offrait le caractère d'une découverte car cette région montagneuse, extrêmement difficile, dont la population farouche et indomptable n'admettait pas la venue d'un étranger, même arabe, était restée, jusque là, la région la plus ignorée de tout le continent Africain (1).

(1) En 1904, de Segonzac, parti de Mogador au mois de novembre, était arrivé au pied de l'Ari Atach, lorsque sa qualité de chrétien fut découverte par les indigènes ; il fut capturé le 2 mars 1905 entre Ilir et Tagmout par le chikh des Cheketana, Mohamed ben Tabia et retenu prisonnier à Amzoug dans la haute vallée du Sous. Il a été libéré le 18 avril, moyennant une rançon de 8.500 fr. Le reste de la mission avait pu rentrer avec tous les documents recueillis.

Malgré tous ces travaux, la moitié du Maroc n'a pas encore été reconnue ou n'a été étudiée que sur des renseignements indigènes, plus ou moins sujets à caution.

Orographie. - Deux systèmes montagneux forment le relief du Maroc ; celui de l'Atlas et celui du Rif.

L'Atlas, qui couvre une grande partie du pays, comprend plusieurs chaînes parallèles orientées du Sud-Ouest au Nord-Est. L'arête centrale principale est appelée le haut Atlas ; elle est entre deux autres chaînes savoir : du côté de la Méditerranée le moyen Atlas ; du côté du Sahara l'anti-Atlas ; plus loin encore vers le sud vient la chaîne du Bani.

Le massif de l'Atlas est tout autre chose que les montagnes de l'Algérie dont les sommets les plus élevés, dans le Djurdjura et dans l'Aurès, ne dépassent pas 2.400 m. ; il ne peut être comparé qu'au massif des Alpes. Si le point culminant des Alpes, le Mont-Blanc, qui est à l'altitude de 4.810 m., dépasse le point culminant de l'Atlas qui est le djebel Tamjourt à la cote de 4.500 m. ; l'altitude moyenne de l'Atlas dépasse l'altitude moyenne des Alpes. On ne trouve dans les montagnes du Maroc ni glaciers ni neiges éternelles, mais cela tient à ce que le soleil y est plus ardent et à ce que le vent brûlant du désert amène plus rapidement la fonte des neiges.

L'arête centrale du haut Atlas, qui constitue l'épine dorsale du système et dont je m'occuperai d'abord, est connue dans le pays sous le nom de Djebel Deren. C'est une crête rocheuse, ininterrompue, sans aucun plateau, qui n'a pas moins de 600 kilomètres de développement ; elle part de l'océan Atlantique au nord de l'embouchure de l'Oued Sous et va se perdre dans les montagnes du Dahra de l'Algérie.

Ses points culminants sont le Djebel Tamjourt (4.500 m.) sous le méridien de Merakech et l'Ari-Aiach (4.300 m.) aux sources de l'Oued Ziz.

Les cols principaux sont ceux de Tizi-Bibaoun (1.180), près du littoral de l'Atlantique, sur la route de Merakech à Taroudant ; de Tizi-Ntest (2.570 m.) sur une autre route plus directe entre les mêmes villes ; de Tizi Nglaoui ou Tizi Ntelouet (1.950 m.), large dépression où passe la route de Merakech à Tamgrout ; et de Tizi-Ntelremt (2.067 m.) sur la route de Fès au Tafilalet.

Le moyen Atlas se développe au Nord-Ouest du haut Atlas et parallèlement ; il commence au nord de Demnat, forme l'Ari-bou-Moussa (2.500), l'Ari Tichiouk et se bifurque, parallèlement à la Molouïa, en deux chaînons qui se terminent, le plus au nord, par le Djebel Moussa-ou-Salah (4.000 m.), le plus élevé de la chaîne ; l'autre, par le Djebel Tirnest (2.500 m.) prodigieuse falaise qui domine de 2.000 m. les immenses plaines de la rive droite de la Molouïa. Ce bastion terminal est d'un effet grandiose.

De l'ari Tazaz-Terseft (2.500 m.), au milieu de l'Atlas moyen, se détache, vers le Nord-Est, un chaînon, le Tamerakout qui, dans un de ses replis, enveloppe le beau lac de Sidi Ali-ou-Mohamed (1), se continue par l'ari Haïan (3.000 m.) et s'épanouit en rameaux, qui séparent les différents cours d'eau, et se continuent par des avant-monts pierreux qui dominent la plaine de Fès. Un de ces chaînons est terminé par le Djebel Tazekka qui domine la ville de Taza.

La grande route de Fès au Tafilalet et à l'Oued Guir passe à l'Est de l'Ari Tichiouk.

(1) Ce lac devient en été un marécage.

L'ensemble du moyen et du haut Atlas, vu, notamment de Merakech, présente un magnifique spectacle, surtout lorsque la neige, qui couvre les sommets jusqu'en juin, n'a pas encore disparu. Les deux versants de ces montagnes offrent entre eux un grand contraste ; la face tournée vers les vents humides de l'Atlantique est verdoyante et, en certains endroits, vers l'extrémité septentrionale, couverte d'admirables forêts ; tandis que sur la face tournée vers le Sahara, presque partout plus escarpée, on ne voit que la roche nue, comme brûlée par le souffle du désert.

Pourtant les escarpements méridionaux de l'Atlas sont, presque partout, protégés contre les vents du sud par une chaîne parallèle qui sert d'écran et que les géographes ont appelée l'Anti-Atlas.

L'*anti-Atlas* se rattache au Deren, vers les sources de l'Oued Sous et de l'Oued Dra, par le Djebel Siroua roc nu, d'apparence formidable, qui est probablement la plus haute montagne de tout l'Atlas.

L'anti Atlas, rompu en fragments par les rivières qui s'en écoulent, ne constitue pas une chaîne à proprement parler ; c'est un ensemble de rochers nus parsemés de cirques verdoyants. Il s'étend de l'embouchure de l'Oued Noun à l'Oued Ziz du Tafilalet ; les altitudes n'atteignent pas 2,000 mètres.

La base méridionale des monts est partiellement enfouie sous les sables du désert. Une large zone, parfaitement unie en apparence, sépare l'anti-Atlas d'une arête rocheuse, d'une constitution fort curieuse, qu'on appelle le *Bani*.

Cette arête n'est pas considérable par ses dimensions, puisqu'elle ne s'élève pas à plus de 2 à 300 mètres du sol et que sa plus grande épaisseur, d'une

base à l'autre varie de 1 à 2 kilomètres. Sans chaînons latéraux ni contreforts, le Bani est une muraille de rochers de près de 500 kilomètres, presque sans inflexions et sans massifs servant de points d'appui, muraille qui s'étend de l'océan Atlantique jusqu'au village de Tamagrout sur le Dra. Les parois du Bani n'offrent que de la roche pure, d'un grès d'apparence calciné, revêtu d'une croûte noire et brillante sans couches de terre et sans végétation dans les anfractuosités.

Cette bizarre muraille est percée, de distance en distance, de portes ou défilés (khenegs) fort étroites, aux parois presque verticales, en amont desquelles les cours d'eau venus de l'anti-atlas, réunissent leurs affluents pour porter leurs eaux, par un canal unique, à l'Oued Dra.

Le deuxième système montagneux du Maroc, celui du Rif, est beaucoup moins élevé que celui de l'Atlas, mais il est très difficile à pénétrer, coupé de ravins boisés, contorsionnés et inextricables, repaires de toutes sortes d'animaux féroces ou sauvages.

Les montagnes du Rif sont de forme semi-circulaire et suivent, à peu près parallèlement, la ligne du rivage méditerranéen, du cap Spartel à la pointe de Melilla. On y distingue plusieurs crêtes concentriques ; sur la plus voisine de la mer, qui est la plus élevée, on trouve le Djebel Alam (2.500^m) avec le chaînon détaché des Beni-Hassen et le sommet du mont Anna (2.201^m) ; le Djebel Tiziren (2.500), la montagne des Temçaman (1.620^m).

Les monts des Beni-Hassen forment une rangée d'un aspect superbe ; les eaux ruisselantes, les prairies, les bois et les cultures des pentes font de cette contrée une des plus charmantes de la Berberie,

contrastant avec les escarpements arides et sauvages du Rif, qui s'étendent à l'est.

Dans les lignes concentriques, coupées en tronçons par les oueds qui descendent de la crête principale, pour porter leurs eaux au Sebou, on remarque le Zarzar, dominant la ville d'Ouzzan de sa masse conique, le Djebel Senhadjat-Srir et le Djebel Senhadjat-er-Reddou, d'où se détache un autre Djebel des Beni Hassen (1.800^m).

A l'est de la Molouïa on trouve encore, dépendant du Maroc, le massif montagneux des Beni Snassen, dont le point culminant est Ras Fournal, altitude 1420^m.

Si les sauvages Rifains dans leurs montagnes où ils se croient inexpugnables ont causé souvent des ennuis aux sultans du Maroc par leur caractère rude et impatient de toute contrainte, ils leur ont rendu, tout bien considéré, un signalé service en occupant, en arrière du rivage de la Méditerranée, une masse couvrante qui a empêché les européens maîtres des ports du littoral, de s'avancer dans l'intérieur du pays.

Entre les montagnes de l'Atlas et celles du Rif, il existe une vaste dépression dont le seuil, à la cote de 570 m., relie l'Oued Msoun, affluent de la Molouïa à l'Oued Innaoun, affluent du Sebou ; la Méditerranée à l'océan Atlantique. C'est cette trouée qui est le chemin d'invasion, pacifique ou non, du Maroc. La ville de Taza, bâtie non loin du seuil occupe la position stratégique la plus importante du pays ; elle sera plus tard le point de passage obligé du chemin de fer. Bâtie à l'extrémité d'un promontoire rocheux qui domine de 130 m. le lit de l'Innaoun, qu'elle surplombe à pic sur trois faces, la ville est dominée elle-même par les contreforts du Djebel

Tazekka, ce qui en rendrait la défense impossible contre des troupes européennes munies d'artillerie; contre des indigènes. Taza constitue une position formidable.

Taza a été autrefois une des grandes villes du Moghereb, et, si elle n'a plus que 3.500 habitants, c'est à cause de l'insécurité du pays, terrorisé par les Riata. Une garnison chériféenne l'occupait autrefois mais elle y était littéralement prisonnière; nul soldat n'aurait osé s'aventurer à un jet de pierre des murailles sous peine d'être maltraité ou même tué. Mouley Hassen a supprimé cette garnison, qui ne rendait aucun service.

Sur la route de Fès à Oudjda par Taza, les gîtes d'étape sont marqués par des fortins où s'enferment les troupes de passage tant l'insécurité est grande.

C'est à Taza que le prétendant a établi son quartier général.

Rivages maritimes—ports.—La côte de la Méditerranée est inhospitalière; le Maroc n'y possède qu'un seul port, celui de Tetouan, le reste est à l'Espagne.

Tetouan, qui est la plus grande ville du littoral, est remarquable par l'abondance de ses eaux et la fertilité de ses jardins. La barre, que franchissent seulement les barques, est défendue par une douane fortifiée. La ville est dominée par une citadelle. C'est là qu'au xvi^e siècle les pirates marocains amenaient par milliers les captifs enlevés sur les côtes d'Andalousie.

La ville est assez commerçante, les juifs y forment le quart de la population qui est de 30.000 âmes et ils y possèdent toute la richesse.

L'Espagne occupe depuis 1848 les îles Zaffarines qui commandent, au nord-ouest, l'embouchure de la

Molouia. Ces îles, dispersées en demi-cercle et dont la plus occidentale s'élève à 135 m., abritent la rade, la moins dangereuse du littoral du Rif. Ces îles ont été déclarées port franc en 1887.

L'Espagne possède encore, sur la côte, des présides servant de lieux de déportation pour les criminels politiques ou de droit commun. Les garnisons de ces présides sont bloquées dans les forteresses et c'est un sport apprécié, pour les rifains, que de s'exercer au tir sur les sentinelles des remparts. Ces présides sont : 1° *Melilla*, qui occupe l'emplacement de la ville phénicienne de Russadir ; c'est un port qui ne peut recevoir que des navires d'un faible tonnage ; ses fortifications ont supporté de nombreuses attaques des Maures et sont restées imprenables. La ville renferme un pénitencier. Sa population est de 3.000 âmes.

3° *Pegnon de Velez* de la Gomera, qui n'est qu'un poste insulaire et un bain ; on est obligé d'y porter l'eau douce. En face se voient les restes de la ville romaine de Badis.

Le seul point d'une réelle importance que possède l'Espagne au Maroc, est la ville de *Ceuta*, qui compte 20.000 âmes et qui est sans commerce (1). Ceuta, bâtie sur une presqu'île, est réunie à la côte par un isthme étroit qui est fortifié. Cette place pourrait prendre une grande importance par suite de sa situation sur le détroit ; mais les anglais ont réussi, par des moyens diplomatiques, à empêcher les espagnols d'en faire une place de guerre rivale de Gibraltar.

Je passe maintenant au littoral de l'océan Atlantique.

(1) On y fait sur une grande échelle la contrebande des armes et munitions de guerre ; les Rifains vont s'y approvisionner.

Son premier port est *Tanger* qui, par sa situation à l'extrémité du continent, au bord d'une baie demi-circulaire qui offre, à l'entrée du détroit, un abri contre les vents d'ouest, paraît appelé à une grande importance commerciale, c'est le seul du Maroc susceptible de devenir un port de guerre. Pour le moment, il manque de profondeur, ayant été à moitié comblé par les anglais, lorsqu'ils l'ont abandonné en 1684, de sorte que les grands navires sont obligés de rester au large. Tanger a un commerce assez étendu, des services de paquebots en ont fait un centre d'échanges rapides entre le Maroc et l'Europe (1). Sa population est de 44.116 âmes dont 7.600 espagnols, 11.000 juifs, 615 français ou protégés, 900 américains et européens de diverses nationalités.

Un cable télégraphique unit Tanger à Oran depuis 1902 ; un autre cable de Tanger à Cadix a été ouvert au service le 16 mai 1905.

Tanger est la résidence de tous les ministres étrangers ; il a pris l'aspect d'une ville européenne par ses maisons nouvellement construites, son débarcadère, ses usines et son éclairage électrique.

Le port est défendu par 6 canons Armstrong de 20 tonnes, qui seraient bien insuffisants comme nombre.

Au cap de Spartel, à côté de Tanger, se trouve le seul phare de tout le Maroc.

Tous les ports de l'Océan Atlantique sont ensablés et ne peuvent être utilisés que pour le cabotage. La côte est basse et dangereuse pour les navires, aussi cher-

(1) Une circonstance nuit, l'hiver, au commerce de Tanger ; les argiles détrempées rendent les routes impraticables et isolent la ville du reste du continent.

chent-ils à l'éviter. Il faut aller jusqu'à 50 kilomètres au large pour trouver des fonds de 200 mètres. Les dunes qui bordent le rivage sont fixées par des lentisques.

En suivant la côte, à partir de Tanger, on trouve :

Arzila, l'ancienne ville romaine de Zilis, qui a joué un grand rôle au xv^e siècle et n'est plus qu'une misérable agglomération de masures comptant 1.000 habitants dont 500 juifs.

El Araïch, ou Larach, bâtie sur l'emplacement de la ville Carthaginoise de Lixus et dont la possession a été violemment disputée au xvi^e siècle. Ses hautes murailles et ses tourelles lui donnent un aspect pittoresque. On y récolte des oranges renommées pour leur saveur et leur grosseur ; c'est là que la tradition place le jardin des hespérides. Son port est obstrué par une barre qui ne permet l'entrée qu'à des navires de 150 à 200 tonneaux. S'il était rendu plus abordable, il pourrait faire une grande concurrence à Tanger à cause de sa proximité de Fès. Sa population est de 15.000 âmes dont 2.000 juifs et 60 européens.

Au sud d'El Araïch, la côte n'offre plus que de légères inflexions et se prolonge jusqu'au Sebou, sur une longueur de 150 kilomètres, sans une seule embouchure de rivière ; la plage est bordée de marais et de vastes étangs.

Mehdia. l'antique Mamora, à l'embouchure du Sebou, a encore quelques restes des fortifications que les Portugais et les Espagnols y ont élevées pour leur servir de base d'opérations, lorsqu'ils projetaient la conquête du Maroc. L'entrée du fleuve est presque complètement barrée par les sables. La situation géographique du Mehdia lui ferait prendre une grande extension si le port était mis en état.

Puis viennent, à l'embouchure du Bou-Regrag, les deux villes jumelles de *Salé* et de *Rebat*.

Salé, l'ancienne ville phénicienne de Sala, était autrefois un repaire de pirates redoutés, qui étendaient leurs déprédations depuis les îles Canaries jusqu'à Brest, et qui bravaient l'Europe entière. Elle a été peuplée en grande partie de Maures expulsés d'Espagne et de renégats, qui composaient sa marine. C'est une ville d'un aspect européen; on y admire un beau minaret bâti sur le modèle de la Giralda de Séville et de la Koutoubia de Merakech. Les clefs de la ville de Cordoue sont gardées comme une relique dans la Kasba en attendant l'époque, sans doute lointaine, où les exilés pourront rentrer dans leur ancienne patrie.

Salé n'a plus de commerce, tout le trafic est passé à Rebat, bien que ce port n'offre pas de grandes commodités; les navires sont obligés de débarquer leurs marchandises en pleine rade. La population de Salé est de 15.000 âmes; celle de Rebat de 25.000 âmes dont 3.000 juifs et 50 européens.

Casablanca, fondée au xvi^e siècle par les Portugais, sur l'emplacement de l'antique Anfa, a une assez grande prospérité qui lui vient de ce que sa rade, tout en n'étant pas bien abritée, est assez profonde pour recevoir de grands navires; tous les bâtiments qui n'ont pas pu franchir les barres des ports voisins viennent y débarquer leurs marchandises. Casablanca est une des villes les plus importantes du Maroc au point de vue commercial, à cause de sa situation dans la partie la plus fertile du pays. On y compte 30.000 habitants dont 5.000 juifs et 600 européens.

Azemmour est un ancien port délaissé, sa barre étant devenue infranchissable. Il compte 10.000 habitants dont 1.000 juifs.

Mazagan doit sa prospérité relative à l'extrême fertilité de la vallée d'Oum-er-Rebia, qui fournit un aliment à son commerce. Toutes les nations de l'Occident y ont des marchands et des consuls. Le port est surtout très fréquenté par les habitants des îles Canaries.

Sa population est de 12.000 habitants dont 300 européens.

Safi, ancienne ville phénicienne, n'a plus son port très fréquenté à cause des brisants qui existent dans son voisinage. La ville a 10.000 habitants dont 2.000 juifs.

Mogador. C'est le port qui dessert Merakech ; il a été construit, comme je l'ai dit, par le sultan Mouley Mohamed en 1760. La ville a des formes géométriques régulières. Le port est sans profondeur et fatigue à la houle. C'est néanmoins le troisième port du Maroc après Casablanca et Tanger.

Par suite de la constance des vents alizès, il n'est pas d'endroit sur la terre où la température soit plus égale que sur la côte de l'Atlantique et c'est Mogador qui jouit le plus pleinement de ce privilège. Les maladies de poitrine y sont inconnues et, si le Maroc se trouvait dans d'autres conditions, on pourrait y installer une station excellente pour les phtisiques.

Population : 22.000 habitants dont 10.000 juifs.

Agadir. Abrité par le cap Gher, Agadir possède le meilleur havre de tout le littoral marocain ; malheureusement les sultans, voulant favoriser Mogador, interdisent aux navires d'y mouiller. Agadir a une source abondante et un fort, à l'altitude de 188^m, commande l'entrée du port.

Assaka, à l'embouchure de l'Oued Noun, serait

appelé, paraît-il, à jouer dans l'avenir un rôle important car c'est le seul point de la côte marocaine, au sud d'Agadir, où on pourrait établir un grand port pour desservir le Sous et l'Oued Dra. Mouley Hassen avait l'intention d'y faire exécuter des travaux, mais l'argent a fait défaut.

De tous les ports de l'Atlantique, El Araïch, Rebat et Mogador sont les seuls à avoir des garnisons régulières; les autres sont gardés par des hommes réunis au hasard. L'artillerie est composée de modèles disparates plus ou moins démodés, la plupart à âme lisse.

Le port de Rebat est le mieux défendu; il renferme 164 canons dont 30 pièces rayées qui devaient être placées sur des chassis de fer et qui n'ont jamais été installées faute de fonds. A Mogador les canons qui ont été encloués en 1844 lors du bombardement sont encore dans le même état. Nulle part il ne pourrait être organisé une défense sérieuse.

BASSINS FLUVIAUX. VILLES PRINCIPALES.

Le Maroc entier est compris dans la zone des vents alizés de direction parallèle à l'axe de l'Atlas; pendant les deux tiers de l'année règnent des vents d'origine polaire du nord et du nord-est; les journées de siroco sont rares. Les vents marins déterminent des pluies plus abondantes et plus fréquentes qu'en Algérie; de plus, pendant une grande partie de la saison chaude, les neiges accumulées sur les montagnes fondent et il résulte de ces circonstances que le Maroc possède un plus grand nombre de rivières et que quelques unes d'entre elles écoulent un grand volume d'eau. Aucune rivière n'est pourtant utilisée pour la navigation.

Sur le versant de la Méditerranée, je citerai

d'abord le petit bassin de l'Oued Sly, affluent de la rivière Algérienne la Tafna. On y trouve, dans la plaine d'Angade, la petite ville d'*Oudjda*, ville fortifiée occupée par une garnison, très bien arrosée et entourée de riches jardins. Elle compte 8.000 habitants.

C'est le point de concentration des productions du nord-est du Maroc qui ont leur débouché en Algérie sur Lalla-Marnia.

La *Molouia* qui vient ensuite, alimentée par les neiges de l'Ari Aïach, coule un assez grand volume d'eau. Son bassin ne renferme aucune ville qui soit à citer

Les petits bassins côtiers du Rif, jusqu'à Tanger, ne produisent que des ruisselets sans importance.

Je passe maintenant au versant de l'Océan Atlantique.

Bassin du Sebou. — Le Sebou est le cours d'eau le plus abondant du nord de l'Afrique après le Nil. Large de 100 à 300 mètres dans sa plaine inférieure, que parsèment des ruines romaines, il coule entre des berges terreuses de 7 mètres de hauteur qu'il dépasse quelquefois dans ses crues. Sa profondeur moyenne est de 3 mètres.

La vallée maîtresse du Sebou est la voie de communication naturelle de l'Algérie vers le littoral de l'Atlantique.

C'est dans les riches campagnes arrosées par cette rivière que se trouve *Fès*, une des capitales du sultanat, dans une position géographique des plus heureuses, au centre de la dépression qui existe entre l'Atlas et le Rif, sur la route qui longe la base occidentale de l'Atlas. Cette ville est remarquable par l'abondance de ses eaux, la fertilité du sol et son

aspect enchanteur et, pourtant, elle a bien perdu de son ancienne splendeur ; elle avait au moyen-âge 400.000 habitants et elle n'en a plus que 100.000 dont 7.000 juifs. C'est la ville sainte par excellence bien que, des 785 mosquées qu'elle avait autrefois, il ne lui en reste plus que 130.

Lors de l'expulsion des Maures d'Espagne, la ville a reçu 8 à 10.000 émigrants qui ont formé le quartier dit des Andalous et qui ont apporté les arts, les sciences et les lettres.

Fès est le centre intellectuel du Maroc ; ses écoles sont nombreuses et fréquentées non seulement par les tolba marocains, mais encore par les savants de tous les pays musulmans. La mosquée de Keraouïn renferme une bibliothèque précieuse où on trouvera sans doute, plus tard, des documents qui permettront de combler des lacunes de l'histoire.

A une journée de marche de Fès on trouve *Miknès*, qui a été la ville de prédilection du sultan Mouley Smail, sa troisième capitale. C'est le Versailles marocain avec ses jardins, les plus beaux du monde, et ses édifices d'une grande richesse architecturale. La route de Fès à Miknès est la mieux entretenue de l'empire et elle est pourvue de ponts.

La population est de 15.000 âmes.

La Koumba de Mouley - Idris - el - Kebir, au nord de Miknès, est le lieu le plus vénéré du Maroc ; jusqu'à nos jours nul voyageur étranger n'a osé s'y aventurer ni même pénétrer dans la bourgade sainte qui occupe une gorge sauvage du Djebel Zerhoun. Le nom de Oulili qu'on donne au bourg voisin et des inscriptions prouvent que le Ksar Feraoun (Pharaon), est bien le Volubilis des romains.

Ouzzan, ville sainte comptant 10.000 âmes, située

sur un petit affluent de la rive droite du Sebou, n'est pas fermée aux européens comme Mouley-Idris ; elle a été fondée par Mouley Taïeb à la fin du ix^e siècle.

Le chef de la famille, qui est aujourd'hui Mouley el Arbi, par son origine chérifienne et par l'influence que lui donne son titre de grand maître de l'ordre religieux des Taïbin, répandu en Algérie, en Tunisie, en Égypte et au Touat, possède une puissance spirituelle qui peut rivaliser avec celle du sultan lui-même. Celui-ci n'est tenu pour le véritable souverain qu'après avoir reçu l'hommage du saint d'Ouzzan.

La Zaouïa a un droit d'asile pour les criminels.

C'est dans le haut de la vallée du Sebou qu'habitent les Beni Ouraïn et les Ait Youssi dont j'ai parlé dans l'aperçu historique.

L'oued *Bou Regrag*, qui a son embouchure entre Salé et Rebat. ne présente rien de particulier que ceci, c'est qu'il servait autrefois de limite entre le royaume de Fès et celui de Maroc.

Le pays des Zaïr, sur l'oued bou Regrad, est une des contrées les plus sauvages et les plus dangereuses du Maroc. Les Zaïr sont la terreur des environs et ils vont jusqu'à intercepter la route de Casablanca à Rebat. Ils transportent leur butin dans la montagne et, comme ils sont nomades, à la moindre alerte ils plient leurs tentes et s'enfuient.

L'oued *Oum-er-Rebia*, (mère du printemps), ainsi nommé à cause de la richesse en herbages de sa vallée, descend du haut Atlas et charie une masse liquide importante. Dans la saison sèche, on peut le passer à gué, mais, le plus souvent, on est obligé de le franchir sur des radeaux en joncs établis pour cet usage.

L'Oum-er-Rebia parcourt d'admirables plaines ;

plusieurs centaines de milliers de cultivateurs et bergers habitent cette contrée féconde; des troupeaux de chevaux, de chameaux, de bœufs et de moutons parcourent les pâturages; de nombreux villages parsèment les campagnes.

Dans le haut de la vallée, au pays des Tadla, habitent neuf tribus nomades qui comptent 20.000 cavaliers; une kasba commune est bâtie sur l'Oum-er-Rebia.

Parmi les villages il faut signaler celui de Bou-el-Djad ou Bedjad, où réside le chérif Si Daoud-ben-sidi-el-Arbi, descendant du khalife Omar-ben-el-Khettab, et dont les serviteurs religieux sont répandus dans tout le pays. Chaque année les tribus viennent, fraction par fraction, lui porter leurs dons et recevoir sa bénédiction. Pour voyager il est prudent de se placer sous la protection du seigneur de Bedjad.

La ville compte 2.000 habitants, dont 200 juifs.

Tout le pays entre le littoral et l'Atlas, Miknès et l'Oum-er-Rebia, comprend des terres d'une fertilité proverbiale, occupées par les Zemmour et les Zaïan, mais elles sont mal cultivées. Les Zaïan forment la tribu la plus puissante de tout le versant maritime de l'Atlas; ils peuvent mettre en campagne 18.000 cavaliers.

Au sud de l'embouchure de l'Oum-er-Rebia et sur une étendue de 200 kilomètres, jusqu'à l'embouchure de l'oued Tensift, on ne trouve plus aucun estuaire de rivière; le plateau de Doukala, qui occupe la région de l'intérieur et qui est également réputé pour sa fertilité, se termine à la mer par un bourrelet élevé qui ne permet pas aux eaux de s'ouvrir un passage vers l'Atlantique.

L'oued *Tensift*, qui descend des environs du col de

Glaoui et dans le bassin duquel se trouve Merakech, n'est pas un grand cours d'eau, les pluies étant moins abondantes dans cette région déjà rapprochée du Sahara. L'été, à marée base (1), son embouchure est fermée par une barre de sable.

Merakech ou Maroc, une des capitales de l'empire, situé dans une belle plaine, est une ville qui occupe une superficie de 24 kilomètres carrés et qui est entourée de hautes murailles. D'après Marmol, elle comptait autrefois 100.000 habitants et elle n'en a plus que 65.000, dont 15.700 juifs. Elle est très bien arrosée, renferme beaucoup de jardins et, à distance, elle a l'aspect d'une forêt de palmiers au milieu de laquelle se dresse le minaret de Koutoubia, d'une hauteur de 82 mètres, et qui, comme le minaret de Rebat, ressemble à la Giralda de Séville.

L'oued *Sous*, qui vient après le Tensift, est un fleuve intermittent, gonflé l'hiver et à sec en été ; il a cependant toujours un peu d'eau. Le sol de cette vallée est d'une extrême fertilité grâce aux alluvions qu'y déposent les torrents. Dans les années de sécheresse, l'eau d'irrigation étant retenue et employée dans le haut de la vallée, les habitants arrosent péniblement leurs terres au moyen de puits profonds de plus de 10 mètres.

Taroudant, l'ancienne capitale du royaume de Sous, a été reconstruit par les sultans de la dynastie des chérifs Saadiens. C'est une ville très vaste, entourée de murailles, bâtie sur un petit affluent de l'oued Sous ; son enceinte renferme beaucoup plus de jardins que de maisons, a population n'est que de 8.300 habitants, dont un millier d'israélites.

Au sud de l'oued Sous, une petite rivière, l'oued

(1) Les marées, à Tanger, ont une hauteur moyenne de 2^m50

Oulghas arrose un des pays les plus fertiles du Moghereb ; sur cette rivière se trouve *Tazeroualt* et la zaouïa de Si Ahmed - ou - Moussa. Les chérifs descendants de ce marabout avaient pu maintenir leur indépendance sur le territoire de *Blad-Sidi-Hachem* ; Mouley Hassen , après avoir subi un échec en voulant les soumettre, y a enfin réussi en 1886. Ils jouissent toujours dans le pays d'une très grande influence.

L'oued *Noun*, qui prend le nom d'oued Assaka à son embouchure, participe du même régime que l'oued Sous, et il est encore plus souvent à sec que cette rivière.

L'oued *Dra* a un parcours très étendu et très sinueux ; il reçoit toutes les eaux de l'anti-Atlas et celles du versant méridional du haut Atlas. A l'entrée du défilé de Kheneg-Taera, qui traverse l'anti-Atlas, il reçoit un affluent important, l'oued Dadès, et c'est alors qu'il roule la plus grande quantité d'eau. Sur un espace de 1.000 kilomètres , en aval des gorges , la rivière ne cesse de diminuer, bue par les cultures de ses bords et par l'infiltration des sables.

L'oued Dra est bordé, à droite et à gauche, d'une lisière d'oasis de palmiers de 500 mètres à 3 kilomètres de largeur. Après avoir contourné l'extrémité Est du Bani, le Dra épuisé s'étale dans une vaste dépression, la Debaïa, qui est alternativement un lac, un marécage, puis une plaine humide qu'on cultive en céréales.

Les Khenegs du Bani apportent à l'oued Dra, une certaine quantité d'eau à la fonte des neiges, puis ensuite le sable reste sec et , jusqu'à son embouchure, c'est à peine si on peut distinguer où est le lit de la rivière

Le Dra a sa population groupée dans des oasis ; Rohlf s'évalue son importance à 250.000 âmes.

Les dattes du Dra sont aussi réputées que celles du Djerid algérien.

La population de cette région est plus policée que celle des provinces occidentales. Les constructions sont plus élégantes et, de distance en distance, on aperçoit des tours carrées défensives de 10 à 12 mètres de hauteur, avec créneaux et machicoulis.

Les peuplades sont plus fortement groupées pour résister aux nomades.

Le Ksar le plus réputé du Dra est celui de *Tamegrout*, à cause de l'influence religieuse de la zaouïa de Si Amed-ben-Naceur, qui a des affiliés, appelés nouacer, dans une grande partie de l'Afrique du nord. Tamegrout est considéré comme un lieu tellement saint, que la fréquentation du très important marché qui se tient en dehors de la ville, est absolument interdite aux juifs ; à plus forte raison sont-ils exclus du Ksar lui même.

On admet généralement que l'empire du Maroc s'étend, au Sud, jusqu'à la rivière de *Seguiat - el - Hamra* (canal rouge), qui coule à une cinquantaine de kilomètres au Sud du cap Juby ; mais, en réalité, l'autorité du sultan ne s'étend pas au-delà du Dra.

Je vais maintenant m'occuper des oueds du versant du Sahara, qui vont se perdre dans les sables.

Le torrent connu sous le nom d'oued *Ziz*, qui prend sa source dans le haut Atlas, arrose les oasis du *Tafilalet*, berceau de la dynastie régnante, et va se perdre dans le désert à 200 kilomètres de son origine.

Le Tafilalet compte plus de 150 ksour habités par une population que Rohlf s'estime à 100.000 âmes.

C'est, comme je l'ai dit, à Gaoz, district de

Maghdara, que se trouve la célèbre zaouïa des Derkaoua ; Si el-Haouari, chérif de la même lignée que la famille régnante, y est chef de l'ordre religieux si puissant et si répandu des Derkaoua. Les affiliés, qui portent un turban vert, jouissent d'une telle considération qu'ils peuvent parcourir tout le pays sans debiha.

La plaine circulaire du Tafilalet est tout à fait aride ; on n'y trouve pas d'autre végétation arborescente que les palmiers cultivés dans les oasis. Lorsque les pluies hivernales ont été assez abondantes, on y cultive du blé, de l'orge et du trèfle.

C'est là qu'on a découvert les ruines de l'ancienne cité berbère de Sidjilmassa.

Un des marchés les plus importants du Maroc se tient à *Abouam* ; c'est là qu'arrivent les caravanes du Soudan. On y vend, en particulier, une grande quantité de thé provenant d'Angleterre.

Les Aït Atta et les Aït Yafelman, tribus berbères qui forment la plus puissante confédération du Maroc, habitent la vaste contrée qui s'étend de l'Atlas au Tafilalet et qui est limité à l'Ouest par le Dra supérieur ; elle passe pour pouvoir lever 30.000 combattants.

Les tribus de ces confédérations sont en grande partie nomades et elles vont à Tinbouktou et au Soudan occidental, soit pour escorter les caravanes, soit pour piller celles qui n'ont pas eu recours à leurs services (1).

Il me reste à parler de l'oued *Guir* et de l'oued *Zousfana*, qui prennent leurs sources dans les derniers rameaux du haut Atlas ; ces rivières se réunis-

(1) Une Harka, partie des Tafilalet et qui s'est hasardée jusqu'au Niger, a reçu, en novembre 1901, une sanglante leçon ; elle est revenue décimée et désemparée.

sent à Igli pour former l'oued Saoura, lequel, sous le nom d'oued Messaoud, passe au Gourara, au Touat et au Tidikelt pour se perdre ensuite dans le Sahara.

Le bassin de l'oued Guir et de l'oued Zousfana est occupé par l'importante confédération (zegdou) des Doui-Menia, Beni Guil, Oulad-Djerir et Ahmour, tribus nomades qui peuvent réunir 12.000 fusils et qui ont souvent figuré dont les agressions commises contre nos tribus en Algérie.

La grande agglomération de *Figuig*, qui comprend cinq ksour groupés et un sixième isolé, celui de Zenaga, est étalé près d'un petit affluent de l'oued Zousfana. La population est d'environ 15.000 âmes et les oasis renferment 200.000 palmiers.

Différents postes français sont échelonnés sur l'oued Saoura pour l'occupation du Gourara et du Touat. Notre chemin de fer du Sud-Oranais franchit l'oued Zousfana, passe à 5 kilomètres de Zenaga et a des stations à Beni-Ounif et à Béchar.

Le chemin de fer du Sud-Oranais tend à devenir la grande voie de pénétration des produits européens vers le Tafilalet, où s'approvisionnent les caravanes de la Mauritanie-Saharienne et du Soudan. Béchar, la station terminus actuelle, est déjà devenu un centre commercial important.

Voies de communication. — Le Maroc n'a aucune voie ferrée et n'a pas, à proprement parler, de routes carrossables, sauf celle de Fès à Miknès. On n'y trouve que des sentiers parfois très accidentés. Pourtant on pourrait, à la rigueur, aller en voiture de Fès à Rebat et à Casablanca; de Merakech à Mazagan, ou à Safi, ou à Mogador. Il y a peu de ponts, le plus remarquable est celui sur l'oued Tensift, de 8 arches,

sur la route de Merakech à Mazagan, tout près de Merakech.

Les chemins qui franchissent les cols de l'Atlas sont difficilement praticables pour les chameaux ; celui du col de Glaoui est le plus fréquenté par les caravanes.

Ce n'est pas seulement la viabilité des chemins qui fait défaut au Maroc, c'est aussi leur sécurité. J'ai dit que la route de Fès à Oudjda est particulièrement dangereuse ; celles qui traversent le pays des Zaïr sont également peu sûres.

Les coupeurs de routes sont redoutables à ce point que, depuis Mouley Smaïl, aucun Sultan n'a plus osé aller de Fès à Merakech par la route directe, et que, même escortés, ces souverains font un contour en passant près de la mer.

Productions, industrie, commerce. — Peu de pays offrent à l'agriculture des conditions aussi avantageuses que le Maroc : sol exceptionnellement fécond, eaux d'irrigation abondantes, climat tempéré, main-d'œuvre peu coûteuse, facilité d'écoulement des produits.

Le long de l'Atlantique, il existe une bande de terres noires, de 50 à 100 kilomètres de largeur, susceptibles des cultures les plus productives ; entre cette zone et les sommets de l'Atlas règnent des steppes herbeuses pouvant nourrir d'immenses troupeaux de chameaux, de bœufs, de moutons et de chevaux ; autour des villes et sur les flancs des ravins ont été créés de magnifiques vergers arrosés par des dérivations des ruisseaux où se font en même temps des cultures maraîchères variées.

Les seules régions arides sont celles des bassins fluviaux qui vont se perdre dans le Sahara.

Pour les céréales, les procédés de culture sont

tout à fait primitifs ; après avoir semé à la volée, on se contente de gratter le sol avec des araires, sans mettre d'engrais, et on attend, sans autre travail, le moment de la récolte. Dans les tribus berbères les champs sont pourtant généralement sarclés. Les cultures irriguées sont beaucoup mieux soignées ; les procédés de répartition des eaux sont simples et bien compris.

Les principales cultures sont celles du blé, de l'orge, du maïs, de l'alpiste, du sorgho, des fèves, des pois chiches, du cumin, du chanvre, du lin, du tabac. La canne à sucre, qui était cultivée autrefois avec succès, pourrait réussir encore. On plante du coton dans l'oued Dra et on y cultive d'excellentes pommes de terre de primeur qui sont embarquées à Mogador pour Londres.

Les arbres fruitiers ont une luxuriante végétation et donnent d'excellents produits ; je citerai l'olivier, le figuier, la vigne, l'amandier, l'oranger, le citronnier, l'abricotier, le caroubier, le grenadier, le bananier, le palmier. Les divers fruits d'Europe réussissent très bien.

On trouve dans les montagnes du Rif et de l'Atlas des forêts entières de cèdres, de pins d'Alep, de noyers, de chênes-lièges, de chênes verts, de frènes, de buis, d'arar (1).

Les deux seules forêts de plaine sont celles de Larach et de Mamora, entre Mehdia et Rebat ; cette dernière est un repaire de brigands.

Les forêts marocaines renferment de grandes richesses, dont on ne tire presque aucun parti à cause de l'insécurité du pays.

Depuis l'oued Tensift jusqu'à l'oued Noun, on

(1) Variété de thuya qui donne des bois de construction très résistants et incorruptibles.

remarque un arbre spécial, tantôt isolé, tantôt en massifs, qu'on ne trouve dans aucune autre contrée : c'est l'arganier. C'est un arbre touffu, épineux, à feuilles coriaces, au bois dur et résistant, qui pousse naturellement dans les terrains les plus arides ; son fruit en drupe, de la grosseur d'une pomme reinette, contient un noyau à amande et cette amande sert à faire une huile très appréciée des Marocains et qu'on exporte pour la savonnerie.

Les chèvres sont très friandes des argans, et c'est après qu'elles ont rejeté les noyaux après digestion, qu'on ramasse ceux-ci pour en retirer les amandes.

La vaste étendue des pacages, les nombreuses prairies, l'abondance et la qualité des fourrages favorisent l'élève du bétail et des bêtes de somme ou de selle. L'espèce chevaline est très nombreuse et de belle race barbe ; les ânes et les mulets sont également nombreux et rendent de grands services ; les dromadaires sont plus grands et plus robustes que ceux d'Algérie et de Tunisie.

Les bœufs, les moutons, les chèvres sont de bonnes races qu'on pourrait facilement améliorer ; ils forment de grands troupeaux et constituent une des richesses du pays. Le bétail marocain est absolument indemne de tuberculose et les épizooties sont peu nombreuses.

On trouve au Maroc les mêmes animaux féroces ou sauvages qu'en Algérie et, de plus, on y rencontre encore, paraît-il, des ours et des loups. Les gazelles et les autruches sont encore assez nombreuses dans la région saharienne.

On assure qu'il existe au Maroc de grandes richesses minérales, mais il n'a pas encore été fait d'études assez sérieuses pour qu'on puisse rien affirmer à ce sujet. Des minerais de fer ont été anciennement

exploités dans le Djebilet, mais les gisements sont tout à fait épuisés ; ceux du Djebel Hadid n'offrent aucun avenir.

On est porté à penser qu'on trouvera dans le Sous des mines de cuivre d'une certaine richesse.

Les indigènes exploitent des mines de sel gemme.

L'industrie indigène est embryonnaire, elle est individuelle.

Les Marocains fabriquent des tapis, des haïks, des burnous, des couvertures, des nattes en alfa ou en palmier nain, des armes, des bijoux, des cuirs, de la sellerie, de la maroquinerie. On fabrique aussi à Salé un tissu très serré de cordes de laine à larges bandes noires et rouges appelé le *hombel*. Tous ces produits sont presque entièrement destinés aux besoins locaux.

On recherche pour l'exportation les peaux tannées, particulièrement au Tafilalet, avec une noix de galle appelée *takaout*, qu'on trouve en abondance sur une variété de tamarix au Tafilalet et au Dra ; ces peaux sont teintes en rouge et constituent ce qu'on appelle le filali. On fabrique aussi à Rebat, pour l'exportation, des tapis aux vives couleurs qui sont estimés ; mais l'industrie la plus considérable est celle de la fabrication des babouches jaunes, dont on exporte pour deux millions, les deux tiers à destination de l'Égypte, où on expédie aussi un grand nombre de haïks.

Le Sultan a le droit de prohiber toute espèce d'exportation. Il est payé des droits de douane aussi bien à l'exportation qu'à l'importation. La contrebande s'exerce sur une vaste échelle surtout pour les armes et les munitions de guerre.

Le commerce d'exportation est infiniment moins important qu'il ne devrait l'être ; il se compose presque exclusivement des produits de l'agriculture ;

voici les plus importants de ces produits : blé, orge, fèves, pois chiches, graine de lin, amandes, dattes, oranges et citrons, cumin, huiles d'olive et d'argan, cires, œufs, volailles, alfas, lièges, laines, peaux vertes et peaux tannées. Le bétail est exporté exclusivement par Rebat et par Tanger ; les chevaux ne sont exportés que sur autorisation spéciale du Sultan.

A l'importation, le Maroc reçoit des cotonnades, des draps, des soieries, des métaux, de la quincaillerie, du thé (1), du café, du sucre, des bougies, du savon.

Chose inattendue, les vins et les liqueurs de France, principalement les vins de Champagne, ont, depuis quelque temps, une clientèle assez considérable même dans l'intérieur du Maroc.

On peut estimer à 60 millions la valeur des échanges entre le Maroc et les États européens, dont moitié à l'importation.

En 1899, nos échanges ont été de 14.508.748 fr., dont 9.057.649 fr. à l'importation ; ceux des Anglais ont été de 29.500.000 fr. et ceux des Allemands de 7.500.000 fr.

Malgré la fertilité du sol et l'abondance des eaux d'irrigation, il y a parfois au Maroc des disettes aggravées par la difficulté des communications qui s'oppose au nivellement des marchés intérieurs.

(A suivre).

Colonel ROBIN.

(1) Au contraire des Algériens, les Marocains consomment peu de café, mais ils consomment de grandes quantités de thé apporté par le commerce anglais.

LOTERIES POUR LES PAUVRES D'ARLES

AU XVIII^e SIÈCLE

La maison de la Charité d'Arles, fondée sur la fin du xvii^e siècle, traversa, presque dès son commencement, une crise qui faillit l'anéantir. Les secours pécuniaires sur lesquels elle comptait pour vivre lui firent défaut ; le droit de glane (1), qui lui aurait assuré le plus gros de ses revenus, ne rentrait pas ou rentrait difficilement. La misère était générale, ainsi que le constatent les mémoires du temps. En 1691 et 1692, des troubles éclatent dans la ville à cause de la cherté du pain. « En ceste année [1693] et l'an suivant, disent les *Mémoires de MM. Paris*, fut grande cherté de vivres ». — « La récolte de l'année 1694 fut peu de chose dans Arles. Il y eut peu de bled et autres grains, et encore moins de vin », ajoutent les *Mémoires de Louis Pic*, orfèvre. L'an 1695 fut remarquable par sa disette de toutes choses : le blé, l'huile, le vin et les fruits manquèrent presque, selon les mêmes MM. Paris (2).

De plus, il y avait, à cette époque, dans la ville,

(1) Le droit de glane, au profit des pauvres, est toujours perçu dans la commune d'Arles.

(2) Voir : *Les années calamiteuses de l'histoire d'Arles*, de M. Emile Fassin, conseiller à la Cour d'Aix, pour de plus amples détails, aux p. 75 et suivantes.

une « très grande quantité de pauvres que la misère et la cherté des denrées y avaient attirés ». L'hôpital de la Charité ne pouvait que se ressentir de cette triste situation : aussi avait-il un grand besoin d'argent et se trouvait-il chargé de grosses dettes. Les administrateurs de l'établissement avaient bien emprunté des capitaux, retiré ceux qui lui appartenaient et même vendu des propriétés de la maison pour ne pas la laisser succomber, mais tous ces sacrifices, quoique bien lourds, n'étaient pas suffisants. Ils songèrent donc, s'appuyant sur l'exemple donné par l'hôpital de la Charité de Lyon, à organiser une loterie, certains que les personnes bienfaisantes de la ville aideraient de tout leur pouvoir cette généreuse entreprise. Après avoir bien étudié, bien mûri et bien examiné ce projet, ils le mirent à exécution. On décida d'un commun accord de créer une loterie de cinq mille billets, vendus trois livres douze sols pièce, ce qui devait donner la forte somme de dix-huit mille livres. Parmi ces billets, cent seize seraient gagnants et auraient droit à un lot ou à une prime en argent. Quatre administrateurs : MM. Melchior de Beaumont, Gaspard de Laugier de Montblanc, Louis Begou et Pierre Igouet, orfèvre, nommés par leurs collègues, furent chargés de la distribution des billets. En conséquence, ils tinrent un registre « chiffré et paraffé » par les consuls et les administrateurs, destiné à contenir le nom des personnes qui verseraient de l'argent, ainsi que le nombre de billets pris par chacune d'elles.

Les sommes recueillies étaient déposées, tous les huit jours, dans un coffre qui était aux archives de l'Hôtel de Ville et dont les consuls et les administrateurs avaient chacun une clef. Ces derniers n'eurent

pas le droit de « mettre à la loterie » : bon moyen pour ne pas mettre en doute leur honorabilité et empêcher, en même temps, les mauvaises langues de suspecter leur impartialité.

Un prospectus (1), imprimé dans la ville par Claude Mesnier et répandu à profusion, donna au public arlésien, et sans doute aux gens des environs, tous les détails nécessaires pour attirer des adhérents à cette bonne œuvre. Néanmoins, malgré l'organisation parfaite de cette bienfaisante entreprise, il est à croire que les capitaux n'affluèrent pas tout d'abord ; un indice qui le prouverait c'est que le tirage de la loterie n'eut pas lieu à l'époque primitivement fixée : premier décembre 1699. On distribuait encore des billets en 1702. Une délibération du bureau de la Charité du 4 mars de cette année, dit qu'il fut permis aux recteurs, chargés de la distribution des billets, d'en remettre à leurs autres collègues, sans doute afin d'en hâter la vente (2).

Une autre délibération donne des détails non moins intéressants sur cette loterie. Les recteurs s'étaient réunis extraordinairement le mercredi 12 juillet 1702, afin d'entendre communication d'une lettre importante. L'intendant de Provence avait appris qu'il y avait à Arles « beaucoup de louis d'or vieux et non réformés » provenant de la loterie en faveur de la Charité. Il avait écrit le 29 juin précédent, en conseillant aux recteurs de les faire porter à la « monnoye d'Aix », afin qu'on pût vérifier ceux qui étaient de

(1) L'abbé Bonnemant, le patient collectionneur arlésien, en a sauvé un exemplaire de l'oubli. Il fait partie de son manuscrit, n° 159, intitulé : *Communautés séculières et régulières de la ville et du diocèse d'Arles*, et déposé à la bibliothèque municipale d'Arles.

(2) *Archives de la Charité*, volume V, E. 3.

poids normal à treize livres et changer les autres ; la perte résultant du change devant être supportée par les personnes qui gagneraient des lots. Les administrateurs s'émurent de cet avis. Ils étaient à la veille de tirer la loterie, ils n'auraient pas voulu ce dérangement. On pria l'intendant de permettre qu'on différât d'exécuter ses ordres ; l'archevêque, Mgr de Mailly, le supplia de se rendre au vœu des recteurs ; il ne fut pas écouté. Le 10 juillet, le haut magistrat répondit de se hâter d'envoyer « les espèces » si on ne voulait s'exposer aux peines portées par les arrêts du Conseil du Roi des 22 avril, 24 et 27 juin de cette même année. Devant une telle menace il fut obéi, et le 13 juillet 1702, à 10 heures du matin, en présence des maire et consuls de la ville et de quatre recteurs de la Charité, les orfèvres Pierre et Guillaume Igonnet et François Agard en firent la vérification dans l'Hôtel de Ville, « au membre des archers (1), où l'or et l'argent de la loterie est tenu dans une caisse fermée à trois clefs ». Ils trouvèrent 886 louis d'or parmi lesquels plusieurs d'Italie, peu de pistoles d'Espagne et près de 80 écus d'argent. Sur ce nombre, 665 louis d'or n'avaient pas le poids légal, et ils estimèrent la moins-value à 768 livres 15 sols 10 deniers (2). Un consul, Antoine Raybaud, et un recteur, Francony fils, avocat, se chargèrent de porter toutes ces valeurs à Aix ; ils en étaient de retour le 29 juillet. Au bureau, tenu ce même jour, Francony rendit compte de leur voyage. Le directeur et

(1) Les archers avaient pour mission de chasser les mendiants de la ville. M. E. Fassin leur a consacré une étude historique dans son *Musée*, 1^{re} série, pp. 169-171.

(2) Leur rapport de vérification, signé de tous les Messieurs présents, est inscrit tout au long et à sa date dans le volume des délibérations de la Charité qui va de 1690 à 1709, coté V. E 3 aux Archives hospitalières d'Arles.

trésorier de la « monnoye », de Piquet, leur remit en nouvelles espèces 10.948 livres 9 sols 11 deniers. On était loin des 18.000 livres que devait produire la loterie. Le tirage, néanmoins, ne tarda pas à se faire, il avait été irrévocablement fixé au 15 août. Voici comment eut lieu l'opération :

On prépara cinq mille petits carrés de papier de même grandeur, sur chacun desquels on écrivit un numéro d'ordre avec le nom d'une des personnes qui avaient pris des billets ; après les avoir roulés et collés, on les mit dans une boîte. On commanda derechef autant de billets de même grandeur : cent seize de couleur noire, avec l'indication des lots à gagner, les autres de couleur blanche ; ils furent ensuite jetés dans une seconde boîte que l'on remua avec soin pour bien mêler les billets.

Six enfants furent employés au dépouillement : deux, choisis par le sort, sortirent les billets des deux boîtes par une ouverture de la largeur de la main ; le troisième, chargé de recevoir les billets tirés de la première boîte, prononçait à haute voix le numéro et le nom qui y étaient inscrits ; le quatrième enfant ouvrait de même les billets sortis de la seconde boîte, disant s'ils étaient blancs et les montrait à l'assemblée ; si, au contraire, ils étaient noirs, il annonçait que ces billets étaient bons et indiquait en même temps la somme gagnée ; enfin, les deux derniers enfants écrivaient, séance tenante, sur une registre spécial, chaque résultat, au fur et à mesure de sa proclamation.

Les lots étaient ainsi répartis :

1 gros lot de 2.000 livres.

2 lots de 500 livres.

5 lots de 300 livres.

15 lots de 200 livres.

25 lots de 150 livres.

65 lots de 100 livres.

1 lot pour le premier billet tiré blanc de 100 livres.

1 lot pour le dernier billet tiré blanc de 100 livres.

1 lot pour le billet blanc qui précèdera le gros lot de 100 livres.

1 lot pour le billet blanc qui suivra le gros lot de 100 livres.

En résumé 18.000 livres pour 116 billets.

Ils furent payés les samedis suivants, jours de réunion du bureau de la Charité. On retint, toutefois, en faveur des pauvres, 15 % sur le premier gros lot et 20 % pour chacun des autres.

Ce droit était, avec les aumônes volontaires des gagnants, le seul bénéfice de cette opération.

Un imprimé général fit connaître au public les noms des personnes favorisées par le sort.

On aimerait à avoir des détails plus précis sur cette loterie ; à savoir combien, au juste, de billets furent placés, quelles ressources ils procurèrent à la Charité, à retrouver au moins les nom des heureux gagnants.

Les registres des archives hospitalières, qui auraient pu nous fournir quelques indications, sont restés obstinément muets et n'ont pas laissé pénétrer leurs secrets, il est permis de le regretter. Il n'est pas moins intéressant de recueillir toutes ces particularités sur une loterie, en province, au commencement du XVIII^e siècle (1).

(1) Les éléments de ce petit travail ont été puisés aux sources originales, c'est-à-dire aux registres de délibérations et de comptes de la Charité. Voici les cotes le plus souvent consultées par nous : V. E 3, 4, 11, 34, 37, 38, 103 et 128. Merci à MM. les Administrateurs et à M. le Secrétaire de cet établissement qui nous ont permis de chercher tout à notre aise.

Mais les années continuaient à être mauvaises pour la ville d'Arles. En 1704, il n'y eut pas de pluie au printemps, en 1705, les céréales furent presque toutes perdues par suite de l'inondation du territoire par le Rhône, et en 1706, à cause de la sécheresse et des chaleurs, « les bleds grainèrent peu et la récolte fut extrêmement modique », nous apprennent les *Mémoires* de Louis Pic déjà cités. La maison de la Charité se ressentait de la rigueur du temps, et les quelques ressources de la dernière loterie s'étaient vite épuisées ; il était urgent de lui en procurer de nouvelles pour qu'elle pût subsister. Les recteurs, dans cette triste situation, ne faillirent pas à leur devoir ; réunis extraordinairement le 5 octobre 1706, l'un d'eux, Ignace d'Amat de Graveson (1), leur exposa que l'archevêque, Mgr de Mailly, avait obtenu pour la maison la faveur de placer de nouveaux billets jusqu'à concurrence de la somme de cent mille livres, en une ou plusieurs fois. En attendant l'envoi de la permission de la Cour, il proposa à ses collègues de prendre toutes les mesures propres à faire réussir cette nouvelle loterie, « attendu les pressantes nécessités de la maison ». Le bureau décida, pour cette fois, l'émission de 50.000 billets (2) de vingt sols chacun avec attribution du 82 lots.

Sur ces données générales, les recteurs Trophime de Mandon, Jean-Honoré de Sabatier, Henri Bernard, Jean Silves et Louis Moreau élaborèrent un projet de loterie, et tout de suite les billets furent mis en

(1) Le nom d'Ignace d'Amat de Graveson, mérite d'être conservé. Il mourut de la peste, le 20 juillet 1721, premier consul, victime de son dévouement à la chose publique.

(2) Le bureau du 8 juillet 1714 nous apprend que finalement on s'arrêta au chiffre de 40.000. *Archives de la Charité*, vol. V, E 4.

vente (1). Mesnier les imprima, ainsi que les « placards », pour avertir le public, et le libraire Gaudion se chargea de toute la fourniture du papier (2).

Le placement des billets demanda beaucoup de temps. En 1708 on en distribuait encore ; à la grande foire de Beaucaire de cette année, le notaire Nicolas Tartais, recteur et secrétaire de la maison, en plaça un certain nombre. On en répandit aussi dans les villes voisines : Nîmes, Aix, Marseille et jusqu'à Lyon.

Dès cette époque, pourtant, on songeait au tirage de cette seconde loterie. Le bureau du 25 août 1708 (3) donna pouvoir à Messieurs Duport et d'Eyminy de

(1) Voir cette délibération aux Archives de la Charité, vol. V, E 3, où l'on remarque encore parmi les recteurs présents : le chanoine Pillier, le chevalier de Cays, Quiqueran de Beaujeu, Antoine Raybaud et Benoît Loys.

(2) On nous pardonnera de reproduire la curieuse facture suivante relative à la loterie :

« MM. les Recteurs de la maison de la Charité doivent à
« Gaudion, libraire :

« Du 4 février 1708.

« Livré à M. le chanoine Pillier un livre blanc de 12 mains, papier
« au raisin, relié en basane verte..... 5 livres, »

« Du 13 dudit.

« La reliure de 5 livres blancs pour les cinq
« receveurs de la loterie..... 5 livres »

« Du 13 mars.

« Livré au sieur Mesnier, imprimeur, 3 rames
« papier au raisin 12 livres »

« Du 28 avril.

« Livré à M. Bernard 1 livre blanc de 4 mains
« papier à la cloche 1 livre 2 sols.

« Et finalement 7 rames papier petite cloche,
« coupées en petit pour les billets de la loterie. 17 livres 10 sols.

40 livres 12 sols.

« Reçu cette somme le 6 janvier 1709.

« GAUDION ».

(3) *Id.*, vol. V, E 3.

faire confectionner, « à la meilleure condition que se pourra », les bombes nécessaires à cette opération, et de vendre les vieilles, « attendu qu'elles sont trop petites », et c'est le chaudronnier Nicolas Allard qui les livra peu après. Le 16 septembre 1708, le menuisier Pierre Lacroix, pour une barrière faite pour ce même but, recevait la somme de 21 livres.

Enfin, on afficha les derniers avis imprimés et la loterie fut tirée. Nous ignorons le jour exact du commencement, mais nous savons que le 4 janvier 1709, avant midi, à la 17^e séance, André Villaret, de Nîmes, gagna un lot de 800 livres avec le n^o 49.779, et que le 12 du même mois, à la 30^e séance, Isabeau Marolle, « à la volonté du Seigneur et de sa très sainte Mère », obtint, avec le n^o 43.695, un lot de 150 livres. Trente séances au moins pour tirer une loterie ! Nos aïeux avaient plus de patience que nous. Combien nous avons fait de progrès depuis avec nos machines si expéditives !

Il échut aussi à la Charité un lot de 150 livres, preuve évidente que tous les billets ne furent pas pris. Un marchand de Lyon eut pour sa part 250 livres. Il fut même le dernier payé, dans le courant de 1713. Enfin, un Monsieur de Marseille gagna plus de 300 livres (1).

Tout l'argent de la loterie n'était cependant pas rentré sans difficulté dans les caisses de la maison. Le Parlement de Provence, à l'instigation des rec-teurs, dut lancer une contrainte par corps contre un marchand de soie d'Aix, nommé Bernard, pour le forcer à rendre les sommes qu'il détenait injustement, provenant de la vente des billets. Il s'exécuta d'ailleurs de bonne grâce, et le sieur Roman, d'Aix,

(1) *Archives de la Charité*, vol. V, E 34, 103 et 128.

s'engagea à verser pour lui l'argent qu'il devait dans l'espace d'un an. La Charité l'agréa comme caution au bureau du 21 décembre 1709 (1).

Cette année 1709 avait été une des plus désastreuses pour l'agriculture ; on l'appela l'année de la famine ; les ressources de la loterie furent promptement consommées. Il restait pourtant encore quelque monnaie dans le trésor pour payer les derniers lots gagnants. Devant la détresse générale, les recteurs de la Charité décidèrent, à la réunion extraordinaire du 22 mai 1709, de remettre cet argent aux consuls (2), afin de leur permettre d'acheter du blé pour la population affamée, avec la clause, toutefois, de régler les derniers lois gagnants qui seraient réclamés (3) : bonne œuvre, assurément, bien digne de couronner cette seconde entreprise !

Le dernier lot était à peine payé depuis quelques mois, que déjà on songeait à procurer d'autres ressources à la Charité. Le 8 juillet 1714, les recteurs de la maison, réunis dans ce but, décidèrent de continuer la loterie commencée en 1706. Ils virent donc l'archevêque (4) et les consuls, leur parlèrent de leur dessein et obtinrent leur agrément.

(1) *Id.*, vol. V, E 4.

(2) Le consul Jean Bonchaud rendit cet argent à la Charité le 22 juillet 1709, soit exactement 475 livres 12 sols 6 deniers. *Archives de la Charité*, vol. V, E 103.

(3) Les habitants d'Arles souffrirent tout ce que la pauvreté et l'indigence a de plus rude et de plus rigoureux. Cela dura pendant quelques mois, après quoi les gens des villages circonvoisins apportèrent du pain dans la ville à toutes sortes de prix, qu'ils faisoient chez eux de toutes sortes de grains, qu'ils mêloient souvent avec de mauvais légumes. Ce pain, qui n'étoit pas fort agréable au goût, ni même fort sain, étoit pourtant promptement enlevé, à cause de son bon marché ; et puis la famine talonnoit le pauvre peuple..... (*Mémoires de Louis Pic*).

(4) Ce n'étoit plus François de Mailly : il avait été transféré au siège de Reims depuis le 12 juillet 1710. Le nouvel archevêque s'appelait Jacques de Forbin Janson.

En conséquence, le projet élaboré fut inscrit au livre des actes, imprimé, distribué et mis à exécution. Il comprenait entre autres articles les suivants : La loterie s'élèvera à 18.000 écus et le prix d'un billet sera d'un quart d'écu. Les recteurs Gérard de Loys, Loinville, Fassin, avocat, Antoine Laugier et Antoine Raybaud auront chacun un livret à souches, c'est-à-dire qu'ils seront chargés de la vente. On enverra des billets dans toutes les villes et dans tous les villages où l'on pourra trouver des personnes qui veuillent bien prendre la peine de les distribuer. L'argent recueilli sera mis tous les huit jours dans une caisse, fermant à deux clefs et déposée au Mont-de-Piété (1).

Au commencement cette opération réussit à merveille : beaucoup de billets furent placés. Ainsi le 14 juillet 1714, il fut arrêté de remettre à un arlésien, établi à Paris, appelé Agard, « marchand joaillier », le nombre de mille billets afin qu'il voulût bien les distribuer à sa clientèle.

La foire de Beaucaire approchait ; deux recteurs s'y rendirent, y installèrent un bureau de vente et y restèrent pendant un mois. Il leur fut facile de donner à leurs amis et connaissances quantité de bulletins que ceux-ci s'efforcèrent de placer à leur tour, dans les lieux de leur résidence.

Afin d'accélérer la vente, on décida, le 4 août 1714, de laisser le 2 0/0, aux personnes employées à la distribution des billets, comme l'usage s'en était répandu partout, autrement il était à craindre qu'on ne pût achever la loterie. Il n'est pas jusqu'à l'ancien archevêque, Mgr de Mailly, qui ne fut prié de s'inté-

(1) Le Mont-de-Piété avait été établi à Arles dès 1666, sous l'inspiration d'un prêtre de l'Oratoire, le père François Agnel, curé de la paroisse Sainte-Anne.

resser à l'œuvre. Voici la lettre qu'il écrivit de sa ville épiscopale aux recteurs de la Charité :

Reims, 16 octobre

Je suis très sensible, Messieurs, à l'honneur que vous me faites de vouloir bien me fournir les occasions de pouvoir vous être utile. Je ne saurai avoir de plus grand plaisir et je m'estimerai fort heureux de rendre service à la ville d'Arles, malgré le temps et quelque éloigné que je puisse être. L'hiver prochain, lorsque je serai à Paris, je m'emploierai vivement pour tâcher de procurer aux pauvres de la Charité les billets que vous souhaités et je prie Messieurs les Recteurs d'être bien persuadés de l'estime et de la véritable considération que j'ay pour chacun d'eux. On ne peut vous honorer plus parfaitement, Messieurs, que je fais.

Mailly, arch. de Reims

Messieurs les Recteurs de la Charité d'Arles (1).

En 1715 tous les billets n'étaient pas encore placés. Un des recteurs, Ant. Laugier, remit, en effet, le 11 mai à ses collègues, 800 écus pour 2.300 billets distribués par son commis Cornu ainsi que les 32 carnets qui contenaient les noms et les devises. Deux administrateurs, MM. d'Icard de Pérignan et Fassin, furent chargés de vérifier ce compte, et on entreposa cette somme dans la chambre de l'abbé Darbès, (2) en attendant d'être portée, deux jours après, ainsi qu'il avait été convenu antérieurement, au Mont-de-Piété, dans une caisse dont Ant. Laugier et le chanoine Embrun devaient avoir chacun une clef (3).

(1) *Archives de la Charité*. Liasse V, E. 11.

(2) L'abbé Laurent Darbès fut aumônier de la Charité pendant seize ans (de janvier 1902 à mai 1718).

(3) Le chanoine Denis Embrun, mort le 6 février 1737, avait été un insigne bienfaiteur des pauvres ; à ce titre, son portrait se trouve à l'Hôtel-Dieu d'Arles.

Le 25 mai suivant, samedi, 200 écus « en espèces de 3 livres 15 sols pièce » furent remis à M. Bérard de Loys Loinville afin qu'il les gardât provisoirement dans les archives dont il avait la surveillance. Ils provenaient encore de la vente faite par M. Cornu. Il arriva aussi de l'argent d'Alais, où un marchand nommé Escoffier avait placé plus de cent billets.

Cependant malgré ces quelques recettes, malgré le temps qui s'écoulait, l'œuvre n'avancait guère ; à cette date on n'avait pas encore recueilli la moitié de la somme projetée. Mais comme chaque jour on recevait des lettres pressantes des lieux où l'on avait vendu des billets, les administrateurs résolurent de tirer la loterie bien que le placement des numéros ne fut pas terminé. Ils écrivirent, avant la fin de mai, à toutes les personnes qui étaient occupées à cette entreprise, pour les prier de retourner les listes dans l'état où elles étaient.

Cette affaire traîna en longueur jusqu'au commencement de juillet, puis quand on posséda toutes les réponses, on fixa l'époque du tirage de la loterie et le nombre des lots, à proportion de l'argent qu'on avait en caisse. Tous les fonds recueillis s'élevaient à 21,400 livres. On préleva, sur cette somme, les droits de la maison, savoir le 15 0/0 sur les gros lots et le 10 0/0 sur les autres ainsi que tous les frais de dépense et il ne resta plus que 19.050 livres qu'on répartit en 78 lots. Des imprimés qu'on répandit partout publièrent ces chiffres. On tira la loterie du 13 au 28 juillet, en 26 séances. Nous ne connaissons le nom d'aucun gagnant.

M. de Mandon, cadet, un des recteurs, chargé de l'argent des lots nous apprend seulement, le 28 novembre 1716, en rendant ses comptes, qu'il avait

payé 18.500 livres pour 74 lots et que le reste, c'est à-dire 750 livres, part de 4 lots non encore réclamés, avait été remis au Mont-de-Piété (1).

En somme, cette loterie ne rapporta pas grand argent à la Charité. Les ressources, presque toutes, furent distribuées en lots et il ne revint à la maison que la somme dérisoire de 2.042 livres 10 sols provenant du droit sur les gros et les petits lots en faveur des pauvres, mentionné plus haut, et de 188 livres 7 sols, aumônes volontaires des personnes favorisées d'un numéro gagnant.

Aussi la Charité, déçue dans ses espérances, ne tarda-t-elle pas à recommencer l'opération « eu égard au grand nombre de pauvres qu'elle est obligée d'entretenir et au peu de rente qu'elle a ». A la réunion du 6 février 1717, les recteurs de la maison dirent qu'il serait nécessaire de continuer la loterie « pour pouvoir, par ce moyen, contribuer à la nourriture et entretien des pauvres ». M. le marquis de Lagoy, un des recteurs et sans doute le plus qualifié, écrivit à Mgr Lebret, intendant de Provence, en ce moment à la Cour, pour obtenir l'autorisation nécessaire. Il reçut la lettre suivante :

A Monsieur le Marquis de Lagoy.

A Paris, ce 27 janvier 1717.

J'ay parlé ce matin, Monsieur, à M. le duc de Noailles, de l'augmentation de la loterie que vous demandés pour l'hôpital de la Charité d'Arles, et il m'a répondu que cela ne se pouvait pas parce qu'il n'en accorde plus. Je me suis retranché à la continuation de la loterie jusques à la concurrence de

(1) En juillet 1717 il restait encore à payer 450 liv. pour 2 lots. Cette somme fut retirée du Mont-de-Piété le 17 juillet et employée à la foire de Beaucaire de cette année, en achats divers pour la maison de la Charité. *Archives V. E. 4.*

la somme portée par la permission accordée par le feü roy et il m'a fait l'honneur de me dire que cette même permission suffisoit et qu'on n'en avoit pas besoin d'autre.

Je suis toujours aussy cincèrement que respectueusement,
Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

LEBRET (1).

Muni de cette permission, le bureau du 11 février 1717 pria MM. de Mandon, de Loys Loinville, Noguier et Reboul de dresser chacun un projet qui serait soumis, aux réunions prochaines, à l'assentiment général. Nous ignorons si les recteurs mirent longtemps pour s'entendre et quel projet finalement fut adopté par eux ; mais dès le 22 mars 1717 l'imprimeur Mesnier recevait 21 livres pour 200 affiches et 1.200 billets de la loterie. Le placement se fit assez lentement. Comme d'habitude quatre recteurs étaient chargés de la vente et remettaient aux preneurs des billets signés par eux (2).

Le tirage de la loterie eut lieu fin août 1718. Les trompettes de la ville annoncèrent cette opération. On dut, comme d'ordinaire, y mettre beaucoup d'entrain et en faire une fête publique. Mais les détails qui nous auraient le plus charmé, c'est-à-dire le nombre des séances, la quantité de lots, le nom des heureux gagnants, nous font complètement défaut. Nous savons seulement qu'elle procura peu de ressources à l'œuvre, soit 224 livres, 9 sols 9 deniers y compris les aumônes des personnes qui avaient des lots. Le 7 février 1719, il restait encore à payer 350 livres 3 sols 6 deniers de lots non réclamés.

(1) *Archives de la Charité*. Vol. E, 4.

(2) *Idem*. Vol. E, 4.

L'aumônier, l'abbé Mauric, avait eu la garde de l'argent de cette dernière loterie (1).

En terminant, quelques réflexions s'imposent ; elles serviront de conclusion à cette étude.

Déjà, à l'époque dont il est ici question, la mode était aux loteries ; elles remontaient beaucoup plus loin et furent introduites en France sous le règne de François I^{er}. Elles sont, en effet, un procédé simple et facile de procurer des revenus à n'importe quelle œuvre. Une morale sévère leur trouverait peut-être des inconvénients, entre autres celui grave de favoriser le goût des jeux de hasard. Mais ne condamnons pas trop facilement nos contemporains, il nous faudrait reprendre nos ancêtres avec bien plus de raison. L'exemple est venu de haut. Louis XIV n'a pas dédaigné de se servir de la loterie. En 1700, il en établit une à l'Hôtel de Ville de Paris de dix millions pour subvenir aux besoins de l'État. Il faut dire aussi, à la décharge de notre temps, que ces sortes d'entreprises sont mieux organisées aujourd'hui. Une grande partie de l'argent n'est pas consacré à des primes comme autrefois. Mieux comprises et mieux entendues, elles doivent donner davantage. Puisse-t-il en être ainsi pour la loterie nationale que la municipalité arlésienne prépare en ce moment dans le but de recueillir les sommes nécessaires pour le transfert de ses services hospitaliers dans un lieu plus sain, plus aéré, dans des locaux moins incommodes et bâtis à neuf !

M. CHAILAN.

(1) *Archives de la Charité*. Vol. E. 103.

A LA LUNE

Modeste Reine,
Blanche et sereine,
Quand, dans l'azur,
Ton front si pur
Vers moi se penche,
Mon âme épanche,
Sans un regret,
Son doux secret.
Même les larmes
Ont certains charmes
D'illusion,
Quand ton rayon,
Seul, les essuie ;
C'est tiède pluie,
Sous le soleil,
C'est le sommeil
De la souffrance,
Où l'Espérance
Se glisse au cœur ;
Et, sans bonheur,
On peut encore
Revoir l'aurore
Avec douceur !

ÉVER.

LE CYCLE D'ORANGE

La société des grandes auditions musicales de France l'avait pris cette année sous son patronage ; la comtesse Greffulhe le présidait ; M. Raoul Gunsbourg le dirigeait ; M. Edouard Colonne et son orchestre s'y faisaient entendre pendant toute sa durée ; notre confrère Antony Réal se dévouait pour applanir toutes les difficultés locales. Il semblait qu'un triomphe sans précédent dut couronner tous ces efforts réunis et que le *Théâtre Antique*, celui qui demeure le prototype des scènes de plein air, devait s'irradier d'une gloire décisive.

Disons tout de suite de la conclusion. Ce cycle fut dignement présenté ; il s'y révéla un grand souci de l'Art ; un respect louable de la grandeur du cadre où il évoluait : il ne marqua pas une date, et si dans l'histoire du théâtre d'Orange, il occupera un rang honorable, il ne souleva pas l'enthousiasme de la foule : il fut justement applaudi, il ne fut pas acclamé.

Les *Troyens* ouvrirent la série, juste hommage à la mémoire de notre grand maître Berlioz ; mais à le rendre, encore aurait-il fallu donner l'œuvre dans son intégrité avec tout le respect et l'attention qu'elle mérite. Nous n'entendîmes en réalité que des fragments de la partition. Ainsi au premier acte toute la fête des corps de métiers, cette page si pittoresque et

si originale fut supprimée. Le troisième acte fut plus mal traité encore. La cause dit-on, en fut l'indisposition de M. Rousselière qui ne put continuer son rôle. Mais c'était déjà une imprudence que de confier ce rôle à un artiste excellent et consciencieux, mais plutôt ténor de demi caractère que ténor de force et que le plein air devait éprouver. Madame Litwine fut un superbe Didon : belle voix conduite avec méthode : tout au plus pourrait-on lui reprocher un peu de froideur dans certains passages de force qui demandaient plus d'enthousiasme. Les rôles secondaires furent médiocrement tenus. Exceptons cependant M. Plamoudon dans le rôle de Jopas, qui fut le héros de la soirée, puisque lui seul obtint les honneurs du bis. Il est impossible de détailler avec plus de charme et de poésie l'invocation à Cérès du deuxième acte. Ce fut le seul moment de la soirée où les spectateurs sentirent courir dans leurs rangs pressés le frisson d'art et communiquèrent dans l'absolue beauté.

Chœurs et orchestres étaient dirigés par Edouard Colonne. C'est tout dire en un mot. La mise en scène par contre fut piteuse.

Qu'aurait dit cependant le maître, qui à propos de l'exécution de son oratorio « l'enfance du Christ » dans la halle de Strasbourg en 1863, écrivait à l'organisateur de la fête : « Au reste nous avons bien de la bonté de chercher de telles nuances ; d'après ce qu'on me dit de l'immensité de la Halle, il est clair que tout cela sera perdu et qu'on n'entendra à peu près rien. Autant valait faire de la musique sur une place publique. »

La représentation du *Mefistofele*, de Boito occupa la seconde soirée et fut plus soignée. Sans M. Cha-

liapine, cependant l'impression produite eut été plutôt froide. La partition de Boito, sans être un chef-d'œuvre possède de sérieuses qualités. C'est une bien belle page que cette introduction traitée en forme d'oratorio. Après quelques mesures de prélude où des effets stridents de trompettes annoncent l'enfer, un chant s'élève de la terre ; murmure au début, il se renforce et s'élève dans un mouvement magistral et superbe. D'autres morceaux seraient à citer : tout le rôle de Méphistophelès est écrit avec un souci particulier il est le véritable héros de la pièce. Boito occupa dans la musique italienne un rang fort honorable ; collaborateur de Verdi pour lequel il a composé le livret d'*Otello*, s'effaçant devant le vieux maître avec une rare modestie, il a beaucoup étudié Berlioz et Wagner et les a fait connaître à ses compatriotes. Ses mélodies manquent quelquefois d'originalité ; son harmonie est laborieuse et sent l'huile, mais il a des trouvailles superbes ; la tenue de son œuvre est toujours sérieuse, ses audaces harmoniques ne lui font pas oublier que la mélodie est la base d'une œuvre dramatique. Avec plus de simplicité et de sérieux, il annonce les Mascagni, les Pucini et les Léon Cavallo qui lui doivent beaucoup.

Avait-il pressenti M. Chaliapine, lorsqu'il écrivait en 1868 sa partition et qu'il faisait de Méphistophelès le personnage principal de son œuvre ? le seul, peut-on dire, car Faust et Marguerite s'effacent dans le pénombre ? Les compositeurs ont parfois cette heureuse fortune qu'un artiste vienne redonner à leur œuvre déjà un peu effacée une nouvelle jeunesse. M. Chaliapine est puissant ; M. Chaliapine a une voix formidable et une action saisissante ; M. Cha-

liapine est le Méphistophélès rêvé par Goethe et Boito ; il remplit l'immense vaisseau et souleva l'effroi, l'enthousiasme, l'admiration des quelques milliers de spectateurs groupés sur les antiques gradins. A ses côtés M^{lle} Cavaliéri fut une Marguerite délicate et une Hélène pleine de grâces ; M. Acerbi fut un Faust gentil garçon, qu'on me permette l'expression, à l'allure parfois un peu maniérée. Mais quoi ? Tout Orange avait ce soir-là pour M. Chaliapine des yeux que Paris avait pour Rodrigue.

Est-ce bien la condition normale du grand théâtre qu'un artiste y consacre l'attention et qu'une vedette suffise pour le remplir ? Malgré l'intérêt très réel du *Mefistofele*, malgré le souci de la mise en œuvre, l'originalité des projections électriques, malgré Colonne enfin, on vit bien le contraire dans la soirée du lendemain. Ce fut la seule réservée au drame ; on y représenta le Jules César de Shakespeare et deux actes d'Œdipe-roi, et ce fut la grande soirée du cycle, la joie de se retrouver chez soi.

Sans doute il y eut aussi dans Jules César un artiste que son rôle mettait en dehors et la création de Brutus fait le plus grand honneur à M. Albert Lambert fils. Mais il ne concentra pas sur lui seul toute l'attention et à ses côtés, M. Paul Mounet fut superbe dans le rôle de César, Sylvain fut un Antoine plein de vérité, M. Garnier composa un Cassius remarquable de netteté et de conscience, M^{me} Sylvain je la nomme la dernière parce que son rôle est plus effacé, se fit applaudir sous les traits de Calpurnia. Ai-je besoin de dire ce que fut Mounet-Sully dans les deux derniers actes d'Œdipe ? La seule ombre au succès fut la partition d'accompagnement de M. Gabriel Fauré. Le nouveau directeur de notre

conservatoire national compte à son actif trop d'œuvres distinguées et fortes pour se montrer aussi timide. C'est sans doute un périlleux honneur que d'accompagner une œuvre du géant Shakespeare. Mais vraiment un prélude assez terne où se détachent avec virulence des appels de trompette ; un *leit motiv* reparaissant au cours du drame et dont l'exécution est confiée toujours à un violoncelle plaintif, ne suffisent pas à justifier le titre ambitieux de musique de scène. C'est vraiment trop de modestie de s'effacer ainsi ; nous avons l'amour propre de nos renommées et nous attendons de M. Fauré une éclatante revanche. Il peut la donner, et, si j'étais de lui, je voudrais la prendre à Orange même.

Car c'est en définitive un des plus beaux centres artistiques de la France. Seulement voilà ! On s'ingénie fort à chercher du nouveau et à combiner des effets inattendus dans un théâtre fait avant tout pour le drame. Le très coûteux et louable effort de M^{me} la Comtesse de Greffulhe et de ses collaborateurs en est une nouvelle preuve. A un cadre pareil, il faut des œuvres simples et fortes, où l'initiative de l'interprète puisse se donner libre carrière. S'ensuit-il que la musique doive être définitivement écartée du théâtre d'Orange ? Non certes ; les succès de la partition des *Erynnies*, et celui plus récent de l'admirable *Arlésienne* indiquent la voie à suivre ; le drame interprété et souligné par l'orchestre. Et cela c'est le théâtre de demain, c'est peut-être l'art de l'avenir que le vieux *mur* aura eu la gloire de provoquer. On abuse vraiment un peu trop du mot de Baireuth Français. Il y a un Baireuth Allemand et il est lui, il y a un théâtre d'Orange et il se suffit à lui-même.

G. M. et EYSSAVEL.

VÉNUS ET ADONIS, AMICA

Malgré certaines difficultés financières et d'organisation, qui finiront par disparaître avec la bonne volonté et la générosité de tous, il est vraiment réconfortant de constater que le prodigieux élan de décentralisation artistique, surgi magnifiquement du théâtre antique d'Orange, il y a plus de dix ans, a trouvé de vibrants échos dans notre région particulièrement évocatrice du beau, parce que le soleil y luit et que les étoiles y scintillent dans un ciel aussi pur que celui de Rome ou d'Athènes.

Le mistral nous apporte sur ses ailes les puissantes émanations de la pensée, de tous les génies qui savent procurer aux foules, depuis vingt siècles jusqu'à nos jours, ce superbe frisson, ces émotions si intenses, que l'art antique seul est capable de faire ressentir.

Béziers voit chaque année dix mille fidèles impatients d'assister dans ses arènes modernes à la bienfaisante communion d'art qui leur est réservée et d'où ils sortiront meilleurs.

Nîmes, dans un cadre plus imposant encore, présente, dans son vieil amphithéâtre, le plus formidable spectacle qui se puisse voir, en réunissant sur ses gradins des foules également éprises et assoiffées d'idéal.

La tragédie antique, pendant longtemps, avait été l'unique but des représentations d'Orange. Ces dernières années, on a essayé d'y monter des œuvres lyriques. Malheureusement toutes n'ont pas rendu l'effet que l'on en attendait, et Béziers seul, jusqu'ici, c'est-à-dire MM. Saint Saëns et Castelbon de Beauxhostes ont résolu le problème en écrivant spécialement des partitions pour le plein air.

A Nîmes, on en est encore à l'ère des tâtonnements. L'année prochaine on compte donner une plus grande place à *Terpsychore*. On jouerait, du 25 juin au 10 juillet, le samedi soir, *Aïda* avec ses trois ballets, et le dimanche la même pièce avec le ballet de *Coppelia*.

Il serait même question de donner *Excelsior* ou *Messalina*, représentées jadis au théâtre de la rue Baudreau, où elles eurent le plus légitime succès. La musique municipale de Barcelone prêterait son concours à cette grande manifestation artistique et... chorégraphique. Nous faisons des vœux pour que tous ces beaux projets se réalisent. Mais le grand Mécène nimois ne nous paraît pas être encore né !

En l'état, il convient de dessiller les yeux aux impressarii, encore trop illusionnés en matière de grands spectacles, et leur éviter surtout d'entraîner le public dans leur fatale erreur. Il faut pour cela arriver avec de fortes avances et ne choisir que des ouvrages susceptibles de ne pas perdre de leur effet, en plein vent ou dans un cadre trop vaste, si non, c'est la mort de l'œuvre, qui n'étant pas au point et partant moins appréciée du public, lasse ce dernier et provoque le four. C'est ce qui s'est produit les 5 et 6 août à Orange, avec les *Troyens*, de

Berlioz, et surtout avec *Méphistofèle*, de Boïto, et ce qui vient de se produire, il y a quinze jours, à Nîmes avec *Amica*, de P. Mascagni, et *Vénus et Adonis*, de Xavier Leroux. Dans un cadre plus restreint, nul doute que le fiasco se fût changé en succès.

La partition de *Vénus et Adonis* est un pur chef-d'œuvre de composition moderne. Très classique par la forme, elle est d'un romantisme remarquable dans le détail. Quelle richesse dans la variété des timbres et des rythmes, quelle harmonie étrange, et, — à la troisième partie surtout, — quels délicieux effets d'orchestration !

Le chœur d'ouverture : « La nuit a lentement déroulé le mystères, De ses voiles légers semés de diamants », semble avoir été écrit pour une représentation de nuit aux Arènes. Le cri de désespoir de Vénus en apercevant Adonis mourant : « Adonis, Adonis », est bien la plus pure expression de la douleur. Quant au chœur final, c'est une sorte de chant d'allégresse et de gloire en l'honneur de la déesse, plein de cachet antique.

Mme Héglon, de l'Opéra, a interprété le rôle de Vénus en grande tragédienne. La célèbre cantatrice ne donne rien au hasard de la scène. Elle compose son geste, arrange son maintien, et si généreuse et si puissante que soit sa nature, veut que l'art en modère l'épanouissement. C'est au sein de la musique, dans les entrailles de l'œuvre, qu'on la voit incessamment préoccupée de l'idéal. On comprend qu'avec un ensemble aussi complet de magnifiques qualités, le succès de Mme Héglon ait été très grand.

L'auteur, M. X. Leroux, appartient à la grande école du développement, et par cela même se rattache à la tradition classique la plus pure, qui a eu

pour berceau Bach et Beethoven. Sa palette musicale relève cependant un peu, du moins dans cette œuvre, de la formule romantique moderne, si prodigieusement développée par Wagner, et qui malheureusement a engendré, à côté de véritables fils comme lui, beaucoup de pâles bâtards.



Amica a été plus goûté par le gros public ; mais a moins intéressé le public délicat, le dilettante initié à tous les secrets de l'art musical. Sa partition renferme cependant de fort belles pages, notamment au début, et malgré un libretto lamentable de banalités. Nous eussions préféré que le maître italien restât italien, ou tout au moins conservât le précieux héritage légué par les maîtres de l'école d'Italie, c'est-à-dire la phrase mélodique, chantante, facile, qu'il eût agrémenté, si je puis m'exprimer ainsi, de la sauce la plus moderne qu'il eût voulu, comme il l'a fait dans *Cavalleria Rusticana*, par exemple, au lieu d'un dialogue souvent pénible, qui semble torturé à plaisir et qui devient même fatigant, surtout dans la deuxième partie.

Parmi les pages remarquées, il convient de citer une radieuse introduction, en manière de pastorale, pleine de fraîcheur et de vérité ; c'est un tableau champêtre charmant. Puis, le chœur des paysans ; la jolie page d'*Amica* à Rinaldo : « Je me réfugie en tes bras », qui a de l'élan, le grand air de Rinaldo : « Plus près du ciel et plus loin de la terre », qui revient comme un *leitmotiv*. Au second acte on remarque l'*intermezzo* et le dialogue mélancolique de Rinaldo et de Giorgio, lorsque les deux frères se reconnais-

sent, puis enfin la belle phrase de Rinaldo à Amica :
« Sois généreuse et bonne ».

La musique de M. Pietro Mascagni se contente de suivre les péripéties du livret ; elle ne se complét pas en de vaines formules. Chaque scène, chaque mesure concourt à l'action. C'est le sens de la vie, c'est un mouvement incessant, qui dictent au musicien ce qu'il a à écrire et à décrire. Les faits parlent pour les personnages, sans qu'il lui soit nécessaire d'en définir autrement les caractères. C'est le drame qui paraît être l'unique souci d'un compositeur né cependant dans le pays de la mélodie.

L'interprétation fut excellente, Mme Charlotte Wyns (Amica) nous apparut superbe d'indignation, et son beau timbre amplissait jusqu'au haut des gradins.

M. Renaud (Rinaldo) a été lui-même, c'est-à-dire l'incomparable chanteur et artiste que l'on sait.

Très jolie aussi la voix fraîche et sympathique de M. Nuibo, dans le rôle de Giorgio.

Les chœurs furent excellents ; l'orchestre suffisant. Et maintenant, à l'année prochaine. Il ne peut, il ne doit y avoir aucune interruption dans les spectacles de ce genre dans nos arènes. Ce serait aller non seulement à l'encontre des intérêts nimois et de la bonne réputation de Nîmes, mais encore ce serait aller à reculon en fait de décentralisation artistique et littéraire. Il y a là une question d'amour-propre local que la Ville, le Syndicat d'initiative, nos riches concitoyens, le commerce nimois et les fidèles de l'art, sauront certainement résoudre.

ADOLPHE PIEYRE.

LES LIVRES

Albert Samain, sa vie, son œuvre, par Léon Bocquet.
Paris, Mercure, 1905.

A lire cette vie d'un vrai et délicat poète, on ne peut se défendre d'un sentiment de pitié pour ceux qui se débattent dans les nécessités grises et monotones de la vie quand ils portent en eux tant de rêves, tant de joies, tant de bonheurs, dont l'écho seul suffit à nous faire vibrer, jusqu'au fond de l'âme, nous, les simples passants. Mais peut-être eux, les poètes, ne se plaignent-ils pas, heureux de l'illusion radieuse dans laquelle ils vivent, et de l'atmosphère d'admiration sympathique qui les accompagne. Pourtant Albert Samain, quelle que fut la résignation stoïque de sa grande âme, a dû souffrir en se sentant, à quarante ans à peine passés, vaincu par la maladie inexorable. Du moins l'œuvre qu'il nous laisse est assurée de vivre longtemps, car, par une sorte de compensation rémunératrice, une blanche gloire, au lendemain de sa mort, s'est allumée autour de son nom, et continuera à rayonner, même quand d'autres œuvres aussi brillantes ou plus brillantes que la sienne, seront entrées dans le champ d'asphodèles de la postérité. Dès aujourd'hui on peut rendre justice au talent ému et artiste d'Albert Samain ; il peut servir de trait d'union entre Verlaine et Charles Guérin, d'une part, entre Mallarmé et Henri de Regnier, d'autre part ; en remontant plus haut on lui trouverait encore d'autres frères ; certains de ses vers rappellent étonnamment le divin André. Il semble que la même anxiété d'une fin prochaine les assombrissait tous les deux. Du moins Albert Samain est-il mort doucement entouré des siens, dans un hameau rustique, au sein de la grande paix de la nature, tandis que... Pauvre Chénier !

*
* *

L'Homme Intérieur, par Charles Guérin.
Mercure de France, 1905.

Ce nouveau volume est digne de ses aînés, le *Semeur de Cendres* et le *Sang des Crépuscules*. La source des beaux vers mélancoliques et tendres y coule avec la même plainte harmonieuse. De tous les poètes contemporains, aucun n'est plus ému ni plus émouvant que Charles Guérin. Mais plutôt que de s'attarder à de vains éloges, pourquoi ne pas transcrire une de ses pièces qui, du moins, fera rêver le lecteur en lui laissant aimer et admirer l'auteur ?...

Si jamais à mon seuil s'arrête le Bonheur.
Je lui dirai : Poursuis ta route, voyageur,
J'ai mes hôtes; tu peux les voir par les fenêtres
Marcher dans ma maison qu'ils occupent en maîtres.
Ce sont la Volupté, la Tristesse et l'Orgueil.
Dès l'aube sous mon toit je leur ai fait accueil.
La Volupté, d'abord, est aussitôt venue
Au creux de mes genoux s'étendre toute nue.
J'ai senti la chaleur de son souffle à mes yeux,
Elle a jeté sur moi ses bras insidieux,
Et se laissant aller mollement en arrière,
Ses regards à demi perdus sous la paupière,
Troubles et languissants, me désignaient le lit.
Or, tandis qu'au moment où l'âme s'avilit,
Ma compagne à dessein m'aveuglait de sa bouche,
La Tristesse entre nous se glissa dans ma couche.
Nos vains embrassements ont duré tout le jour.
Le soir vient. Nous voici réveillés de l'amour.
Mes hôtes, me sachant désormais sans défense,
Me tiennent asservi sous leur âpre arrogance.
Ils ont ôté le Christ du mur, et pour loyer
Répandu dans mon vin les cendres du foyer.
Leur groupe inquiétant dans ma chambre circule.
On les distingue mal déjà du crépuscule.
Ils chuchotent. Parfois l'un d'eux parle plus fort,

Et je comprends qu'ils sont à concerter ma mort.
 Mais, dis, toi qui voulais visiter ma demeure,
 Pourquoi ne pas avoir choisi la première heure ?
 Il est trop tard. L'Orgueil m'empêche de t'ouvrir.
 Va donc, quitte ce cœur qui s'obstine à souffrir ;
 Hate-toi, car là-bas, quelqu'un de moins indigne
 Du seuil de sa maison t'appelle et te fait signe.

*
* *

Caresco surhomme ou le Voyage en Eucrasie,
 par André Couvreur. — Paris, 1905, Plon.

Les lecteurs qui se sont intéressés aux précédents romans médicaux d'André Couvreur (*Le Mal nécessaire*, *la Force du Sang*, etc.) et qui, d'autre part, se sont plu aux cauchemars scientifiques de Wells ou aux rêves palingénésiques de Paul Adam, liront avec enthousiasme le *Voyage en Eucrasie*. Il s'agit d'une nouvelle *Ile du docteur Moreau*, où notre vieille connaissance du *Mal nécessaire*, le docteur Caresco, s'est retiré avec tout son cortège de savants et d'ingénieurs, et où, à coups de bistouris perfectionnés, il a vraiment créé une humanité nouvelle, quelques monstres pour l'honneur de la science, et une grande majorité d'êtres normaux soustraits à la maladie et à la décrépitude. Tout un côté que Wells, en bon anglais, avait délibérément négligé, est ici traité avec une complaisance française ; l'Ile de Caresco est un paradis terrestre, et même un paradis de Mahomet ; tout y est calculé pour la satisfaction plénière des sens ; mais satisfaction engendre vite satiété et frénésie et férocité, et la haute signification philosophique du livre d'André Couvreur éclate dans la simple description de cet Éden, et dans le simple portrait du surhomme Caresco, son fondateur, qui meurt dans un accès de folie furieuse, érotomanie, sadisme et panclastite. Le livre n'est pas seulement français à ce point de vue de morale latente sous des apparences contraires, et congrument troublantes d'ailleurs, il l'est aussi par cette pointe d'ironie spirituelle qui manque rarement dans le pays d'Arouet ; les héros du

Voyage en Eucrasie sont assez proches parents de Candide et de ses amis les philosophes Martin et Pangloss, et en vérité ce n'est pas un médiocre éloge pour l'auteur que de rappeler, mieux encorc que Robida et Jules Verne, le malicieux et facétieux et judicieux M. de Voltaire.



L'impossible Pardon, par Antoine Albalat. Paris, E Petit, 1905.

Une histoire d'amour mélancolique qui fera couler bien des larmes. Dans un moment d'égarement, une jeune fille se laisse compromettre par un ami de la famille. Son fiancé n'ignore rien. Il l'épouse quand même, par reconnaissance pour le père qui a jadis sauvé le sien, par amour aussi, car il aime toujours la jeune fille, et celle-ci l'aime toujours aussi. Mais à chaque fois que, au mariage *blanc* dont ils sont convenus, une autre union moins glaciale est sur le point de se substituer, le spectre du passé reparait. Le pardon est décidément impossible ! La jeune fille, l'âme brisée, finit par mourir, et le jeune homme comprend alors combien sa rigueur a été cruelle et combien un refus sans phrase aurait été préférable pour elle et pour lui, à cette douloureuse comédie qu'il ont cru devoir jouer par égard pour le vieux père, et qui n'a fait que leur malheur à tous. — M. Antoine Albalat, qui avait déjà écrit deux émouvantes histoires, *Marie* et *Une Fleur des Tombes*, vient de compléter dignement cette triologie d'amour. Son nouveau livre, fortement charpenté, donnerait à la scène une œuvre singulièrement dramatique, et peut-être un jour la verrons-nous réalisée sur quelque théâtre élégant. Mais déjà le plaisir qu'il fait éprouver à la lecture est d'un haut prix. Beaucoup, au souvenir des conseils sur l'*Art d'écrire* que se plaît à donner l'auteur, auront ouvert son roman avec une joie maligne et une ironie en éveil. Peines perdues. *L'Impossible Pardon* est d'une tenue littéraire indéfectible, et beaucoup de ses pages mériteraient de trouver place dans la plus sévère des anthologies.

*
* *

Vient de paraître à la librairie Molière, 17, rue Richelieu Paris :
L'Épreuve, par Adolphe Pieyre.

Ce beau roman se recommande à nos lecteurs par son attrait et par le style. C'est en un mot une œuvre sérieuse, qui ne manquera pas d'être en même temps féconde. Nous en donnerons une analyse dans notre prochaine livraison. *L'Épreuve* se trouve chez tous les libraires de Nîmes, Montpellier, Avignon, Marseille.

ANTONIN LEPIEUX.

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
PAR LE

Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.
POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTERIE, VERTIGES HYSTÉRO-ÉPILEPSIE DANSE DE SAINT-GUY DIABÈTE SUCRÉ MALADIES DU CERVEAU et de la Moelle Epinière CONVULSIONS	CRISES NERVEUSES MIGRAINES INSOMNIE ÉBOUSSÈMENTS CONGESTIONS Céphaliques SPERMATORRÉE
---	--

notice très importante envoyée gratis
sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Espirit (France).

THÉÂTRE DES ARÈNES DE BÉZIERS

Décidément, M. Castelbon de Beauxshostes est un habile homme. Il fait chaque fois salle comble. Nous aurions besoin à Nîmes de posséder un boute-en-train de cette trempe. Plus de dix mille spectateurs s'échelonnaient, les 27 et 29 août, sur les gradins modernes, trop modernes, des Arènes de Béziers, pour assister à une représentation des *Hérétiques*, opéra en 3 actes, paroles de Ferdinand Hérold, musique de Ch. Levadé. Bien que le prix des places fût assez élevé, — l'amphithéâtre est à 5 francs à Béziers, lorsqu'à Nîmes on le trouve trop cher à 3 francs, — tout était garni du podium à l'attique. La masse de cette population y allait-elle pour la musique ? Certainement un peu ; mais elle s'y rendait surtout pour assister à une grandiose mise en scène, agrémentée d'un joli ballet et d'un décor original et très réussi signé Jambon et Bailly. A Béziers, on se rend aux belles représentations de plein air, organisées par le Mécène bitterois, d'abord par patriotisme local, ensuite parce qu'on sait qu'on en aura toujours pour son argent, et en tout cas parce que, si l'on ne comprend pas toutes les subtilités musicales, on peut du moins largement satisfaire sa vue et son esprit par les accessoires mouvementés du sujet. Les pièces du théâtre des Arènes de Béziers sont, en effet, faites sur commande, aussi bien pour le cadre que pour les sentiments et la mentalité spéciale de la population.

Ceci dit, après tout ce qui a été dit par la presse quotidienne sur les *Hérétiques*, je résumerai mon opinion en ces quelques mots : Succès d'estime, musique consciencieuse et honorable d'un fort en thème (pardon, d'un prix de Rome), mais rien,

absolument rien de transcendant, abominables anachronismes quant au livret, grossières erreurs historiques, décors superbes et impressionnants, orchestre excellent (qui comptait 25 musiciens de Nîmes, féroces dans les Arènes nîmoises et doux comme des agneaux dans celles de Béziers). Question de milieu et de latitude ! Mise en scène grandiose et bien ordonnée par d'Herbilly ; interprétation de premier ordre par tous les artistes sans exception. Mais cependant nous conseillerons, en ami et en admirateur du grand talent de Duc, à Roger, comte de Béziers, de prendre définitivement sa retraite et à se reposer sur ses lauriers. Quant à M. Levadé, nous voyons en lui un concurrent sérieux pour M. Laurent de Rillé, dans la fabrication de chœurs et de morceaux à l'usage des orphéons. N'oublions pas non plus d'engager M. Hérold à relire Henri Martin ou Dareste. En somme, si *Armide*, de Glück, a franchi l'enceinte des Arènes de Béziers pour faire une brillante entrée à l'Opéra, il est probable que les *Hérétiques* resteront à la porte même desdites Arènes.

Le génie ne s'invente pas.

A. P.

SOLENNITÉ TAUROMACHIQUE

Le Club taurin de Nîmes vient d'organiser, pour le dimanche 24 septembre, une grande solennité tauromachique, ou corrida de gala, dans laquelle paraîtront trois des premières épées d'Espagne et des taureaux de choix d'Arribas. Nous signalons ce spectacle à nos lecteurs pour leur permettre, s'ils ne sont pas aficionados, d'assister au coup d'œil toujours féérique que présente l'amphithéâtre romain, lorsqu'il est plein de monde. Et ce jour-là, il le sera certainement.

NOTICE SUR LE MAROC

(SUITE ET FIN)

Population. — On estime la population du Maroc à 9 millions d'habitants ; c'est trois fois la population que nous avons trouvée en Algérie. Là dessus il y a deux tiers de berbères, un tiers d'arabes, 200.000 juifs, 150.000 nègres et 15.000 européens.

A la population autochtone, qui était berbère, se sont mêlés à diverses époques des éléments étrangers : les Vandales, qui ont occupé l'Afrique septentrionale de 428 à 533 ; les Visigoths, qui ont occupé le littoral de l'an 618 jusqu'à l'invasion arabe. Les peuplades germaniques ont été chassées soit par les Romains, soit par les indigènes, mais il en est resté un noyau important.

Beaucoup de gens du Rif ont les yeux bleus, les cheveux blond-filasse et des physionomies allemandes ; l'explorateur Quedenfeldt, qui s'est occupé d'ethnologie, a estimé que, sur 5 rifains, il y a 2 blonds et 3 bruns, et il a attribué cette grande proportion de blonds à la descendance des Vandales et des Visigoths. Dans les autres populations berbères, il y a aussi des blonds, mais fort peu.

Les berbères forment dans le Maroc trois groupes qui sont différenciés par le type, par le langage et par les mœurs et coutumes :

Tome XXXVIII, Octobre 1905.

16

1° Le groupe septentrional du Rif, de la côte méditerranéenne (1) ;

2° Le groupe central des Beraber, entre Fès et Merakech ;

3° Le groupe du Sud, dans le haut Atlas, le Dra et le Tafilalet, qu'on appelle aussi Chleuh.

Le langage des Berbères marocains est analogue à celui de nos Kabyles algériens.

Dans le 3^me groupe, surtout, il y a un mélange de *Harratin* (au singulier *Hartani*), qui sont des mulâtres provenant du mariage de nègres, affranchis ou non, et de femmes blanches.

Une autre invasion, dont il faut tenir compte, est celle des noirs qui ont suivi les Almoravides dans la conquête du Moghereb au 11^e siècle.

Puis vinrent les juifs d'Espagne en 1492 et les Maures d'Espagne en 1609 (2).

Certaines tribus berbères ont adopté l'usage de la langue arabe, par suite de leur proximité avec des tribus de cette origine.

Les gens de Fès, Merakech, Miknès sont d'une éducation raffinée et d'une culture intellectuelle assez étendue, mais ils sont adonnés au plaisir.

Tous les Marocains, quelle que soit leur origine, ont la haine irréductible du chrétien envahisseur, et ceux qui croient à la pénétration pacifique, par persuasion et par le sentiment des avantages matériels de notre civilisation, se font grandement illusion.

(1) Les Rifains fournissent à l'Algérie un grand nombre de travailleurs estimés.

(2) Le Maroc a aussi reçu des émigrations de juifs d'Italie en 1242, des Pays-Bas en 1350, de France et d'Angleterre en 1407, de Portugal en 1476, qui ont conservé en partie la langue de leur pays d'origine ; ils se sont fixés dans les ports du littoral et dans les capitales. Les juifs de l'intérieur ceux du Rif et du Sous, avaient leurs ancêtres dans le pays antérieurement à la destruction du temple de Jérusalem ; ils parlent l'arabe.

La population du Maroc ne forme pas un tout homogène ayant mêmes intérêts et mêmes aspirations ; elle est portée au particularisme et la notion de sa nationalité n'existe pas chez elle. Sauf dans certains milieux, où l'action du Makhezen se fait davantage sentir, les gens des tribus ne paraissent pas se douter qu'ils font partie d'un vaste empire ayant à sa tête un Sultan.

L'usage abrutissant du hachich et l'ivrognerie paraissent s'étendre au Maroc ; on y fabrique, sur une grande échelle, une eau-de-vie de fruits appelée *mahia*, et on doit employer des mesures de police pour en empêcher l'introduction dans les villes. L'abus de l'alcool pénètre jusque dans les tribus de l'intérieur.

Les *juifs* sont partout méprisés et opprimés ; certaines tribus ne tolèrent pas qu'ils soient domiciliés sur leur territoire ; d'autres, plus tolérantes, leur abandonnent un quartier appelé *mellah*, où ils sont confinés. Ils y vivent entassés les uns sur les autres, dans une promiscuité pénible et au milieu d'une saleté repoussante ; ils sont tenus dans un état de dépendance voisin de l'esclavage. Chaque juif appartient, avec ses biens et toute sa famille, à un patron, son « *sid* », qui a pour mission de le protéger et qui tire de lui, en retour de sa protection, tout ce qu'il peut. Quelques patrons exigent des sommes énormes, et si les clients ne peuvent payer, ils prennent en garantie les femmes et les enfants.

Les juifs protégés font partie de l'héritage que les patrons laissent à leurs enfants.

Il faut dire que les patrons traitent ordinairement leurs protégés d'une manière assez humaine ; ils com-

prennent qu'il faut qu'ils prospèrent s'ils veulent en tirer plus de revenus.

Malgré la misère de leur état social, les juifs s'absorbent de toutes leurs facultés dans le culte du veau d'or, avec la même obstination qu'au temps de Moïse et leur idôle leur a souri. Aussi, on commence à compter avec eux, et depuis une vingtaine d'années, leurs coréligionnaires d'Europe aidant, leur situation s'est sensiblement améliorée ; déjà, dans certaines villes, ils vivent presque sur un pied d'égalité avec les musulmans, comme à Oudjda, à Demnata, à Casabianca.

L'Alliance Israélite Universelle a fondé des écoles dans la plupart des villes du Maroc ; on y apprend à parler, à lire, à écrire le français, à calculer, et on prépare ainsi des auxiliaires précieux pour les commerçants.

Il paraît que les plus belles femmes du Maroc sont les juives de Miknès.

L'esclavage existe toujours au Maroc ; les nègres sont amenés du Soudan par les caravanes et ils sont vendus publiquement sur les marchés (1) ; une femme jeune peut valoir 500 francs, une vieille se donne pour 20 francs.

Depuis que nous occupons le Sahara en nous reliant avec le Sénégal, la traite des nègres a beaucoup diminué.

Il faut dire que le sort des esclaves n'est pas extrêmement rigoureux ; ils sont traités comme des domestiques et ils finissent par être presque considérés comme faisant partie de la famille.

(1) Dans une tribu berbère des environs d'El Araïch, il y a un singulier usage ; il s'y tient une foire de femmes à marier. Celles-ci sont revêtues de leurs plus beaux atours et de tous leurs bijoux ; les amateurs les examinent et le marchandage se fait, non sur les femmes elles-mêmes, mais sur leurs bijoux ; lorsqu'on est tombé d'accord, le mariage a lieu et le prix arrêté sert de dot.

Les esclaves n'auraient pas beaucoup à gagner si on leur rendait leur liberté ; beaucoup iraient peut-être jusqu'à regretter leur ancienne condition leur permettant de vivre dans l'insouciance et sans la préoccupation de gagner leur vie.

Il est admis dans les villes que les familles aisées établissent leurs fils dans une petite maison avec une négresse de confiance, pour leur faire jeter leurs gourmes avant le mariage, qui a lieu vers 25 à 30 ans.

Divisions territoriales. — Dans les temps anciens, le territoire actuel du Maroc formait quatre royaumes, ceux de Fès, de Maroc, de Sous et du Tafilalet. Cette division en royaumes ne correspond plus à des circonscriptions administratives. Les frères ou oncles du Sultan remplissent parfois, dans les anciennes capitales, les fonctions de lieutenant du Sultan (Khalifa).

Le territoire est divisé en une vingtaine de districts ou *amalats* ayant à leur tête un *amel* ou un *bacha* en résidence dans les villes.

Les tribus soumises sont commandées par des caïds ; il n'y pas de grands chefs indigènes, pas de hiérarchie ; les caïds, au nombre de 330, correspondent directement avec le Sultan.

Dans les ports de mer il y a des raïs el mersa (capitaines de port).

Les pouvoirs des uns et des autres sont mal définis, ce qui donne lieu à des conflits d'attributions.

J'ai dit qu'on distingue au Maroc le blad makhezen et le blad siba. Les tribus du blad makhezen sont celles qui se trouvent sur des voies de communication ou dans des plaines facilement accessibles aux troupes, et qui ne peuvent se soustraire ni à l'impôt

ni au service militaire; les tribus du blad siba sont plus ou moins indépendantes.

De puissantes tribus auxquelles le Sultan n'oserait demander un impôt, consentent quelquefois à accepter, pour la forme, un caïd qui n'est alors qu'un intermédiaire qu'on respecte quand il est juste, qu'on consulte quand il a su s'insinuer dans les bonnes grâces de ses administrés fictifs, mais auquel on n'obéit pas s'il veut donner des ordres.

D'autres tribus indépendantes sont alliées au Sultan et traitent avec lui d'égal à égal; parfois aussi la dépendance d'une tribu est toute spirituelle; parfois enfin, les tribus n'ont de relation d'aucune sorte avec le Sultan.

Il ne faut pas croire que les tribus qui ne reconnaissent pas l'autorité du Sultan soient, pour cela, vouées à l'anarchie; il y a bien des tribus du blad siba, administrées suivant les anciennes coutumes, où l'ordre et la sécurité sont mieux assurés que dans les territoires makhezens.

AUTORITÉ DU SULTAN. ADMINISTRATION. FINANCES.

L'autorité du Sultan est autocratique et, théoriquement, sans limite. Son absolutisme est tempéré, dans la pratique, par son impuissance à se faire obéir.

Il n'y a d'autre loi que celle du Koran, que les coutumes locales et la volonté du Sultan, limitée comme je viens de le dire. Il serait superflu d'élaborer et de codifier des lois et des règlements si on n'a pas le pouvoir de les faire respecter.

Le haut personnel du Gouvernement comprend : le premier ministre ou grand vizir, le Ministre de la Guerre (ouzir-el-herb), le Ministre des Affaires Étran-

gères (1), le Ministre des réclamations qui est une sorte de Ministre de l'Intérieur et de la Justice et le caïd el-Mechouar, grand maître des cérémonies chargé du protocole.

Le Sultan, qui est le chef de la religion, préside aux divers exercices religieux tous les vendredis et les jours des grandes fêtes musulmanes.

Les ministres ne sont, pour ainsi dire, que de simples secrétaires qui ne font qu'exécuter les ordres du Sultan, à moins que, investis de toute la confiance de ce dernier, ils ne tranchent en maîtres absolus.

Le budget n'est pas d'une confection bien difficile; on ne donne rien pour les travaux publics; rien pour les chefs indigènes, qui se font eux-mêmes leurs appointements avec plus ou moins de discrétion; rien pour la justice qui est à la charge des justiciables; rien pour l'instruction publique et le culte, les dons des fidèles et le produit des habous y suffisant largement; il ne reste donc à prévoir que les dépenses du haut personnel du gouvernement et celles de l'armée.

La comptabilité est très simple; on vit au jour le jour; les recettes sont enfermées dans une caisse et on y puise jusqu'à ce qu'on n'y rencontre plus que le vide.

Le cérémonial des audiences où doit paraître le Sultan est très solennel; on s'y conforme à des règles d'étiquette très minutieuses.

Les revenus de l'État comprennent: la part du produit des douanes revenant au Sultan (2); le pro-

(1) Son titre officiel est Ouzir-el-Behar (Ministre de la Marine), bien qu'il n'y ait pas de marine; il réside à Tanger.

(2) En 1904 un emprunt français à 5 o/o a permis d'unifier les emprunts antérieurs et, pour assurer le service du nouvel emprunt, nous faisons percevoir, sous la surveillance de contrôleurs français, 60 o/o sur le produit des douanes dans tous les ports ouverts ou à ouvrir.

duit de l'achour (1) égal à la valeur du dixième des récoltes, du zekkat égal à deux pour cent de la valeur des bestiaux; le produit des amendes; celui des redevances payées pour l'usage des eaux détournées des rivières; le produit des taxes perçues sur les denrées à l'entrée des villes.

Vient enfin la hedia, qui est un don religieux volontaire analogue au *denier de Saint Pierre*, versée solennellement trois fois par an, lors des grandes fêtes religieuses, par les chefs indigènes. La hedia n'est pas tarifée, mais les chefs indigènes qui versent des sommes importantes donnent ainsi la preuve qu'ils sont bons administrateurs et chacun tient à donner cette preuve à un moment qu'on choisit d'habitude pour les mouvements à opérer dans le personnel des tribus.

Presque chaque année le sultan est obligé de faire une expédition militaire pour assurer le recouvrement des impôts dans les tribus.

Dans une notice datant de 1896, M. de la Martinière estimait les recettes du budget à 12.500.000 fr. et les dépenses à 5.000.000 de francs ce qui laissait un excédent de recettes de 7.000.000 de francs; aujourd'hui le Sultan est obligé de recourir à mille expédients pour faire face aux dépenses les plus urgentes.

Armée. — Le recrutement de l'armée se fait dans des conditions particulières. Il y a dans le Maroc six tribus makhezen (2) qui sont installées, en totalité

(1) Un règlement de 1901 appelé *tertib* a remplacé l'achour, évalué d'après la récolte, par un droit fixe sur les attelées de labour. Cette réforme mal préparée a amené de telles difficultés que le sultan ne touche plus ni l'ancien achour ni les taxes du tertib. Cette réforme a causé un mécontentement universel qui a été exploité par le prétendant.

(2) Le mot makhezen est employé ici dans un sens plus restrictif; une tribu peut faire partie du blad makhezen sans être pour cela tribu makhezen, c'est-à-dire de gouvernement.

ou en partie, sur des terres du Sultan dont elles ont la jouissance ; elles forment des colonies militaires, sont exemptes d'impôts et doivent concourir au recrutement de l'armée régulière. Chaque famille doit fournir un cavalier, pourvu de sa monture, lequel reste au service sa vie durant, à moins qu'il ne trouve à se faire remplacer par une personne de sa famille. Avec ce mode de recrutement, des vieillards servent à côté de tout jeunes gens.

Les tribus makhezen sont les suivantes : les Boukhara (ou abid Boukhari), les Oudaïa, les Cheraga, les Cherarda et les Ahl Sous, constitués en makhezen par Mouley Hassen avec des gens du Sous et du Tafilalet.

La réunion des soldats fournis par les tribus makhezen forment le *Guich*, lequel comprend une partie sédentaire, qui ne quitte souvent pas la ville ou la tribu où il a été formé, et une partie active appelée dans les garnisons ou les colonnes expéditionnaires. Les hommes laissés ainsi dans leurs tribus reçoivent une solde mensuelle qui varie selon que les tribus ont plus ou moins de terres à cultiver ; les tribus les moins riches touchent la solde la plus élevée qui est de 2 francs par cavalier et de 1 franc par fantassin.

Les cavaliers du *Guich* sont à la fois des soldats et des agents du gouvernement, comme nos gendarmes.

Huit cents cavaliers choisis dans le *guich* sont exercés par deux majors anglais attachés à la cour du Sultan ; les autres ne manœuvrent jamais.

Les Boukhara, dont j'ai déjà eu occasion de parler, excitent toujours la méfiance comme ensemble ; mais, individuellement, ils sont favorisés pour l'ob-

tention d'emplois souvent importants. On les reconnaît à des touffes de cheveux qu'ils portent aux tempes ; ce ne sont plus des nègres purs comme à l'origine, leurs alliances avec des blanches ont produit des mulâtres (1).

En outre du contingent fourni par les tribus makhezen, les tribus soumises fournissent, suivant les besoins, des nouba (2) qui ne rejoignent l'armée que lorsqu'on les convoque. Les tribus qui les envoient leur assurent leur solde. Les caïds désignent les hommes qui doivent partir et, dans cette désignation, il y a des accommodements qui s'obtiennent à prix d'argent, de telle sorte que les hommes choisis ne sont pas toujours les plus valides. Pris au hasard, contre leur gré, ils ne montrent pas une grande fidélité au Sultan.

Il y a encore des tribus quasi-makhezen qui fournissent des milices ayant la mission spéciale de protéger certaines villes. Les Rahama, les Ahmar, les Abda, les Menahba et les Harbil sont chargés de la protection de Merakech. Pour la protection de Larach et de Tanger on a formé un guich composé de Rifains et de Djebala.

L'armée régulière se recrute aussi au moyen d'engagés volontaires, qui sont admis à partir de l'âge de 15 ans.

La cavalerie est l'arme de prédilection des marocains ; l'infanterie est regardée avec un certain dédain. C'est le Sultan Mouley Mohamed, qui avait pu apprécier les services que peut rendre l'infanterie,

(1) La race noire, sans mélange, s'éteint au bout de quelques générations sous le climat de l'Afrique septentrionale ; pour se perpétuer, elle doit s'allier à la race blanche.

(2) La nouba est la réunion des individus formant un tour de service.

qui a commencé à réagir contre la défaveur dans laquelle on tenait cette arme et le nombre des bataillons n'a cessé d'aller en augmentant.

L'artillerie est recrutée dans le guich et au moyen d'engagés volontaires.

Dans l'armée marocaine l'unité administrative est le tabor qui est le contingent fourni par chaque tribu ou par chaque ville ; son effectif est variable suivant la population qui le fournit ; il est en moyenne de 500 hommes et correspond à un bataillon.

L'organisation est la même dans les trois armes.

Le tabor est commandé par un caïd-Agha ou caïd-er-Reha, secondé par un Khalifa-el-Agha, sorte d'adjudant-major ; il se divise en mias (centuries) qui atteignent rarement l'effectif de 100 hommes, et sont commandés par des caïds-el-mia dont le grade est assimilable à celui de capitaine. Chaque mia comprend 12 escouades commandées par des mokoddems (sous-officiers), lesquels sont aidés par des chaouchs, sorte de caporaux. Le bach-chaouch remplit l'emploi de sergent-major.

Il est bien entendu qu'aucun des officiers ne se doute de ce que c'est que la tactique militaire.

Il n'y a pas de grade supérieur à celui de caïd-aghah ; le sultan craindrait sans doute de mettre entre les mains d'un chef une force un peu considérable. Le caïd Mac-Lean, dont j'ai déjà parlé, s'est pourtant fait donner le titre de colonel. Comme il n'y a pas de généraux, les armées sont commandées, suivant les circonstances, par le Sultan lui-même, par un de ses frères ou de ses oncles, par le ministre de la guerre ou par un chef indigène inspirant confiance.

Chaque tabor forme une unité distincte dont le chef relève du bocha de la ville de garnison où il réside, ou, directement, du ministre de la guerre.

Les tabors n'ont pas de numéros distinctifs, on leur donne le nom des villes ou des tribus qui les ont fournis. Chaque tabor a son drapeau.

Actuellement, les registres du recrutement portent les noms de 20.000 hommes d'infanterie formant 40 tabors de 500 hommes; en réalité il n'y en a guère que le quart sous les drapeaux.

La solde est en moyenne de 4 fr. 50 par jour pour les caïds-aghas, de 2 fr. 50 pour les caïd-mia, de 0 fr. 20 pour les fantassins et de 0 fr. 40 pour les cavaliers (1) nourriture des chevaux comprise. Ces soldes ne sont pas exagérées; si encore elles étaient touchées régulièrement! mais, à chaque échelon, le chef retient quelque chose pour lui. La fraude des hommes de paille est d'ailleurs d'un usage courant pour les chefs d'unités.

Il ne faut pas oublier que les hommes du guich devraient, à la rigueur, avoir leurs moyens d'existence assurés par leurs familles, lesquelles jouissent de terres du Sultan.

Quoi qu'il en soit, les soldats chérifiens ne sont pas dans une situation brillante et ils sont souvent obligés, pour vivre, d'exercer des métiers plus ou moins vulgaires et les désertions sont fréquentes.

Ce sont les chevaux, qui sont peu nourris; leur orge est souvent mangée par les cavaliers et ils sont d'une maigreur excessive, dont ils reviennent assez vite quand les circonstances leur assurent un meilleur régime.

Les soldats font leur cuisine comme ils l'entendent; ils sont, à cet égard, assez industriels. En expédition, lorsque les affaires vont bien, les tribus

(1) Les mokhaznis accordés dans certains cas comme escorte, ont droit à 5 francs par jour aux frais des personnes qu'ils servent.

fournissent aux colonnes la *mouna*, c'est-à-dire les vivres et les fourrages ; l'administration leur alloue, autant que possible, une ration de pain ou de blé concassé, ainsi qu'une ration de beurre fondu ou d'huile ; elle fait des distributions de viande les jours de fête.

Sauf dans certaines villes, il n'y a pas de casernements ; les soldats s'entassent dans des fondouks infects, ou bien ils habitent sous la tente, ou bien encore ils se construisent des gourbis.

Comme habillement, les cavaliers portent un pantalon large en toile ou en drap et, par dessus, une ou plusieurs chemises longues (gandouras) et un burnous. Ils ont des babouches jaunes et leur coiffure est une longue chechia conique.

Les fantassins et les artilleurs ont une veste et un gilet généralement rouges, un pantalon en toile bleue, une calotte ronde, des babouches jaunes et quelquefois une gandoura portée par dessus le pantalon. Il n'y a pas d'uniformité dans la tenue qui comporte beaucoup de fantaisie.

Un bataillon, qui sert à figurer dans les cérémonies et à rendre les honneurs aux ambassadeurs, est mieux vêtu que les autres. À part cette troupe, les soldats marocains sont déguenillés et on n'ose pas faire mieux pour eux, car si on leur donnait de bons effets, ils ne pourraient pas résister à la tentation de désertir pour les vendre.

L'armement est très défectueux, les fournisseurs européens du Sultan s'étant montrés généralement peu scrupuleux. Il se compose de Martini - Henri réformés et de fusils imitant ce modèle, fabriqués au Maroc sous la direction du colonel italien Ferrara, secondé par deux officiers subalternes.

C'est l'artillerie qui donne à l'armée chérifienne une supériorité sur les insurgés des tribus et elle est l'objet de plus de soins que le reste des troupes. L'artillerie de campagne se compose de deux bataillons commandés chacun par un caïd-agma et qui forment 15 mias ou compagnies de 100 hommes. Le matériel comprend une vingtaine de canons Krupp, 23 canons de bronze de vieux modèles, 24 mitrailleuses Maxim, 24 pom-poms, 9 canons révolvers en mauvais état et 8 mortiers.

L'artillerie peut emmener en expédition 2 batteries de montagne à dos de mulets et 2 batteries montées attelées de chevaux à la française ; le reste du matériel est porté à dos de chameaux.

A l'artillerie sont adjoints une cinquantaine de jeunes tolba auxquels on donne le titre un peu ambitieux de *mehandes* (ingénieurs). Leur rôle est de lire les hausses pour le tir. On les emploie aussi à reconnaître les routes d'accès et à dresser des plans.

Depuis 1877, le Sultan a obtenu, pour instruire son artillerie et une partie de son infanterie, une mission militaire française ; il a eu aussi des instructeurs anglais. La mission française a rendu des services réels, surtout au point de vue de l'artillerie, mais elle n'a pas réussi à former au Maroc une véritable armée ; il aurait fallu, pour cela, réformer trop de choses et se résigner à de grands sacrifices d'argent. Il n'y a peut-être pas trop à se plaindre de cet échec relatif ; l'exemple du Japon, à qui nous avons fourni ses premiers instructeurs militaires, est à retenir.

Actuellement, la mission militaire française est divisée en quatre détachements qui comprennent :

1° A Fès, un commandant, un lieutenant d'artillerie, un lieutenant d'infanterie, un médecin-major et deux sous-officiers algériens ;

2° A Tanger, un capitaine d'infanterie, un lieutenant de tirailleurs et deux sous-officiers algériens ;

3° A Rebat, un capitaine et trois sous-officiers ;

4° A Oudjda, un lieutenant, trois sous-officiers et six artilleurs algériens.

La mission anglaise à Fès compte les deux majors dont j'ai parlé plus haut et deux sous-officiers.

Les soldats marocains ne jouissent pas, auprès de leurs compatriotes, d'une grande considération ; ils le doivent surtout au relâchement de leurs mœurs intimes. Ils sont indisciplinés, et leurs chefs n'ont sur eux qu'une autorité fort précaire. En expédition, les colonnes présentent le spectacle du plus grand désordre ; les hommes marchent à la débandade, emmenant des montures auxquelles ils n'ont pas droit et des animaux de transport qu'ils chargent des choses les plus disparates ; les officiers emmènent leurs familles et leurs domestiques.

Au camp pullulent les marchands, les chanteurs, les charmeurs de serpents, les filles ; on y vit au milieu du tapage et des cris. Les têtes des rebelles étant payées de 10 à 20 francs, parfois, un groupe de soldats s'éloigne et rapporte les têtes de voyageurs inoffensifs.

A côté de leurs défauts, qu'une meilleure discipline ferait disparaître, les soldats marocains possèdent de précieuses qualités ; ils sont sobres, patients et industrieux, ils ont peu de besoins et ils sont capables de supporter, avec résignation, les longues privations. Ils remplacent, en partie, l'instruction militaire qui leur manque par l'instinct des choses de la guerre.

Les effectifs de l'armée marocaine régulière n'ont jamais dépassé 25.000 hommes ; mais il ne faut pas

oublier que si, pour une raison ou pour une autre, le Sultan venait à proclamer la guerre sainte, il pourrait réunir 100.000 fantassins et 80.000 cavaliers armés, car alors il n'y aurait plus de tribus insoumises, tout le monde marcherait.

Marine. — Le Maroc n'a pas un seul navire de guerre ; les trois bâtiments qu'on peut voir dans la baie de Tanger composent toute la flotte du Sultan. Les descendants des anciens pirates sont employés maintenant au déchargement des bateaux.

CONCLUSION

« On ne saurait trop vanter le Maroc, dit Hooker(1), quand on parle de ses ressources naturelles. Ce pays a tous les avantages : douceur du climat, abondance des eaux, fertilité du sol, variété des productions, heureuse situation commerciale entre deux mers, à l'angle d'un continent. Quoique sous la même latitude que l'Algérie, le Moghereb - el - Aksa est de beaucoup supérieur à ce pays par l'ensemble de ses conditions géographiques. Tandis que la colonie française a pour zone centrale une région de plateaux uniformes, salins et presque sans eau, le Maroc a pour épine dorsale une admirable chaîne de montagnes aux vallées ruisselantes, aux climats étagés offrant toute la succession des flores terrestres ; à l'exception de quelques plantes de la zone tropicale, les Marocains pourraient cultiver toutes les espèces de végétaux utiles pour l'alimentation et l'industrie, et leurs montagnes ne sont pas moins riches que celles de l'Espagne en veines métalli-

(1) Célèbre botaniste anglais qui a fait un voyage au Maroc et dans le Grand Atlas en 1878.

fères. Pourtant, cette terre si favorisée n'est comptée que pour bien peu de chose dans l'équilibre général des nations ! »

La mission de porter la civilisation dans un pays si bien doté devait revenir à la France, et elle se préparait à l'entreprendre avec l'adhésion de l'Angleterre et des puissances méditerranéennes, lorsque le Kaiser, par son apparition à Tanger le 31 mars dernier, est venu jeter dans ce concert une note discordante. Le souverain allemand entend que l'indépendance du Sultan soit intangible, que l'intégrité de son Empire soit respectée et qu'aucune puissance, fût-elle la puissance éducatrice, ne soit favorisée. Mais, c'est justement-là ce que nous voulions ; nous étions prêts à retirer les marrons du feu pour les partager avec les autres nations qui n'auraient eu qu'à nous regarder faire.

Cette intervention intempestive devait, à juste titre, dans sa forme comminatoire, nous paraître peu courtoise et peu amicale, mais elle nous a peut-être rendu service en mettant à néant des projets encore inavoués de conquête qui paraissaient s'insinuer dans les esprits. Si la conquête du Maroc n'est pas au-dessus de nos forces, elle nous laisserait épuisés en argent et en hommes.

Je sais bien que, jusqu'ici, il n'a été question ouvertement que de pénétration pacifique, mais c'est là une formule vaine et trompeuse. Supposons, qu'après un grand déploiement de diplomatie, nous arrivions à décider le Sultan à laisser se fonder une société de capitalistes pour la construction, par exemple, du chemin de fer de Tlemcen à Fès ; supposons, ce qui n'a rien d'in vraisemblable, qu'une fois les travaux en pleine activité, des ban-

des de Marocains viennent, un beau jour, bouleverser les chantiers et massacrer les équipes d'ouvriers, comment nous y prendrons-nous pour réprimer pacifiquement cet acte de brigandage ? Il faudra bien employer la force et , une fois les hostilités ouvertes, où nous arrêterons-nous ?

A une certaine époque, nous avons voulu très sincèrement et très loyalement respecter l'indépendance de la Grande Kabylie, nous bornant à entretenir avec les tribus des relations commerciales sans leur demander aucun impôt, et les Kabyles nous ont bien forcés à conquérir, de proche en proche, tout leur pays. Il en serait de même au Maroc, à condition, toutefois, que les puissances européennes nous en aient laissé le loisir.

Au fond, la question du Maroc n'est qu'un prétexte, la véritable querelle est ailleurs. D'un côté, les Allemands voudraient conquérir des débouchés pour leur industrie et leur commerce, qui ont pris, depuis la guerre, un essor extraordinaire, et des territoires pour caser leurs excédents de population ; or, pour cela, il leur faudrait une marine capable de se mesurer avec celle de l'Angleterre. Pour achever de la créer, il leur faudrait encore des sacrifices d'argent considérables . auxquels ils ne pourront pas subvenir avec une rapidité suffisante tant qu'ils auront la lourde charge d'entretenir leur armée sur le pied où ils l'ont mise ; ils voudraient donc profiter de ce que notre alliée la Russie, épuisée par sa guerre contre le Japon, absorbée par ses troubles intérieurs, est aujourd'hui incapable de nous secourir efficacement, pour nous écraser définitivement, afin de pouvoir ensuite consacrer toutes leurs ressources à leur marine.

D'un autre côté, les Anglais, qui voient les Allemands en train de les supplanter sur les marchés du monde entier, voudraient arrêter net leur expansion en détruisant leur marine avant qu'elle ne fût devenue redoutable.

Il y aurait peut-être là pour nous une occasion pour la revanche qui paraît être tombée dans l'oubli; mais, qui oserait y songer maintenant que notre armée, si belle et si bien préparée il y a quelques années à peine, a, par suite des agissements que l'on connaît, perdu, tout en conservant encore des éléments admirables, la cohésion morale, la confiance mutuelle entre chefs et subordonnés, l'esprit de sacrifice au devoir qui faisaient sa force? Nous resterons à la merci des événements.

Nous irons donc à la conférence qui va s'ouvrir entre les puissances pour organiser au Maroc un *modus vivendi* faisant suite à la convention de Madrid du 3 juillet 1880 (1). Nous n'avons rien de

(1) Il n'est pas inutile d'indiquer sommairement ici dans quelles conditions se trouvent les protégés d'après la convention de Madrid.

Les représentants étrangers chefs de mission peuvent choisir leurs interprètes et employés parmi les sujets marocains.

Les consuls, vice-consuls et agents consulaires chefs de poste ne peuvent choisir qu'un interprète, un soldat et deux domestiques marocains.

La protection s'étend sur la famille du protégé, habitant sous le même toit, mais elle n'est pas héréditaire.

Le Ministère des Affaires Étrangères doit recevoir chaque année la liste des protégés.

Les autorités locales ne peuvent arrêter un employé ou un domestique au service d'une légation, sans avoir prévenu l'autorité dont il dépend.

Si un de ces sujets marocains tuait, ou blessait, ou commettait une violation de domicile, il serait arrêté, mais l'autorité diplomatique dont il dépend serait informée sans retard.

Les protégés sont soumis aux impôts, mais la déclaration des matières imposables est faite par l'intermédiaire du consul, ainsi que le recouvrement des taxes.

Le droit de protection peut être accordé pour récompenser des services signalés rendus par un Marocain à une puissance étrangère. Le nombre de ces protégés ne peut dépasser douze par puissance.

bon à en attendre ; la nouvelle convention sera sans doute établie de telle sorte que nous ne pourrons nous y mouvoir qu'avec les mêmes précautions que quand on pénètre dans un magasin à poudre. Ce sera un nid à conflits tenu en réserve pour le moment que notre ennemi héréditaire jugera favorable.

Le plus sage pour nous sera donc d'éviter de nous jeter dans le guépier marocain, où les brasseurs d'affaires voudraient nous pousser, sous le prétexte de protéger nos tribus algériennes contre les incursions des tribus marocaines. Ces agressions sont plutôt gênantes que redoutables, et nous n'y échapperions pas, lors même que nous serions les maîtres incontestés du Maroc.

S'il ne reste plus, pour entraîner ce pays dans le courant du progrès que les moyens de persuasion, il est à croire que la mise en mouvement se fera attendre, car si les avantages de notre civilisation séduisent le Sultan, ce qui est au moins douteux, ils ne séduisent sûrement pas du tout ses sujets, qui ne demandent qu'à jouir à leur gré de leur barbarie.

Peut-être l'avenir fera-t-il naître au Maroc un Sultan à poigne qui, par son ascendant religieux appuyé par une main de fer, accomplira l'œuvre de transformation de son peuple, que le Mikado a si bien réalisée au Japon.

Colonel ROBIN.

LE PRIX DE BEAUTÉ ⁽¹⁾

Juin 190.....

Arles, sœur de Nîmes, m'a toujours séduit. Je n'y vais guère qu'une fois l'an, le lundi de la Pentecôte, pour assister à la grande course espagnole annuelle que l'on y donne, ce jour-là, dans ses Arènes. Mais j'y vais moins pour applaudir les étoiles tauromachiques de toutes les Espagnes, que pour m'amuser à parcourir les rues étroites et montantes de la cité de Marius et de Constantin, pleines de vieilles maisons du Moyen Âge ou de la Renaissance, d'anciens hôtels particuliers qui ont grand air, et pour observer aux Lices ou à l'Amphithéâtre les types caractéristiques des femmes du pays et me régaler de leur doux langage. Arles, sans ses monuments, ses musées, sans ce joli costume arlésien que porte encore hélas ! à peine un quart des jeunes filles, ne serait plus qu'un vrai village. C'est pourquoi il faut féliciter les félibres de maintenir non seulement la délicieuse langue provençale, mais encore le costume traditionnel de toute cette région. Ils méritent d'être soutenus dans leur œuvre.

Le vulgaire, accouru en foule à Arles, en ce lundi de Pentecôte, ne voit de cette ville que la place des

(1) Extrait des *Lettres de ma Garrigue*, inédites, en cours de publication.

Hommes et l'Homme de Bronze. Il passe sa journée sur la terrasse d'un café devant un verre d'absinthe ou une tasse de café. Mais l'observateur ne perd pas là son temps. Il s'en va à l'aventure sur les beaux quais du Rhône ou à travers un tas de ruelles, fouiller et refouiller les maisons et interroger les vestiges du passé, et il vit ainsi des heures inoubliables. Il voit par son imagination la grandeur d'antan de la petite patrie, la conquête pacifique d'Arles par les Grecs et les Phéniciens, puis l'occupation romaine, Constantin sur le point de faire de cette ville la capitale de l'Empire, puis les invasions des Barbares, celle des Sarrazins, la constitution du royaume d'Arles, la suzeraineté tudesque, marquée encore aujourd'hui par l'aigle noir d'Allemagne dans le cloître Saint-Trophime, enfin le roi René et le rattachement à la France. Et au milieu de toutes ces vicissitudes, les cours d'amour, les troubadours et les vaillants chevaliers. Amédée Pichot, Jules Canonge, Paul Arène, Mariéton ont écrit des pages charmantes sur Arles, sur ses Rois, son Lion, ses Belles, et les peintres Cot et Jules Salles ont fixé très à propos sur la toile les plus beaux types de cette ville.

Lorsque je vais à Arles, c'est surtout aux Alyscamps que j'aime à égarer mes pas. Les Alyscamps sont une sorte de Campo Santo abandonné, où des sépulcres de l'époque romaine et du Moyen âge, vides, la plupart ouverts, s'alignent entre les haies mélancoliques des cyprès et des sycomores.

Sépulcres pareils à des nids
Qu'une dévotion naïve
Avait auprès des murs bénits
Creusés là, sous la roche vive,

Pour que les heureux morts, serrés,
Dans un linceul blanc comme neige,
Dormissent mieux étant plus près
Du saint qui sauve et qui protège.

.....

Et l'on croirait vraiment s'asseoir
Aux élyséennes prairies
A voir flotter dans l'air du soir
Tant d'asphodèles déflouries.

Ces vers de Paul Arène, je les lui ai entendu dire, une belle nuit d'août, au milieu même des Alyscamps, tandis que des guitares et des mandolines accompagnaient en sourdine notre marche à travers les tombeaux sacrés que de rouges torches éclairaient de lueurs fantastiques.

Je me souvenais alors de la jolie légende qu'un esprit hante les Alyscamps et s'y montre sous une forme légère à ceux qui l'appellent. C'est l'esprit d'une jeune fille romaine, du nom d'Acella, dont la gracieuse image s'estompe dans les brumes de la légende. La pauvrete mourut à dix-sept ans en dansant. Son crâne et son squelette se peuvent voir encore dans la chapelle Saint - Honorat, qui est au bout des Alyscamps, enfermés dans un cercueil de plomb massif. Sur le cercueil était fixée une plaque de marbre où était gravée une inscription funéraire. Cette plaque se trouve aujourd'hui au musée des antiques d'Arles.

Des poètes connus et inconnus ont chanté la délicate Acella et parmi eux Louis Roux-Servine :

Et dans le soir venant, cependant que les flûtes
Et les harpes versaient la langueur de leurs chants,
Que montaient des brasiers d'odorantes volutes,
Que s'échappaient des fleurs les parfums du printemps,

Acella, qui dansait pour le peuple en délire,
Mourut dans un accord de cithare et de lyre,

Du pèlerinage des Alyscamps, il est bon d'aller à ceux du muséon arlaten, du cloître, du musée des antiques et enfin aux Arènes. C'est dans ce dernier lieu que l'on peut le mieux juger les physionomies arlésiennes. Il résulte de cette étude que les femmes de la campagne, celles de Saint-Rémy, de Maillanne, de Fontvieille, de Fos ont généralement conservé un type plus pur que celles de la ville d'Arles proprement dite, où le sang s'est malheureusement trop mélangé avec des éléments hétérogènes.

Mais tel n'était pas le cas de la jolie Olivrière, la fille de mon ami Escourbaniés, gros fermier de Camargue, que je rencontrai sur le chemin des Arènes. Les Escourbaniés ne comptent pas de mésalliance de cette sorte. Ils sont restés purs entre les purs et vraiment traditionnels.

— Qui a donné de si beaux yeux à votre fille ? dis-je familièrement à Mme Escourbaniés.

— Ça, c'est toute une histoire, répliqua-t-elle.

— Vous m'intriguez !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela, mais à la bonne fée Miette, très experte en la matière.

— Vous m'intriguez encore plus ! La fée Miette ! Qu'est-ce donc que cette vieille sorcière là ?

— Quand je vous aurai dit ce que c'est que Miette, vous ne parlerez plus ainsi. Miette n'est pas ce que vous appelez une sorcière, c'est tout bonnement une brave femme, qui rend toutes sortes de services dans le pays, en donnant des conseils et en guérissant les maladies. On l'appelle aussi la *guérisseuse*. Elle a des prières pour tous les goûts et elle possède les secrets d'herbes que nous ne connaissons pas. La fée Miette

habite un petit mas de la vallée de Baux ; elle vit dans cette retraite avec son petit-fils qui garde un troupeau de chèvres et qu'elle charge de lui rapporter les plantes qu'elle lui a enseignées. Lui seul, à sa mort, héritera de ses secrets et de son onguent. Avec cela, il y en a assez pour vivre. Quand je me suis senti en mal d'enfant, je suis allé trouver, comme tant d'autres, la fée Miette et lui ai demandé de me faire avoir une fille belle, bonne et brave, avec de beaux yeux noirs comme j'en avais quand j'étais jeune. J'avais suffisamment de garçons, je désirais une fille. Elle a tenu parole et j'ai été servie à souhait comme vous le voyez...

— Et si elle s'était trompée ? Car, avouez-le, Madame, cela aurait pu arriver, il y avait même des chances égales des deux côtés...

— La fée Miette ne se trompe jamais.

— En tous cas, mes compliments, Mme Escourbaniés.

Olivière sourit timidement. Mais M. Escourbaniés, qui était grand amateur de taureaux, un aficionado, comme on dit dans le Midi, inquiet du bavardage de sa femme, ne put s'empêcher de lui dire :

— Tu parleras tant que nous n'aurons pas une bonne place aux Arènes.

J'accompagnai donc à la course la famille Escourbaniés. Elle ne manqua de babiller beaucoup et de me mettre au courant de tous les cancans du pays, me faisant passer ainsi une après-midi fort agréable.

Le lendemain, piqué par la curiosité, je résolus d'aller au mas des Belicoques, voir cette fée Miette, dont avait parlé avec tant d'enthousiasme notre famille provençale. Je me mis donc en route de grand matin.

Le voyage d'Arles à la vallée des Baux n'est pas long. On salue en passant Montmajour, son château en ruines et les restes assez bien conservés de son antique abbaye, rivale de Saint-Trophime ; un peu plus loin on rencontre les restes de l'aqueduc de Barbegal, le moulin d'Alphonse Daudet, enfin l'on arrive dans une sorte de vallon étroit où, au milieu des chênes verts, des aliziers et des amandiers, apparaît la modeste demeure de Miette.

Type de vieille provençale, au teint basané, aux yeux pétillants, à la physionomie pleine de bonhomie, au caractère gai, voilà plus qu'il n'en faut pour vous figurer la bonne femme.

La présentation fut vite faite. Au seul nom d'Escourbaniés, la fée me fit l'accueil le plus empressé.

— Vous m'apportez, dit-elle, de bonnes nouvelles d'Olivière.

— Mais certainement, Madame ; elle a toujours d'aussi beaux yeux...

— J'en suis fier de ses yeux, car c'est moi qui ai prédit à ces braves gens qu'ils auraient une fille avec les plus beaux yeux d'Arles. Aussi, ils en sont reconnaissants, les Escourbaniés. Ils ne m'oublient pas ; de temps à autre, ils m'envoient quelques cadeaux, des canards sauvages, des pintades, des poulets, des fourmettes (1). Ah ! je les aime bien les Escourbaniés !...

— Mais, enfin, de qui tenez-vous le don de guérir, de prédire l'avenir et d'exaucer des vœux ?

— Ça, c'est mon secret. Cela vient d'abord de Dieu et des âmes privilégiées qui gravitent autour de lui, et puis c'est si ancien, si ancien dans la famille...

(1) Petits fromages de brebis salés, poivrés et conservés dans de l'eau-de-vie, du vinaigre et un peu d'huile.

— Cependant, vous devez bien avoir quelques traditions de famille dans vos archives...

— Tout ce que je sais, c'est que ma mère (Miette se signa à ce nom) m'a raconté qu'un jour, — il y a bien des siècles de cela, — la plus ancienne de mes aïeules fut appelée à la cour du roi René pour distribuer à une réunion éclatante de jeunes femmes nobles accourues de tous les pays d'Europe, des prix de beauté. Elle avait déjà dans la contrée la réputation d'une femme de bon conseil et de science. Comme moi, on venait la consulter de bien loin. Lorsque mon aïeule Géraude (tel était son nom) fut en présence de toutes ces belles dames, elle leur dit :

« Il n'est pas en mon pouvoir, nobles dames, de vous contenter toutes, mais je désire qu'aucune de vous n'ait à se plaindre de mes décisions. A vous, Castillane, Dieu a donné des cheveux noirs, si longs, si épais, que vous pourriez en faire une mantille ; à vous, Florentine, des yeux vifs et ardents comme une éruption du Vésuve au milieu de la nuit ; à vous, Grecque, un port majestueux et un profil d'une régularité parfaite ; à vous, Turque, des hanches comme des coussins, une figure comme la pleine lune, mais une peau d'une blancheur sans pareille ; à vous, Anglaise, une taille svelte et des cheveux blonds comme les épis de blé à la Madeleine ; à vous, Allemande, une belle nature et des couleurs vermeilles, et ce qui vaut mieux un cœur sensible et profondément disposé à aimer ; à vous, Russe, la distinction d'une reine et la bonté ; à vous, Circassienne, la perfection des lignes ; à vous, Flamandes, des couleurs roses sur des chairs plantureuses ; à vous, Parisienne, la grâce et la gentillesse alliées à l'esprit et au naturel. Mais j'en oublie une, c'est l'Arlé-

sienne, qui n'est pas là, occupée sans doute encore à sa toilette. Donnez-lui un peu de toutes vos qualités, mes belles et nobles dames, et vous aurez son portrait. » Aucune ne se récria, et c'est ainsi que le prix de beauté fut décerné à l'Arlésienne, à la simple fille des champs de la terre d'Arles...

— Votre aïeule a jugé juste, Madame ; je ne connais pas, en effet, de plus séduisantes femmes que les Arlésiennes, mais il faut avouer que leur costume est pour beaucoup dans le charme qu'elles font naître.

— Eh ! mon Dieu, oui, Monsieur, ce costume constitue, en effet, tout le secret de leur supériorité sur les autres. Et voilà qu'elles le délaissent ! Les imprudentes ! Je leur prédis que leur beauté s'en ira en même temps que lui et qu'elles deviendront les femmes les plus laides et les plus ridicules d'Europe, qu'au lieu du prix de beauté, elles n'auront plus que celui de la laideur.

— Votre prédiction pourrait bien se réaliser.

-- Heureusement qu'il y a encore une élite qui le garde. Tant qu'il y aura de la graine, il y aura des épis...

Je fus frappé du bon sens de la vieille paysanne. Avant de prendre congé d'elle, la bonne fée Miette me présenta son petit-fils, l'héritier de ses dons et de ses secrets, un enfant d'une quinzaine d'années, à la physionomie intelligente et pensive. Pour la remercier de son bon accueil, j'achetai à Miette plusieurs petites fioles, les unes contre les brûlures, d'autres pour éloigner les mauvais sorts, les séductions de l'esprit du mal, les fièvres malignes...

Je les conserve précieusement à côté d'un flacon d'huile de serpent à sonnette que me donna un jour

Joséphin Peladan, au temps où il était encore sûr, drogue dont j'ai totalement oublié les propriétés. Quand mes amis de la ville poussent leurs promenades jusqu'au mas des Gardes, tous ces petits flacons sont de leur part l'objet d'amusants commentaires.

Je quittai Arles avec cette pensée que les secrets de la fée Miette étaient tous suspendus sur la tête d'un petit chevrier.

ADOLPHE PIEYRE.

LES MALADIES DE LA PEUR⁽¹⁾

LE PHOBISME

J'ai choisi pour sujet de cette causerie l'analyse que nous allons faire ensemble des « Maladies de la peur ». Ce titre même indique une conception un peu spéciale, peut-être inattendue, d'un phénomène connu de tous : la peur ; car je semble dire, je dis en effet d'emblée, que la peur peut être malade : non seulement cause de maladies, mais être elle-même malade, au même titre que l'intelligence, la volonté, la mémoire, l'habitude la sensibilité ou tout autre fonction du moi, ou tout autre instinct : l'amour par exemple. Je crois, en effet, que la description des diverses maladies de l'esprit, des diverses fonctions psychiques, que la pathologie mentale en un mot gagnerait en clarté, si, procédant d'abord à l'analyse des éléments de l'esprit, on en étudiait successivement les divers troubles fonctionnels possibles.

Comme le dit excellemment Paulhan (2) : « Tout fait psychique est en effet un système, une synthèse d'éléments plus ou moins bien coordonnés. L'ac-

(1) Conférence inédite faite par M. le docteur Augustin Ménard à la Société des Conférences de Valence.

(2) Paulhan : *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, passim.

« lité de l'esprit est composée d'un certain nombre d'éléments variés, idées, tendances, images, perceptions qui s'attirent se repoussent, s'associent et se séparent, se combinent et se dissolvent. Le même élément peut passer d'un composé à l'autre, il peut se décomposer en des éléments plus simples qui entreront en de nouvelles synthèses ou pourront rester séparés. Le fait psychique, résultat du jeu des éléments psychiques, est analogue au fait social, synthèse des actes combinés d'un certain nombre d'hommes tendant à un même but. »

Ainsi le moi nous apparaît comme un conclave d'éléments psychiques, de « sous-moi », dont certains occuperaient le polygone et d'autres le centre O dans le schéma que mon maître, l'éminent professeur Grasset (1), vous a rendu familier. Durand de Gros (2), qui fut un précurseur dans l'étude de l'automatisme, comparait les premiers à une sorte de bureau de renseignements à l'usage des seconds. « Ces éléments (3) psychiques plus ou moins complexes sont toujours, sauf celui qui réunirait tous les autres, — et celui-là, c'est le moi total, c'est le moi conclave, — prêts à entrer comme partie dans des ensembles plus vastes ».

« Plus on y songe, dit Guyau, plus on est effrayé de la complexité de ce qu'on appelle un état de conscience et du nombre indéterminable de sensations simultanées qu'il suppose ». J'aimerais

(1) Grasset, conférence du 22 fév. 1903 : *Le psychisme inférieur ou automatique*.

(2) Durand de Gros : *Le merveilleux scientifique*.

(3) Paulhan : *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit, passim*.

mieux dire d'éléments primitifs diversement associés ou associables qu'il contient, y compris les altérations ou modifications organiques qui, sans doute, les conditionnent. Ces éléments ont une organisation propre et une activité relativement indépendante. « On peut (1), pour étudier le composé « psychique élément de l'esprit, prendre ce composé « tout formé, et en montrer les éléments; c'est le « procédé de l'analyse; ou bien partir d'un élément « et observer comment il se combine avec d'autres « pour arriver au composé : c'est le procédé de « synthèse, ». C'est ainsi que nous procéderons à l'étude de la peur et des maladies de la peur.

Dans ma pensée, la peur est en effet comme un élément de l'esprit : potentialité commune à tous les hommes, instinct général et universel, elle est susceptible de troubles morbides variés comme la faim, la soif, le sommeil. « Je voudrais bien savoir, a dit « un guerrier célèbre (2), quel est le Jean-foutre qui « n'a jamais eu peur. » Ou comme disait le grand Turenne : « Carcasse, tu trembles, tu tremblerais « bien davantage si tu savais où je te mène ». N'avoir pas peur, n'avoir jamais eu peur, n'être pas capable de peur (si cela est possible), impliquent, à mon sens, une maladie de la peur. Et nous touchons là aux trois seuls troubles morbides possibles des divers éléments du moi, des diverses fonctions psychiques en général : troubles morbides par défaut ou diminution, par excès, ou par perversion. Le langage médical étiquette ces troubles souvent, je voudrais tou-

(1) Le maréchal Ney,

(2) Poincaré : Science et hypothèse.

jours, en faisant précéder le nom de la fonction atteinte des préfixes *A* ou *hypo* pour le premier, *hyper* pour le second, *para* pour le troisième. Ainsi, s'il s'agit de la sensibilité, on parle d'anesthésie, d'hypoesthésie, d'hyperesthésie et de paresthésie, suivant que cette fonction est abolie, diminuée, augmentée ou simplement viciée. De même, l'agnoscie, l'amnésie, l'aphasie et l'amusie, cas particuliers de l'asymbolie, désignent le trouble morbide par défaut pour les facultés correspondantes : identifier, se souvenir, signifier, parler ; l'anorexie indique la perte de la faim ; l'apathie, une paresse générale ; l'hyperacousie, l'hyperosmie marquent l'exagération morbide des sensations de l'ouïe ou de l'odorat, et ainsi de suite. La paraphasie est une viciation de la faculté du langage articulé ; la paragnoscie est un élément de l'illusion de fausse reconnaissance ; enfin, la paraboulie serait, dans cette nomenclature que j'abrège, le nom savant, bien qu'un peu barbare, de cette chose qu'on vous reproche parfois et qui est si souvent, Mesdames, votre charme, j'ai dit : le caprice. Bref, le terme esthésie pris dans un sens plus général que celui qu'on lui donne habituellement pourrait s'appliquer, grâce à l'adjonction des trois préfixes : *hypo*, *hyper*, *para*, à toutes les fonctions du MOI. Peut-être pourrait-on dire alors que l'illusion est une paresthésie objective des sens ; l'hallucination, une paresthésie subjective ; l'obsession, une hypéresthésie de l'attention, etc., mais cette terminologie théorique n'est pas entrée dans l'usage courant et bien des faits restent étiquetés d'après d'autres principes ou même n'ont reçu aucune dénomination ; la chimie des éléments psychiques n'a pas encore de nomenclature.

Tels sont les principes généraux qui doivent présider à l'analyse des états mentaux morbides : décomposition de ces états mentaux en leurs éléments naturels ; études des troubles particuliers de chacun d'eux, variation qu'apportent ces troubles aux modes habituels d'association des dits éléments, reconstitution et comparaison des divers états mentaux correspondants : 1° normaux, et normalement ou anormalement associés, 2° anormaux, et normalement ou anormalement associés. Essayons donc, si vous le voulez bien, l'application de cette méthode à la peur et aux maladies de la peur.

Si nous ouvrons le dictionnaire au mot peur, nous y trouvons, comme c'est fréquent, une définition par synonymie, celle-ci par exemple : peur, « vive crainte qui porte à éviter, à fuir un mal ». Cela suffit cependant pour nous montrer qu'il s'agit là, en dernière analyse, d'une tendance, d'une impulsion, c'est-à-dire d'un des ultimes ou primordiaux pouvoirs du MOI. A la base, comme substratum le plus général, nous trouvons : l'ETRE, quelle qu'en soit l'origine, et, dès qu'il Est, conditionné par cette unique loi : tout ce qui est tend à persister dans son être ; loi générale, universelle, susceptible de magnifiques développements et dont l'énoncé mystique ou métaphysique donne des formules telles que : tout est dans le devenir, le néant même tend à l'être, tout ce qui est a la volonté d'être ; et suggère déjà cette formule implicite du principe de la conservation de l'énergie : « Tous les possibles ont une propriété commune (1). »

(1) Poincaré : Science et hypothèse.

Ainsi la notion « ETRE » enveloppe la notion de l'impulsion, et d'elle dérivent immédiatement les deux instincts fondamentaux de l'homme : l'instinct de conservation, tendance de l'être individuel à persister dans son être, et l'instinct de reproduction qui n'est que l'instinct de conservation de l'espèce. Et la peur, tendance à fuir le mal, nous apparaît dès lors comme une forme nécessaire de l'instinct de conservation. Où serait l'homme, où l'espèce humaine, malgré tout son désir d'être, si la peur, aux origines du monde, ne l'avait préservée des périls sans nombre qui l'entouraient : assaut des éléments, fureur des météores, chasse farouche des monstres affamés en quête d'une proie ou simplement d'un gîte, aux âges fabuleux de l'ours des cavernes, des mégathériums et des deinocératidés ?

Fût-il né sans peur, le monde des vivants devait, dès son aurore, voir apparaître la Crainte, créatrice elle-même des dieux ; elle devait résulter fatalement du premier meurtre. Ainsi l'enseigne d'ailleurs (1) Ruddyard Kipling, dans un conte bien suggestif, par la bouche d'Hathi, l'éléphant chef de la Jungle. Je cite en abrégant un peu : « Au commencement de « la Jungle, dit-il, et nul ne sait quand cela était, « nous autres de la Jungle nous marchions de compagnie sans aucune crainte l'un de l'autre. En ce « temps-là, il n'y avait pas de sécheresse ; et feuilles, « fleurs et fruits poussaient sur le même arbre, et « nous ne mangions absolument rien autre que des « feuilles, des fleurs, de l'herbe, des fruits et de « l'écorce... Et le seigneur de la Jungle était Tha, « le premier éléphant... Il tira la Jungle des eaux

(1) Ruddyard Hippling, le second livre de la Jungle : *Comment vint la Crainte*.

« profondes. Et le peuple de la Jungle ne connaissait rien de l'homme et vivait en commun dans la Jungle, ne formant qu'un seul peuple. Mais bientôt on commença à se quereller à propos de nourriture : on était paresseux. Chacun désirait manger où il était couché... Tha, le premier éléphant, était occupé... Il ne pouvait aller partout ; aussi, fit-il du premier Tigre le maître et le juge de la Jungle... En ce temps-là, le premier Tigre mangeait des fruits et de l'herbe... Tout le peuple de la Jungle venait à lui sans crainte et sa parole servait de loi... Cependant, une nuit, deux chevreuils se prirent de querelle... à propos de pacage... et, pendant que les deux adversaires s'expliquaient devant le premier Tigre..., on raconte qu'un des chevreuils le poussa de ses cornes. Et, le premier Tigre, oubliant qu'il était le maître et le juge de la Jungle, sauta sur le chevreuil et lui brisa le cou. Jusqu'à cette nuit-là, jamais personne n'était mort ; le premier Tigre, voyant ce qu'il avait fait... se réfugia dans les marais du nord, et le peuple de la Jungle, resté sans juge, tomba en de continues batailles..... Alors Tha revint..... Et le singe gris devint le maître de la Jungle..... Et ainsi il n'y avait plus de loi dans la Jungle... plus rien que bavardage ridicule et vaines paroles,.. »

Hathi poursuit : « Là-dessus, Tha nous appela tous auprès de lui et nous dit : le premier de vos maîtres a introduit la mort dans la Jungle, le second la Honte. ... Il est temps d'avoir enfin une loi, et une loi que vous ne puissiez pas enfreindre. Dorenavant, vous connaîtrez la Crainte. Et nous autres de la Jungle nous demandâmes : qu'est-ce que la Crainte ? Et Tha répondit : « Cherchez jusqu'à

« ce que vous trouviez ». Et c'est ainsi que nous
« allions du haut en bas de la Jungle cherchant la
« Crainte, quand tout à coup surgirent les buffles...
« Ils venaient apporter la nouvelle que, dans une
« grotte de la Jungle, était assise la Crainte..... Et
« nous suivimes le troupeau jusqu'à la grotte, et à
« l'entrée de cette grotte se tenait la Crainte, et elle
« était sans poils et marchait sur ses jambes de der-
« rière. En nous voyant. elle poussa un cri, et sa
« voix nous remplit de cette Crainte que nous con-
« naissons maintenant et nous nous enfûmes, en
« nous piétinant les uns les autres et nous entre-
« déchirant, parce que nous avions peur...

« Chaque tribu se retira de son côté, le sanglier
« avec le sanglier, le cerf avec le cerf; corne à corne,
« sabot contre sabot... ainsi tout frissonnants, ils se
« couchèrent dans la Jungle..... Et Tha dit au pre-
« mier Tigre : « Tu as tué le chevreuil et tu as lâché
« la Mort à travers la Jungle, et avec la Mort est
« venue la Crainte..... »

Nous voici donc plus clairement renseignés sur la peur : tendance congénitale à l'être, forme si universelle de l'instinct de conservation que les infusoires même semblent déjà la manifester. Il paraît impossible d'en douter quand on voit dans le champ du microscope tels mouvements brusques de recul, tels arrêts subits des myriades de protozoaires qui sont la faune d'une goutte d'eau. Tout se passe comme s'ils avaient peur. On peut en dire autant de certains phénomènes décrits à propos des mœurs des insectes. Mais il est clair que dans toutes ces interprétations reste une part de doute. « Croyez-vous, » dit Maeterlinck (1), qu'un habitant de Mars ou de

(1) M. Maeterlinck : *La Vie des Abeilles*.

« Vénus qui, du haut d'une montagne, verrait aller
 « et venir par les rues et places publiques de nos
 « villes les petits points noirs que nous sommes dans
 « l'espace, se formerait au spectacle de nos mouve-
 « ments, de nos édifices, de nos canaux, de nos
 « machines, une idée exacte de notre intelligence,
 « de notre morale, de notre manière d'aimer, de
 « penser, d'espérer ; en un mot, de l'être intime et
 « réel que nous sommes ? »

D'ailleurs, divers degrés de conscience peuvent se trouver surajoutés à la peur, et la panique de l'inconscient ou, comme dirait encore M. le professeur Grasset (1), la panique polygonale est certainement un des phénomènes les plus fréquents ; elle a surtout ce caractère de prévoir le danger.

« La crainte, dit Lavater (2), est l'appréhension du
 « mal à venir, laquelle devance les maux dont nous
 « sommes menacés ». Si l'on en croit Maeterlinck (3),
 l'apparition de la crainte (polygonale) conditionnerait la chance ; son absence nous laisserait tomber dans les pires infortunes : « ainsi tel accident, tel
 « hasard malencontreux, encore dans le futur pour
 « nous, encore dans le devenir, nous est évité par
 « la peur. Grâce à elle et par elle, l'instinct » (de
 « conservation) « obscur, mais très sûr, chez beau-
 « coup d'êtres, les a éloignés du danger au moment
 « où, grandissant subitement, il prenait la forme
 « imminente et impérieuse de l'inévitable ». Paroles et pensées vraiment opportunes ici.

Ainsi le polygone de M. le professeur Grasset,

(1) Loc. cit.

(2) Lavater : *L'Art de connaître les hommes par la physionomie*, t. ix.

(3) M. Maeterlinck : *Le Temple enseveli*. La Chance.

fut-il seul à être privé de peur, la vie même de l'individu est compromise, la malchance le guette. Que serait-ce si le trouble morbide par manque était absolu et atteignait même le centre O. Bacon, cité par Schopenhauer (1), dit aussi : « La nature a mis le sentiment de la crainte et de la terreur dans tout ce qui est vivant pour garder la vie et son essence, et pour éviter et chasser les dangers. »

Ainsi se trouve fixée et définie notre première notion de la peur, élément de l'esprit. Cependant, ajoute Bacon, « cette même nature ne sait pas garder la mesure : aux craintes salutaires elle en mêle toujours de vaines et de superflues, tellement que nous trouverions (si nous pouvions voir l'intérieur) tons les êtres, surtout les créatures humaines, remplis de terreurs paniques. » Ce mot panique ayant pour étymologie le nom même du dieu Pan. Montaigne (2) dit quelque part : « Des peuples entiers s'en voyent souvent frappés et des armées entières. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveillense désolation : on n'y voyait que cris et voix effrayées ; on voyait les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, se blesser et entretuer les uns les autres, comme si ce fussent ennemis qui veinscent à occuper leur ville ; tout y estait en désordre et en fureur jusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent apaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela *Terreurs paniques* ». Et voilà la première notion du trouble morbide élémentaire de l'instinct : peur.

« Au reste, ajoute Schopenhauer, ce qui carac-

(1) Schopenhauer : *La Sagesse dans la vie* (Aphorismes sur).

(2) Montaigne : *Essais*.

« térise cette terreur panique de Bacon, c'est qu'elle
« ne se rend pas compte distinctement de ses motifs;
• elle les présuppose plus qu'elle ne les connaît, et,
« au besoin, elle donne la peur elle-même, pour
« motif à la peur ». Ainsi notre concept logique de
la peur, forme de l'instinct de conservation, semblerait dans ce cas contredit. — Je dis alors qu'il y a
« maladies de la peur » et j'appelle *Phobisme* cet
état particulier qui englobe tous les troubles morbides en *hypo*, *hyper* et *para* de l'instinct peur ».

« Les mots, dit Nietzsche (1), sont des poches où
« l'on a fourré tantôt ceci, tantôt cela, tantôt plusieurs choses à la fois ». Eh bien ! ce mot nouveau *Phobisme* me paraît une poche commode pour contenir à la fois : les anesthésies ou hypœsthésies, les hyperesthésies et les paresthésies de la peur.

Les exemples du premier cas de ce phobisme ne sont pas rares. En est atteint celui qui dit : « Oh ! moi, je n'ai pas peur du froid », ou : « Je n'ai pas peur de la pluie ni du vent ! » et qui se promène mal vêtu dans la tempête et y contracte telle maladie *a frigore*, dont il meurt. En général, ce phénomène implique la méconnaissance ou l'ignorance de telle ou telle loi inéluctable de la nature. Ces malades-là me rappellent invinciblement les troupes de bisons fonçant, parce qu'ils n'avaient pas peur, sur les locomotives, lors de l'établissement des premiers railways dans le Far-West américain. Nietzsche fait remarquer quelque part que certaines personnes se vengent non pour nuire, mais pour s'en tirer la vie sauve, et ainsi donc, par peur ; dans une autre sorte

(1) Nietzsche ; *Le voyageur et son ombre*.

de vengeance, on retrouve l'intention d'afficher l'absence complète de crainte, une des conditions de cette vengeance étant alors qu'elle offre quelque danger. D'où résulte que dans toutes les vengeances entre du phobisme; et, comme la vengeance n'est bien souvent que de la colère différée, le phobisme sera bien souvent associé à la colère; ce qui n'est pas pour surprendre, si l'on remarque les relations de la colère et de l'instinct de conservation.

De même dans l'instinct de conservation collectif, instinct de conservation sociale, la peur et le phobisme apparaissent comme origines des peines, des châtements, de la question, des tortures, des lois d'exception, etc..... L'exemple de Turenne, cité plus haut, montre bien qu'il y a dans le courage autre chose que l'absence de crainte.

D'après le mot célèbre de Pascal, bien souvent cité : « toute la suite des hommes, pendant le cours « des siècles, doit être considérée comme un même « homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». L'enfance de l'humanité a certainement connu, non seulement la peur, mais encore le phobisme; et, dans le fameux *Primus in terra Deos fecit pavor* de Pétrone, il s'agit plutôt de phobisme que de peur : le phobisme a créé les dieux. Les expériences successives de l'humanité grandissante tendant à la préserver du phobisme ou tout au moins à en diversifier les formes. De même l'enfance de l'homme est livrée au phobisme; l'enfant est la proie du phobisme : « Sa bravoure, dit Pérez (1), n'est que « simple ignorance ou défaut d'imagination ». Peut-être l'homme résume-t-il, dans son enfance, le pho-

(1) Pérez, voir de lui : *L'Éducation morale dès le berceau et le caractère — de l'enfant à l'homme.*

bisme atavique de l'espèce; il en parcourt de nouveau les étapes, vérifiant ainsi, même sur ce point, cette loi biologique générale que la genèse de l'être résume celle de l'espèce. L'éducation devra, chez l'enfant, respecter la peur et combattre le phobisme. « Le sentiment de conservation », dit Sergi (1), (et cela est vrai en parlant de la peur), « n'est pas inné; « mais il dérive de l'expérience: toutefois, il ne se « développe pas dans la courte durée de la vie individuelle d'un seul être animal, il se développe dans « l'espèce... Les poulets fuient au cri du milan, ils « gloussent, ils se cachent, sans avoir connu par « expérience les périls auxquels ils sont exposés par « suite de la présence du milan. Il est connu que « les animaux domestiques, chevaux, chiens, bœufs, « en Afrique, au rugissement du lion, manifestent « une grande terreur, et cherchent à se cacher et à « fuir ». D'après Laycock, cité par Paulhan (2), la paille qui a servi pour la litière des lions et des tigres ne peut ensuite servir aux chevaux, parce que l'odeur de cette paille les épouvante quand on l'introduit dans leur étable. Tout cela, c'est bien de la peur ancestrale et actuellement inadaptée, illégitime, c'est du phobisme.

J'en ai moi-même observé un cas bien intéressant; un jour que je revenais de voir un malade dans la compagne, ma jument, d'ordinaire très douce et très sage, me donna à plusieurs reprises, et sans raison apparente aucune, dans un chemin qu'elle connaissait pour y avoir passé bien des fois, des signes manifestes de terreur et d'affolement, dont je n'eus l'explication que bien après en passant devant un campement de

(1) Sergi : *Psychologie physiologique*.

(2) Paulhan, loc. cit.

nomades montreurs d'ours. — La jument avait eu peur des ours, bien avant de les voir et n'en avait jamais vu auparavant.

Si nous fouillons encore dans cette poche du phobisme, nous y trouvons les hypéresthésies et les paresthésies de la peur, phénomènes plus connus et souvent dissociés sous le nom générique de phobies. C'est surtout en étudiant les phobies qu'on peut se faire une idée nette de ce trouble mental élémentaire, de cet élément morbide mental que j'ai appelé le phobisme. Il est ici quelque chose d'analogue à ce qu'est la fièvre par rapport à la température physiologique ; ce qu'est l'inflammation pour les tissus quelconques. De même que telle lésion organique unique et identique à soi-même dans sa nature, de même que telle diathèse, au sens montpelliérain du mot, donne une physionomie spéciale à telle ou telle maladie intercurrente ; de même, le phobisme donne une physionomie spéciale aux diverses formes de l'activité. Il est comme un stigmate psychique dont on retrouve l'empreinte dans une foule de psychoses ou de psychonévroses ; il est le substratum mental, toujours le même, de toutes les phobies ; il est le trouble morbide primitif essentiel de la peur ; il est l'intime essence de la timidité, de la pusillanimité, de la poltronnerie, de la lâcheté, de la couardise ; il caractérise cet état mental singulier commun à tous ceux qui ont pas assez peur, trop peur ou peur à tort et à travers.

Ainsi, à l'élément normal peur correspond l'élément morbide phobisme ; et de même que l'élément normal peur peut s'associer et s'associe en réalité de diverses façons avec tous les autres éléments du MOI,

pour leur éviter tout danger et pour assurer sa conservation ; de même, l'élément morbide « *phobisme* » peut s'associer et s'associe en réalité avec tout autre élément du MOI, qui, dès lors, verra compromis son équilibre ou même son intégrité.

Une analyse similaire, suivie d'une synthèse analogue, nous ferait ainsi arriver à la notion de l'amour, forme de l'instinct de reproduction, et, comme tel, susceptible aussi de maladie, de troubles morbides en *hypo*, *hyper* et *para* : frigidité anormale, passion exaltée (amour effréné de Franck) (1), perversions sexuelles : le tout pouvant se mettre sous une seule étiquette ; toutes les philies pouvant se classer sous un seul chef, correspondant à une lésion psychique élémentaire commune : l'érotisme ou philisme.

De même, pourrait-on opposer à chacun des éléments psychiques normaux, impulsion, inhibition, obsession, suggestion, identification, etc., un élément psychique morbide résumant pour chacun d'eux toutes les variétés possibles des troubles morbides propres à chacun d'eux, et fonds commun, en réalité, des impulsions, inhibitions, tentations, obsessions, agnoscies morbides. Enfin, ces éléments peuvent s'associer entre eux et réagir les uns sur les autres. Ces questions sont tellement connexes, que je serai obligé de vous en parler tantôt.

Certes, on peut être atteint de phobisme, sans en avoir de manifestations actuelles : les maladies de la peur, réalisées à telle ou telle occasion, sont en quelque sorte pour le phobisme ce que sont à l'arthritisme, maladie de la nutrition, telles localisations

(1) Franck : *Pathologie médicale*.

rhumatismales actuelles, réalisées sous l'influence d'une variation de température ou d'un trauma quelconque. Notons d'ailleurs, en passant, qu'il est difficile de concevoir une fonction sans organe et une lésion fonctionnelle sans lésion organique : eh bien ! l'étude (1), de l'expression des émotions, en général et, en particulier, de la peur, tend à faire admettre un lien entre la possibilité de ces émotions et l'intégrité des corps opto-striés, des ganglions de la base du cerveau ; ainsi, le phobisme, dans cette hypothèse, manifesterait une lésion des ganglions de la base.

Le cadre de cette causerie ne me permet pas d'insister davantage sur ce fait et sur les théories modernes correspondantes, pour lesquelles l'esprit n'est qu'une fonction cérébrale et l'émotion le résultat non la cause, des phénomènes organiques qui l'accompagnent.

Le distingué président (2) de cette Société des Conférences a, plus d'une fois et excellemment, insisté sur la nécessité d'« exposer ici, simplement et librement, les idées générales et les vues d'en-semble que la pratique de son art ou de ses fonctions aura mis chacun de nous à même de condenser et de résumer. »

Je trouve dans ces paroles l'excuse des larges généralisations que je viens de faire, qui vous ont peut-être paru un peu abstraites, mais qui étaient indispensables pour vous faire connaître ce que sont, à mon sens, la peur et le phobisme.

(A suivre).

D^r A. MÉNARD.

(1) Voir Dallemagne : *Dégénérés et déséquilibrés*.

(2) Alph. Clerc : Séance d'inauguration.

LOU CHOT ET LOU MOUISSET

Un mouisset, viel souldat, un marri cerca-brega,
Acampejant une lupega,
A Dions, dinc lou bos escur couma la pega,
La niuè, s'era perdu.
Anava, veniè, roudava,
Bravament aredu
Is cabassa s'entrepachava :

- « Tournamai !... Attentioun... fasiè pa que gemi.
« Es que per tout cici trevoun mis enèmi
« Que lèu à sis pourtau clavelarien mis ala...
« Se me tenien ! — Et piei moun estouma davala
« Dinc mis boutel. Es tard, seriè tèms de dina ».
— « Eh ! l'ome ! De qu'aves ansinda à roundina ?
« Y a n'houra que viras toujours ou mema rode.
« Deque cercas ? que vous adujarai se pode, »
Ye fai un chot banut quilla sus un ramel.
Lou Mouisset, que l'ourias pres d'un cop de capel,
Pamens fai lou farot, mai tramble per sa pel.
« Eh ! cerque moun camin, cousta de la Coumeta
« L'ami, s'avias una brouquetta »
« Ou se poudias me dire ente deve passa ?
— « Es aisi, dis lou Chot. Tenes, siei pa pressa
« Et voou vous ye mena. Prenes ma man
« Suvisses-me, passe davan.
« Mais me quiches pas trop ; vosta arpa es una espigna
« Que me pounis et m'engroufigna ».
— « Chut, chot, chut « marmoutis lou Mouisset, parlen
[plan.
« Me sembla qu'ai ausi de brut
« Darriès una mata de bruc ;
« Fariè pas bon per icou d'estre pres per lis blu ».

- Un pau pus liuen, sourtis d'aquella escuresina,
 « Nous sen, dis lou Mouisset, sarras de la cousina
 « Ma febre passa. Eici risquan paren
 « Ras de nostis amis, ras de nostis paren.
 « Anen, adioussias et merci.
 « M'aves tira d'emboul. agues pa de souci
 « Per vous et per vostra nisada.
 « Fisas me la que sera ben fisada
 « Mais per que me troumpe pa
 « Tiras me soun pourtrait » — « Vous poudes pa troumpa
 « Escoutas, ai pa qu'un chota
 « Bravouneta et pichota
 « Et pa qu'un chrot
 « Bravounet et pichot ».
 « Soun fin couma 'n velous, poulis couma 'n anel,
 « L'autre jour, soun cousin, un brave duganel
 « Que ven de tèms en tèms veilla dinc nostra bauma,
 « Disiè : Que soun galan (n'era tout enfiouca)
 « Ende sa testa d'avoucat
 « Sis grands iuel amistous et round couma de pauma,
 « Et sis plouma d'argent que fan gaud à touca ».
 — « Vai ben » l'autre respond », me sembla que lis vese,
 « Poulis, poulis couma lis miou »
 Lou chot se couflè couman 'n pèse.
 — « Bonjour » — « Bon vespre » — « Adiou » — « Adiou ».
 Quauquis semmana après, lou souer d'un batailla,
 Lou Mouisset devistè dinc un roc, sus la pailla,
 Dous paure et trassa passeroun
 Qu'à pena s'avien lis canoun.
 De mort lou viel souldat era pa 'ncara abounde
 Pamens n'aviè tuia de mounde
 Et n'aviè fa de michan cop
 Desempiei lou matin « Zou ! desquillas aco !
 « Es pa per lis manja, farien marri fricot.
 « Mais vole pa que siegoun vis per ma mouissetta
 « Que de la poou
 « Fariè sis ioou
 « Davant l'houra que foou.
 « Et ieou, sans espera, n'en fariei l'oumeletta
 « Pe pa agudre d'enfant que n'en serien marca.
 « Segur, n'aimariei mai pacap

« Que de tant lai. Quau voou jinquà ? »
 Un souldat lis afusta ende sa carabina.
 Un bon cop de fusil, lis vejaqui d'esquina.
 Lou tireire era pa manchot.
 Juste end'aquel moument veici veni lou chot.
 Trouvant sa nisada abourida,
 Fai d'espetacle et ploura et crida
 « Es pa ce que m'avias proumes »,
 Dis ou Mouisset, « quand l'autre mes,
 « Vous tirere dou bos ente cujès mouri.
 « Ce que devias garda, lou venès d'abouri.
 « Ah ! messorça et traitisa
 « Paraula de Mouisset, nescie quau se ye fisa ! »
 — « Simple, l'autre respond, ara que soun ou soou,
 « Espincha-lis. Lis pos miel veire
 « Lou pourtrait que n'as fa, tant pis s'aco te doou
 « Semblava à tis enfant, couma'n ase ende un bioou.
 « Un autre cop fretaras miel lou veire
 « De tis lunetta et me faras pa creire
 « Que lis chot fan de canari.
 « Ara lou mau es fa, lou pode pa gari

Ét ben, ieou, lou Mouisset, l'ouriei manda 'n galera.
 Lou Chot quand disié « soun poulis », disié vrai.
 Chot mais poulis, poulis mais chot, semblan soun pera
 Un chot que semblariè 'n canari seriè lai.
 Et trouvas pa moun Chot ben brave et pa renaire ?
 N'y a que disoun toujours que tout vai mau,
 Que ploou trop ou pas proun, que fai fre, que fai cau,
 Que y'oura trop de vin, ou que n'ouran pa gaire
 De diable de carriera et de diable d'oustau
 De fougnaire, de roundinaire.
 Et viva lou mounde countent
 Que vous favan veire en risent
 Toutis sis quissau et sis dent.
 Soun gaillard, an d'arjent, de pan à la panieira,
 Sa fenna es tant bona oustalieira,
 Sis enfant soun poulis, sis ioou an dous rousset
 Et soun lis pus herous... quand y a pa de Mouisset.

JULES GAL.

MADemoISELLE GIROUETTE

C'est mal, je crois, d'appeler Girouette un petit être tout gentil qui possédait père et mère comme vous et moi, gens portant sans doute un nom honorable, faisant dans le monde bonne figure de chrétiens, et qui avaient présenté à l'Eglise leur fillette en ses premiers jours, pour la placer sous le patronage d'une sainte du ciel. Mais l'histoire oublieuse n'a pas conservé ces détails et s'est contentée de la désigner sous le nom assez inconvenant de Mademoiselle Girouette.

En cela l'histoire se montre peu respectueuse et nous semble aussi très imprudente, car elle court le risque de nous faire confondre la chère enfant avec bon nombre de jeunes gens, fillettes et autres, de caractère mobile, passant d'une idée à une autre sous la moindre influence, sans remords comme sans raison, allant à droite, à gauche, par pure complaisance, au gré de chacun et de tous, enfin tournant à tous les vents comme la petite machine qui se dresse sur le faite de nos maisons.

Cependant l'histoire, qui est, pour l'ordinaire, une personne avisée, devait avoir quelque motif pour agir de la sorte, et si elle a dit Mademoiselle Girouette tout court, c'est quelle ne craignait pas la confusion.

Les Girouettes sont assurément en grand nombre, et je parle ici des girouettes qui ne perchent pas au sommet des toits. Mais il y a girouette et girouette. On peut être girouette par occasion, par caprice ; on l'est à demi, aux trois quarts, pour un temps. Tel qui est cela le matin, résiste le soir et se refuse à tourner. La chère petite était une perfection de girouette, toujours alerte, disposée à son œuvre par tous les temps, à toute heure, le matin, le soir, sans cesse. Tenez, levez les yeux, il me semble la voir ; c'est bien elle, là haut, sur le sommet de la tour ; prise par un pied, mais à peine, le nez au vent, largement échevelée, sa longue robe flottante légère, lancée dans les espaces. Tourne-t-elle ! Tourne-t-elle !

Encore n'est-ce là que l'image. Elle tournait plus et mieux ma gentille girouette. Il me faut bien avouer, en cet endroit, que je l'ai connue et un peu aimée, que j'ai même pendant quelque temps pris intérêt à ses brusques mouvements de petit oiseau volontaire et capricieux.

Elle n'était point paresseuse, la chère enfant. Je la vois à son œuvre ou plutôt à ses œuvres toujours très multiples, de grand matin, après avoir fait ses prières en conscience, car elle était pieuse, ma petite girouette. Elle ouvre un livre. — « Ah ! voici qui est très bien, se dit-elle ; du silence, de la solitude, nous allons faire longuement de l'histoire, puis un peu de géographie ; mais plus tard. Nous avons devant nous quelques heures de bon travail ».

L'histoire tient cinq minutes. Puis le livre est brusquement repoussé. Girouette vient de se rappeler qu'elle a promis visite pour ce matin à une jeune femme malade, pauvre, délaissée, bien intéressante pour elle-même et ses deux petits enfants.

« L'étude de l'histoire a du bon, dit Girouette, mais l'histoire peut attendre. Les malades n'attendent pas. C'est leur droit ». Elle secoue sa vieille bonne, et les voilà en route.

On arrive aux quartiers excentriques ; on gravit un long et pénible escalier, ce qui met en gaieté la jeune fille et fait souffler la vieille femme. Tout doucement, avec les délicatesses de cœur et les habiletés de main d'une mère tendre, Girouette habille les enfants, les lave, les rassasie ; elle a pour la malade des paroles d'espérance et des soins affectueux. Celle-ci veut remercier ; la petite visiteuse est déjà loin.

Elle s'arrête au retour chez une amie. Ce n'était pas prévu. Mais comment résister ?

L'amie, une ancienne compagne de pension, habitait là tout près, sur la route.

— Comme vous arrivez à propos, lui dit l'amie ; j'allais sortir à l'instant pour assister au cours de littérature.

Je vous enlève à votre bonne et je vous emmène.

Girouette n'était pas une personne portée à la résistance. Elle entra vivement dans les projets de son amie, et déjà elle se réjouissait à la pensée des belles théories qu'allait leur développer le professeur.

Bien par hasard, on passa devant le grand orphelinat catholique.

— Entrons une minute, dit-elle à son amie.

La minute fut un peu longue, car elles tombèrent entre les mains de l'aimable sœur Léonce qui ne leur fit grâce d'aucune salle et voulut leur présenter toute sa petite famille. Lorsqu'elles sortirent de l'orphelinat, le cours de littérature était terminé. Les deux amies se séparèrent.

Enfin, voilà Girouette chez elle. « Et ma physique, se dit-elle en rentrant ; où en suis-je resté ? » Elle est en pleine expérience de machine pneumatique. Elle place un petit oiseau sous la cloche de verre et se met à faire le vide. Le manomètre baisse, baisse, l'oiseau allonge le cou, ouvre largement le bec, bat des ailes, fait la boule, ne tient plus que sur un pied, respire avec peine ; il va mourir. Mais bien vite l'expérimentateur ouvre le robinet pour donner de l'air. Il y aurait dureté à laisser mourir cet oiseau du bon Dieu. — Tout cela, vous le pensez, s'était fait en imagination, et sur la simple lecture du livre. Mais Girouette en avait les nerfs agacés.

« Décidément, dit-elle, la physique est une science de cruauté. La chimie vaut bien mieux ». Là-dessus, elle ouvre son manuel au hasard. Lecture et réflexions marchent de concert. « Chlorure de Sodium. — Ce doit être intéressant. — Substance blanche cristallisée, de savon âcre, produit sur la langue une sensation de brûlure. — Ah ! — Par l'analyse il donne le chlore et le sodium, deux poisons. — Certes ! — La synthèse nous restitue le corps dans son intégrité première, substance de parfaite innocuité, — le joli mot, — utile, de nécessité alimentaire, en un mot, le sel de cuisine ».

C'en était trop. Girouette laisse livres et cahiers pour aller à l'office. On y fait une crème. Elle s'affuble d'un tablier et veut aider à la confection de ce plat qui est dans ses goûts.

Laissons la cuisinière ou pâtissière à son travail, et profitons de son absence pour achever sa confession. En la voyant sautillante et prime-sautière, vous vous êtes dit : Jamais une pensée sérieuse n'est entrée dans ce petit cerveau. — En cela, vous avez

mal jugé ; car Girouette, par moments, pense d'une manière sérieuse à l'avenir, à son avenir. Elle le fait en vraie Girouette, à sa manière.

« Voyons, se dit-elle, arrêtons toute affaire, et occupons-nous de demain, du grand demain ». Elle se lance alors dans toutes les imaginations ; elle veut pour elle les plus extraordinaires dévouements ; elle se fait en rêve une vie de charité dans laquelle l'héroïsme intervient.

Ces belles résolutions la tiennent tout entière, esprit et cœur, pendant une journée. Le lendemain amène un complet changement. Ce jour-là, Girouette est plus positive, plus terre-à-terre ; elle compte, elle calcule, dresse ses plans, organise sa vie en personne prévoyante qui ne veut rien abandonner à la poésie et au hasard. Puis, le soir venu, elle conclut ses beaux raisonnements par un éclat de rire et renverse d'un souffle ses châteaux de cartes. Devenue défiante d'elle-même on la voit alors prendre conseil à droite, à gauche, un peu à tout le monde, rejeter vite les conseils et retomber dans ses incertitudes.

Tout a une fin, dites-vous, même les rêves d'une Girouette. C'est assez mon avis. Mais, cette fin, le narrateur peut l'ignorer. Ce serait mon cas ; à cette époque, en effet, ayant été obligé de quitter le pays, je perdis de vue Girouette. Mon récit s'arrêterait à cet endroit, si, plusieurs années après, par un hasard qui me fut agréable, une sœur de charité ne m'en avait donné la suite. Je la rencontrai au chevet d'un de mes amis gravement malade.

Ah ! ce n'est pas celle-là qui aurait éveillé en vous une idée de girouette. Je la voyais attentive, calme, occupée des moindres détails, exécutant avec une précision admirable les prescriptions des médecins.

Pendant des heures, des journées entières, elle poursuivait sa tache de garde-malade et de consolatrice. Elle s'occupait uniquement de son malade, beaucoup de son pauvre corps affaibli, plus encore, mais délicatement et sans qu'il y parut, de son âme qu'elle savait en danger. Il y avait dans ses actes et dans ses paroles un tact, une mesure, une suite qui la révélaient aux moins observateurs comme une personne de sens pondéré et de ferme volonté.

Un jour, devant elle, causant avec le malade, je prononçai le nom de mon pays, et je saisis un léger sourire sur la figure ordinairement grave de la religieuse.

— « Vous souriez, ma sœur, lui dis-je, connaissiez-vous ce pays-là ? »

— Mais oui, puisque j'y suis née. J'ai là encore un oncle qui m'est bien cher.

Elle le nomma.

— Mais, lui dis-je, cet oncle avait une seule nièce.

— Sans doute, reprit-elle, et ce doit être moi.

— Comment, vous seriez Mademoiselle...

— Achevez, Monsieur, dites Mademoiselle Girouette. Il fallait faire une fin. Je me suis résolument fixée sur la maison du bon Dieu. Mais je ne tourne plus.

G. CONTESTIN.

CE QUE JE SUIS

A QUELQ'UN QUI ME DEMANDAIT SI J'ÉTAIS POÈTE

Vous m'avez demandé si j'aimais de la Muse
Le commerce si doux, les entretiens si purs ;
Bien que j'en sois épris, parfois elle refuse
D'éclairer d'un rayon mes pensers trop obscurs.

Pourtant à ses côtés, j'ai gravi le Parnasse,
Espérant y cueillir de ces riantes fleurs
Qui charmaient tant Virgile et ravissaient Horace,
Mais que je suis chétif auprès de ces charmeurs !

Si chétif, que frappé des riches harmonies
Qui font de ces deux noms resplendir la beauté,
Je me dis tout ému, devant ces grands génies,
Pourquoi, pauvre rimeur, faut-il que j'aie chanté ?...

Pourtant, j'aime comme eux cette belle nature
Qu'ils ont peinte en des vers d'un si beau coloris...
J'aime les troubadours allant à l'aventure,
Célébrant de l'amour la tristesse ou les ris.

J'aime à chanter les faits d'un peuple fier et libre ;
J'aime à mêler ma voix à la voix du passé,
Et si j'atteins le but, alors humble félibre,
Un instant par l'orgueil je me sens caressé !

J'aime du Vrai, du Beau, l'imposante harmonie.
Qui verse en notre cœur d'indicibles plaisirs...
J'aime le nom sacré de ma noble Patrie
Fait de gloire, d'amour, d'immortels souvenirs !..

Aimer, c'est le poète, aimer, voilà sa vie !
Aimer, c'est là sa joie et parfois son tourment...
Et quand son âme plane en des hauteurs, ravie,
Éperdue, elle peint tout ce qu'elle ressent !

Mais rien ne vaut pour lui cette ivresse idéale,
Qu'il éprouve en rêvant devant l'immensité ;
Devant Phœbé jetant de sa face d'opale,
Sur le monde endormi son éclat argenté !

Et cependant, j'hésite à me dire poète ;
Je ne suis, tout au plus qu'un vulgaire rimeur...
Si cette fois encor, j'ai voulu voir l'Hymète,
C'était pour vous offrir une modeste fleur.

Votre demande donc n'était point indiscrete.
Oui, je suis un enfant du libre et gai savoir !
Et s'il vous plait ce chant de ma muse discrète :
Heureuse elle sera, c'est là tout son espoir.

Louis BARD, célibre.

MÉDITATION

Si le goût du péché reste encor sur ma lèvre,
Et si mes mains, d'avoir cueilli le fruit impur,
Conservent je ne sais quel tremblement obscur
Et brûlent en secret d'une perverse fièvre ;

Si, pareil au bétail sans rêve et sans pensers,
Accroupi vaguement dans l'ombre de l'étable,
Je mâche, d'un 'désir muet et lamentable,
Le relent de la faute et des mauvais baisers ;

Si du poison versé sur les marches du temple
Je garde le regret qui gâte mon remords,
Et si, sur le reflet gisant des coupes d'or
S'attarde mon regard troublé qui les contemple ;

Si je ne suis que boue et délire charnel
Et si j'oublie à chaque instant Votre Parole,
O Seigneur, j'ai nourri ma vie ingrate et folle
Du Pain que prodigua Votre Geste éternel.

Dans mon abjection j'ai promené l'Hostie ;
Le divin Magistère a fait plus clair mon sang,
Et quand je paraîtrai devant Vous, Tout-Puissant,
Ah ! je serai du moins gorgé d'Eucharistie !

— Sans me décourager des multiples méfaits
Qui feront frissonner ma chair inassouvie,
J'irai vers Vous chercher la véritable Vie,
Et goûter de l'Amour qui ne trompe jamais.

Toujours, malgré mon cœur qui, vite, s'abandonne
Et tremble d'exercer l'énergique vouloir,
Malgré les faux conseils de la Nuit et du Soir
Et l'alanguissement perfide de l'Automne,

A force de manger sous l'image du Pain
Votre Corps pénétré de grâce et de puissance,
A force de mêler à mon humble substance
Le Vin tout palpitant de Votre Sang divin,

J'aurai purifié mes membres et mes moëllles ;
Mes os de moribond se seront transformés,
Et, quand la Mort habitera mes yeux fermés,
Je serai prêt pour le voyage des Étoiles !

Car, le prêtre ayant dit les mots graves et doux,
— Les cierges allumés comme un mois de Marie —
Vous vivrez dans ma chair misérable et meurtrie,
Et pour l'éternité je pourrai vivre en Vous.

Armand PRAVIEL.

L'ÉPREUVE

Du nouveau roman si intéressant que notre ami et collaborateur Adolphe Pieyre, ancien député, publie à la librairie Molière, 17, rue Richelieu, à Paris, nous détachons les pages qui suivent :

« Le 15 août de l'an Y, les cloches des Invalides sonnaient à toute volée, comme pour rappeler à Paris que ce jour-là c'était la fête du grand Empereur. Les assiégeants interprétèrent différemment cette sonnerie inaccoutumée. Ils s'en étonnèrent et crurent à une sortie prochaine de la garnison. Ils prirent donc toutes leurs précautions. Les patriotes, de leur côté, se tenaient sur leurs gardes, pendant que le plus grand nombre s'était rendu à la chapelle où se trouve le tombeau de l'Empereur. C'est là que devait être dite la messe solennelle. Le lieu ne pouvait être mieux choisi.

Je ne connais pas au monde de sanctuaire où l'on entre avec plus d'émotion que dans celui qui renferme ce tombeau de Napoléon si sobre mais si grandiose dans sa simplicité, couché sous un dôme immense et au pied d'une chapelle qui est une merveille d'architecture. Le soleil l'éclaire sans cesse par un jeu ingénieux de vitraux, comme pour rappeler ce soleil d'Austerlitz qui se leva sur la tête du héros comme l'aigle vint voltiger sur celle d'Alexandre à Arbèles. Quel délicieux temple de la vaillance tout imprégné de souvenirs et de gloire ! Turenne, Vauban, Bertrand et Ducroc, le génie et la fidélité, en forment la garde et les saints, dans leurs niches azurées et constellées d'étoiles, paraissent sourire à ce culte si touchant de l'héroïsme jusques dans la mort.

Au-dessus, la voûte s'élance vers le ciel. De larges rin

ceaux fleuronnés courent en frise sur ses flancs, enlaçant dans des guirlandes de fleurs et de fruits symboliques, une suite de médaillons rappelant les faits de l'histoire militaire du pays et venant encore ajouter à la sérénité religieuse du lieu.

La chapelle, avec son chœur soutenu par de lourdes colonnes torses, ressemblant à des troncs d'arbres, avec sa floraison gigantesque de pierres, s'épanouissant en fleurs et en feuilles de toutes sortes, au milieu de cette faune symbolique qui garnit les recoins et les frontons de l'édifice, semblait se prêter également à cette cérémonie d'une simplicité toute antique. Sur le maître-autel où l'on aurait pu placer la Vierge des Victoires, s'élevait, les yeux tournés, suppliant vers le ciel, la Vierge des Douleurs, comme pour demander au divin Maître d'avoir pitié de la France. Le front de la *Dolorosa* était entouré d'une couronne d'argent percée de pointes ; son visage ovale, aux traits fins, respirait la bonté mais aussi la souffrance et paraissait dominé par une indicible angoisse. C'était bien là l'image qui convenait le mieux à cette cérémonie ! Et les deux tableaux qui ornaient la même chapelle étaient, eux aussi, bien de circonstance ; d'un côté, saint Jean-Baptiste revêtu de sa peau de mouton, tenant à la main le bâton pastoral ; sa tête d'adolescent, aux cheveux bouclés, rappelait le tableau de Donatello ; de l'autre, sainte Philomène en extase, armée de flèches, symbolisant l'amour divin qu'elle a possédé au suprême degré.

Le grand livre de l'office était ouvert sur les ailes d'un aigle doré servant de lutrin. Les serres semblaient tendues vers l'ennemi et l'œil était farouche. On eut dit qu'il fixait ses yeux vers le soleil et qu'il ne pouvait se résigner à les voir bientôt clos par le Destin.

Les patriotes s'étaient rangés militairement autour du tombeau de l'Empereur. Pierre Réal et les autres chefs se tenaient en tête de leurs hommes. Un jeune soldat, sorti récemment du Séminaire pour défendre son pays, eut l'immense satisfaction, l'insigne honneur de dire la messe, en ce jour solennel. Pieux lévite du Seigneur, il ressentait en son âme un frisson inconnu. Il se sentait à peine prêtre, mais il avait déjà conscience de son sacerdoce et de sa mis-

sion. Sa vie s'était écoulée jusqu'à ce jour, dans cette délicieuse paix de l'âme, toute faite d'extases profondes, de visions célestes et de soliloques enflammés. Ses yeux ne s'étaient jamais tournés du côté de la terre ; le ciel avait été sa seule contemplation et son azur semblait s'y refléter comme dans un miroir.

Et, pendant que les cloches s'ébranlaient en des chants à la fois joyeux et graves qui allaient se perdre dans les airs, l'orgue mêlait ses frisons à ceux des lumières et faisait entendre la belle marche de Jeanne d'Arc, de Dubois. Quel poème de patriotisme que la seule vue de tous ces hommes silencieux et résignés, s'inclinant devant le Saint-Sacrement, en présence de celui qui reposait sous ce sarcophage et qui porta plus haut que tous les autres les sentiments nationaux du pays ! Quelle charmante image que celle de ce soldat devenu prêtre pour quelques instants seulement, apparaissant seul à l'autel, recouvert d'étoffes resplendissantes d'or et d'argent, dans un tourbillon de parfum et d'encens, auréolé par la douce clarté des grands luminaires et des candélabres ! Son blanc surplis, que la main maternelle avait décoré de dentelles, lui faisait un cadre merveilleux, tandis que les soldats qui l'assistaient balançaient en cadence des encensoirs. La soumission extatique de tous ces hommes, de toutes ces âmes, à un des leurs, délégué pour converser avec Dieu, était une preuve frappante de la puissance et de l'intelligence du mythe, aliment naturel et divin de la foi ; elle consacrait la présence hallucinatoire de Jésus fait chair et la haute investiture de cet obscur soldat appelé à évoquer le Maître. Quelle religion peut offrir de pareilles béatitudes ! Il n'y en a qu'une : celle sortie tout d'une pièce des Évangiles comme une œuvre sublimée jusqu'à la quintessence.

Quand l'hostie fut élevée vers le ciel, toutes les têtes se courbèrent sous les mystiques paroles du prêtre, tous les cœurs n'eurent plus qu'une pensée : le salut de la patrie, la délivrance prochaine, la fin de l'épreuve ; s'ils avaient tous une pensée pour leur famille, ils en avaient peut-être une bien plus intense pour la France, leur mère. Tous avaient confiance dans le succès final, dans le couronnement de leurs efforts, dans la justice de ce Dieu qui brise quand il

lui plait les remparts de pierre et les portes d'airain et qui anéantit, par les moyens qu'il juge nécessaires, les armées les plus réputées invincibles Et ils avaient plus foi que jamais en un souverain maître, qui conduit les événements de l'histoire, qui mène les hommes, les avilit ou les grandit.

C'est ainsi que, réconfortés par le divin sacrifice, les patriotes allèrent prendre leur place de combat. Ils se considéraient tous comme autant de victimes du devoir, comme autant d'agneaux offerts en holocauste pour l'expiation. Ils allaient vers la mort purs et parés de toutes les vertus ; ils marchaient sans crainte vers cet autel de leur gloire, représenté par le vieux monument lui-même. »

*
* *

LES LIVRES

La Décadence du Catholicisme en France. par Pierre de Bovis. — Paris, Lecène, 1905.

Voici un auteur qui pourrait bien avoir mis le doigt sur la plaie. C'est assurément un prêtre, et l'on peut regretter qu'il n'ait pas signé son livre de sa qualité et de son nom, car Pierre de Bovis a tout l'air d'un pseudonyme. Ses dires n'en auraient eu que plus de poids.

Pour M. de Bovis, puisque Bovis il y a, la décadence du catholicisme en France vient de la façon dont on impose la religion aux enfants. Dans les familles, combien de parents « bien pensants », c'est-à-dire affectant en public le respect des choses saintes, d'ailleurs vivant et pensant à leur guise, qui tyrannisent leurs enfants, abusant de la religion pour briser leur résistance ! Dans les collèges tenus par des ecclésiastiques, combien de règlements qui édictent la messe obligatoire, la confession obligatoire, qui saturent l'enfant et le grand jeune homme d'exercices religieux de tout genre au point qu'à peine sorti, le bachelier n'a qu'une idée : jeter par dessus les moulins tout ce bagage accablant !

Il y a assurément là beaucoup de vrai, et l'auteur, qui semble avoir été tour à tour précepteur dans de grandes familles et professeur dans des collèges de congréganistes nous fait part de curieuses et précieuses observations ; je ne lui reprocherai que d'avoir assigné une seule cause à ce qui en a beaucoup. L'irreligiosité de la jeunesse est, au fond, une affaire de psychologie générale, pour ne pas dire de physiologie. En entrant dans la vie, à 18 ans, et même à 15, on a une telle sensation de force exubérante qu'on ne supporte aucun frein. Plus tard, et même assez vite quand

le jeune homme devient à son tour père de famille, le point de vue change ; on se rend compte que morale, religion, abstinence, modestie, ne sont pas de simples idées et de pures chaînes ; mais chaque chose en son temps ; et si le vieillard qui fait le jeune homme est ridicule, le jeune homme qui ferait le vieillard serait anormal lui aussi.

La tyrannie familiale est trop souvent réelle, et l'auteur a raison d'attirer l'attention sur tant de souffrances silencieuses et insoupçonnées. Cette tyrannie a quelque chose de plus particulièrement odieux quand elle se manifeste chez des parents qui ont toujours la religion à la bouche, et qui l'emploient à imposer à leurs enfants des devoirs de dévotion qu'ils ne pratiqueront pas eux-mêmes. Mais en ce cas l'enfant s'apercevra assez vite de la contradiction. Je partage les sentiments peu favorables qu'inspirent à l'auteur les gens « bien pensants », mais je me demande si des gens « vraiment religieux » ne seraient pas pires encore, car ils seraient sans doute plus exigeants pour les devoirs de piété que de simples catholiques mondains.

Quant à la contrainte religieuse de certains colléges, elle est fâcheuse comme toutes les contraintes. Encore faut-il distinguer un peu. L'obligation d'assister à la messe chaque jour est au fond supportable ; elle se réduit à passer vingt minutes environ dans une nef harmonieuse, où la lumière du matin joue à travers les vitraux ; s'il s'agissait d'écouter une homélie, ce pourrait être énervant, mais il n'est question que d'assister à une cérémonie silencieuse, qui vous laisse le loisir de la méditation personnelle ; en somme, l'exercice est innocent et pourrait même être louable. L'homme le plus occupé du monde gagnerait à se réserver chaque matin une demi-heure de liberté d'esprit, passée dans une atmosphère parfumée d'encens, avant de se plonger dans ses dossiers, ses paperasses et ses conférences de service.

Il en serait autrement des exercices religieux qui absorberaient l'attention, tels que sermons, catéchismes, lectures spirituelles, et à plus forte raison des pratiques religieuses qui accaparent toutes les forces de l'âme, comme la confession et la communion. La confession obligatoire, notamment, est particulièrement dangereuse. J'irais même

jusqu'à penser que la confession libre n'est pas sans quelques inconvénients à l'âge où la vie morale s'organise. Il vaudrait mieux que l'enfant, au lieu de recourir au directeur de conscience pour savoir si telle action est licite ou défendue, descendit en lui-même et décidât seul si elle est bonne ou mauvaise. Il vaudrait mieux, aussi, qu'il ne glissât pas vers la croyance que tout péché avoué est pardonné ; ce qui lui fait supposer qu'à l'occasion il pourra retomber dans la même faute, le remède étant si facile ; la contrition est plus importante encore que la confession. L'aveu, lui-même, a ses mauvais côtés ; il peut causer un plaisir malsain aux enfants prédisposés à une sorte d'exhibitionisme moral, et une angoisse intolérable à ceux chez qui le sentiment de la pudeur d'âme est exacerbé. Chez les personnes portées au scrupule, la pratique de la confession est désastreuse ; les unes ne vivent que dans une anxiété perpétuelle, les autres perdent tout espoir et se croient damnées, d'autres, réagissant par un coup brusque, se débarrassent ensemble du scrupule et de la foi. Je passe sur d'autres inconvénients, qu'on a assurément grossis, mais qu'il ne faut pas nier, le danger de certaines confidences entre jeunes prêtres et jeunes pénitentes, la maladresse de certains excès de zèle, les légitimes craintes de certains conjoints qui veulent garder leur bonheur domestique, aussi la possibilité de faire naître l'idée du mal dans des âmes innocentes, ou même le penchant chez d'autres âmes à pécher pour avoir quelque chose à avouer. Et je ne parle pas de l'objection inévitable qui venait déjà à l'esprit du spartiate Lysandre aux mystères d'Eleusis : « Est-ce au dieu ou à l'homme que je dois confesser mes fautes ? — C'est au dieu. — En ce cas, prêtre, retire-toi ! » D'ailleurs, l'aveu en lui-même, avec son caractère de psychologie infantile, est tellement peu dans la nature de l'homme fait, lui étant d'autant plus difficile qu'il est d'une trempe morale supérieure, qu'on peut se demander si vraiment un tel rite est conforme aux intentions de la Divinité.

Les théologiens devraient se mettre en face de ces constatations et se demander s'il n'y aurait pas moyen de remédier au mal. La confession est-elle essentielle au sacrement de pénitence ? Et le mode auriculaire est-il essentiel à la

confession ? Assurément la confession publique, comme dans la primitive Église, aurait moins d'inconvénients que le chuchotis à la lucarne grillée. L'absolution collective, comme celle qu'on donne en cas de naufrage, ou avant une bataille, en aurait moins encore. Ne pourrait-on pas, en commençant à l'occasion d'un jubilé, innover des absolutions collectives, conclusions d'un certain nombre d'exercices de piété, et qui permettraient aux fidèles de s'approcher de la sainte table sans avoir passé par le confessionnal individuel ? Nulle amélioration ne serait plus importante, car c'est à la confession auriculaire que nous devons l'abus de la casuistique, les « *distinguo* » des péchés véniels et des péchés mortels, les tarifs de pénitence, tout ce mélange vraiment fâcheux de mysticisme et de code d'instruction criminelle, avec, ce qui en résulte par force, le retrécissement des idées, l'obscurcissement du sens moral et l'aveulement du caractère. Si l'on veut chercher la raison psychologique de la supériorité des peuples protestants sur les peuples catholiques, il ne faut pas regarder ailleurs.

M. Pierre de Bovis ne va pas si loin. S'il blâme la confession obligatoire, c'est parce qu'elle détourne vite de la communion fréquente, laquelle est pour lui l'idéal. Et en ceci, il oublie un passage de saint François de Sales, qu'il cite justement : « Ces grands saints religieux, qui vivaient sous la charge de saint Pacôme, avaient-ils des livres, des prédications ? Nulles. Se confessaient-ils souvent ? Quelquefois aux bonnes fêtes. Entendaient-ils beaucoup de messes ? Les dimanches et les fêtes ; hors de là point. » Mais je n'aurai pas l'arrogance de prendre parti entre les deux opinions. D'autant que si la communion n'était plus subordonnée à la confession auriculaire, on pourrait, sans aucun inconvénient, recevoir l'Eucharistie aussi souvent qu'on voudrait. Or, il semble que cette subordination est affaire de règlement intérieur. L'Église pourrait, par exemple, et notre auteur le demande avec instance, ne pas imposer le jeûne au fidèle qui va communier ; pourquoi, de même, ne le dispenserait-elle pas de la confession préalable ? Il ne faut pas se dissimuler que tant que l'Église fera de la confession auriculaire la pierre d'angle de son édifice mystique, elle en écartera l'immense majorité des hommes et une foule

de plus en plus grandissante de femmes, et que les rares qui y entreront seront trop souvent des maladiés, des maniaques du scrupule et des timorés incapables de la moindre énergie personnelle.

* *

Promenades philosophiques, par Rémy de Gourmont.
Mercur de France, 1905.

J'ai assez souvent ici dit le haut mérite de tous les ouvrages de M. Rémy de Gourmont, pour n'avoir pas besoin de recommander ce nouveau venu à l'attention du lecteur. A côté d'une série d'études brèves mais savoureuses sur Bacon, Leopardi, St-François d'Assise, on trouvera tout un choix surprenant d'idées et paysages. M. Rémy de Gourmont excelle dans l'art de mettre une idée là où les chroniqueurs d'actualité ne mettent guère que du remplissage. Il est parfait aussi dans ses réflexions philologiques et une bonne partie de ses promenades ont lieu dans le jardin des racines françaises. Tous ceux qui s'intéressent à la sémantique (et quel est l'esprit un peu curieux et lettré qui ne s'y intéresse pas?) liront avec plaisir ses réflexions grammaticales et orthographiques.

* *

Quelques Revues nouvelles.

Je crois devoir signaler la transformation de l'*Action régionaliste* qui paraît maintenant sous la direction unique de M. Charles Brun avec M. Paul Redonnel pour secrétaire, et qui continue à combattre vaillamment pour la cause du régionalisme (abonnement 5 francs, avenue des Gobelins, 15). Une autre revue louable est le *Propor-*

tionnaliste qui, sous la direction de MM. Duthoit et Gauthier, se voue à la cause de la représentation proportionnelle des minorités. Puissent l'une et l'autre réussir!

*
* *

Le service de deux ans et les Médecins, par le Docteur
Fortuné Mazel. « *Écho Médical des Cévennes* », 1905.

Ces quelques pages sont très suggestives. L'auteur argumente contre un de ses confrères, le Dr Dumas, de Lédignan, qui avait déploré que, d'après la loi nouvelle, les futurs médecins fussent obligés de perdre deux ans à la caserne sans profit pour leur rôle en temps de guerre. A cela le Dr Mazel répond : « La loi est la loi : Tout le monde à la caserne ! D'autant que la chose a plus d'avantages que d'inconvénients, même pour les médecins militaires. Eux aussi auront passé par le rang, comme bientôt les officiers. Pas d'écoles de santé, au surplus ! Si l'État a besoin de médecins militaires, il les choisira comme il choisit ses médecins civils, au concours ».

En principe, tout ceci est parfaitement juste. La question toutefois mériterait d'être reprise et traitée de près. Le Dr Fortuné Mazel serait tout indiqué pour cette discussion; quant à l'auteur de ces lignes, fort peu compétent, il ne peut que poser des points d'interrogation.

Il est certain qu'il faudra des nuées de médecins dans les prochaines guerres. On prétend qu'en Mandchourie, parfois 50,000 blessés sont restés sur le champ de bataille. Déjà, en 1870, nous avons vu des batailles, Gravelotte ou Saint-Privat, où chaque armée en comptait de 10 à 12,000. C'était le dixième de l'effectif. Si la proportion reste la même, les prochaines batailles devant avoir lieu entre armées de 2 à 300,000 hommes le chiffre de 25,000 ne semble pas excessif. Mais réfléchissons ; ces 25,000 blessés ne seront pas apportés aux ambulances à la même minute ; une grande bataille dure au moins un jour, quelquefois trois, comme Leipsick. Ensuite le traitement des blessés est aujourd'hui plus

simple, plus rapide. En Mandchourie, il paraît que les blessés japonais recevaient un bandage provisoire et étaient ensuite évacués sur l'arrière ; beaucoup guérissaient sans opération. Il ne serait pas impossible, dans ces conditions qu'un médecin put panser une dizaine de blessés par heure, soit une centaine par jour ; 250 médecins suffiraient donc à 25,000 blessés, en principe.

A condition, sans doute, qu'il n'y eut ni temps ni travail perdu, et pour cela il faudrait concentrer ces médecins autour du commandant en chef. Les éparpiller en donnant un médecin à chaque régiment ou bataillon, est le meilleur moyen d'en manquer au moment décisif. Mieux vaudrait avoir un groupe de 30 médecins par corps d'armée de 30,000 hommes. Cette « escouade » se tiendrait toujours auprès du général de corps d'armée qui, dirigeant les opérations, établirait ses ambulances et distribuerait ses 30 médecins d'après les données de l'engagement. En vue des grandes batailles, on aurait un personnel supplémentaire, le général chargé de diriger plusieurs corps d'armée aurait à sa disposition autant de fois 30 médecins qu'il aurait de corps d'armée ; cela ferait, pour les corps engagés à fond, un médecin par 500 combattants, soit probablement par 50 blessés. A 25 corps d'armée environ (corps métropolitains et troupes coloniales) le total des médecins serait de 750 attachés aux généraux de corps d'armée et 750 attachés au généralissime. En tout 1500 alors que le nombre actuellement prévu est, je crois, triple ou quadruple.

Ces médecins seraient tous des médecins civils levés à la mobilisation ; ils auraient été mis au courant de ce qu'on leur demanderait en temps de guerre et sauraient qu'on ne leur demande que l'obéissance la plus stricte jusqu'à la porte de l'ambulance. Il faudrait donc toute une organisation spéciale pour les recevoir, les diriger, porter en avant ou en arrière les ambulances, pour préparer en temps de paix le matériel et le personnel, lits, tables, instruments, remèdes, aides, infirmiers, brancardiers. Ce rôle serait celui de l'intendance médicale dont les officiers seraient docteurs en médecine, afin d'avoir une suffisante autorité professionnelle sur les docteurs mobilisés. Ce seraient les

médecins militaires d'aujourd'hui, hiérarchisés et embri-
gadés comme aujourd'hui, mais beaucoup moins nom-
breux, puisqu'ils n'auraient à s'occuper que de la prépa-
ration des ambulances et des approvisionnements phar-
maceutiques, et de l'éducation technique des brancardiers,
infirmiers et médecins, ce qui se ferait surtout pendant les
périodes de grandes manœuvres ; il semble qu'un petit
groupe d'administrateurs de ce genre, 5 ou 6 par corps
d'armée, serait suffisant. Cela fait de 125 à 150 aides-majors,
majors et majors-généraux.

Enfin il faudrait un troisième groupe de médecins pour
assurer le service médical des casernes en temps de paix.
Ce service consiste essentiellement à passer la visite quoti-
dienne des hommes qui se font porter malades, à constater
ceux qui sont indisponibles et à les faire diriger sur l'hôpi-
tal de la localité ; de temps en temps à accompagner le
régiment dans les promenades militaires ou les exercices à
feu. Tout cela pourrait être fait par des médecins civils que
l'autorité militaire agréerait après concours, et qui seraient
quittes de leurs obligations après avoir passé la visite du
matin ou assisté à la promenade de l'après-midi. Ce système
qui laisserait le moins possible en contact le service médi-
cal et l'autorité militaire, respecterait à la fois l'indépen-
dance du médecin et l'énergie du commandement. Le méde-
cin civil qui serait ainsi agréé prendrait vite les qualités
du médecin militaire actuel, c'est-à-dire le dévouement à
ses hommes, l'indulgence pour leurs « carottes » et le flair
pour les deviner ; il se tiendrait de lui-même à sa place et
n'en aurait que plus d'autorité pour proposer des amélio-
rations au point de vue hygiénique ; le corps de l'intendance
médicale servirait ici d'intermédiaire entre les médecins et
les commandants de détachements.

Il semble qu'une organisation de ce genre, triple parce
qu'elle répond à trois besoins bien distincts, serait à la fois
plus simple, plus pratique, moins onéreuse et moins encom-
brée que l'actuelle. Peut-être est-ce une illusion. *L'Écho
Médical des Cévennes* devrait reprendre la question, quelque
jour.

* *

M. Henri Martineau vient de faire paraître chez L. Clouzot, éditeur à Niort, un volume de poésie : *Les Vignes Mortes* (1897-1904), où nous avons remarqué quelques jolies pièces de vers.

ANTONIN LEPIEUX.

BIBLIOGRAPHIE

Une Histoire vécue des Cataclysmes de la Martinique.
par une pauvre Clarisse. Un vol. in-8°, avec illustrations, 3 fr.
50. Au monastère de « *L'Ave Maria* », à Mons (Belgique).

Ce livre retrace diverses phases des bouleversements qui désolèrent la Martinique il y quelques années, et sur lesquels il reste encore tant de détails à connaître ; il a été écrit d'après les récits et les lettres d'une religieuse qui se trouvait au Morne Rouge lors du cyclone de 1891 et de l'éruption de 1902, et d'après de multiples documents, dont plusieurs inédits. Aussi cet ouvrage a-t-il le profond intérêt des témoignages directs et sincères. La plupart des scènes relatées sont très émouvantes et l'emportent de beaucoup en puissance dramatique sur n'importe quelle page à intentions littéraires.

*
* *

Les Opuscules de St François d'Assise, par le P. Ubald d'Alençon. Nouvelle traduction française. 1 vol 1 fr. Bibliothèque Franciscaine. — Paris. Vve Ch. Poussielgue.

A tous ceux qu'intéressent les textes anciens, il faut recommander la présente traduction, faite particulièrement sur le texte latin révisé, il y a peu de temps, par les célèbres critiques de Quaracchi et sur l'édition publiée par H. Bæhmer,

l'érudit professeur de Bonn. Elle est donc complète et sûre, ce qui suffirait à lui donner un sérieux avantage sur les traductions précédentes, lesquelles ne livrent que le texte de Wadding. Mais elle est de plus très heureusement présentée, elle contient d'utiles notes et tous les éclaircissements désirables sur les opuscules authentiques et les écrits douteux. Très au courant des progrès de la critique franciscaine, le P. Ubald, auquel on doit déjà tant de savants travaux, avait toutes qualités pour mener à bien cette traduction que l'on désirait depuis longtemps dans des milieux très divers.

*
* *

Architecture et Catholicisme, par Anthyme Saint-Paul.
1 vol. in-12, 0 fr. 60. Paris, Bloud et Cie.

Il n'existait pas d'opuscule à la fois précis et sérieux sur la formation et les caractères de notre architecture nationale. M. Saint-Paul vient de combler cette lacune, et de la manière la plus heureuse. Nul n'avait mieux qualité pour mener à bien cette œuvre délicate que le savant auteur de *l'Histoire monumentale de la France*. Nul ne possède mieux que lui la connaissance intime de nos vieux édifices et des recherches de leurs admirables constructeurs. Aussi sa récente synthèse vaut-elle plusieurs volumes. Elle montre combien le christianisme a fécondé le génie gaulois; elle permet au lecteur le moins renseigné sur les choses d'archéologie de comprendre le développement de notre architecture; et sans diminuer la valeur du style ogival, elle rend pleine justice au roman, encore trop méconnu, elle lui assure la place à laquelle il a droit. Lisez plutôt ce passage :

« Institutrice de l'architecture ogivale, l'architecture romane lui a transmis, entre autres enseignements féconds, celui de la concordance entre la forme d'un membre avec

sa fonction, celui de la dépendance obligatoire de la décoration profilée ou sculptée vis-à-vis de la construction. Elle a été en cela maîtresse consommée. On y vit, avec une suite et une assurance inconnues jusqu'alors, la décoration des portes, des fenêtres, des arcades de communication, résulter non plus d'un encadrement plaqué comme après coup au parement d'un mur, mais de la taille même de ce mur, s'effectuer sur le vif de la construction, ne faire qu'un avec elle. De là cette conséquence : plus un mur est épais, plus, dans ses embrasures, il offre de champ à la décoration, plus il peut loger de colonnettes et d'archivoltes, on le sentit si bien que, dans l'unique intention d'obtenir des ébrasements plus larges, on doubla très souvent les pans de mur où devaient être percés les portails.

« Pareillement, la grosseur des piliers romans fut mise à profit pour la multiplication des colonnes ou des colonnettes qui les flanquaient ou plutôt en faisaient partie intégrante.

« L'art ogival, qui amincit murs et piliers, perdit de telles ressources. Mais il a pour lui les réseaux de ses fenêtres et ses roses incomparables, et pour les portails il sut ménager la profondeur voulue en se servant à propos des contreforts qui ordinairement les accompagnaient.

« Parmi les éléments d'une construction, il en est deux au moins pour lesquels l'art roman est sans supérieur, et deux autres pour lesquels il est resté sans égal. Les deux premiers sont le portail et le clocher, les deux derniers sont le modillon et le chapiteau.

« Le portail est la création de l'art roman, création amoureuse et choyée, que l'architecte a hâte de conduire à sa plus haute perfection dès que l'habileté de l'ouvrier vient seconder efficacement ses programmes. Aucun art ne concentra jamais sur un espace aussi restreint une telle accumulation de beautés. Grandeur d'aspect, harmonie, charme, grâce, épanouissement, variété, surabondance de richesse, voilà les expressions que la vue d'un portail roman arrache au spectateur. Et ce portail, malgré tant de révolutions et d'actes de vandalisme, n'est pas une rareté : la plupart des communes de France l'offrent à profusion, principalement le Poitou et les con-

trées circonvoisines, le Languedoc, la Provence, la Bourgogne, la Normandie. C'est que les architectes gothiques et leurs successeurs classiques n'ont pas été inaccessibles aux attrait du portail roman ; ils l'ont respecté aussi souvent qu'ils l'ont pu dans les constructions d'églises dont ils étaient chargés. Le portail gothique, à dimensions égales et sans statuaire, n'est guère qu'un appauvrissement du portail roman ; à dimensions plus grandes, il ne se relève que par ces mêmes dimensions et par la majesté de son peuple de statues et de statuette

« En résumé, si le style gothique place, dans les arts, le peuple et le culte qui l'ont créé fort au-dessus de tous les peuples et de tous les cultes, passés et présents, il n'en reste pas moins irréfragable que le style roman, s'il était resté l'expression dernière du génie celto-chrétien, suffirait seul à assurer à ce génie une renommée immortelle ».

*
* *

Newman, *la psychologie de la foi*, par Henri Brémont. 1 vol. grand in-16, 3 fra. 50. Paris, Bloud et Cie.

Ce second livre sur Newman est encore plus intéressant que le premier. Les fragments d'ouvrages qui le composent sont des mieux présentés, et les résumés et les gloses de M. Brémont permettent de pénétrer la pensée de l'illustre converti, de ne perdre aucune beauté, aucune lumière de son œuvre. Avec un tel initiateur, disert, finement moderne et possédant bien l'intelligence du génie anglais, le plaisir est rare d'interroger la fameuse *Grammar of Assent* ; livre construit sans harmonie comme certaines statues du moyen-âge, mais comme elles d'une vie et d'un caractère intenses, et de plus si lumineux qu'autour de nous force esprits le considèrent avec les sentiments qu'eurent nos aînés pour la *Somme* ou le *Discours sur la Méthode*. Newman était capable tout à la fois, a dit justement Church, de garder à l'antiquité une dévotion extraordi-

nairement tendre, confiante, profonde, et d'entrer avec une sympathie très décidée dans ce que le mouvement intellectuel des temps modernes a de plus redoutable et de plus subtil. On comprend qu'une telle figure déconcerte certains témoins, elle n'en est que plus sympathique à ceux qui savent apprécier la saine originalité, l'esprit d'initiative, la bravoure et la droiture.

ALPHONSE GERMAIN.

Refuser toute substitution

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
 PAR LE
Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
 d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTERIE	VERTIGES
HYSTERO-ÉPILEPSIE	CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY	MIGRAINES
DIABÈTE SUCRE	INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU	ÉBLOUISSEMENTS
et de la Moëlle Epinière	CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS	SPERMATORRÉE

Notice très importante envoyée gratis
 sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

Exiger les produits Henri MURE

GRAND THÉÂTRE DE NIMES

M. Bringer, notre compatriote, présente au public nimois, pour la saison 1905-1906, une troupe d'Opéra et d'Opéra-Comique, de tout premier ordre. Il en a d'autant plus de mérite, que la Ville ne lui a voté aucune subvention. Par conséquent l'initiative de M. Bringer mérite d'être encouragée par la haute Société nimoise. Elle n'aura pas à s'en plaindre, car nous sommes persuadés qu'elle passera, cet hiver, au Grand Théâtre, d'excellentes soirées. Tout ce qui a pour but d'assurer à notre cité la place artistique à laquelle elle a droit, nous intéresse tout particulièrement. L'audition d'œuvres qui n'ont jamais été jouées sur notre scène, une nouvelle impulsion donnée au grand art, une façon plus moderne de diriger un des plus renommés théâtres de province, tout cela ne peut nous laisser indifférents. C'est pourquoi, il appartient à tout le monde, à tous ceux qui s'intéressent à l'avenir artistique de notre cité, de seconder M. Bringer dans ses efforts de saine et intelligente décentralisation intellectuelle.

L'indifférence, l'insouciance, le laisser-faire, sont condamnables au premier chef. Mais nous sommes bien rassurés de ce côté, ce n'est pas du côté des amis de la *Revue du Midi*, que se trouvent les indifférents et les béotiens.

A. P.

CHEMIN DE FER DU MIDI

BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

Pour les stations hivernales et balnéaires

Billets délivrés toute l'année, avec réduction de 25 p. 100 en 1^{re} classe et 20 p. 100 en 2^e et 3^e classes, dans les gares du réseau du Nord (Paris-Nord excepté), de l'Etat, d'Orléans et dans les gares du Midi situées à 50 kilomètres au moins de la destination.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations hivernales et balnéaires

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur, et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres :

Pour une famille de 2 personnes, 20 p. 100 ; de 4, 30 p. 100 ; de 5, 35 p. 100 ; de 6 ou plus, 40 p. 100.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes, et le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Arrêts facultatifs sur tous les points du parcours désignés sur la demande.

Durée 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.
Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 p. 100

Ces billets doivent être demandés, 4 jours à l'avance, à la gare de départ.

Avis. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectuées les excursions ci-dessus est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande à la Compagnie du Midi. Cette demande doit être adressée au Service commercial de la Compagnie, **boulevard Haussmann, 54, à Paris (IX^e arr.)**.

Vente de livrets illustrés pour les voyages : 1^o au Bureau commercial ; 2^o dans les bibliothèques des gares du réseau du Midi ; Le Tarn et les causses, 25 centimes ; Pyrénées : I. De la Bidassoa au Gave d'Ossau, 50 centimes ; II. Du Gave d'Ossau à la Garonne, 50 centimes.

Forme 38 pages 205-

CHEMINS DE FER DU MIDI

Les voyageurs peuvent effectuer des voyages sur le réseau du Midi (notamment dans les Pyrénées et aux Gorges du Tarn) au moyen d'une des combinaisons suivantes comportant de notables réductions sur les prix ordinaires des places :

1° Billets d'aller et retour individuels et de famille, de toutes classes, à destination des Stations thermales et balnéaires situées sur le réseau du Midi. Durée (1) 33 jours, non compris le jour du départ et d'arrivée.

2° Billets de voyages circulaires Paris, Centre de la France, Pyrénées, Provence et Gorges du Tarn de 1^{re} et 2^{me} classe

Durée (1) 20 jours pour les voyages intérieurs Midi (G. V. 5) et 30 jours pour les voyages communs avec l'Orléans et le P.-L.-M. (G. V. 105). — En outre, il est délivré, sur les réseaux du Midi et d'Orléans, des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits pour permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaire : les Eaux Bonnes, les Eaux-Chaudes, Carcassonne etc.

3° Billets spéciaux d'aller et retour, de toutes classes pour Lourdes, délivrés au départ de toutes les gares des réseaux de l'État, du Nord, de l'Ouest, de l'Est, du P.-L.-M., d'Orléans et dans toutes les gares du Midi situées à plus de 150 kilomètres de Lourdes. — Durée de validité variable suivant la longueur du parcours : 4 à 12 jours non compris le jour de départ.

AVIS. — Un **livret** indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions, de famille, etc., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (ix^e arrondissement), le montant de l'affranchissement du livret, soit 0 fr. 25.

Vente de documents par la Compagnie du Midi :

a. — Au Bureau commercial, à Paris. — b. — Dans toutes les bibliothèques des gares du réseau du Midi.

PYRÉNÉES	I. De la Bidassoa au Gave d'Ossau.	0 fr. 50
	II. Du Gave d'Ossau à la Garonne	0 50
	III. De la Garonne à l'Ariège.....	0 50
	V. De l'Ariège à la Méditerranée..	0 50

(1) Faculté de prolongation moyennant 10 0/0.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Voyages circulaires à itinéraires facultatifs sur le réseau P.-L.-M.

La Compagnie délivre toute l'année, dans toutes les gares, des carnets individuels ou de famille pour effectuer en 1^{re}, 2^e et 3^e classes, des voyages circulaires à itinéraires tracés par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des réductions très importantes qui peuvent atteindre pour les carnets de famille 50 % du tarif général.

La validité de ces carnets est de : 30 jours jusqu'à 1.500 kilomètres ; 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3.000 kilomètres. Elle peut être prolongée deux fois de moitié moyennant le paiement, pour chaque prolongation d'un supplément égal à 10 % du prix du carnet. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur une carte qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., les bureaux de ville et les agences de voyages, le voyage à effectuer, et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs. Le délai de demande est réduit à 2 jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

La Compagnie vient de publier un Album artistique de vues de la Savoie, du Dauphiné, de la Côte-d'Azur, du Nivernais, de la Bourgogne, de la Franche-Comté, de l'Auvergne etc...

Cet album, qui renferme près de deux cents reproductions en simili-gravures et dessins à la plume, est mis en vente au prix de 0 fr. 50 dans les bibliothèques des principales gares du réseau; il est envoyé également à domicile sur demande accompagnée de 0 fr. 60 en timbres-poste et adressée au Service Central de l'Exploitation, 20, Boulevard Diderot, à Paris.

L'Administrateur-Gérant : Théophile GERVAIS.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21

AGRICOL MOUREAU

SON INFLUENCE SUR LE MOUVEMENT SOCIAL

ET RÉVOLUTIONNAIRE DE LA VILLE DE BEAUCAIRE

Au milieu de l'année 1790, la Révolution, dans la ville de Beaucaire, était en pleine période idyllique : des cérémonies se succédaient pour célébrer la liberté conquise et la future égalité, et les discours qu'on y prononçait, comme, d'ailleurs, toutes les proclamations officielles, étaient empreints de ce sentimentalisme exagéré qui caractérise l'éloquence de cette époque. Tous les habitants, nobles, bourgeois, curés, paysans, paraissaient avoir accepté, sans arrière-pensée, l'œuvre accomplie par l'Assemblée Nationale.

Le 17 juin, une longue théorie de prêtres circula dans les rues de la ville : les curés de Notre-Dame des Pommiers, les chanoines de la Collégiale, les pères Doctrinaires vinrent à la Mairie prêter le serment civique, cependant que les Cordeliers et les Capucins, dans leurs couvents et en présence des délégués du district, juraient fidélité à la Nation, à la Loi et au Roi.

Un mois plus tard, le 30 juillet, la fête de la Fédération était célébrée à *Prémont*. Ce fut un spectacle magnifique et qui ne sera jamais égalé : Trente mille

gardes nationaux, venus de douze départements voisins, défilèrent devant l'*autel de la patrie* entourés de délégués de nombreuses villes françaises ; les cités de Metz, Orléans, Aubusson, Auxerre, Carcassonne, La Rochelle, Saint-Claude, Franche-Comté, Trévoux, Viviers, etc., etc., s'étaient fait représenter.

Du haut des collines du Capiscot et du Calvaire, étagées comme un vaste amphithéâtre, une foule innombrable suivit enthousiasmée tous les actes de cette féerie qui se déroulait dans un cadre splendide : au premier plan dans la prairie l'armée nationale commandée par de Poncellets, de Forton et de Courtois ; tout près le large ruban du Rhône, dont les flots miroitaient comme les eaux d'un lac ; à l'horizon les collines de la terre d'Argence, du Comtat-Venaissin et de la Provence, couronnées des châteaux historiques de Montfrin, Boulbon, Tarascon, enfin, le mont Ventoux dominant de sa cime neigeuse tout le pays d'alentour.

Les fêtes eurent un dernier écho dans une réunion publique tenue au mois de novembre, dans le Collège des pères de la Doctrine Chrétienne (1). Devant une assemblée nombreuse, le père Agricola Moureau prononça un discours sur la Patrie. Le thème n'était pas nouveau, mais le jeune régent de rhétorique eut un tel succès, que la Municipalité décida de faire imprimer sa harangue (2). Nous en citerons quelques extraits pour donner au lecteur une idée de la première manière et des opinions de cet homme, qui devait exercer une si grande influence sur les des-

(1) C'est l'immeuble qui appartient à l'administration du Canal dans la Grand'-Rue.

(2) Il était né à Avignon en 1766, il avait par conséquent 24 ans ; il ne vint à Beaucaire qu'après avoir terminé ses études d'avocat.

tinées de notre ville. D'abord la vibrante invocation de l'exorde :

« Génie heureux qui veilles sur la France, toi qui
« inspiras de tout temps les vrais amis de la liberté,
« de l'égalité et de l'humanité, toi qui de nos jours a
« embrasé de ton feu sacré les Lameth, les Barnave
« et les Thouret, jette dans cet instant sur mes lèvres
« tremblantes un rayon de cette lumière heureuse
« que tu verses à grands flots sur les dignes succes-
« seurs de Tullius et de Démosthène. Rends mes
« expressions aussi vives que mes sentiments, non
« pour convertir les citoyens qui m'écoutent ; leurs
« cœurs, au premier cri de la Patrie en péril, ont
« éprouvé les transports heureux que tout vrai
« citoyen doit ressentir pour elle....; répands, te dis-
« je, sur mes lèvres un rayon de ta vive lumière, afin
« que je ne profane point, par la faiblesse de mon
« discours, la grandeur de la morale que je vais
« exposer. »

L'orateur passe ensuite en revue tous les changements survenus dans le royaume : la proclamation des droits de l'homme, le vote de la loi municipale, le rétablissement de l'ordre dans l'administration, la réorganisation de la justice ; donne ces changements comme des bienfaits de la Patrie, et il termine en s'écriant : « La France n'est pas l'héritage d'un seul
« homme : la Nation, par un bienfait du plus juste
« et du plus cher des rois, vient de rentrer dans
« toute sa puissance : O Louis, si ton nom n'avait
« pas encore volé sur mes lèvres, ha ! ne crois pas
« qu'il soit sorti de ma mémoire ; jusqu'à l'instant où
« je descendrai dans la nuit du tombeau, ton nom
« me rappellera le souvenir de tes bienfaits, de ton
« amour, et ton image restera à jamais gravée dans
« le fond de mon cœur. »

C'est sans ironique intention que nous transcrivons ici ce serment, car en ce moment tous les Français, même Marat, étaient royalistes, et un père Doctrinaire qui se prévalait des doctrines des frères Lameth et de Barnave, les fondateurs du Club des Jacobins, pouvait être considéré comme un homme très avancé. Et pourtant ce discours ne devait marquer qu'une étape dans cette existence si tourmentée. Agricol Moureau ne se doutait pas que, véritable antithèse vivante, il allait parcourir, dans l'espace de quelques années, toute la gamme des opinions politiques; aujourd'hui royaliste constitutionnel, demain terroriste convaincu, se faisant une gloire de l'amitié de Robespierre et de Payan, après demain fonctionnaire repentant de la monarchie restaurée.

Les événements entraînent les hommes et ne se laissent pas dominer par eux, et à l'époque extraordinaire dont nous parlons, les événements vont vite, plus vite que les morts de la ballade allemande.

Les fêtes de la Fédération ne furent qu'une halte heureuse mais trop courte dans la marche de la Révolution : dès la fin de l'année 1790, la France s'engage dans cette voie tragique, qui mettra aux prises ces deux puissances, l'État révolutionnaire et l'Église catholique. Paraissent les deux décrets sur la constitution civile du clergé et la prestation du serment exigé des évêques et des curés, et tout le pays est secoué d'un bout à l'autre comme par un choc électrique. Des bagarres se produisent partout, des insurrections s'organisent dans la Vendée, le Calvados et le Gévaudan.

Dans le département du Gard, des troubles éclatent à Nîmes, Saint-Ambroix, Saint-Gilles, Aigues-mortes, Sommières, Alais, Uzès.

Le clergé lui-même se divise ; quelques prêtres se soumettent à la loi, d'autres, le plus grand nombre, suivant en cela l'exemple de M^{gr} de Balore, évêque de Nîmes, refusent le serment ; même Mgr de Bausset, évêque d'Alais, et Mgr de Béthisy, évêque d'Uzès, dont les deux sièges sont supprimés, écrivent à leurs curés qu'ils se considèrent toujours comme évêques et gardent la direction spirituelle de leurs fidèles.

A Beaucaire, l'ordre n'est pas troublé, mais sous cette tranquillité apparente des haines s'attisent que nous verrons surgir tout à coup dans le cours de ce récit.

Le décret sur la constitution civile du clergé, rendu le 12 juillet 1790 et promulgué le 24 août, n'est publié et affiché sur les murs de la ville que le 3 novembre. Encore la Municipalité nouvellement élue, à la tête de laquelle se trouve M. Duboschet, hésite à l'appliquer. Dans la séance du conseil tenue le 1^{er} décembre, le citoyen Charavel, officier municipal, s'élève contre cette attitude et propose de nommer des commissaires chargés de faire exécuter la loi. Le Maire veut attendre l'avis du district et la majorité des officiers municipaux lui donne raison. Seuls, Vedrène et Faure soutiennent Charavel ; leur collègue Pierre Bimar était absent (1).

Quant à la prestation du serment, nous sommes loin de l'adhésion spontanée du 17 juin. Les chanoines protestent contre l'article 20 du décret qui les supprime ; les curés Chauvin et Gautier, le vicaire Messonnier, les aumôniers Achard, de l'Hôpital, et Favier, de la Charité, refusent le serment, tandis que le vicaire Maucadel et les prêtres Lange

(1) Archives de l'Hôtel de Ville, délibération du Conseil, Série D.

et Coton, les futurs curés de Saujan et de Notre-Dame, s'inclinent devant la loi. Les pères Doctrinaires Flandrin, Ollieu, Agricol Moureau, Laugier, Gilles, Boutes, Roux prêtent le serment entourés d'une foule sympathique qui crie : Vive la Nation, vive la Loi, vive le Roi. »

C'est le dernier acte civique des doctrinaires avant leur dispersion ; bientôt dans le collège fermé seuls résideront le recteur Flandrin et les pères Ollieu et Boutes (1), ne pouvant s'éloigner de l'asile qui les a abrités pendant si longtemps et en 1792, lorsque la Municipalité réorganisera le programme de l'enseignement public, ces résignés accepteront toutes les situations et laisseront dire sans protester que « le latin, à qui ils avaient voué le culte de leur vie, est une langue morte, qui n'exerce que la mémoire, qu'elle fait perdre le temps destiné par la Nature à former et à perfectionner le jugement et que presque sous tous les rapports, cette étude est plutôt nuisible que profitable (2). »

Une pareille inertie n'est pas le fait d'Agricol Moureau, la vie personnifiée ; aussi, n'attend-il pas que la loi du 18 août 1792 arrache de ses épaules la robe blanche du moine ; il quitte sans regret cet insigne du passé et se lance dans le mouvement révolutionnaire. Écrivain ardent, orateur passionné, il se fait rapidement une place parmi cette démocratie Beaucairoise, qui l'adopte et le traite comme un de ses enfants. Inscrit au tableau des citoyens actifs, il est nommé électeur de notre ville, et le

(1) Ces trois pères, en 1793, firent comme Moureau, ils montèrent à la tribune des Sans-Culottes de Beaucaire pour abdiquer leurs fonctions de prêtre.

(2) Registre des délibérations du Conseil. Série D. Discours du Maire, Durand Chambon. Archives de l'Hôtel de Ville,

30 juin 1791 il se rend à Nîmes pour participer à l'élection des députés de la Législative. Et ce n'est pas comme simple électeur qu'il entre dans la salle du Palais, mais comme candidat à la députation désigné par Babeuf. Quel lien existait-il entre Agricol et le célèbre communiste ? Où et comment s'étaient-ils connus ? Autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre, mais nous savons que Moureau n'adopta jamais complètement la doctrine de Babeuf ; non pas que cet esprit audacieux reculât devant les solutions extrêmes, il a prouvé le contraire en politique, mais en province et à cette époque il y aurait eu peut-être quelque danger à émettre des aphorismes dans le genre de celui-ci : *Tout ce que possèdent ceux qui ont au-delà de leur quote-part individuelle dans les biens de la Société, est vol et usurpation, il est donc juste de le leur reprendre* (Babeuf). C'est la même idée que Proudhon résumera dans quelques mots tranchants comme un couperet et d'une concision digne de Tacite : « *La propriété c'est le vol.* » Moureau est moins hardi et dans sa lettre du 1^{er} février 1793 (1) il donne son opinion sur la matière : « Ceux, dit-il, « qui veulent l'égalité entière n'ont plus de ménagement à garder, nous n'en avons que trop eu. « Quand je dis égalité entière, je ne veux pas parler « du partage des terres, chose impossible, mais je « veux dire d'empêcher le riche de s'agrandir et de « faire en sorte que le pauvre gagne quelque chose « à la révolution, afin qu'il n'y ait à l'avenir ni beau- « coup de riches, ni beaucoup de pauvres. » Pour lui, cette part destinée aux pauvres doit être prise

(1) Voir plus loin.

sur le domaine communal. Cette conception du problème social est classique ; c'est la reproduction d'une des premières lois agraires de la République romaine : la *loi Licinia* dont les principales dispositions consistaient dans la limitation de la fortune des citoyens à 500 arpents et dans la distribution aux plus pauvres d'un certain nombre de terres prises sur le domaine public.

Le rôle joué par Agricola Moureau dans l'élection des députés de la Législative fut très effacé, malgré la *recommandation de Babeuf*. Nommé secrétaire provisoire en qualité de plus jeune membre de l'assemblée, il assista le doyen-d'âge, le vénérable Parlongue, dans la formation du bureau définitif. De sa candidature, il ne fut pas question. Les Beaucairois le consolèrent de cet échec au mois de novembre 1791 ; lors du renouvellement du Conseil municipal, il fut élu procureur de la commune et siégea à côté de Durand Chambon, maire, Pierre-Louis Védrenes, Jacques Moureau, Pierre Bimar, Jean Faure, Comte, Joseph Charavel aîné, Claude Cestin et Augustin Bonafoux, officiers municipaux. Tous les élus appartenaient au parti avancé.

Ce Conseil républicain, avant la lettre, était à peine installé, que tout le Midi fut désolé par une véritable Jacquerie qui prit dans quelques districts du Gard la forme d'un mouvement agraire.

On est étonné de la différence qui existe entre les revendications de nos ancêtres et celles des prolétaires actuels. Le socialiste de nos jours, tout en réclamant l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail, poursuit un idéal économique, dont la formule générale est la socialisation de tous les moyens de production, de circulation,

d'échange et de crédit pour aboutir au communisme intégral. Sous la Révolution, l'esprit du paysan, tout individualiste, est tourné vers la terre, cette nourrice commune de l'humanité.

Dès 1789, les gens du Tiers-État la veulent libre de toute entrave, et ils inscrivent ce désir dans leurs cahiers de doléance. Voici l'article du cahier de Beaucaire : « Liberté aux emphytéotes de se libérer envers leurs seigneurs des droits qu'ils leur servent au moyen d'une indemnité réelle, effective, proportionnelle. »

En 1791, la vente des biens nationaux et ecclésiastiques permet à un certain nombre de prolétaires de la glèbe d'acheter une partie de ce sol qu'ils ont arrosé de leurs sueurs et par ce seul fait lie leur cause à celle de la Révolution. Que la guerre civile ou étrangère éclate et menace l'ordre de choses établi : la *propriété nouvelle* et des milliers d'hommes se lèveront pour la défendre.

Mais cette libéralité de la Révolution ne va pas au plus grand nombre, et c'est surtout parmi les oubliés qu'il faut ranger les révoltés et les incendiaires du mois d'avril 1792. Les historiens ont attribué cette Jacquerie à des causes purement politiques : à la colère des patriotes contre les prêtres non assermentés ; à leur indignation contre les manœuvres des contre révolutionnaires d'Arles et d'Avignon que l'on accusait d'avoir provoqué le naufrage dans le Rhône de 69 volontaires du Gard. Tout cela ne fut que le prétexte de cette explosion populaire ; la cause en est d'ordre social ; il faut la chercher dans l'inégalité des conditions et la haine du prolétaire rural contre le seigneur, le premier possesseur de la terre. Au mois d'avril donc, dans le *district* de

Sommières, les châteaux d'Aubais, de Gallargues, Auzargues, Montpezat, Saint-Théodorit, Clarensac, Parignargues et de nombreuses métairies furent successivement pillés, incendiés, démolis. Dans le *district* d'Alais, les châteaux d'Aigremont, Maruéjols - les - Gardon, Cassagnolles, Lézan, Tornac, Verrac et quelques fermes eurent le même sort. Dans les *districts* de Nîmes, de Saint-Hippolyte et de Pont-Saint-Esprit, les mêmes désordres se produisirent si nombreux qu'il serait trop long de les énumérer. Le lecteur peut en trouver les détails dramatiquement exposés dans l'*Histoire de la Révolution dans le Gard*, de François Rouvière. Dans le *district* d'Uzès, les révoltés s'attaquèrent aux titres de propriété, surtout à ceux qui consacraient des droits féodaux. Enfin, dans le *district* de Beaucaire, le mouvement prit la forme agraire : les biens communaux furent partagés à Castelnau, Ners, Castillon-du-Gard, Remoulin. Les habitants de Montfrin commencèrent les partages des *délaissés* du Gardon, dont s'était emparé M. de Monteynard, par suite des droits du seigneur sur les alluvions, alors que les premiers propriétaires en payaient les impôts. Les citoyens de Comps allèrent à Vallabrègues pour abattre les arbres de la lône de Cabannes, dont la possession était indivise entre eux et le seigneur d'Aramon. Ceux de Jonquières exigèrent de leur ci-devant seigneur Ginhoux la restitution des biens communaux dont il s'était emparé. Mais partout ces agissements illégaux furent arrêtés et annulés par les autorités du district, dont les décisions furent acceptées non sans peine par la population. Quelques communes, entre autres Montfrin, virent leur partage ratifié plus tard par la justice.

Agricol Moureau ne pouvait pas rester spectateur insensible d'une pareille agitation ; le 24 avril 1792, il porta à la tribune du Conseil municipal une vieille revendication de la ville de Beaucaire qui devait augmenter la part de chaque citoyen si les idées qu'il professait sur le partage du domaine communal se réalisaient un jour (1).

De temps immémorial, Beaucaire possédait un vaste territoire situé dans la plaine et provenant partie du dessèchement des marais, partie d'une vente consentie par le prévôt du Chapitre d'Uzès. La légitimité de cette propriété reposait non-seulement sur une jouissance ininterrompue pendant des siècles, mais encore en des lettres patentes d'Henri II datant de l'année 1555, lesquelles lettres maintenaient à toutes les communes du Languedoc la possession des marais ou paluns situés dans leur banlieue respective. Soixante-dix-sept ans après, Louis XIII, méconnaissant l'édit de son prédécesseur, avait enlevé à la commune une partie des marais qui lui appartenaient de droit pour la donner à une famille en faveur, à la condition que celle-ci construirait un canal de navigation. En 1758, ce canal n'étant pas commencé, Beaucaire réclama les 1.150 salmées dont la fantaisie royale l'avait privée, mais ses prétentions furent repoussées par une commission nommée par le roi ; elles le furent à une seconde reprise en 1773.

Agricol Moureau reprit cette affaire et appuya son réquisitoire sur les nouveaux décrets du 15 mars et 19 septembre 1790, qui d'après lui devaient permettre à la ville de rentrer dans ses droits. Le Conseil

(1) Archives de l'Hôtel de Ville. Discours de Moureau dans délibération communale du 24 avril 1792.

municipal approuva son procureur mais négligea bientôt ce procès.

Mais le peuple veillait, le peuple parfaitement conscient des projets égalitaires de son orateur favori et le 29 octobre 1792, la Société populaire à peine formée, envoya à la barre du Conseil municipal une députation qui avait la mission de demander des comptes et exiger de ses élus un peu plus de hâte dans la revendication des paluns. Docile aux ordres du club, le Conseil nomma séance tenante deux délégués chargés d'aller à Aix chercher les papiers et les titres de la commune et prendre l'avis d'un homme de loi.

La Société du Jeu de Paume ne fut pas la seule à attacher de l'importance à cette question; on en parla un peu plus tard au club des Sans Culottes Saint Benoit où de temps en temps les sociétaires demandaient s'il ne partageait pas bientôt les biens communaux (1). Ces aspirations reçurent un commencement de satisfaction le 17 thermidor an II, sous la municipalité Volpélière : la permission fut donnée aux habitants d'aller couper les foins des marais, routes et paluns à la condition que la Société populaire en ferait une juste répartition. Là finit ce rêve social dont Agricol Moureau s'était fait le champion.

La crise agraire n'est qu'un des nombreux épisodes de la lutte des classes dont l'année 1792 offre tant d'exemples. Sur le terrain politique la bataille n'est pas moins ardente. La France est un vaste champ où, depuis Paris jusqu'à la plus petite bour-

(1) Cahier des délibérations de la Société populaire des Sans-Culottes de la Montagne de Beaucaire. Archives de l'Hôtel-de-Ville.

gade, les partisans de la monarchie Constitutionnelle sont aux prises avec les adeptes de la Révolution. Dans la capitale, la Cour soutenue à l'intérieur par le Directoire de la Seine et les Feuillants noue des intrigues avec les ennemis de la France et compte, pour relever le trône, sur la victoire des armées étrangères. A ce parti la Révolution oppose les Girondins et les Jacobins, les Girondins en qui s'incarne l'âme de la Patrie en danger et dont l'enthousiasme soulève et embrase les volontaires de 1792 ; les Jacobins dont l'audace lance contre le Roi les fédérés départementaux et la Commune de Paris secrètement organisée par le Procureur Manuel et son Substitut, le formidable Danton. La journée du 26 juin est le prélude de cette lutte qui se terminera le 10 août par la défaite des forces constitutionnelles et la chute du trône.

Dans notre département les mêmes politiques sont en présence, toutes proportions gardées ; d'un côté le Directoire et les clubs des amis de la Constitution, de l'autre le peuple représenté par la Société populaire et c'est encore un Procureur, celui de la commune de Beaucaire, Agricol Moureau, qui porte le coup décisif et culbute les défenseurs de la Constitution. Ce geste de notre agitateur est si important qu'il nécessite quelques développements.

Que reprochait-on au Directoire du Gard ? Pourquoi le parti populaire s'était-il séparé des administrateurs du département ? Les motifs de ce désaccord sont indiqués dans ce fragment d'une lettre écrite par le Procureur Général syndic Griolet, au Ministre de l'Intérieur : « Nous résisterons avec courage au « mouvement qui se prépare, nous opposerons au « torrent une digue inébranlable mais peut-être

« impuissante. Vous savez nos principes, je puis
 « vous garantir que l'administration y restera fidèle.
 « Je vois même, monsieur, qu'à mesure que le
 « républicanisme se découvre plus ouvertement,
 « ceux qui étaient trompés par les factieux reviennent
 « de leur erreur et se rallient à la loi ».

Illusion! Ce ralliement n'avait sonné que pour les ouvriers de la première heure, la Société des amis de la Constitution; le *républicanisme* des autres faisait plus que de se découvrir, il allait de l'avant. C'était lui qui avait inspiré la pétition des quatre mille gardes nationales du Gard qui voulaient préserver les limites de notre département des intrigues monarchiques, triomphantes dans Avignon et Arles et permettre aux fédéralistes marseillais d'écraser la *Chiffonne* dans cette dernière ville. Et le Directoire au lieu d'envoyer les volontaires nationaux à Fourques les avait expédiés à Villeneuve-lès-Avignon où 69 d'entr'eux s'étaient noyés. C'est le républicanisme qui avait poussé les fédérés du Gard à partir pour la Capitale *malgré les ordres réitérés du Directoire*, afin de se joindre aux fédérés des autres départements pour former le fameux *Camp sous Paris* adopté par l'Assemblée Nationale sur la présentation des ministres Girondins, Roland, Servan et Clavières et interdit par le veto de Louis XVI. Se solidarisant enfin avec la Monarchie, déjà si ébranlée, le Directoire avait protesté contre la journée du 20 juin en envoyant à l'Assemblée l'adresse suivante :

LÉGISLATEURS,

« Nous venons, au nom de la loi, demander justice des
 « attentats contre la Constitution, commis envers le
 « représentant héréditaire du peuple Français. Tous

« les bons citoyens sont consternés : eux aussi ils se
 « lèveront, si les lois ne reprennent leur empire. On
 « nous annonce des agitateurs qui parcourent le Midi;
 « mais le Midi est rempli de vigoureux patriotes qui
 « veulent toute la Constitution. Pour nous, magistrats
 « du peuple, nous saurons périr à notre poste pour la
 « Constitution décrétée par l'Assemblée Constituante
 « aux années 1789, 1790 et 1791, et nous vous conjurons,
 « pour le salut du peuple, de soutenir notre
 « courage par vos exemples ».

Les administrateurs composant le Directoire du département du Gard : *Mazer*, vice-président; *Griole*t, procureur général syndic; *M. A. Sauvaire*, *I. Julien*, *Trélis*, *Angrave*, *Granier*, *Ricaitau*, *Veau-Lanouvelle*, *Hébert*, *Rigal*, secrétaire-général (1).

La société populaire de Nîmes, toute républicaine, protesta contre cette attitude, et fit un appel à toutes les sociétés affiliées du département, les invitant à nommer un comité destiné à surveiller le mouvement politique et surtout diriger le choix des futurs députés à la Convention Nationale. Vingt-cinq sociétés, dont une, de Beaucaire, répondirent à la convocation des Nîmois et nommèrent une commission qui siégea dans notre ville pendant toute la durée de l'élection, c'est-à-dire du 2 au 10 septembre 1770. C'est comme interprète de ses aspirations et devant l'assemblée des électeurs réunis dans l'église Notre-Dame des Pommiers, qu'Agricol Moureau prononça son réquisitoire contre le Directoire (2). Cette harangue, d'une logique serrée et

(1) *Archives Départementales*, 4 L. 2, 5, 9^o 406 et 1 L. 4, 5, fo 82^o.

(2) Discours prononcé par Agricol Moureau, secrétaire de l'assemblée électorale, le 21 septembre, l'an premier de l'égalité. *Archives Départementales* 3 L. 4, 4.

dans laquelle la violence du mouvement oratoire se mêle à l'ironie la plus amère, rappelle la lettre qu'un illustre romancier publiait naguère à propos d'un procès célèbre : « Il est hors de doute citoyens, « dit-il, que lorsque un mandataire trahit la « confiance qui lui avait été accordée, le maître « peut et doit, dans tous les temps, révoquer les « pouvoirs qu'il lui avait délégués, et les transférer « dans des mains plus sûres. Il n'est nul de vous, « citoyens, qui ne comprenne à ces mots, quel est « le but que je me propose d'atteindre. Oui, je vous « dénonce le Directoire du département du Gard « comme indigne de votre confiance et je motive ma « dénomination de la manière qui suit :

« *Je l'accuse* d'avoir menti devant les représentants « du peuple quand dans une lettre lue à l'Assemblée « Nationale, le lundi 16 avril de cette année 92, il « disait qu'un attroupement de Gardes-Nationales « de Nîmes avait menacé la municipalité de Nîmes « en écharpe, de faire feu sur elle.

« *Je l'accuse* d'avoir traité d'agitateurs du peuple « nos frères députés de Marseille qui venaient nous « embraser du feu de leurcivisme; d'avoir forcé par « ses réquisitions réitérées à l'accusateur public de « lancer des mandats d'amener contre les Loys, les « Boissier et les Camus.

« *Je l'accuse*, et c'est ici le plus grand à nos yeux « de tous ses griefs, d'avoir pris sur les événements « du 20 juin, un arrêté (Adresse), qui les couvre « d'un opprobre éternel et qui rejaillirait sur nous si « nous n'en ordonnions la radiation jusqu'à la der- « nière lettre.

« Pouvaient-ils ignorer, ces administrateurs indi- « gnes, de la confiance du peuple, les trahisons du

« Pouvoir exécutif? Prétendre ne pas y croire c'était
« s'en rendre complice. Je ne vous rappellerai pas
« toutes ces longueurs apportées dans l'expédition
« des grains destinés par le Ministère à notre départe-
« ment. *Je ne vous dirai pas* non plus qu'on mettait
« une lenteur réfléchie dans l'expédition de certaines
« lois, une activité admirable dans l'expédition de
« telle autre, que des adresses énergiques dont l'en-
« voi avait été décrété par l'Assemblée législative,
« ne paraissaient pas dans les communes. *Je ne vous*
« *rappellerai pas* non plus tous les désagréments
« donnés hier encore à de bons citoyens enrôlés dans
« les Compagnies Franches et j'en appelle à ce
« sujet à MM. Boissier Provence et deux autres
« citoyens respectables qui étaient préposés à l'orga-
« nisation de ce corps. Je ne vous lirai pas cette
« lettre écrite le 30 juin 1772 au ministre Terrier-
« Monciel; je ne vous en ferai pas l'analyse, je me
« contenterai de vous en citer la dernière phrase, la
« voici : « Si Louis XVI se montre toujours le Roi
« de la Constitution, s'il déploie cette *fermeté* que
« les peuples ont admirée, s'il ne s'environne que de
« patriotes, les factieux sont détruits et la liberté est
« inébranlable. Cette *fermeté*, savez-vous, messieurs,
« ce qu'elle était? C'était l'ordre d'assassiner les
« patriotes au Champ de Mars; cette *fermeté* que les
« peuples ont admirée, c'était l'audace de trahir le
« lendemain tous les serments de la veille; cette
« *fermeté* c'était l'imprudence de jurer la liberté du
« peuple Français et de salarier au même instant
« contre elle tous ses vils ennemis, au sein même
« d'une terre étrangère.

« Mais laissons M. le Procureur général syndic
« admirer la *fermeté* de Louis le traître, et jetons un

« dernier regard sur sa conduite et sur celle du
« Directoire dont il était le conducteur. Combien
« étaient coupables ceux qui, connaissant le péril
« qui environnait la patrie de toute part, s'opposaient
« avec l'acharnement le plus prononcé à l'exécution
« d'une loi qui devait les sauver de sa perte? Vous
« les connaissez, citoyens, vous vous les rappelez
« avec indignation les manœuvres employées non
« seulement pour empêcher que des patriotes du
« Gard ne fussent grossir l'armée des sauveurs de la
« liberté publique, mais même pour arrêter dans
« leur marche civique les bons citoyens des départe-
« tements voisins qui volaient sous les murs de
« Paris (ceux de l'Hérault).

« Si tous ces faits avérés et dont vous avez été les
« témoins oculaires ne suffisaient pas pour déter-
« miner votre décision, il ne serait pas difficile de
« trouver encore des preuves réitérées d'un inci-
« visme toujours criminel ».

.....
Cet ardent discours fut haché à chaque parole par les applaudissements des auditeurs, et l'assemblée décida à l'unanimité que le Directoire du département du Gard avait perdu sa confiance et elle chargea un comité spécial d'arrêter les mesures à prendre vis-à-vis de ces magistrats.

Les administrateurs donnèrent leur démission le 4 septembre, quelques jours après; mais la commission ne se crût pas en droit de l'accepter et conseilla à l'assemblée de prendre la résolution de dénoncer ces magistrats à la future Convention, tout en leur rappelant que par patriotisme ils devaient rester en fonction jusqu'à leur remplacement.

Les électeurs applaudirent, avons-nous dit, Agri-

col Moureau, mais au moment du vote ils n'accordèrent à sa candidature que 90 voix sur 500 votants. Tavernel, de Beaucaire, député à la Législative, fut élu à sa place (1).

La session fut close par un vote de remerciements à la municipalité et au district de Beaucaire, mais avant que la séance fut levée, l'agitateur présenta la motion suivante qui fut adoptée :

« Citoyens, s'écria-t-il, le moment où nous allons nous séparer est arrivé; nos députés et nos suppléants, ont tous juré de ne vivre que pour la liberté; mais les orages conjurés contre elle ne se forment pas seulement dans la capitale de l'Empire; les départements méridionaux surtout sont menacés par des despotes sanguinaires. Jurons, jurons tous de vivre unis pour les combattre, jurons tous de voler au premier signal sur nos frontières et de périr avec l'Egalité s'il ne nous est pas donné de triompher avec elle. »

(A suivre).

D^r JULIAN.

(1) Leyris, d'Alais, fut élu le premier par 358 voix sur 488 votants; Tavernel, de Beaucaire, le second, par 429 voix; puis successivement *Voulland*, d'Uzès; *Aubry*, lieutenant-colonel au 38^{me} régiment d'infanterie; *Ballu*, du Vigan; *Rabaut-Pomier*, de Nîmes; *Jac*, de Quissac; *Chazal*, de Pont-Saint-Esprit. Un dernier vote désigna *Bresson*, de Sommières, *Bertezène*, de Nîmes et *Chambon*, d'Uzès, comme députés suppléants.

LES MALADIES DE LA PEUR

LE PHOBISME

(suite et fin)

L'association du trouble de la peur ou phobisme avec les diverses fonctions constitue les phobies. Frappant les fonctions d'équilibre, il produit les dysbasies, les abasies phobiques, les vertiges phobiques, et en particulier l'agoraphobie, sorte de vertige ophtalmique horizontal (définition de Bonnier). — L'agoraphobe ne peut traverser une place ; il est, devant un espace largement ouvert, désert, pris de peur à ce point qu'il ne pourra pas même s'y engager : il s'effondrerait s'il l'essayait ; il a pourtant toute sa connaissance ; mais la vue de l'espace horizontal étendu devant lui lui donne le vertige ; pourtant l'appui seul d'une canne, la proximité d'un ami, suffiront pour l'aider à triompher de sa peur ; et l'on cite le cas d'un officier agoraphobe en tenue civile, et normal en tenue militaire. Une citation, empruntée par Grasset (1) à Ritti, montre qu'Hippocrate a connu ce phobisme : « Démoclès, dit-il, paraissait avoir la vue « obscurcie et le corps tout relâché : il n'aurait passé

(1) Grasset et Raugier : *Traité des maladies du système nerveux*, 4^e éd.

« ni près d'un précipice, ni sur un pont, ni par des-
« sus le fossé le moins profond, mais il pouvait
« cheminer dans le fossé même : cela lui arriva pen-
« dant quelque temps. »

J'ai connu moi-même un enfant franchissant sans crainte, d'une enjambée ou d'un saut, des fossés même assez larges, mais à la condition expresse qu'ils fussent à sec : il lui fallait un effort considérable pour franchir un fossé, même étroit, mais plein d'eau : là encore intervenait le phobisme visuel.

Citons le cas, moins connu, je crois, de Franck (que je trouve en note dans sa pathologie médicale, édition de 1838) : « Il existe à Vilna, dit-il, une place
« assez grande, environnée d'arbres, que je n'ai ja-
« mais pu traverser seul, sans éprouver, au milieu,
« des vertiges. La même chose est arrivée à quelques
« autres personnes. Est-ce que, par hasard, les eaux
« ou les métaux, cachés sous terre, seraient quel-
« quefois cause de vertige ? » Franck cite encore, d'après Arétée, le cas d'un menuisier qui, toutes les fois qu'il quittait son atelier, était pris d'anxiété, de soupirs et de délire, et ces accidents cessaient lorsqu'il retournait chez lui. Il faut en rapprocher ce que le même auteur appelle *l'impatience du lieu* (1), maladie contraire de la nostalgie. C'est de phobisme qu'est faite la mentalité des vagabonds, des nomades, de certains voyageurs, de certains émigrants, de certains explorateurs et de tous ces névropathes à fugues, dont la légende du Juif-Errant nous offre un si parfait symbole.

J'ai été consulté par un malade qui ne vit qu'en voiture ouverte, pas même en roulotte, et qui n'est

(1) Cf. *Oikophobie des modernes*.

vraiment à l'aise qu'assis sur le siège du conducteur. D'autres malades ne peuvent monter ou descendre un escalier, s'ils ne sont accompagnés ; et j'ai encore dans l'oreille les épouvantables cris d'effroi poussés par l'un d'eux que je soignais : son compagnon l'avait laissé un instant seul, sur un palier, pourtant très large et peu élevé, pour aller chercher, dans la chambre toute voisine, un mouchoir oublié ; et le malheureux malade,

Victime lamentable, à son destin offerte (1).

hurlait de terreur. La traversée des ponts est un supplice : j'habite au voisinage d'un pont suspendu, à l'entrée duquel se sont passées maintes scènes tragiques de phobisme ; bénie la charrette à foin qui passait, et derrière laquelle on se collait tremblant pour franchir ce pont redoutable ! Telle la peur des espaces dont Legrand du Saulle a donné une description que je regrette de ne pouvoir reproduire. En somme, l'agora ou topophobie, peur des espaces : ouverts, élevés, fermés, etc., n'est qu'un cas particulier du phobisme, auquel on doit rapporter aussi tels cas de mal de mer ou de mal de montagnes.

Si l'on en croit de vieux récits, nos ancêtres gaulois se vantaient de n'avoir peur de rien, si ce n'est de voir le ciel leur tomber sur la tête ; était-il un de leurs descendants, ce prêtre soigné par Bruck, qui était pris de terreur dès qu'il n'avait plus rien au-dessus de sa tête, et ne pouvait marcher que sur les routes abritées d'arbres ? Quand ceux-ci manquaient, il était obligé d'ouvrir son parapluie qui ne le quittait jamais.

(1) Mallarmé.

Quelles phobies n'a-t-on pas décrites ? Prenez, au hasard, tel mot qui vous plaira : homme, femme, épingle, poil, mort, maladie, chemin de fer, maison, rage, cadavre, animaux, sang, poisson, douleur, rougeur, etc., etc., traduisez-le en grec, ajoutez le suffixe phobie, et bien malchanceux serez-vous si vous ne formez ainsi le nom d'un trouble nerveux déjà connu, déjà décrit, anthropo, gyné, bélénio, tricho, tanatho, noso, sidero, dromo, oiko, lysso, nécro, zoo, hémato, toxo, algo, et ainsi de suite,.... phobie.

*Et nova, fictaque nuper, habebunt verba fidem, si
Græco fonte cadent, ...*

vers latins que l'on peut, d'une manière familière plus audacieuse que littérale, traduire ainsi : « parle-moi grec, et je croirai que c'est arrivé ».

Pour la rage, Grasset (1) a publié l'observation clinique d'un malade que j'ai ultérieurement traité et qui réalisa par phobisme une extraordinaire rage nerveuse, en dépit du traitement pasteurien. Son histoire fit le tour de la presse extra-médicale grâce à un article humoristique du *Figaro*, qui la narra sous ce titre affriolant : Tartarin enragé. Molière, dans son « Malade imaginaire », a porté le phobisme sur la scène, faisant de la médecine sans le savoir, comme son M. Jourdain, de la prose. Ces malades, aujourd'hui mieux connus, nous paraissent plus pitoyables que comiques.

Ainsi le phobisme crée de toutes pièces des syndromes morbides complexes. La peur chez un phobique peut créer la paralysie agitante ou le goître exophtalmique, maladie de Basedow. En approfon-

(1) Grasset : *Leçons de clinique médicale*, 2^e série.

dissant ce point, nous verrions le phobisme conditionner les névroses traumatiques, hystérie ou neurasthénie traumatique, affections nerveuses revêtant les formes les plus bizarres, survenant après ou à l'occasion d'un accident, soit aussitôt, soit longtemps plus tard, et qui ne sont que du phobisme cristallisé. Ce que l'on a dit de l'hystérie, qu'elle peut prendre le masque de toutes les maladies, est à mon sens encore plus vrai du phobisme : *maximus simulator morborum*, il connaît tous les travestis. Mais, sous tous ces voiles, sous tous les hellénismes barbares dont on l'affuble, c'est lui, lui toujours, que nous retrouvons, ce même et seul trouble mental élémentaire, cet étrange état d'âme commun à tous les sujets, chez lesquels la peur, trop fréquente, excessive, injustifiée, est en somme lésée, malade.

De ce point de vue, la recherche d'une bonne classification des phobies n'offre pas plus d'intérêt que celle d'une classification des rhumatismes. Il suffit de prendre tour à tour toutes les fonctions de l'économie, soit isolément, soit par groupes, et d'associer le phobisme à ces composés, pour rencontrer, l'observation médicale quotidienne en fait foi, une phobie, soit déjà décrite, soit à décrire, ivraie naissante ou en germe dans le vaste domaine des para et des hyperesthésies de la peur.

Tel le phobisme appliqué aux fonctions digestives. Une malade a commencé par avoir simplement quelques répugnances pour un aliment donné. Il ne paraît pas bien grave, par exemple, d'aimer modérément les truffes ou le fromage de Roquefort ; mais, vienne le phobisme, et alors peut naître une telle dysphagie, une telle difficulté de manger, un tel dégoût des aliments quelconques que la sensation même de faim disparaisse tout à fait.

Ecoutez plutôt cette observation. Une fillette se casse un jour la cheville en tombant : on la couche, on l'immobilise, et la cure suit son cours régulier. Mais survient une amie : elle trouve sa camarade de jeux engraisée, voire un peu déformée par le séjour au lit ; sachant sa compagne un peu vaine de sa taille fine, elle fait, non sans malice peut-être, cette remarque : « Nous ne vous reconnattons plus, ma mie, quand vous vous lèverez : vous aurez tellement grossi ! » Et la peur de grossir s'insinue dès lors dans l'imagination de l'enfant : son phobisme, jusqu'alors latent, émerge et s'étend sans cesse ; elle se garde de dévoiler à âme qui vive ses chimériques et secrètes craintes, diminue insensiblement sa nourriture, perd complètement l'appétit. Bref, quelques mois après, elle succombe, dans l'inanition, victime de cette maladie de la peur : l'anorexie phobique, le phobisme anorexique.

De même, j'ai observé des anuries phobiques. J.-J. Rousseau était atteint de la maladie inverse, et Montaigne (1), « qui a la bouche effrontée », cite l'histoire de l'empereur Maximilien, « qui en vint à telle supertition qu'il ordonna, par paroles expresses de son testament, qu'on lui attachât des caleçons quand il serait mort. Il devait ajouter par codicille, remarque Montaigne, que celui qui les lui monterait eût les yeux bandés. » C'est l'uro-pudeur phobique *in extremis*. Les ravages du phobisme associé à la fonction de reproduction emplissent de longs chapitres des traités de pathologie mentale : les dieux vous gardent, messieurs, des Lysistrata phobiques !

Les troubles intestinaux sont classiques : « La

(1) Montaigne : *Essais*.

peur, dit Lange (1), liée de près à la tristesse, s'accompagne comme elle de paralysie de l'appareil moteur volontaire, de constriction spasmodique des vasomoteurs et de tous les muscles organiques ». Le maréchal de Luxembourg était pris de fièvre et de dévoiement pendant la bataille : « Dans ces moments-là, disait-il, je laisse faire à mon corps tout ce qu'il veut, pour conserver tout mon esprit à l'action. » Tout ce que peut faire la peur, le phobisme l'exagère ; et ces troubles pouvant toujours se produire en *hypo*, *hyper* et *para*, il existe aussi une constipation phobique, qui peut aller jusqu'à l'occlusion, et j'ai même traité des appendicites phobiques qui avaient résisté à l'appendicectomie : n'insistons pas.

Comme il vicie les fonctions de nutrition, le phobisme altère le sommeil. Sans analyser par le menu les troubles du sommeil, nous savons qu'il peut être troublé par le cauchemar : si le phobisme s'en mêle, la peur légitime du cauchemar aboutit à la phobie du sommeil, à l'agrypnie ou insomnie phobique. Je regrette de ne pouvoir vous citer en entier une émouvante nouvelle de Ruddyard Kipling, dans les « Bâtisseurs de ponts ». On y voit un fonctionnaire de l'Inde anglaise qui, pour échapper au cauchemar, obsession de ses nuits, ne s'allonge plus, reste assis dans son lit, évitant le contact et l'appui des coussins où sont placés des éperons dont les piqûres l'éveillent chaque fois que la fatigue plus forte le fait succomber au sommeil. Plus simplement, le cas cité par Boissier de Sauvages de cette mère qui résistait au besoin de dormir, pour éviter un songe lui retraçant les derniers moments de son enfant récemment

(1) Lange : *Émotions*.

perdu. A rapprocher aussi du phobisme les « morosités » du même auteur. Le plus souvent, l'insomnieux phobique va se coucher avec la crainte exagérée de ne pas dormir ; mais il n'en convient pas : il accusera plutôt le bruit ou une mauvaise digestion, ou tout autre phénomène de causer son insomnie, alors qu'en réalité, son insomnie n'est due qu'à son phobisme directement appliqué à la fonction sommeil ; et qu'au fond, c'est la crainte même de l'insomnie qui la provoque.

Le phobisme peut d'ailleurs, au contraire, causer le sommeil. C'est l'explication que donne Fabre (1) dans ses « Souvenirs entomologiques » du phénomène fréquemment observé chez les insectes sous le nom de simulation de la mort. On sait en quoi il consiste : un coléoptère simplement manié, roulé un instant entre les doigts, qu'on laisse tomber d'une très faible élévation, et que l'on met ensuite sur le dos, reste jusqu'à cinquante minutes et plus les pattes repliées contre le ventre, les antennes étalées en croix, dans un état d'inertie parfaite : nul frémissement ni des tarses, ni des pattes, ni des antennes. C'est bien le simulacre de la mort. Fabre rapproche ce fait de certaines formes de l'hypnose. Il a répété sur le dindon, l'oie, le canard, la pintade, le pigeon, etc., la fameuse expérience du Père Kircher sur les poules. Prenez un de ces volatiles, mettez-lui la tête sous l'aile, balancez-le un instant dans cette posture, couchez-le sur le flanc, l'oiseau ne bougera plus : on le croirait mort ; en réalité, il est en état de phobisme hypnotique. Tel l'insecte : un choc qui le commotionne, une frayeur soudaine qui le saisit, le met

(1) Fabre : *Souvenirs entomologiques*, 8^e série.

dans une somnolence pareille à celle de l'oiseau balancé un moment la tête sous l'aile. De même, un bruit violent, inattendu, une brusque lumière, stimulant leur phobisme latent, plongeait dans l'hypnose tels sujets de la Salpêtrière. J'ai moi-même observé bien des cas analogues.

Ainsi, trouble mental toujours de même, le phobisme est indépendant de l'objet qui donne son nom à la phobie ; le phobisme en soi précède la phobie et la conditionne. C'est un élément psychique morbide, susceptible de s'associer à tout autre élément de l'esprit pour le troubler en *hypo*, *hyper* et *para*. Ce que les anciens médecins décrivaient sous le nom de défaillances nerveuses, c'est encore le phobisme. « La sensibilité nerveuse, dit Franck (1), particulière à chaque individu, peut être cause que, « sans avoir été précédées d'aucune violence physique, des défaillances surviennent sous l'influence « des excitants les plus légers : tels que l'odeur des « roses, des pommes, du vinaigre, du fromage, de « l'anguille assaisonnée ; la vue des raves rouges, « d'une couleur écarlate quelconque, du sang ; le « coassement des grenouilles, l'action de se peigner, « et la pression de la tête, la présence d'un chat, « etc. » — « Qui n'a pas entendu parler, dit Morel, « cité par Féré (2), des accès fébriles que donnait au « savant Erasme la vue d'un plat de lentilles ? Celle « du cresson de fontaine causait au savant Scaliger « des tremblements nerveux. Senac cite des faits « analogues à propos de Paoli et d'autres personnages. Pierre Bayle était pris, dit-on, de syncopes « lorsqu'il entendait l'eau tomber d'un robinet ;

(1) Franck : *Loc. cit.*

(2) Féré : *Pathologie des émotions*.

« l'illustre Bacon éprouvait, affirme-t-on encore, un
« état de syncope pendant les éclipses de lune ; le
« roi Jacques II tremblait à l'aspect d'une épée nue
« et la vue d'un ânon, si l'on en croit la chronique
« du temps, suffisait pour faire perdre connaissance
« au duc d'Epéron. Tycho-Brahé sentait ses jambes
« défaillir à la vue d'un lièvre ou d'un renard ;
« Henri III ne pouvait supporter les chats, et l'on
« raconte le même fait de Meyerbeer ; le maréchal
« d'Albret s'évanouissait en voyant la tête d'un mar-
« cassin ; Germanicus ne pouvait voir ni entendre
« les coqs ; Wladislas, roi de Pologne, se troublait
« et prenait la fuite quand il voyait des pommes, etc.,
« etc. » Tel autre ne peut entendre fermer bruyam-
ment une porte, déboucher une bouteille de champa-
gne, etc., etc. Gélineau (1), Dallemagne (2), Féré (3),
Marrel (4), tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet
abondent en exemples ; n'en retenons que ce fait : le
phobisme de la circulation, la syncope phobique.

Le phobisme est coupable de bien d'autres méfaits
encore. Troublant les fonctions plus hautes, l'asso-
ciation des idées, l'intelligence, l'imagination, la
connaissance, il crée les superstitions et les préju-
gés. C'est de lui que relève la foi dans les jours ou
les nombres néfastes, le mauvais œil, le danger des
salières renversées, des couteaux en croix, des gla-
ces brisées, du hululement de la chouette, des chiens
hurlant la nuit à la mort, etc., etc., la foi aux pré-
sages, aux pressentiments, aux songes, à la bonne
aventure, aux tireuses de cartes, à toutes les *man-*

(1) Gélineau : *Les peurs malades ou Phobies*.

(2) Dallemagne : *Loc. cit.*

(3) Féré : *Pathologie des émotions*.

(4) Marrel : Thèse pour le doctorat en médecine. Alcan, 1895.

cies. Dans tous ces phénomènes, nous trouvons un caractère commun, le phobisme appliqué à cet élément de l'esprit (une des deux formes de la certitude), la croyance. On le retrouve dans tous les *miséismes*, le *misonéisme* ou routine, la misanthropie, la misogynie, etc., ne pas vous aimer, mesdames, c'est affirmer que vous êtes bien terribles, bien redoutables, et qu'on a bien peur de vous. On le retrouve encore au fond de la jalousie, forme du phobisme, qui peut « présenter tous les états intermédiaires allant du soupçon jusqu'à la terreur, avec « accompagnement des phénomènes somatiques les « plus divers, depuis la dépression la plus profonde « et l'inertie stupide, jusqu'à l'exaltation de la fureur « et de la rage la plus dangereuse » (1). Nous retombons ici dans la notion précédemment indiquée de la vengeance. Il est dans le remords, peur rétrospective plus ou moins justifiée, plus ou moins inutile. Il est dans les névroses d'angoisse, dans l'attention expectante, l'inquiétude malade de l'instant qui va suivre, du que va-t-il arriver ? du cela est fatal ! du devenir, du lendemain, de la destinée, de l'inconnu, de l'invisible, du mystère, de l'occulte. « La crainte « de l'invisible, dit Sergi (2), est l'origine réelle de « la terreur religieuse de toute l'antiquité classique, « surtout dans le culte de certaines divinités. Le Grec « ancien sentait se dresser ses cheveux au bruissement des chênes dans une forêt ; il sentait la présence de Jupiter... La prêtresse même qui rendait « les oracles était remplie de terreur avant de s'asseoir sur le trépied mystérieux ». Maeterlinck a bien étudié la peur du mystère dans ses petits dra-

(1) Féré : *Loc. cit.*

(2) Sergi : *Loc. cit.*

mes : *La Princesse Maleine*, *Les Aveugles*, *L'Intruse*, etc. « Le ressort de ces drames, dit-il lui-même (1), c'était l'effroi de l'inconnu qui nous entoure. On y avait foi à des puissances énormes, invisibles et fatales, dont nul ne devinait les intentions, mais que l'âme du drame supposait malveillantes, attentives à toutes nos actions. En un mot, c'était un peu l'idée du Dieu des chrétiens mêlée à celle de la fatalité antique, refoulée dans la nuit impénétrable de la nature, et de là se plaisant à guetter, à déjouer, à déconcerter, à assombrir les projets et le bonheur des hommes ».

Le phobisme des actes en général, de l'action quelconque en public, c'est la timidité, c'est l'érythrophobie, le trac des orateurs, des acteurs, des professeurs, voire même des conférenciers, etc.

Associé à la sensibilité aux contacts, le phobisme fait le *délire du toucher* : ici le malade craint certains contacts, ne peut toucher du velours, de la soie, des boutons de porte ; il ne prendra jamais une pêche avec les doigts ; un de mes confrères ne mange des fruits qu'après les avoir fait peler par sa femme. Il y a là une espèce de frisson subjectif analogue à l'horripilation physiologique du chatouillement. Et voyez combien il est légitime de ne voir là qu'un seul trouble toujours le même : la vue est comme un toucher à distance ; la contagion est le contact des contagés, donc les topophobies et les nosophobies ne sont, en quelque sorte, que du phobisme des contacts. Le phobisme de la conscience, c'est le doute, c'est la lutte entre la crainte et l'espérance, c'est l'hésitation : l'hésitation sentimentale, par exemple, si bien étudiée

(1) M. Maeterlinck : Préface de son théâtre, 5^e édition.

dans un roman récent. C'est le scrupule, le manque d'initiative, la peur malade des responsabilités. Bien des médecins présentent cette forme de phobisme ; ils ont peur de s'être trompés dans leurs prescriptions, ils redoutent l'activité trop grande de tel ou tel médicament, ils n'osent aucune intervention. Le phobisme de la conscience s'appelle folie du doute ; et comme on peut dire de la conscience qu'elle est un toucher mental, un sens spirituel du tact, la folie du doute s'accompagne souvent, sinon toujours, du délire du toucher. Ceux qui en sont atteints ont à la fois des scrupules de conscience et des scrupules de contact. Ces malheureux sont dans un état de crainte et d'hésitation continuelles :

Cet animal est triste et la crainte le ronge !

ils ruminent sans cesse les mêmes idées, se tourmentent et tourmentent leur entourage d'une infinité de pourquoi, arrivent à substituer certaines notions morales à des notions physiques plus ou moins correspondantes : par exemple, celle de propreté à celle de chasteté ; se croiront impudiques parce qu'ils auront les mains sales ; et, tels Pilate ou lady Macbeth, se laveront les mains sans trêve à la recherche d'un introuvable repos mental, obsédés du désir d'effacer la chimérique souillure qu'ils s'attribuent. Enfin, ils en arrivent, par une sorte de projection de leur phobisme, à craindre qu'à leur seul contact, l'atmosphère qui les entoure, l'air qu'ils ont respiré, ne se soient contaminés et ne deviennent à leur tour un danger de souillure, de contamination, de maladie, de mort pour leurs proches, leurs voisins, que dis-je, pour les passants, les habitants quelconques de leur cité, de leur pays, du monde entier !

Alors peuvent survenir des idées de puissance extraordinaire, de pouvoir occulte à distance, et consécutivement du délire des persécutions. Arrivés à ce point, ces malades sont des persécutés du contact et des persécuteurs : persécution active et passive, phobisme actif et passif. Le délire des négations nous montre encore le phobisme en action ; car, avant d'en arriver à ce point, les malades qui nient l'existence de tel ou de tel de leurs organes, ont passé par ces deux étapes successives : d'abord phobisme de l'organe, puis doute au sujet de son existence ; enfin, négation.

Ainsi, le phobisme fait des obsessions, des illusions, des hallucinations, du délire.

Voilà énumérées bien des maladies de la peur considérée comme un instinct individuel. Mais elle peut aussi saisir les foules, et qu'est-ce ? sinon une explosion de phobisme collectif, qui complique et horripile encore les catastrophes publiques, qu'il s'agisse d'incendie de théâtre, d'accident de chemin de fer, de naufrage, etc., etc. C'est lui le spectre des défaites, c'est lui la déroute :

Élevant tout à coup sa voix désespérée,
La déroute géante à la face effarée
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées.
La déroute apparut au soldat qui s'émeut
Et se tordant les bras, cria : « Sauve qui peut ! »

Nous atteignons ainsi au plus haut symbole du phobisme, « un homme qui court et qui s'enfuit » (Lavater), comme poursuivi par le danger ; tels les Centaures de Heredia fuyant

La gigantesque horreur de l'ombre herculéenne.

Mais d'autres fois, l'effet du phobisme est différent ; ce ne sont plus les cris, la fuite éperdue, désordonnée ; c'est le silence, le mutisme, l'arrêt, l'immobilité, la stupeur : quiconque regardait la tête de Méduse était changé en pierre.

J'ai déjà parlé de ces peurs collectives que les anciens appelaient *terreurs paniques*. Citerai-je la peur collective des épidémies, de la peste, du choléra, etc., ? Le phobisme politique, les jours de la Terreur, de la Commune, des attentats anarchiques, etc., etc. ? Pour le phobisme, toujours *la séance continue*, et c'est lui qui dicte le *si vis pacem, para bellum*.

Je ne serais pas complet si je ne montrais que l'action du phobisme appliqué à telle ou telle fonction particulière limitée. Il peut s'associer aussi à des éléments psychiques tout à fait généraux, susceptibles comme lui de s'unir, malades ou normaux, à toutes les fonctions psychiques ou psycho-organiques. Je veux parler, et je le ferai aussi brièvement que possible, de l'obsession, de l'impulsion, de l'inhibition. Ces trois termes désignant trois éléments normaux physiologiques de l'esprit auxquels correspondent respectivement trois éléments psychiques morbides.

Toute manifestation cérébrale qui assiège la conscience est une obsession ; tout acte est la réalisation d'une impulsion. L'impulsion est, comme nous l'avons déjà dit, la première résultante de l'être. L'inhibition est comme une impulsion à rebours.

L'impulsion, d'après Dallemagne (1), c'est la

(1) Dallemagne : *Dégénérés et déséquilibrés*, passim.

réponse réflexe, c'est l'élément le plus général de l'activité ; c'est la réaction primordiale de l'être à son milieu. L'inhibition, c'est l'arrêt de l'impulsion ; c'est le résultat nécessaire et fatal de la pluralité des réflexes simultanés.

Au cratère éteint d'un volcan s'étale la nappe d'eau dormante d'un immuable lac ; vienne un réveil soudain, très faible, des énergies sismiques, des ondes apparaissent. Telle l'impulsion. Survienne un autre phénomène, une pierre qui tombe, et voici de nouvelles ondes, elles vont se croiser, se mêler, s'intriguer les unes, les autres, à ce point que certaines seront arrêtées, neutralisées, détruites : telle l'inhibition. L'impulsion et l'inhibition sont au même titre à la base de l'activité mentale. L'inhibition, cas particulier de l'interférence physiologique, est une fonction d'arrêt, une fonction générale du système nerveux.

Eh bien ! le phobisme peut s'associer à l'inhibition ou la produire, s'associer à l'impulsion ou la produire ; il existe un phobisme impulseur, un phobisme inhibiteur, une inhibition phobique, une impulsion phobique. On les retrouve dans les maladies de la peur, avec, pour lien, commun l'obsession phobique, le phobisme obsédant. Car ces associations ont plusieurs faces, et l'importance relative des éléments qui les composent varie avec le point de vue.

En mystique chrétienne, l'obsession, c'est la tentation répétée ; le phobisme obsédant, c'est la peur d'y succomber ou le remords d'y avoir succombé ; l'impulsion, c'est le péché. Le phobisme, c'est encore l'état de sécheresse ou de désolation. Le phobisme constitue un de ces éléments de l'esprit à l'activité

indépendante dont parle Paulhan (1). Or, les deux lois de l'activité mentale sont, d'après cet auteur : 1° la loi d'association systématique ; 2° la loi de l'inhibition systématique. La première s'exprime ainsi : tout fait psychique tend à s'associer et à faire naître des faits psychiques qui peuvent s'harmoniser avec lui, concourir avec lui vers une fin commune ou des fins harmoniques ; qui, avec lui, peuvent former un système. La deuxième de ces lois générales s'énonce ainsi : tout fait psychique tend à empêcher de se produire, de se développer, ou tend à faire disparaître les éléments qui ne sont pas susceptibles de s'unir à lui pour une fin commune.

Comparaison n'est pas raison ; cependant, voici qui va, je crois, vous faire mieux comprendre le jeu complexe des impulsions, inhibitions, associations et dissociations des éléments de l'esprit. Vous connaissez tous le jeu de domino. Si l'on tient compte de la règle du jeu, on peut juxtaposer l'as et 6 par exemple au double 6, premier domino posé, de six façons différentes : j'exprime ce fait en disant qu'un domino a six valences. Ce mot a dans le vocabulaire chimique un sens analogue. Quand, appliquant la règle du jeu, on a posé deux dominos, et deux seulement, le jeu présente non plus douze valences, mais seulement dix. Chacun des dés a une valence satisfaite ; ils ont perdu ou échangé une valence. De même les éléments de l'esprit ont des valences. Ils peuvent s'associer suivant certaines règles, suivant certaines lois : et dès que certaines de leurs valences sont ainsi satisfaites, ainsi saturées, certaines associations sont, pour un temps, défendues, empêchées, impossibles, inhibées. Certes, on ne rencontre pas

(1) Paulhan : *L'activité mentale et les Éléments de l'esprit*.

un élément de l'esprit seul, isolé ; mais, dans un état actuel donné de l'esprit, l'analyse montre la prédominance de tel élément ou de tel autre, de telle ou telle valence. Ainsi, le malheureux atteint d'une phobie, quelle qu'elle soit, est avant tout quelqu'un chez qui l'élément peur est pathologiquement multi et plurivalent. Le phobisme est sous-jacent à sa phobie : les valences de son phobisme sont actuellement saturées. Et, en vertu des lois de Paulhan, cette saturation s'est faite parce que cette multivalence avait sollicité et suscité toutes les associations et inhibitions opportunes au moment considéré. Aussi, retrouvons-nous, dans toutes les phobies déjà citées, de l'obsession, de l'inhibition morbides. Le phobisme, lésion primitive de la peur, devient à son tour une lésion de l'obsession, une lésion de l'inhibition normales, physiologiques. Mais, quand l'impulsion est, elle aussi, atteinte, quand on est malade de l'impulsion, si l'on est en même temps un phobique, on peut voir se réaliser l'aphorisme fameux : souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Et ainsi pourront se classer dans les maladies *secondaires* de la peur la plupart des impulsions morbides. Leur nombre est aussi considérable que celui des phobies, et souvent elles se correspondent deux à deux. Suivant la nomenclature habituelle on passe objectivement et littéralement de l'une à l'autre en remplaçant le suffixe *phobie* par le suffixe *manie*. La pyrophobie, peur du feu, variété du délire du toucher, devient la pyromanie ; subjectivement celle-ci dérive de la précédente par l'intervention de l'obsession : on a d'abord peur du feu, puis peur de mettre le feu (folie du doute), enfin on a une impulsion irrésistible à mettre le feu : on est un pyromane. Ainsi la peur du feu fait des incendiaires ; de

même, un honnête homme deviendra voleur par peur excessive de voler, le kleptophobe devient kleptomane. Et comme tout cela se passe sans altération de la conscience, il y a lutte, peine, angoisse, douloureuse anxiété. On a peur des épingles, peur de se piquer avec des épingles, peur d'en avaler ou d'en avoir avalé; l'obsession s'en mêle, on finit par en avaler et ainsi de suite. La manie du feu, du calcul, de la recherche du mot, etc., l'impulsion homicide, l'impulsion au suicide rentrent ainsi dans le cadre des « Maladies de la Peur ». Le temps me manque pour approfondir et étendre ce chapitre et vous montrer par exemple les liens du phobisme avec l'avarice, la manie de collectionner. De même pour l'érotomanie, pour toutes les perversions sexuelles, application du phobisme soit à l'amour, soit à la lésion primordiale générale de l'instinct de la reproduction, que par analogie j'appelle érotisme ou philisme. Ainsi, l'amour des enfants, le désir excessif de la maternité, la peur de n'avoir pas d'enfants amènent les fausses espérances, les fausses grossesses; j'en ai même observé un cas chez une sage jeune fille. Et ce phénomène s'explique très bien si l'on remarque que la crainte et l'espérance ont un élément commun : l'attente, légitime ou non, suggérée par l'instinct de conservation qui nous fait désirer, rechercher, espérer le bien, redouter et fuir le mal.

En général, si l'on désigne par les lettres A, B, C, D, etc., les divers éléments psychiques; les arrangements simples de ces éléments pris un à un, deux à deux, trois à trois..., n à n , constituent autant de « Maladies de la Peur » si on y ajoute l'élément Φ ou Phobisme. Ainsi, la formule de l'agoraphobie serait à son état le plus simple V, E, Φ : vue, équilibre, phobisme, et quand l'état est constant : V, E,

O, Φ : vue, équilibre, obsession, phobisme. D'ailleurs, V, E, O, sont eux-mêmes des composés et l'on considérerait en mathématiques cette formule comme celle d'une fonction de fonctions.

Ainsi arrivé au bout et au fond de mon exposition, cette ultime donnée la complète et la résume. En dernière analyse : tout fait psychique, tout état d'âme, avons-nous dit, est un composé d'éléments plus ou moins compliqués ; un état d'âme normal l'est d'éléments normaux normalement associés ; mais les éléments psychiques les plus simples et les plus généraux que l'on puisse concevoir, peuvent être troublés dans leur essence et sont en quelque sorte susceptibles de lésions morbides. Ainsi, il existe des éléments psychiques morbides et l'association de ces éléments entre eux ou de quelques-uns d'entre eux avec d'autres, même normaux, constituent les psychoses et les psycho-névroses.

D'ailleurs, l'association elle-même est un élément de l'esprit et comme telle, susceptible de phénomènes morbides.

Parmi tous ces troubles morbides élémentaires des éléments de l'esprit, nous en avons distingué et tout spécialement décrit un : le phobisme, et nous avons essayé, appliquant tour à tour l'analyse et la synthèse, de suivre ce protégé dans ses modalités diverses, dans ses travestissements successifs, dans ses apparitions nocives aux plages variées de l'activité mentale. Nous avons prospecté ensemble ces vastes champs de l'esprit ou de la conscience, trouvant à chaque pas des gisements nouveaux de minerais à gangue multiforme, mais, toujours et quand même, affleurements du même filon, le pur phobisme.

D^r A. MÉNARD.

A JEAN MORNAS

O comme la langueur perfide de l'automne,
Poète, a bien su s'exprimer
Par ta noble raison qu'aucune loi n'étonne
Et ton cœur qui sait tout aimer.

Pour moi, je ne puis voir s'effeuiller une rose
Sans que mon cœur n'en soit navré ;
Mon esprit découvrant au sort de toute chose
Le destin qui m'est préparé.

Sous ton calme regard déroule son mystère
Le sombre et farouche océan :
Ah ! que de vains objets la forme qui m'est chère
Détourne mes yeux du néant.

Ce qui plaît à mon cœur, à mon cœur sans défense,
C'est le feuillage accoutumé
De l'arbre du jardin, qui, chaque jour, balance
Mon regard pensif ou charmé ;

C'est, par la porte ouverte, et le long de la route,
Les toits, les murs, les seuils connus
Ce timide horizon, où je retrouve toute
La trame des jours révolus.

Il faut ce cadre étroit à mon âme craintive
Et qui répugne à l'avenir.
A tes pensers ces champs d'où notre humaine rive
Pâlit comme le souvenir.

MARTHE BORÉLY.

DOUCEUR DU PASSE

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL D'AIGUILLON

Je vois, avec allégresse, défiler les petites gares, exquises en leur banalité, gaies, claires sous leurs bouquets de roses éclatantes sur ce ciel d'un bleu doux et chaud.

Oui, l'une imitant l'autre, elles vont, les petites gares du vieux pays, gentilles et naïves, murs blancs et toits de brique ; et voici *la mienne* toute illuminée de roses,

Je suis heureuse, mais mon cœur ne goûte plus aujourd'hui qu'une joie attendrie. Il y a bien peu de temps, fillette encore, j'arrivais en ces lieux où j'avais laissé mes parents. ma maison, mes chères habitudes, tout mon être enfin.

Je voyais les routes amies, les arbres immuables, la gare constante. D'un pied vif je courrais vers ma mère, puis à l'aïeul qui me tendait son regard ravi.

Douces et fortes émotions de mon enfance, affections qui donnaient à un jeune cœur une impulsion sublime ; aujourd'hui charme d'un souvenir.

Emotions, affections, je vous sème bien tristement chaque jour sur la route aride.

.....L'aïeul, depuis longtemps, ne m'attend plus sur le seuil.

*
*
*

Aujourd'hui, la main de mon enfant dans la mienne, je reviens en mon royaume de souvenirs. Jean est insouciant et gai, je suis tristement heureuse.

A peine sur le quai ce mignon a demandé une rose des haies, que le chef de gare, bonhomme, lui donne non sans plaisir.

— Rose ! douce bienvenue à nous, mon trésor, que la radieuse matinée du pays natal rend plus chère encore,

Dès les premiers pas, je reconnais quelques figures, presque toutes changées.

Ma petite rivière, que je revois à l'entrée du village, me paraît elle-même amoindrie, vieillie ; elle manque d'eau, semble-t-il. Mais elle est toujours transparente, plus transparente encore, et le blanc gravier où les laveuses tendent leur linge étincelle toujours au soleil.

Bercée par la mélancolie du passé, j'oubliais, qu'héritière abusée, je reviens ici appelée par le notaire. Le retour de cette importune pensée rompt le charme de ma rêverie.

*
*

Nous arrivons à la maison paternelle ; la vieille servante, qui ne prend guère mes intérêts parce qu'elle les sait mal défendus, m'y traite encore en étrangère.

Je vais dans la grande chambre de l'aïeule, au plafond haut formé d'antiques poutrelles ; je songe tristement à la fuite du temps, des miens, de ma vie ; je regarde et grave dans mon cœur...

★ ★

Dans cette chambre funèbre, a sonné soudain, le rire perlé de mon enfant.....

Folie ! de tristes pensées, peuvent donc atténuer la joie qu'il me donne ! Faible esprit seras-tu toujours traversé de peur secrète ?

Ah laissez-moi jouir, sans mélange, du bonheur de l'aimer, de couvrir de baisers ses mains petites, son délicieux visage, ses lèvres fratches, ses yeux tendres. Que je le baise des baisers de mon âme, car mes lèvres charnelles ne peuvent exprimer mon ardeur, mon adoration.

Mes doigts jouent avec amour dans ses divines boucles qui, pour moi, contiennent le monde.

★ ★

A présent, l'esprit plus serein, nous allons, mon fils et moi, faire un pèlerinage. Des visites bourgeoises m'excèderaient ; je veux me replonger dans le passé, revoir ma vie antérieure dans ce qu'elle eût de simple, de rustique, de beau.

Nous allons d'abord chez le vieux voisin, depuis vingt ans paralysé, dont la femme vient d'être, me dit-on, gravement malade.

J'entre sans toquer.

Les deux vieux époux sont assis auprès de la fenêtre, chacun en son fauteuil de cuir.

Je crie un hardi bonjour ; je les embrasse sur leurs rudes joues. Ils sont heureux de me voir, mais leur joie est calme comme leur être. Ils sont froids et économes de leur souffle.

Sottise ! j'aurais voulu les voir vibrer des émotions qui m'agitent...

*
* *

Ils admirent mon fils et s'intéressent à ce qui me touche. Arnaud, qui, à quatre-vingt-cinq ans, est un enfant au visage simple, me dit « Madame ».

— « Veux-tu bien te taire, fais-je, ou m'appeler par mon nom ».

Sa femme, Caroline, moins respectueuse, n'en a pas perdu l'usage.

*
* *

Nous courons ensuite chez un vieux cousin qui a passé quatre-vingt-dix ans ; je lui donne un baiser, comme jadis d'une bouche enfantine. Sa figure intelligente est encore carnée, mais, dès qu'il parle, ses pauvres mains sont agitées d'un tremblement continu. Je me sens saisie d'une pitié filiale à la vue de cet être bien portant, quoique consumé, marqué à mort par la vie qui jouit encore de son faible souffle.

Il revient, sans douleur apparente, sur la récente mort de son fils, sur celle de sa femme. Mais, là où ne peut tarir son âme, c'est sur le mérite de ses petits enfants. « — Ce ne sont point, dit-il en terme patois, des *erbouligeurs*. On peut prétendre beaucoup en paroles, fait-il philosophiquement, ce qu'on avance ainsi, n'a pas beaucoup d'importance, tant qu'on n'en a pas fait la preuve.

— Marie, faites-moi passer le livre de Charles, la thèse d'Alexis ».

Marie n'est pas longue ; elle sait où elle va, et apporte ces pièces à conviction diligemment.

Celui-ci ne manque pas, à son tour, de s'assurer,

en détail, de tout ce qui m'est cher. Il me donne quelques bons conseils et se réjouit de ce qu'il pense m'être favorable.

Je le quitte avec peine car je ne le reverrai peut-être pas.

Allons, mon Jean, chez la nourrice de mon père. Elle est en bonnet blanc, cotillon court et souliers plats, comme une Perette vieillie mais leste encore. Elle écume son pot au devant de son feu.

Je passe chez la couturière ; encore un bonnet blanc tuyauté. Comme elle est rustique et ne sent point la couture, la coupe, l'essayage et la flatterie. Cependant elle faisait de ma personne, une fillette élégante et vaine de ses avantages.

Voilà des figures parcheminées que j'ai laissées rayonnantes.

Cette belle jeune femme, sur le seuil de sa boutique, imposante dans son aplomb de future génitrice. C'est là petite du boulanger ; joues rondes et mal lavées.

Je vais enfin vers la maison où je suis née et sa face m'attriste plus que tout. Mes yeux la revoient pour se remplir de larmes.

Pourquoi ces changements ? Pourquoi a-t-elle pris un si laid et si sot visage ? Hélas, elle aussi vit de rapport et ceci n'embellit guère. Et puis où sont les figuiers sombres et pacifiques qui ombrageaient notre cour ?

Le regret m'accable.

... Ne pas quitter sa maison, y vivre parmi ses parents, leur fermer les yeux sous ce ciel natal, s'y marier, voir jouer son fils dans les creux, dans les coins, sous le vieil arbre, sur l'aire où l'on a joué...

Ainsi que l'a dit quelqu'un que j'admire : « Il ne faut penser à rien, pour ne pas ressentir cruellement la tragique absurdité de vivre ».

..... C'est dans ces conditions que j'aurais aimé ne pas penser.

MARTHE BORÉLY.

PSYCHOLOGIE DE L'ENNUI

Les Annales Politiques et Littéraires avaient institué un concours sur l'Ennui, ses causes, ses effets, ses remèdes. Nous avons lu avec intérêt le résultat de ce littéraire tournoi. Il nous sera pourtant permis de dire notre déception à la lecture de ces travaux. Chaque auteur, dirait-on, a parlé de l'ennui comme d'un passant vu de dos ou de côté : nul n'a paru l'avoir regardé en face. On a écrit quelque peu la psychologie du cœur ennuyé : on n'a point tracé la psychologie de l'ennui.

Cependant le sujet vaut la peine d'être examiné de près, quoique son actualité soit peut-être atténuée par les conditions de la vie actuelle : l'existence nous dévore, et nous n'avons pas le temps d'être ennuyés. Au train dont nous allons, l'ennui sera bientôt, pour la majorité des hommes, le passe-temps recherché pour sa rareté, comme ces fleurs exotiques qu'on respire dans les salons du high-life et qu'on déclare sentir divinement parce qu'on ne les voit pas tous les jours.

Mais les causes de l'ennui sont trop profondes pour présager qu'un jour ce triste personnage aura vécu. Il est venu au berceau du monde, il a touché de son doigt maigre et long le front du premier homme auquel il imprima la première ride, et il a jeté sur les choses un voile de brume qui, par son ordre,

apparaît aux yeux des humains. Car il y a du magicien dans l'ennui, et c'est peut-être ce qui est le moins ennuyeux chez lui, ce qui même parfois le rend presque agréable, et qui fait, en tout cas, qu'il n'est jamais parfaitement désagréable par lui-même, quand il ne conduit pas à des sentiments mauvais.

Or, ce magicien revêt plusieurs formes. Ne pourrait-on pas infirmer qu'il y a un ennui général, commun, si vous voulez, et un ennui particulier, qui subit l'influence du milieu de l'individu, de sa profession même et de ses goûts ? Le soldat ne s'ennuie pas comme l'écrivain, et le paysan comme la mondaine. L'ennui qu'on respire en plein champ a d'autres parfums que celui qui plane dans les salons.

D'ailleurs, il est essentiellement mobile : les causes contraires le font naître, parfois chez la même personne. On s'ennuie à trop travailler, on s'ennuie à ne rien faire. La solitude pèse, et parfois aussi la présence de quelqu'un. C'est un feu-follet volatil et changeant qui module ses couleurs sur l'âme humaine.

Il est si volatil qu'on ne sait comment le nommer. Son pluriel n'est même plus lui exactement. Tous les sentiments peuvent à certains jours lui donner leurs noms. Il prend pour se jouer toutes les émotions de l'esprit et du cœur ; les inclinations de notre être sont pour lui comme autant de manteaux qu'il revêt et quitte aussi facilement qu'un clown de cirque. Les passions seules sont à l'abri de ses agaceries quand elles nous possèdent, et encore quelquefois l'être passionné est incapable de secouer l'ennui qui l'obsède, et il s'y livre passionnément.

Mais ces sentiments ne sont pour lui que des vêtements de dessus, que des causes qui le sollicitent. Et ces mêmes causes le sollicitent à venir et à partir.

Que la tristesse nous saisisse par exemple : voici l'ennui qui apparaît. Il revêt le manteau noir ; nos yeux s'obscurcissent ; un voile est sur notre âme ; nous ne pensons plus ; du plomb coule sur notre cœur et fige notre esprit. Nous sommes ennuyés. Venons-en à repenser notre douleur ; animons-la par des souvenirs ; parlons pour ainsi dire à notre souffrance : l'ennui s'est envolé. Nous sommes encore tristes ; nous ne sommes plus ennuyés. La tristesse a donc appelé et chassé l'ennui.

Nous pouvons saisir ici un caractère de l'ennui : il est intermédiaire, un passage entre deux sentiments, et non résolveur. J'entends qu'il n'apporte rien de sûr à l'esprit. C'est un parasite qui vit à nos dépens. Or, ce qui crispe l'âme, c'est l'irrésolution. Dans l'acte volontaire, ce ne sont point tant la délibération ou l'exécution qui sont pénibles (je ne dis pas : difficiles), c'est la détermination. Nous aimons d'instinct ce qui est défini. Or, l'ennui ne l'est pas. Et voilà ce qui chez lui nous excite. Il n'y a pas d'ennui sans un certain ébranlement de l'être moral qui se répercute sur le système nerveux.

Le même fait nous permet de poser ce principe : l'ennui n'a pas — du moins en général — pour conséquence d'attaquer la pensée en son quantum. Il raisonne, tantôt par généralisation, tantôt par comparaison. Il emploie l'analyse et la synthèse. Il essaie des démonstrations. Il ne diminue ni n'active le travail cérébral, car, dans le premier cas, ce serait la paresse, et, dans le second, l'activité mentale ou imaginative développées. Il transforme la pensée, voilà tout. Il la déguise. On ne peut donc pas dire qu'il est produit par le manque ou le surplus d'idées.

On peut arguer cependant que l'ennui substitue aux pensées fortes des pensées plus lâches et molles.

Il estompe la volonté. Aussi est-il de préférence le partage des natures où domine la sensibilité, et je ne suis pas loin de penser qu'il est surtout l'ami des femmes. Il est même des tempéraments qui se complaisent en sa société. Pailleron a écrit : le Monde où l'on s'ennuie ; on pourrait écrire : le Monde où l'on veut s'ennuyer. Certains prennent l'ennui comme on prend des pilules, pour se purger de leur indulgence mondaine ou se venger de leur milieu. Ce sont des Alcestes sans grandeur que l'ennui conduit à la misanthropie, des Philintes sans grâce que l'ennui mène à la mièvrerie.

En outre, il a une tendance à développer le moi égoïste. Il exalte les inclinations personnelles et mesquines. Volontiers, quand on est ennuyé, on se voit le jouet d'une injustice ou d'un abandon. Que de sentiments de haine ou de jalousie, si on faisait leur histoire, auraient pris germe en une heure d'ennui ! Les autres sont diminués à notre esprit : nous leur voyons des défauts, et que nos proches entrent à ce moment dans la pièce où nous nous ennuyons, nous leur ferons sentir qu'on ne s'ennuie pas en vain, et notre ennui transparaîtra en gerbes de paroles malsonnantes et sèches. Ainsi, peu à peu, l'ennui risque de former des caractères irascibles, irréfléchis. Il a donc un rôle antisocial. Il est des natures—et c'est le dernier mot, je pense, de l'ennui—qui sont formées à son image, des hommes qui le font passer dans la vie de ceux qui les entourent, des écrivains qui l'ont fait entrer dans la littérature un peu plus dignement qu'il n'aurait mérité. On ne peut donc nier qu'il ne soit redoutable, malgré ses atouts charmeurs ; il n'y a pas à plaisanter avec lui, et il faut le combattre.

Pour en chercher les remèdes, après avoir décrit ses effets, indiquons en les causes.

On peut les diviser, nous paraît-il, en *causes physiques, psychologiques et morales*.

Certaines maladies ou infirmités prédisposent évidemment à l'ennui. Nous l'avons constaté : l'ennui influe sur le système nerveux. Les affections nerveuses seront génératrices d'ennuis profonds. Un aveugle, un sourd sauront également s'ennuyer mieux que d'autres. Peut-être même l'hérédité joue-t-elle ici son rôle.

Les causes psychologiques sont plus délicates et plus complexes.

Il y a des cerveaux constitués de façon à fournir un terrain propice à l'ennui, ceux par exemple où se manifeste cette lourdeur, espèce de demi-sommeil, qui peut provenir d'un mauvais état physiologique, mais peut indiquer aussi une lésion dans telle ou telle circonvolution cérébrale, ou une faiblesse encéphalique. C'est pourquoi les vieillards ont une tendance à s'ennuyer.

Une mauvaise mémoire appelle également l'ennui.

Les imaginations vives et facilement représentatives fournissent à leurs détenteurs une somme de tableaux qui permet de passer la vie sans bailler.

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité », a dit le poète, L'homme doué d'observation et pour lequel chaque chose a toujours quelque chose de neuf à dire, celui qui sent les objets vivre et qui n'est jamais seul quand il est seul, ne pensera point à lui par rapport aux êtres, mais aux êtres par rapport à lui, et ne pourra pas s'ennuyer. C'est peut-être là pourquoi les enfants paraissent s'ennuyer bien moins que nous.

Les natures passionnées qu'une idée fixe domine seront également moins sujettes à l'ennui que les caractères apathiques et froids qui ne vibrent à rien.

L'influence du milieu est encore un des facteurs propices à l'ennui. Le signe de l'ennui, c'est le baillement, au moins le signe le plus fréquent et le plus spécial. On sait que le baillement est singulièrement communicatif. De même, si l'on vit avec une personne sujette à s'ennuyer, on risquera fort d'attraper sa maladie. C'est peut-être pour l'ennuyé une distraction mutine et salutaire que de voir à son côté un autre ennuyé.

Il est enfin des âmes nées avec une propension à l'ennui. Ce sont celles qui s'attachent de préférence aux événements tristes et se plaisent à repasser les pages lugubres du livre de leur vie. On dirait que ces âmes ne sont impressionnées que par la couleur noire. Ce sont de réelles chambres obscures où s'élabore la photographie des douleurs passées, parfois même, grâce aux pressentiments, celle des désespoirs à venir. A ce compte, l'ennui revêt plutôt la forme de la mélancolie. De ces âmes, les unes, résignées, acceptent le destin : leur ennui se résout en langueur, en désir de la solitude ; les autres se révoltent, et se livrent à la colère, à la haine.

Ainsi résumées, ces causes nous suggèrent quelques réflexions.

Elles ne sont point d'abord facilement évitables : les premières sont du domaine de la thérapeutique médicale, les secondes de la psychopathie.

De plus, elles nous font entrevoir l'ennui comme la conséquence ou le mode d'une maladie, ou comme une forme d'un état d'âme. L'ennui, en effet, n'est point par lui-même maladie ou état d'âme : il n'est qu'un aspect de l'une et de l'autre. Il accompagne plus ou moins tous les malaises, et dans les cas graves, il peut pousser au suicide, à l'oubli des principaux devoirs.

Cette constatation nous amène aux causes morales. Que l'écolier murmure : « Ça m'ennuie ! » en parlant d'une dictée à écrire, ou l'homme du monde : « Ça m'embête ! » en songeant à une visite à faire, que tant d'autres poussent les mille exclamations par lesquelles l'ennui s'amuse à se faire appeler, au fond c'est toujours la même cause qui les fait tous agir : la méconnaissance voulue du devoir. Et c'est là le caractère particulièrement grave des causes morales de l'ennui : c'est que nous en sommes absolument responsables. Nos maladies et nos états psychologiques morbides ont le plus souvent un caractère qui nous est étranger, en tout cas il est difficile de les modifier et de les transformer. Mais ici notre destinée est entre nos mains. L'ennui naît-il du découragement ? il ne faut pour le chasser qu'un peu de persévérance. Vient-il sous la forme du remords ? il ne tient qu'à nous de nous promettre de mieux faire et de tenir notre engagement. Est-ce un devoir pénible à accomplir et qui nous pèse ? il faut s'armer de courage.

Il y a une forme de l'ennui un peu particulière, mais qui peut se rattacher à la cause que nous indiquons : c'est l'ennui du vicieux blasé et dégoûté de tout. Celui qui veut en effet dépasser la nature, c'est-à-dire goûter des plaisirs ou des joies qui ne sont pas de son âge, connaîtra l'ennui chagrin et lugubre, sentira son âme et l'existence vides de bonheur.

En somme, il n'y a au fond qu'une cause morale de l'ennui : c'est l'inobservation de la loi morale. Il est bien vrai que le mal nous rend malheureux. Faire son devoir et trouver toujours un devoir à faire restera le plus sûr antidote de l'ennui.

Peut-on ramener toutes ces causes à l'unité ? il me le semble, et je vais l'essayer.

Quel est au fond le caractère spécifique de l'ennuyé, ou, si vous préférez, son sentiment intime, difficile parfois à isoler ? C'est qu'il manque quelque chose à sa vie. La cause profonde de l'ennui, c'est donc l'imperfection, et, selon que cette imperfection est consciente ou inconsciente, l'ennui déroule ses diverses modulations. Les degrés de la conscience de l'imparfait sont les degrés même de l'ennui.

Or, les causes physiques semblent développer l'ennui inconscient : un malade ne sait pas pourquoi il s'ennuie ; les causes psychologiques l'ennui semi-inconscient : on essaie de démêler, sans y parvenir complètement, les motifs de son ennui ; les causes morales l'ennui conscient : on sait très bien ce que l'on doit faire pour chasser son ennui.

De sorte que l'on peut faire à l'ennui l'honneur de dresser son tableau d'honneur de la manière suivante :

Espèces d'ennui	Cause 1 ^{re}	Causes secondes	Manifestations des causes	Caractères généraux déterminés par les causes
Ennui inconscient	Imperfection	Causes physiques	Maladies, infirmités	Abattement
Ennui semi-inconscient		Causes psychologiques	faiblesse cérébrale imagination vide absence de passions influence du milieu propension à la tristesse	lourdeur Sentiment de la monotonie Résignation plus ou moins sombre ou farouche faiblesse de volonté mélancolie pessimisme langueur, désir de la solitude colère, haine
Ennui conscient		Cause morale	Inobservation de la loi morale	découragement remords sentiment du vide

Cela étant, quels sont les remèdes ?

Il n'est guère besoin d'insister : j'en ai cité plusieurs au cours de cette étude. On aura pu découvrir les autres au moyen de déductions extrêmement simples.

Il appartient à la médecine de guérir ou d'atténuer l'ennui chez les malades, mais non pas à la médecine seule. Ceux qui entourent de tels êtres doivent multiplier les distractions, et fortifier en ces malheureux le sentiment de leur personnalité en obéissant, dans la mesure du possible, à leurs ordres parfois bizarres, en transformant même leurs désirs en commandements, en leur témoignant un amour dévoué et patient. Après tout, la thérapeutique suprême de pareilles affections, c'est l'affection.

Au point de vue psychologique, je ne vois qu'un remède qui me semble résumer tous les autres : le développement des puissances de l'âme.

Développer son esprit en s'intéressant à la vie actuelle par des lectures, des conversations, en se mêlant à la lutte, au travail sous ses formes diverses. On ne s'ennuie pas quand on écrit sur l'ennui. Et peut-être pourrait-on affirmer que l'ennui s'évade lorsqu'on pense à lui, à plus forte raison lorsqu'on raisonne son ennui.

Développer son cœur en aimant. L'ennui, c'est la punition des égoïstes ; c'est l'égoïsme qui se reploie en nous. Tu es seul : associe ton existence à quelque être que tu consoleras et qui te rendra la pareille. Il faut dire, au bénéfice de l'ennui, qu'il a su développer dans des cœurs qui souffraient de lui le sentiment de la pitié envers les hommes ou les bêtes, pitié un peu égoïste assurément, mais l'ennui, dont le caractère est d'être flottant et imparfait, ne

peut donner plus qu'il n'est lui-même. Que cette grande dame isolée adopte le pauvre enfant qui chante dans la rue. Qu'une autre ait « ses pauvres ». Qu'un malheureux prenne en sa cabane un chien. Voilà des gens qui cessent d'être ennuyés et, partant, ennuyeux.

Développer sa volonté en ayant un but dans le monde, en pensant que nous ne sommes pas faits pour perdre le temps, mais pour être utiles. Vouloir surtout ne pas s'ennuyer, et s'habituer ainsi à chasser l'ennui, à vivre avec l'ancien comme si c'était toujours du nouveau.

Enfin, au point de vue moral, accepter courageusement le devoir de tous les jours, c'est mettre en son âme une source intarissable de joie qui proscriit l'ennui. Car l'ennui a peur de la fraîcheur : il lui faut la chaleur de la fièvre. A la température de l'allégresse, il ne résiste pas.

Nous pouvons donc conclure que, par des moyens simples et naturels, on peut vaincre l'ennui. Ce petit personnage aux allures fantomatiques, donneur de mauvais conseils, escamoteur des énergies les meilleures, qui ne blesse qu'en nous grisant, que de victoires n'a-t-il pas remportées sur la pauvre raison humaine ! Il est venu, sous les traits du Rêve, nous attirer dans son royaume.....

Heureux serai-je si j'ai pu le démasquer à quelques yeux ! Mais peut-être l'aurai-je introduit quelque part, et il transparait à travers ces lignes écrites contre lui... En ce cas, l'ennui m'a joué un bien vilain tour, et il y aurait de quoi en être fort ennuyé !

ANDRÉ JALAGUIER.

POESIES

A MADAME LUCIE DELARUE-MARDRUS A TUNIS

O cœur brisé, que tu recueilles
Pour orner ce deuil dévolu
Les fleurs naïves et les feuilles
Où ton vain passé s'est complu.

D'une ronce l'amer feuillage ,
Au creux d'un mur par toi coupé ,
De sa grâce sombre et sauvage
A tenu ton rêve occupé.

Pour ton désir charmant et triste
Quel doux trésor que l'azuré
Rameau dont un ciel d'améthyste
Par un olivier se paraît.

D'un bouquet de myrthe, ô pauvre âme ,
Heureuse, du bout de tes doigts,
De flatter la forme à la flamme
Du jour, pour la dernière fois !

Au pied de la forêt hautaine
Des feuilles bis sur le gazon
Ou le cristal d'une fontaine
De tes vœux fermaient l'horizon.

Fragile raison, quel vertige
De tous tes sens, quand le pourpris
D'une rose au bout de sa tige
Tenait tes longs regards surpris.

II

Sous l'olivier de Bohême
Penché sur le vert gazon
Où fleurit l'herbe que j'aime
En cette arrière saison

S'envole, au bruit de la plume
Qui frôle un papier glacé,
Mon rêve de fine brume,
Par un rien, ici, froissé.

Le papier, l'encre, le livre
M'attristent. De ce bureau,
Je suis las. Que s'en délivre,
En pelouse passereau

Ou sur les saules aux feuilles
Molles à l'onde du vent,
Mon cœur. Bien que tu ne veuilles
Le laisser aller rêvant,

Sombre étude. Ame exilée
De ce banc vert de volet
Au long de la claire allée
Toute en gravois violet

Où le soir parfois me donne
Le charme de suivre, assis,
Les rayons dont se couronne
Le mystère des massifs.

III

L'automne et les frimas des pâles violiers
Et l'incarnat de l'anémone
Charment l'air et mes yeux, puis couvrent mes feuillets
De ce que la vie abandonne.
Je puis dans ces fleurs du ciel oriental
Et la promesse et le mensonge ;
Délicieuses sœurs, la grâce du cristal
Où votre longue tige plonge.
A ma bouche amoureuse autrefois j'eusse pris
Votre chair virginale et tendre ;
Substance des parfums et de ce coloris
Dont mon cœur ne sait se défendre.
Eclat que, pour moi seul, répand votre destin
— La porte close et la fenêtre —
Pareil au feu du jour dans le frais du matin,
Caresse qui tant me pénètre.
J'erre parmi vos lacs ; l'inconstance et l'oubli
Me font, au long de votre hampe,
Des plaisirs délicats du dessin accompli
Par l'ombre, aux rayons de ma lampe.

ROSE DE TURQUIE

O pourpre du jardin qui fleurit sur la page
Et dans l'or des rayons
De ma lampe, la nuit découpe ton visage
En l'ombre où nous veillons.
O bouche d'un beau sang où l'amour se célèbre
Circule dans tes plis
Comme une encre, un ruisseau d'odorante ténèbre
Dont nos cœurs sont remplis.

JULES BORNÉLY.

A LA TOURMAGNE

O ma Tourmagne, ô la reine de ma cité,
Tu t'assieds, comme sur un trône,
Sur le plus haut de nos coteaux, vert tout l'été.
Le diadème des étoiles te couronne,
Et la nuit,
Quand plus rien sur terre ne luit,
Pleuvent sur ton front, jusqu'à l'aube,
Les larmes d'argent qui couvrent les cieux :
Rubis mignons et précieux
Qui roulent dans l'écrin des fleurs de notre globe.
Les pins majestueux, qui sifflent puissamment
Quand le tonnerre éclate et quand rugit le vent,
Sont ta vieille garde superbe ;
Et depuis deux mille ans les hommes foulent l'herbe
Qui frissonne à tes pieds.
Dis, regarde-t-il, ton noble visage,
Flotter dans l'air la mousseline du nuage
Que ton beau corps partage en deux moitiés ;
Ou dans la légère poussière
De l'ornière,
La poussière des disparus
Que tu connus depuis Jésus ?
Le regardes-tu, ce pygmée,
Qui te contemple et t'appelle sa bien-aimée,
Et qui sera ce soir tout à coup effacé
Et jeté dans l'oubli des gouffres du passé ?
O bon génie, ô gardien de cette plaine,

De ces coteaux !

Jusqu'au grand Rhône aux mugissantes eaux,
L'homme des champs, qui cherche l'ombre sous un chêne
Après avoir guidé tout le jour ses grands bœufs
Sous les feux d'un soleil joyeux,
S'il aperçoit ta silhouette,
Tressaillé de plaisir et jette,

A ton adresse, un chant retentissant.

Ailleurs, un gars prend-il un baiser innocent
A la vierge qui ploie et sa gorge et sa taille
Sous l'amandier, au pied d'une grise muraille,
Voyant ton bon regard sur elle se poser,

La belle,

A travers le rosier fleuri de sa tonnelle,
T'envoie, avec amour, un gracieux baiser.
Oh ! puisses-tu longtemps encore nous sourire !
Ne laisse pas le Temps t'abattre avec sa faux !
Que l'aquilon te soit toujours un doux zéphire !
Ma Tourmagne, bénis nos hymens, nos berceaux ;
Fais gémir les moissons sous le fer des faucilles ;
Écoute s'envoler les chants des jeunes filles ;
Et ne répands jamais sur nos coteaux si beaux
Que le sang des coquelicots !

Henri TUFFIER.

Nîmes, Novembre 1905.

LES LIVRES

Théodore-Agrippa d'Aubigné **Œuvres poétiques choisies**,
publiées par Ad. Van Bever (E. Sansot).

« Les amoureux fervents et les savants austères » comme dit Baudelaire, ne sauront avoir trop de gratitude à M. P. Van Bever qui leur offre cette impeccable édition du grand poète des *Tragiques*, enrichie de notes si érudites, et de confrontations si consciencieuses. Que de peine coûte un semblable travail ! Les profanes ne s'en doutent vraiment pas. Et parmi les lecteurs, combien s'en soucient peu ! J'en sais qui aimeraient tout autant lire les vers du *xvi^e* siècle en écriture moderne, non pas comme porte le manuscrit :

Pleurez avec moy, tendres fleurs,
Aportez, ormeaux, les rozées
De vos mignardes espouzées
Comme larmes parmi les pleurs
De moy affligé qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis

mais, et je modernise la strophe suivante :

Pleurez aussi, l'aube du jour !
Belle Aurore, je vous convie
A mêler une douce pluie
Parmi les fruits de mon amour,
D'un amour pour qui je ne puis
Trouver tant de pleurs que d'ennuis !

Et la question n'est pas oiseuse 'en un temps où l'on parle de réformer l'orthographe. Débroussailler Rabelais de ses lettres superfétatoires, c'est une sorte de sacrilège. Mais alors, pourquoi ne pas conserver, dans nos éditions de Racine, l'écriture du temps : *auroit* pour *aurait*, etc ?

Laissons ce discours, et citons encore quelques beaux vers ; cela vaudra toujours mieux que de redire sur d'Aubigné ce qui a été dit par de plus autorisés que moi. Les stances que je vais copier étaient inédites avant que M. Van Bever les aient tirée du manuscrit où elles dormaient avec d'autres pièces qu'il a publiées aussi ; c'est donc à lui, ami lecteur, que doit aller votre remerciement.

Ces roses, ces œillets, ces lys
Ains que ta main les ont cueillis
Reverdissaient leurs fleurs ternies
Un doux zéphir les esventoit
Leur tige en terre s'humectoît
Par l'esgout des larmeuses pluies.

Ainsi les fleurs de ta beauté
Desja voisines de l'esté
Qui d'un œil ardant les regarde
Sentent le vent de mes soupirs
Plus fort que celui des zéphirs
Qui de faner les contregarde.

Ainsi, ô Maîtresse, tes fleurs
J'arrose par l'eau de mes pleurs
Dont le cours éternel chemine ;
Fleurs que je ne puis arracher
Car toy plus dure qu'un rocher
Attache trop fort leur racine.....

★ ★

Simplification simple de l'orthographe, par Emile Faguet.
Paris, Lecène, 1905.

M. Faguet a tout à fait raison quand il déclare la question sans importance. Croire que la singularité de notre orthographe peut rebuter un étranger est se faire une drôle

d'idée de cet étranger, d'autant que les orthographes des autres langues n'ont certes pas à se moquer de la nôtre. Mais justement parce que la question est sans importance, on ne comprend pas que la correction orthographique ait été élevé au rang de pierre de touche d'instruction, et que la *dictée* ait pu servir à assigner des rangs en de modestes concours. Aussi ne peut-on qu'approuver le biais récemment employé : ne pas modifier l'orthographe officielle, mais s'abstenir de compter comme faute les façons d'écrire simples et logiques. Un seul article, ici, serait suffisant : Permettre de supprimer toutes les lettres, à l'intérieur des mots, qui ne se prononcent pas. On écrirait sans encourir les foudres de l'examineur : *balême* et *sculteur*, *domter* *ortografe* ; on garderait les *ll* mouillées et les *ss* durcies, mais on pourrait simplifier toutes les autres lettres doubles qui se prononcent peu ou pas, on écrirait *careau*, *celule*, *apel*, voire même *home* et *feme* ; par contre on respecterait les singularités initiales et finales ; on garderait *pharmacie*, car à se reprocher de l'italien *farmacia* on s'éloigne de l'anglais *pharmacy* et le gain est négatif ; on écrirait, de même, *dépôt*, *temps*, *nuit*, au lieu de *dépô*, *tem* et *nui* ; encore comprendra's-je mal qu'on ajournât des impétuants qui auraient, de propos délibéré, écrit ainsi. A condition bien entendu, qu'on ne me force pas à en faire autant ! Je préférerais briser ma plume plutôt que d'écrire *mystère* sans *y* et *cathédrale* sans *h*.

Ce qui est plus important, c'est la simplification de la syntaxe. Les exceptions, les gallicismes, les participes, les accords, voilà ce qui rebute les étrangers. Le remède est malheureusement difficile. Quel héros aura jamais le courage de prononcer : *vous disez* au lieu de *vous dites* ? Et pourtant, quoi de plus absurde ? Et quel complicateur de langage oserait dire : *vous lites* au lieu de *vous lisez* ? On pourrait du moins, toutes les fois qu'on se trouve en face d'une exception incompréhensible, réhabiliter la forme régulière à côté de l'anomalie triomphante. On pourrait encore entériner les façons de parler usuelles, permettre *je m'en rappelle* par analogie avec *je m'en souviens*, et *préférer* que par imitation de *aimer mieux* que. Enfin, il faudrait abandonner toutes les subtilités des participes passés

et présents, et admettre dans le langage courant le participe invariable : l'affaire est *pendant*, la lettre que je vous ai *écrit* hier. Il ne faut pas oublier qu'il n'y a aucun mode de parler illicite qui n'ait son sosie licite. Les gens qui rougiraient de dire *cintième* pour cinquième, disent tabatière quand ils devraient dire *tabaquière*, et le plus pointilleux se permettra de lier les lettres dans *par hasard* quand il se l'interdira dans *sot hasard*. Le jour où on n'éclatera plus de rire au nez d'un malheureux pérégrin ignorant de toutes ces belles choses, le français aura quelques atouts d'avenir de plus dans son jeu. Mais quand sera-t-il permis de parler pour se faire comprendre, au lieu de parler pour acquérir l'estime de son professeur de grammaire ? Il ne devrait y avoir en syntaxe qu'une règle unique en trois points : 1° Est correcte toute façon de parler claire ; 2° Entre deux façons de parler claires, la plus correcte est la plus simple ; 3° Entre deux façons de parler claires et simples, la plus correcte est la plus harmonieuse.

M. Faguet est ici d'un exemple instructif. Lui qui est si indulgent en matière d'orthographe, s'affiche d'une sévérité inexplicable en matière de syntaxe. Cela lui joue de fort méchants tours avec les poètes ; mais même avec les prosateurs qui n'ont pas droit au *quidlibet audendit* l'effet produit est défavorable à la sacro-sainte correction. Je prends le dernier numéro de la *Revue Latine*. Pourquoi la phrase : « Le mur bas qui clôture le jardin », est-elle frappée d'anathème ? *clôturer* est clair, musical, moins simple que *clore* mais le sens est différent ; un treillage peut servir de clôture sans *clore* précisément ; donc mur bas va bien avec *clôture* — *Il se recula* est tout à fait correct. Un adversaire *recule*, un spectateur timide *se recule*. — « Qu'un nouveau sentiment tente d'effacer tous ceux inspirés par moi ». Un peu lourd mais non punissable. — « Son goût très vif des négresses » bien préférable à « son goût très vif pour les négresses ». — « Vaniteusement » je me demande la raison de l'anathème, à moins qu'il signifie que tous les adverbes en *ment* pourraient être suppléés par les adjectifs pris adverbialement, ce qui serait bon. Ronsard disait : *Il court léger*. La forme *vite* nous est restée ;

il est fort heureux qu'on ne doive pas dire *vitement*. On dirait donc : il marche vaniteux; au lieu de vaniteusement. Je ne nie pas d'ailleurs que certains abuseraient de la permission et que le français ne finit pas par devenir parfois du « télégraphe » ou même du « petit nègre » mais je préférerais encore cet excès à celui du grammairisme. Le beau résultat de s'être aperçu un jour qu'*effluve* était masculin; on a failli déshonorer je ne sais combien de beaux vers, et d'autres écrivains, certes, que les auteurs de cette mémorable découverte ! Le purisme est la mort d'une langue. Que les professeurs de syntaxe nous laissent en paix comme les professeurs d'orthographe !

*
**

L'art de développer le sentiment musical chez l'enfant

par M. Hébert Paais, Lecène-Oudin, 1905.

En sus de livres de vers comme les *Chants de l'aurore* de M. André Joussain ou de romans comme *l'Expiation* de M. Périn, la librairie Lecène-Oudin édite d'intéressants ouvrages techniques comme celui dont je viens de reproduire le titre. L'auteur n'est pas un professionnel, mais ayant raisonné sur son art, et étant arrivé aisément à faire jouer à ses fillettes âgées de quatre à six ans des morceaux difficiles, il a tenu à faire part au public de ses procédés. Je les résume en renvoyant pour le surplus au livre qui est bref (66 pages) et par conséquent bon marché : « Faire l'éducation musicale de l'enfant uniquement par l'oreille, c'est-à-dire jouer un morceau devant lui plusieurs fois de suite, le lui expliquer, et lui faire jouer ensuite par fragments et chaque main séparément; choisir pour le début un morceau d'artiste déjà difficile adapté d'ailleurs à l'âme enfantine, une sonate d'Haydn par exemple; continuer en habituant l'enfant à solfier, à déchiffrer; ne pas abuser du travail; trois leçons de 10 à 20 minutes par jour, consciencieusement prises, sont suffisantes; initier de bonne heure l'enfant à la musique d'ensemble, trio et quatuor, éviter

les raisonnements abstraits, les définitions, les mots techniques, surveiller d'ailleurs la partie mécanique, attaque du clavier, pose des mains, doigté, et rendre le travail aussi attrayant que possible. S'il n'en faut pas davantage pour que nos filles de 4 et 5 ans jouent du Mozart, avouons que nous aurions tort de ne pas suivre ces conseils.

*
* *

Chamfort (Collection des plus belles pages),
Mercur de France, 1905.

Chamfort n'a pas dans l'histoire de la littérature la place qu'il aurait pu avoir ; et c'est un peu de sa faute. Avec sa profondeur et son amertume, avec aussi son talent d'expression et son esprit, il aurait pu se mettre au rang de La Rochefoucauld et de La Bruyère. Mais pour cela, il lui fallait, dès son vivant, composer et terminer ses *Produits de la Civilisation perfectionnée*, au lieu de laisser à ses amis le soin de les extraire au petit bonheur de la masse confuse de ses notes. Il aurait pu encore, à un degré moins haut, se servir de ses innombrables observations, pour enfler une série d'*Historiettes* qui auraient été aussi instructives pour la fin du XVIII^e siècle que celles de Tallemant des Réaux pour le commencement du XVII^e. Là encore il n'a pas eu le temps de composer, de choisir, de se décider aussi à remplacer, sur ses vieux jours, les initiales par les noms propres en toutes lettres, comme chez Tallemant ou Saint-Simon.

Car, on le sait, il n'y a pas eu de vieux jours pour Chamfort. Suspect à son tour sous la Révolution, arrêté puis relâché, puis arrêté encore, il se tira un coup de pistolet dans le visage et se taillada la gorge, la poitrine, les jarrets à coups de rasoir ; il traina quelque temps ; la mort, qui finit par le prendre (24 germinal an II), lui épargna probablement l'échafaud. Il avait 53 ans.

Comme il est regrettable, à ce propos, que ce grand

observateur n'ait pas écrit son journal psychologique pendant ces quatre ou cinq ans ! Il était aussi admirablement placé pour voir que doué pour rendre. Point trop enfoncé dans la politique militante, comme Laclos, point hostile, ni par conséquent aigri dès le premier jour, comme Rivarol, il aurait pu nous laisser le rapport infiniment précieux d'un esprit lucide, profond, positif sur ce qui ne nous semble qu'un incompréhensible sabbat d'aliénés. Peut-être même son cas nous ferait-il *tout* comprendre.

Dans les premières pages, on aurait vu le Chamfort enthousiaste du chambardement général, des flots de bile lui remontant aux lèvres, l'homme de lettres s'enivrant de la puissance insoupçonnée de sa plume, l'intellectuel, comme nous dirions aujourd'hui, jouissant de la débandade des gouvernants trop souvent sots et ignares, l'homme d'extraction humble, enfant naturel, pauvre, boursier de collège, toujours besogneux, acclamant la culbute de tous ces nobles impertinents qui l'avaient jusqu'alors écrasé de leur mépris, le logicien à la Jean-Jacques poussant à l'extrême ses syllogismes, s'entêtant dans ses démolitions, prenant une sorte de plaisir à se sentir lui-même à moitié démolie (car beaucoup, comme Chamfort, comme Sièyes, comme Marat, ont commencé par perdre énormément à la Révolution, l'un ses pensions, l'autre ses bénéfices, l'autre sa place de médecin des écuries d'Artois), éprouvant une autre volupté et non moindre à se sentir vengé des bienfaits reçus, la frénésie de l'ingratitude qui se voit chez les peuples comme chez les individus, le malade, enfin, rendant tout le monde responsable de l'humeur âcre qui lui brûle le sang (1).

Ainsi on comprendrait comment la Révolution a pu être au début une sortie de folie furieuse, même chez de vigoureux esprits, et à quoi ne pouvaient rien comprendre d'au-

(1) Je fais allusion non-seulement à Marat, mais à Chamfort aussi, qui avait attrapé une mauvaise maladie dans sa jeunesse, et dont l'amertume irritée s'explique par là. Je ne sais si les médecins ont jamais étudié à fond ce côté des choses ; l'âpreté de la Révolution expliquée par l'âcreté de bile de ses acteurs ; presque tous les meneurs, Mirabeau, Danton, Robespierre, étaient grêlés. Il est fâcheux que tant de braves gens aient supporté les conséquences des petites et grandes véroles de ces messieurs à figure d'écumoire.

tres esprits moins vifs mais plus sensés (qu'on se rappelle l'ahurissement de Marmontel, à certaine conversation avec Chamfort justement, dès 1790).

Puis dans les pages suivantes, à partir de 1791 ou 1792, on aurait vu l'incroyable, la désolante incapacité pratique de tous ces coureurs forcenés du « char de l'État », les uns criant : Plus vite ! soit par ivresse, soit par poltronnerie affolée, soit par amour-propre idiot, les autres disant entre leurs dents : « Nous allons nous casser la tête », mais ne faisant pas un mouvement pour arrêter la machine ou juguler les mécaniciens. On aimerait à voir ce que Chamfort, notamment, qui était dans la force de l'âge, 48 ans en 1789, aurait proposé à ses amis Mirabeau et La Fayette, s'il n'aurait pas été de la même effroyable nullité qu'eux, si l'idée lui serait jamais venue de tomber à coups de gourdins, comme les thermidoriens de 1795, sur les massacreurs de carrefour, et comme son journal n'aurait probablement contenu que des sarcasmes et des jérémiades, on se serait rendu compte de la façon dont la Terreur s'est établie, après avoir vu la façon dont elle s'était préparée. Si, pendant tant de mois, la France est tombée au-dessous du Dahomey, c'est parce que des milliers de Chamforts et sous-Chamforts ont permis et acclamé les premiers *tape-dur* et n'ont pas su ou voulu arrêter et punir les seconds du coup démesurément accrus. Les massacres de septembre ne se seraient assurément pas faits, si tous ceux qu'on vint arrêter par visites domiciliaires avaient refusé d'aller en prison, soutenu un siège dans leur maison, et à plus forte raison, cassé la tête du premier argousin qui se présentait, ou même si, dès qu'on eut vent du massacre, une troupe de cinquante hommes déterminés et armés s'étaient portés au pas de course sur la première prison où allaient travailler les septembriseurs. Chamfort lui-même est un exemple de cette désastreuse passivité. Quand un gendarme (c'est-à-dire un *tape-dur* de section) vient lui dire de le suivre en prison, au lieu de se fracasser sa mâchoire à lui et de se *charcuiter* si atrocement, est-ce qu'il ne pouvait pas abattre d'abord son garde-chiourme avec son pistolet ? Mourir pour mourir, autant avoir la satisfaction

de faire un exemple auparavant. Si les premiers arrêtés l'avaient fait, ils auraient sauvé la vie à plusieurs centaines de milliers de pauvres diables. Il est bon de se mettre en face de ces idées. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

ANTONIN LEPIEUX.

Refuser toute substitution

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
 PAR LE
Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
 d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTERIE	VERTIGES
HYSTERO-ÉPILEPSIE	CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY	MIGRAINES
DIABÈTE SUCRE	INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU	EBLOUISSEMENTS
et de la Moëlle Epinière	CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS	SPERMATORRHÉE

Notice très importante envoyée gratis
 sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

Exiger les produits Henry MURE

DÉCENTRALISATION INTELLECTUELLE

La **Revue du Sud-Est** publie dans son numéro d'Octobre, quelques articles qui méritent d'être notés. Citons :

Les Trois Muses, poème, par Cécile Sauvage. — Ces trois Muses sont : la *Muse Antique*, fille de Tanagra, amante de la ligne et de l'harmonie, de l'ordre et de la souplesse, belle surtout d'une beauté extérieure et plastique ; la *Muse Moderne*, à la fois mystique, réaliste et osée ; la *Muse de l'Avenir*, plus humaine que la Muse Moderne, exprimant, comme le voulait Hugo, toutes les voix de l'Univers et toutes les passions de l'âme.

Le Désir de l'Immortalité, chapitre tiré d'un prochain roman de Pierre Messian ; essai sentimental et philosophique sur la jeunesse française contemporaine. Trois personnages, un prêtre et deux libres penseurs, discutent sur l'immortalité de l'âme : la mort complète est un phénomène qui répugne à notre cœur et à notre raison.

Piarech, par Martial de Combelle, petit roman de mœurs basques. Piarech est un chef contrebandier qu'une amie d'enfance, Maritchou, essaye de ramener à la vie de famille, simple et régulière. L'instinct des expéditions aventureuses, par les nuits de ténèbres, l'orgueil de courir le danger, l'habitude de boire le rancio dans les borgnes auberges de la frontière espagnole, triomphent des supplications de Maritchou. Maritchou meurt de la poitrine. Piarech est tué par les douaniers.

L'abbaye de Saint-Victor-lez-Marseille, par M. Meunier, est une étude historique et archéologique illustrée sur un couvent qui joua un rôle important dans l'histoire de la Provence

Poème, par Emmanuel Delbousquet, Hélène Picard ; *Aux Arènes de Béziers*, par Sernin-Santy ; *Savorgnan de Brazza*, par H. Valladaud ; *Livres et Revues*, par J. Mouquet et Messian.

En hors texte : *L'autre Messie*, par Marcel Roland.

Prochainement, la *Revue du Sud-Est* publiera :

Le *Ménestrel*, légende en un acte, en vers, par Jean Tenant; les *Exclus*, roman, par Ida Sée, la *Crise viticole*, par Adolphe Pieyre ; le *Musée de Clermont-Ferrand*, par Jacques le Griel; le *Musée à Avignon*, par Adolphe Pieyre.

Envoi d'un numéro spécimen gratuit sur demande adressée à M. Fournier-Lefort, 4, rue du Général-Foy, Saint-Etienne

L. L.

BIBLIOGRAPHIE

Les Noël français, par Noël Hervé (Librairie Clouzot à Niort) .

Tel est le titre d'un ouvrage qui nous fait connaître l'origine et l'histoire des Noël, ces délicieux chants populaires que les peuples ont chanté et chantent encore, en l'honneur de la naissance de Jésus-Christ. M. Noël Hervé ne manque pas, à propos du Noël d'Adam, parole de Capeau, de signaler l'article anecdotique de la *Revue du Midi* du 1^{er} mai 1899, sur ce sujet.

Le livre de M. Hervé est pleine d'actualité et d'intéressants documents.

*
* *

L'Épreuve l'attrayant roman de notre collaborateur Adolphe Pieyre, a été signalé à l'attention des amateurs de bons livres par une foule de Revues et journaux : *L'Éclair* de Montpellier, le *Journal du Midi*, de Nîmes, la *Chronique Mondaine*, le *Nîmes-Journal*, l'*Écho du Midi*, le *Mercure de France*, l'*Intransigeant*, la *Revue Mame*, la *Dépêche de Toulouse*, le *Midi*, de Montpellier, l'*Audace*, revue de Paris, le *Soleil*, l'*Univers*, la *Revue du Sud-Est* de Saint-Étienne, le *Petit-Marsillais*, etc., etc.

*
* *

Le Bel Avenir (Calmann-Lévy, éditeurs, 3, rue Auber).

M. René Boylesve nous donne dans son livre, une étude fort agréable à lire de mœurs contemporaines. Les caractères et les figures y sont très heureusement peints. Le roman est intéressant et écrit avec verve. Mais il finit bien tristement ! Quand donc les auteurs modernes s'inspireront-ils un peu moins des doctrines de Nietzsche ? Comme tous les autres œuvres de René Boylesve, *le Bel Avenir* ne manquera pas à avoir du succès chez les sentimentaux.

*
* *

Le Cardinal Perraud. *L'Homme de Dieu*, discours prononcé à Ars le 4 août 1905, 46^e anniversaire de la mort du Bienheureux Vianney. Brochure in 18. Prix : 0 fr. 25. (Librairie P. Téqui, 29, rue de Tournon, Paris-VI^e).

Un discours du cardinal Perraud est toujours, on le sait, pour le Clergé et les Fidèles un avantage hautement apprécié ; mais quand la nouveauté de la circonstance se joint à la grandeur du sujet pour en souligner l'exceptionnelle valeur le profit intellectuel et moral en est aussitôt déuplé.

C'est le cas aujourd'hui.

Prêtres et fidèles s'empresseront donc de lire et méditer *l'Homme de Dieu*,

*
* *

Jean Charruau. *Souvenirs d'un Vieux* : La Terreur, l'Empire, la Restauration. Un vol. in-12 de 470 pages. Prix : 3 fr. 50. (Ancienne maison Douniol, P. Téqui, libraire-éditeur, 29 rue de Tournon, Paris).

C'est une œuvre bien curieuse et bien attachante que ces *Souvenirs d'un Vieux* : simple roman, sans doute, mais roman d'une haute portée morale, très plein de choses, et si vivant ! Inutile d'en faire l'analyse, le public chrétien le goûtera bientôt.

*
* *

Abbé Planeix. *Les Convenances contemporaines de l'Eucharistie.*
Un vol. in-12. Prix : 0 fr. 50. (Librairie P. Téqui, 29, rue de Tournon, Paris-VI*).

Le nom de M. le chanoine Planeix, supérieur de missionnaires diocésains, est connu de tout le clergé de France, et son éloquente parole hautement appréciée. Aussi le bel ouvrage que nous annonçons va-t-il faire le bonheur de tous les prédicateurs qui ont besoin de quelques discours plus spéciaux sur la sainte Eucharistie, et de toutes les âmes de piété qui tiennent à lire des conférences doctrinales bien pensées et bien écrites.

GRAND THÉÂTRE

C'est M. Alix, l'intelligent directeur du Théâtre d'Été qui a été nommé Directeur du Grand Théâtre. M. Alix a déjà fait ses preuves avec succès ailleurs. Nous sommes donc persuadés, qu'à défaut de M. Bringer, qui nous avait promis une saison très artistique, le nouveau Directeur de notre grande scène, aura à cœur de nous donner des spectacles réconfortants et littéraires, les seuls dont il reste quelque chose après leur audition. M. Alix sera secondé dans ses efforts de décentralisation intellectuelle, autant qu'il nous sera possible de le faire et en toute impartialité, par notre organe essentiellement littéraire et décentralisateur.

Après la comédie, le drame et le bon vaudeville, M. Alix, montera le grand opéra et l'opéra comique, à partir de février ou mars avec la troupe du grand opéra de Nice. La saison théâtrale durerait ainsi jusqu'à fin avril. Du reste dans nos régions le Grand Théâtre ne devrait jamais ouvrir ses portes avant le 3 novembre et ne devrait jamais les fermer avant le 1^{er} mai.

Nous souhaitons bonne chance et salle comble à la nouvelle Direction.

TERRIBLE ACCIDENT

TOMBÉ DANS UN Puits

On nous écrit de Saint-Bardoux,

Un accident mortel est arrivé dans cette commune, produisant une pénible impression.

Le nommé Fièrè, née à Bachièrè, garçon boulanger à Saint-Bardoux a trouvé la mort dans des circonstances tragiques.

Etant occupé à tirer de l'eau à un puits, il perdit l'équilibre et tomba dans le puits.

Ses camarades inquiets de ne pas le voir revenir, allèrent à sa recherche, et finirent par le découvrir au fond du puits.

Les soins les plus empressés lui furent prodigués, mais tout fut inutile, il avait cessé de vivre.

Certainement nous n'aurions pas à déplorer cette malheureuse et nouvelle victime si l'appareil Élévateur d'Eau, *système L. JONET et C^{ie}*, à Raismes (Nord), dont on peut voir la réclame et la gravure dans nos colonnes, avait été placé sur un puits.

CHEMIN DE FER DU MIDI

BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

Pour les stations hivernales et balnéaires

Billets délivrés toute l'année, avec réduction de 25 p. 100 en 1^{re} classe et 20 p. 100 en 2^e et 3^e classes, dans les gares du réseau du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans et dans les gares du Midi situées à 50 kilomètres au moins de la destination.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations hivernales et balnéaires

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur, et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres :

Pour une famille de 2 personnes, 20 p. 100 ; de 4, 30 p. 100 ; de 5, 35 p. 100 ; de 6 ou plus, 40 p. 100.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes, et le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Arrêts facultatifs sur tous les points du parcours désignés sur la demande.

Durée 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.
Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 p. 100

Ces billets doivent être demandés, 4 jours à l'avance, à la gare de départ.

Avis. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectuées les excursions ci-dessus est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande à la Compagnie du Midi. Cette demande doit être adressée au Service commercial de la Compagnie, **boulevard Haussmann, 54, à Paris (IX^e arr.).**

Vente de livrets illustrés pour les voyages : 1^o au Bureau commercial ; 2^o dans les bibliothèques des gares du réseau du Midi ; Le Tarn et les causses, 25 centimes ; Pyrénées : I. De la Bidassoa au Gave d'Ossau, 50 centimes ; II. Du Gave d'Ossau à la Garonne, 50 centimes.

ROMANS NIMOIS

L'Isolée, par René Bazin. — *Pom-Prune*, par Paul Guiraud. —
L'Épreuve, par Ad. Pieyre. — *Les Amazones*, drame, par
H. Mazel.

Tout un lot d'œuvres d'imagination ont paru cette année, dont les unes ont Nîmes pour théâtre, les autres, des Nimois pour auteurs. Il est très naturel qu'elles nous attirent et que nous les trouvions fort intéressantes ; il est flatteur que leur succès s'affirme et que le grand public ratifie notre approbation. Leur critique à cette place serait difficile, si par un symptôme bien caractéristique de notre actuelle évolution mentale elles ne soulevaient pas des problèmes sociaux, plus ou moins sans doute dissimulés sous les péripéties de l'action, mais apparents tels qu'ils s'imposent au lecteur le moins prévenu. Je ne dirais pas ce sont des œuvres à thèse, non, leurs auteurs sont trop habiles et ont trop d'expérience pour mêler à ce point les deux genres ; Mais l'appareil extérieur de ces livres est grave ; ils nous attirent et nous retiennent par un autre souci que celui de savoir ce que deviendront M. un tel et Mme une telle. Essayons de les voir sous cet angle et de pénétrer leur psychologie.

I

L'Isolée de M. Bazin pourrait se définir la peinture des perturbations morales apportées dans certaines âmes par la suppression des ordres religieux. L'héroïne de M. Bazin tourne mal. Fille d'un canut de Lyon honnête et grave, elle se trouve à son expulsion du couvent bien isolée et désorientée, sans ressources et sans appui. Elle a cependant à Nîmes une famille près de laquelle elle se réfugie, et c'est pour malheur et c'est aussi la partie dramatique du roman. Cette famille se compose d'une veuve de moralité vague et de son fils, contrebandier de profession, violent, débauché, beau parleur, franc chenapan au total. L'ex-religieuse, effarée par son isolement, livrée à toutes les entreprises, déracinée au moral comme au physique, se laisse séduire par lui, elle descend lentement les échelons du vice, jusqu'au jour où par un suprême effort de révolte, elle essaye de fuir et tombe assassinée dans un carrefour des petits chemins des garrigues nimoises par son vil amant. Son ancienne supérieure, ses sœurs arrivent trop tard pour la sauver, pour recueillir même son dernier soupir ; elles retrouvent seulement son cadavre à la morgue de l'hôpital de Nîmes et ne peuvent que prier pour elle et lui assurer des funérailles chrétiennes.

M. Bazin a donc voulu traduire en un drame aux sombres couleurs les révolutions morales qu'a pu entraîner dans certaines âmes mal préparées à la lutte la loi contre les congrégations religieuses. Il était tout naturel, le principe donné, que le tableau se développât en deux parties ; A la sérénité du clot-

tre, l'opposition de la vile agitation mondaine, aux pures effusions d'âmes élues, le noir tableau du crime ; à la ville de la vocation, celle de la déchéance. Nîmes n'a pas eu le beau rôle. Puisque Lyon était la première, il était forcé que notre cité fut la seconde. Nous ne devons pas nous en étonner. Était-il cependant bien nécessaire de noircir le tableau à ce point ? de donner à la foule Nimoise un caractère aussi odieux ? de la faire aussi lâche et aussi haineuse ? Je pose la question et ne la résous pas ; on m'accuserait de faire du patriotisme mal entendu. Je préfère retenir et affirmer le merveilleux talent de peintre de la nature que déploie M. Bazin, dans ses descriptions des environs de Nîmes ; si les hommes sont vilains, l'attirance mélancolique de nos garrigues est observée et rendue avec une surprenante exactitude. Il y a de la beauté dans tous les paysages, si ingrats qu'ils paraissent au premier aspect ; il s'agit seulement de la découvrir et de la mettre en valeur. M. Bazin l'a fait, et de cela nous devons lui être reconnaissants.

Reste la pensée maîtresse de l'œuvre. Est-il possible que la violente rupture du lien religieux puisse amener une pareille déchéance morale ?

« Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ? »

Je sais bien que le titre même du roman me donne la raison invoquée par l'auteur. L'isolement n'est ce pas le grand ennemi de l'homme et encore plus de la femme ? *Væ soli* ! malheur au solitaire. On me pardonnera la citation fort à sa place en cette matière. Tout de même j'éprouve quelque scrupule. Passe encore pour la chute ; mais la descente dans un pareil bourbier... » il me semble que le développe-

ment logique du caractère de l'ex-sœur Pascale n'y conduisait pas. Une pareille épreuve était elle donc nécessaire pour accuser plus énergiquement le contraste et la faire apparaître dans la blancheur de son suaire, rachetée par la mort violente et emportant dans la tombe autour de ses mains jointes le chapelet de sa vieille supérieure, gage et promesse de la suprême réconciliation. Ces dernières pages sont si navrantes dans leur forte simplicité qu'on ne veut plus se souvenir de celles qui ont paru nécessaires à l'auteur pour en dégager tout l'effet. L'art des valeurs est essentiellement subjectif : Raphaël et Rembrandt ne l'entendent pas de la même manière ; il est permis cependant de préférer la première.

*
* *

Pom-Prune, le nouveau roman de M. Paul Guiraud s'ajoute à une œuvre déjà considérable, loyalement pensée et fortement écrite. Il ouvre une nouvelle série : *Les hommes publics*, où l'auteur semble disposé à aborder de front les problèmes les plus anxieux de notre temps. Pour son début dans cette voie nouvelle, il ne choisit pas les moindres, le pacifisme et la coopération des idées. Mais l'observateur aigu ne perd jamais ses droits avec M. Paul Guiraud, et il encadre la thèse dans une action très vivante. Je ne veux pas la déflorer et je renvoie le lecteur au livre lui-même : il y trouvera une description des mœurs électorales de la ville d'Albaron, de ses divisions religieuses et de ses vicissitudes électorales où il pourra se croire, parfois dans une ville de rêve, plus souvent en un pays de connaissance, mais toujours en bonne compagnie. La foule de

M. Bazin est nommée par son nom ethnique, et elle est odieuse ; celle que met en scène M. Paul Guiraud a une nationalité vague et n'est pas bien méchante au fond. N'allons pas plus loin ; elle est du midi et l'auteur aussi qui se révèle par sa manière de voir et la conscience de son rendu disciple de l'école naturaliste, mais garde dans l'intime de son âme cette fraîcheur de rêve et cet appétit d'idéal, caractéristiques de tout bon écrivain méridional.

Et je ne m'en dédis pas, *Pom-Prune* est une œuvre idéaliste. Elle dit l'évolution d'un caractère ; elle prend un fils de banquier, petit-fils d'un colonel du premier Empire à ses débuts dans la vie, épris de l'idée de revanche, de la gloire militaire, élève reçu à Saint-Cyr ; mais obligé de donner sa démission à la mort subite de son père, elle le conduit lentement à travers bien des étapes, bien des épreuves, bien de défaillances aussi, hélas ! à cet état d'âme qu'un critique a si joliment appelé « la conception d'une humanité élargie. » Parvenu à cette hauteur intellectuelle, le héros de M. Paul Guiraud s'aperçoit qu'il s'est ruiné, et ce qui est plus grave, a ruiné les autres. Il paye sa dette à la société, ou croit la payer et se tue froidement.

C'est par les détails que vaut le drame, et je l'ai dit, je les loue en bloc. Restent les idées conductrices ; ce n'est ni le lieu, ni l'heure d'opposer convictions à convictions. Mais il est permis de rechercher l'influence que les solutions préférées par l'auteur ont exercée sur son œuvre. Visiblement elle est contradictoire. L'idéal entrevu est très beau, mais très lointain, et les brumes qui l'entourent sont assez épaisses encore pour que l'on risque fort de s'égarer en route. *Pom-Prune* s'y est perdu tout le

premier, qui a fait sa maîtresse de la femme de son caissier, ancienne amie d'enfance ; a trompé très salement sa propre femme, et se sentant au-dessous de ses affaires, a recouru au jeu de bourse pour se relever, entraînant après lui de nombreuses ruines et trompant la confiance de ses plus fidèles clients.

Mais, dira-t-on, le héros de *Pom-Prune* est tripartite ; il est banquier, et comme tel a des devoirs professionnels : il est chef de parti politique et pénétré de convictions plus avancées, plus humaines que celles de son entourage, et enfin il est homme et il a des passions. J'entends bien et j'admire la dextérité avec laquelle l'auteur a su montrer le conflit et le jeu parallèle de ces trois composantes. Et je conviens encore qu'elles ne s'excluent pas. Mais ce servant de l'idée, qui a des devoirs positifs étroits, n'est pas maître de ses actes, comme un écrivain ou un orateur. Il peut préférer la cause des Boers parce qu'elle est celle de la justice et le dire très haut ; il ne saurait engager les fonds de ses clients sur leur succès problématique.

Et il a encore le droit d'être pacifiste : Mais il ne saurait oublier la profonde répercussion que les affaires étrangères ont sur le crédit d'intérieur de chaque nation. On invoque la solidarité humaine ; on en fait son *Credo* humanitaire. Nous sommes tous d'accord sur ce point. Mais la solidarité n'est pas la suprême vertu ; elle est l'affirmation consciente de ce fait existant partout et toujours, que nul ne peut souffrir dans son coin le plus isolé sans répercussion plus ou moins lointaine sur l'ensemble. Mais nul aussi ne peut abuser de ses forces sans léser autrui. Or c'est précisément à se défendre que la moitié de l'humanité passe la moitié de son temps.

Si *Pom-Prune* avait suivi son intention première d'être soldat, il serait devenu un excellent officier, aurait été fidèle époux et bon père de famille, aurait fait beaucoup de bien autour de lui et serait mort très naturellement en odeur de très honnête homme, respecté et regretté par tous. C'est qu'il aurait été contenu par une règle et par des traditions imposées. Elles sont donc bonnes à quelque chose ces règles et ces traditions contre lesquelles on s'élève avec tant de véhémence ! Eh oui ! elle contiennent les faibles et les contradictoires ; elles les empêchent de faire du mal, si elles ne leur servent pas de stimulant pour le bien : C'est déjà quelque chose.

Seulement si *Pom-Prune* avait persisté dans cette voie, il n'y aurait pas eu de roman et c'eut été dommage.

*
**

L'Épreuve, le curieux roman de M. Adolphe Pieyre est écrit dans un tout autre ordre d'idées ; mais il soulève aussi plusieurs questions d'un intérêt tout à fait général.

Si une guerre surgissait entre la France et l'Allemagne quel en serait le résultat ?

Si la victoire se prononçait contre nous, quel serait le sort qui nous serait imposé ?

Si ce sort était le plus rude qui peut être, comment pourrions en sortir ?

En ce qui concerne la guerre, M. Pieyre admet tout de suite notre défaite. On ne peut pas l'en blâmer puisque c'était le point de départ nécessaire de son roman, mais le motif laissé de côté, il est permis de n'être pas de son avis. En somme Français et

Allemands se heurteront dans des conditions si égales en gros que ce qui fera pencher la balance sera probablement peu de chose. On objectera que nos adversaires auront d'avance plusieurs avantages. D'abord le nombre. Puis la cohésion politique, l'autorité du commandement. Puis, le prestige, la confiance, la discipline absolue chez le soldat, la concorde chez les chefs. Enfin la position géographique, le croissant alsacien-lorrain enveloppant d'avance nos armées de première ligne. Cela est vrai. Pourtant l'espoir n'est pas défendu. Le nombre, ce n'est pas tout. La cohésion, elle se ferait le jour de la déclaration de guerre. La discipline plus grande des Allemands serait compensée par l'initiative plus grande de nos soldats. Tout dans une guerre dépend du commandement. Si nos armées se trouvaient commandées par le général Langlois ou le général Bonnal, on pourrait attendre avec bon espoir les événements. Depuis quelques mois la situation militaire des Allemands s'est, par malheur pour nous, fort améliorée, de par la réfection de leur matériel d'artillerie. C'est l'excellence de leur nouveau canon (joint à l'affaissement de la Russie) qui a décidé le Kaiser à le prendre de si haut avec nous dans l'affaire du Maroc.

La France supposée vaincue, M. Pieyre admet que le traité qui nous serait imposé couperait en deux notre patrie. d'un côté une quinzaine de départements bretons ou vendéens qui auraient pour roi un prince bleu, lequel ne peut être que le duc d'Orléans, de l'autre le reste de la France formant un royaume vassal de l'Allemagne et confié au frère de Guillaume II.

Sous cette forme, l'éventualité ne semble pas à

craindre, mais il y a du vrai dans ce que prévoit l'auteur ou du vraisemblable. Il est à croire que si l'Allemagne nous écrasait encore, elle ne nous enlèverait plus de territoire, mais qu'elle obtiendrait notre affaiblissement définitif par des moyens plus subtils. Un de ces moyens pourrait être, en effet, le dépècement de la France en plusieurs états distincts, je ne dis pas en deux seulement, le vainqueur ne commettrait jamais une pareille imprudence, mais en cinq ou six. Nos ennemis pourraient ici se servir des projets faits en vue d'une simple décentralisation ; on a parlé ici même d'une division administrative de la France en sept grandes régions ; le Kaiser n'aurait qu'à transformer ces régions en états indépendants les uns des autres, à mettre à leur tête des souverains étrangers et jaloux, et à cultiver soigneusement tels germes de mésententes qui sont dès maintenant visibles. Il ne faut pas se dissimuler que nous autres méridionaux nous portons sérieusement sur les nerfs des gens de l'ouest et du nord à qui nous imposons un radicalisme braillard et outrancier qu'ils ont raison d'avoir en horreur. Le jour où la patrie aurait l'épine dorsale brisée, gens du midi et gens du nord vivraient volontiers chacun de leur côté. Le Kaiser pourrait habilement jouer de ces antipathies : il laisserait au littoral méditerranéen sa bonne république, bien démocratique et bien anticléricale, et sur la frontière il établirait trois royaumes indépendants en théorie, vassaux en réalité, un royaume de Lyon avec un prince de Savoie, un royaume de Troyes avec un prince suffisamment germanisé, un royaume d'Amiens avec un prince belge ; s'il voulait rétablir un Bourbon sur un trône rétréci, il ne lui donnerait pas l'ouest, mais plutôt

le centre ; l'ouest irait alors à un Bonaparte, et le sud-ouest à un prince espagnol. Paris seul avec la basse Seine resterait sous la forte main de l'Allemagne. Ainsi dépecée, il est probable que la France ne bougerait pas.

Dans le roman de M. Pieyre, la France bouge bien, mais seulement quand les autres ennemis de l'Allemagne lui donnent le signal. L'auteur suppose une conflagration générale : d'un côté l'Allemagne accrue d'une moitié de l'Autriche et l'Angleterre, de l'autre côté la Russie, l'Italie, la petite France bretonne et puis la grande France révoltée contre son roi allemand. Cette dernière partie a été écrite, je crois bien, avant la dernière guerre russo-japonaise. Aujourd'hui l'auteur hésiterait à donner à l'armée moscovite un rôle aussi triomphal. Même avant les désastres de Mandchourie, l'hypothèse de réussite était poursuivie avec trop de complaisance, et la défaite sur mer de l'Angleterre apparaissait trop facilement obtenue. Peut-être l'auteur aurait-il rendu les choses plus vraisemblables, s'il avait fait renverser son colosse allemand par une explosion de soulèvements anarchistes, d'autant que ces questions de politique intérieure jouent aussi un grand rôle dans son récit. La France aurait alors, dans le plan du roman, rétabli à la fois l'équilibre européen et la concorde sociale.

Voilà bien de l'*uchronie*. Il ne faut pourtant pas dédaigner ce genre de rêverie. « Mais à ma droite, Basilide met sur pied 300.000 hommes..... ». La Bruyère a raison de sourire, mais ce Basilide est si niais avec son habit brodé qu'il fait déployer pour le prochain *Te Deum* ! Il ne voit que ça dans sa levée de 300.000 hommes. S'il avait vu, au contraire, la victoire, le salut de la patrie, il aurait toujours, s'il

avait continué à caresser sa lubie, retiré d'elle ce projet de se faire une idée de ce que c'est qu'une levée, une armée, une bataille des forces comparées de son pays et des pays ennemis, et ce travail de réflexion, de méditation et d'imagination n'aurait pas été tout à fait vain. Ainsi l'intérêt qu'on aura pris à lire l'*Épreuve* de M. Adolphe Pieyre n'aura pas été inutile. On aura réfléchi, et peut-être ouvert quelque ouvrage technique d'art militaire, d'histoire diplomatique, et de statistique sociale. Que de romans qui ne vous poussent pas à cela !

* *

J'empruntais tout à l'heure une comparaison au langage des peintres. On pourrait dire des *Amazones* que c'est un Delacroix. M. Henri Mazel aime à concrétiser sous forme de drame les grandes évolutions historiques et les chocs des peuples contre peuples, des races contre les races. Le *Nazaréen*, la *Fin des dieux*, les *Amants d'Arles* sont tout autant d'œuvres expressives de ce vouloir, de haute envergure et de brillante exécution. M. Henri Mazel est un latin ; les formules vagues l'irritent, le cliquetis des mots qui ne veulent rien dire lui est odieux, le rêve peut lui plaire chez les autres ; pour son usage personnel, il a besoin d'avoir au bout de sa plume, j'allais dire contre, une idée précise à combattre un personnage à décrire, un fait à raconter. Son imagination ardente veut et réalise des évocations.

Les *Amazones* sont un drame très intéressant, écrit dans une langue forte, précise, de vibrante coloration. Et c'est aussi une œuvre de combat, toute imprégnée d'esprit aristocratique, et des idées de

Nietsche. L'amour y prend les allures d'une conquête et le sacrifice volontaire en est la clef de voûte. Le peuple des Ases habite le Caucase ; Odin règne sur lui entouré de ses frères, le redoutable Thor, le subtil Loke, le vaillant Frey. Leurs filles, les vierges guerrières, Amazones ou Valkures, portent avec eux le glaive et sont associées à leurs luttes et à leurs victoires. Ils ont soumis les peuples d'Asie, Iraniens ou Touraniens, ravagé les plaines de l'Euphrate et du Tigre. La fille de Thor, Penthésilée, a fait captif le roi de l'Iran, le fils des Dieux, le prince Mithra. La splendeur du royaume des Ases n'a point d'égale. Mais des nuages montent à l'horizon. Un petit peuple Aryen, les Grecs, s'annoncent redoutables rival des Ases. Un de leurs chefs, Achille a vaincu Panthésilée elle-même. Enfin l'or du Caucase s'épuise. Thor a donc résolu de s'enfoncer dans les régions hyperboréennes pour y ravir les trésors commis à la garde des nains jaloux et y fonder une nouvelle capitale. En son absence sa femme, la reine Thomyris, exercera le pouvoir et Penthésilée protégera le camp.

A peine sont-ils partis que la haine farouche de l'Amazone contre l'homme éclate dans toute sa sauvage révolte. Thomyris et Penthésilée s'unissent pour consacrer à tout jamais la puissance de la femme. Il n'y a plus de père, il n'y a plus de fils ; seulement un sexe de furies dressé contre l'autre.

Les vieillards dispositaires des Runes sacrés sont contraints sous les plus affreux supplices d'en livrer le secret. La rébellion des esclaves est étouffée dans le sang. Mais Mithra dont les jarrets furent jadis coupés, qui se traîne, loque humaine réduite à l'impuissance, demeure force morale ; et par l'ascendant de son esprit, de sa volonté, de sa vertu conquiert le cœur

de Penthésilée. La Valkure connaît la pitié, l'amour enfin ; elle est vaincue et meurt avec son amant sur le bûcher allumé par les ordres de la féroce Thomyris. Le sacrifice est à peine consommé que les Ases reviennent pour venger les sacrifiés et rétablir l'ordre naturel. Mais il y a quelque chose désormais de changé dans leur peuple ; l'âme du pieux et doux Mithra s'y est infiltrée et les conduit à de nouvelles destinées morales.

J'aurai mauvaise grâce à faire intervenir ici la critique historique. Je suis bien excusable de ne pouvoir préciser la véritable justice des Ases et l'origine du mythe des Valkure puisque les plus érudits n'y entendent encore goutte. Et M. Mazel pas plus que moi ne pourrait le dire. Il a choisi librement parmi les hypothèses plausibles celle qui lui convenait et lui permettait de hardies assimilations. Celle-ci est fort attirante et séductrice et le remous des légendes qui va et vient à travers l'ancien monde a des allures d'épopée. Tout au plus me permettrais-je une question ? Est-il bien certain que l'Asie mythique ait été le lieu d'origine des idées d'humanité et de progrès moral ? Je sais bien qu'en ce moment Mithra est fort à la mode. C'est un dieu grand, un initiateur de progrès et de civilisation, un créateur de forces morales. Tel du moins l'érudition ultramoderne veut le représenter. Je n'en crois rien et il me semble que les Hellènes n'avaient pas besoin de l'Asie pour trouver le verbe de pitié et de charité. Le Mithra du drame des Amazones est tout simplement d'ailleurs un chrétien ; il est en avance de quelques mille ans.

Et M. Mazel s'efforce en vain de s'en défendre : sa pensée est profondément religieuse et tourne in-

quiète autour d'un problème qui l'attire sans cesse et qu'il retrouve dans toutes les questions et sous toutes les formes qu'il aborde. Ce n'est pas seulement un épisode de la lutte de l'éternel féminin contre le mâle que disent les Amazones, c'est encore et davantage l'affirmation de l'ordre établi par la divine Providence. C'est la force de la vertu sans épithète qu'elles glorifient sous un autre verbe et dans une forme condensée et vibrante. C'est une œuvre de combat autant que d'exposition.

Et comme en définitive au théâtre c'est le combat qui intéresse, je voudrais voir les *Amazones* sur la scène. Certes ce ne serait point petite affaire que de les monter, et nos impresarii actuels, commerçants désireux de faire bon marché et de gagner gros (c'est leur droit) repoussent avec un effroi qui serait comique s'il n'était très humain. tout œuvre qui rompt avec les actuelles traditions de mise en scène. Celle-ci met en scène un nombre de figurants tout à fait inusité. Mais dans les nombreux théâtres en plein air qui se multiplient en France, une représentation des Amazones peut n'être plus un mythe et serait fort intéressante.

Avec l'éblouissante *Sémiramis* de notre cher et génial Peladan, le gros public fut mis en présence d'une action simple et forte, portée par une idée générale de grandiose allure et traduite en un langage d'une magnificence orientale. Le succès fut grand ; il a été retrouvé cette année au théâtre en plein air de Champigny. A quand donc les Amazones ?

NEMESIS.

MONSIEUR PYGMALION

Il m'arrivait parfois, il y a de cela quelques années, de converser agréablement, sous les marronniers du Luxembourg, avec un Athénien de Paris. Avec lui on aurait pu se croire dans les jardins d'Academus, tant mon interlocuteur avait les allures de l'un de ces Hellènes qui, comme autant de soleils, nous ont laissé ces rayons de lumière dont ils illuminèrent derrière eux tant d'intelligences à travers les siècles.

Mon Athénien était un vieillard à la chevelure grise et luxuriante, à l'œil vif et bleu, à la parole douce, murmurante et enchanteresse. Il savait tout, ayant tout appris et tout retenu. Mais tandis que d'autres, aussi intelligents qu'il l'était lui-même, sont demeurés fidèles à Rome conquérante, lui, il avait embrassé la cause de la Grèce vaincue, dont il entretenait jalousement dans son âme de savant et de poète, le feu sacré. César n'était rien pour lui. Il ne se réclamait que de Périclès. Chez Lecomte de Lisle et chez Ernest Renan, dont il était un des assidus, il entretenait cette flamme. On l'avait d'ailleurs vue briller d'un assez vif éclat dans un petit volume de vers où les souvenirs de la beauté hellénique resplendissaient. Mais le vieil Athénien de Paris était un modeste, et c'était presque à lui seul que, par un dédaigneux égoïsme, il réservait toutes

les joies intimes qu'offre l'étude de la beauté à ceux qui ont pour elle une passion vraie et désintéressée.

La beauté grecque était tout pour ce païen de France. C'était bien lui qui regrettait

..... « Le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,
Où Vénus attardé fille de l'onde amère
Essuyait vierge encor les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux..... »

— Voyez-vous, me dit-il un jour, il n'y a qu'un art au monde qui soit vraiment digne de ce nom, c'est l'art grec...

Et comme je réclamaï en faveur des admirables débris qu'a laissés dans le Midi la domination romaine...

— Oui, sans doute, continua-t-il, mais ne comprenez-vous pas qu'ils sont des symboles de la force brutale, impériale si vous voulez. Ces voûtes cintrées des amphithéâtres, ce mur du théâtre d'Orange, qu'est-ce autre chose que la glorification du despotisme le plus impitoyable qui ait jamais existé ? Passez sous ces arches, asseyez-vous au pied de ces murailles élevées par des légions d'esclaves, et dites-moi si vous n'avez pas l'impression de l'écrasement et si vous ne voudriez pas plutôt faire l'ascension de l'Olympe où, sous le beau ciel de l'Attique, arrivaient les libres effluves du Pirée. Je n'ai jamais admiré dans votre Midi qu'un seul des monuments qui vous viennent de Rome. C'est ce temple ou ce tombeau que vous avez nommé, je n'ai jamais su pourquoi, la « Maison Carrée ». Et je l'aime uniquement parce qu'il est grec et qu'il semble, par une

sorte de prodige, avoir déserté les plaines de Grèce, traversé la Méditerranée et s'être posé là-bas, chez vous, comme une abeille perdue et exilée du mont Hymète. J'ai vu et contemplé la délicieuse frise qui ceint son front comme une couronne dorée aux rayons du soleil couchant. Et ce fronton, et ces colonnes aux canelures si fines qui lui servent de ceinture, tout cela est un merveilleux bijou dans la confection duquel aucun des Césars n'eut jamais rien à faire. Croyez-moi, si sur votre ciel admirablement bleu s'étaient seulement détachées des merveilles comme celles-ci, si la Grèce avait été, par une impossibilité historique, la conquérante de Rome, vous eussiez gardé de l'art véritable d'autres vestiges que ceux qui sont aujourd'hui votre orgueil.

Il y avait certainement quelque exagération dans le raisonnement de cet Athénien par trop exclusif dans ses aperçus.

Nous passions en ce moment devant les statues des reines de France qui peuplent l'une des terrasses du Luxembourg.

Mon Athénien détourna la tête avec dédain.

— Oh ! la statuaire moderne, poursuivit-il de sa voix douce et ironique, quelle pitié ! Allez donc voir un de nos Salons et dites-moi si toutes ces statues, sauf de très rares exceptions, ne constituent pas autant d'êtres grimaçants. C'est une descente de la Courtille... Dans chacun de ces visages, l'artiste a cru devoir mettre une passion, la sienne peut-être, celle qui vibre le plus fort dans son cerveau. Et c'est ainsi qu'on fait passer devant nous toutes les petites, toutes les colères et toutes les joies folles du temps présent.

Et comme s'il avait une vision de ce vieux paga-

nisme grec qui enfanta tant de marbres, dont la gloire ne sera jamais dépassée :

— Voyez les statues de la grande période hellénique, continua-t-il, et celles attribuées à Phidias ou à ses disciples. Quelle sérénité toute divine resplendit sur leur visage ! Notez bien que ce n'est pas là de l'impassibilité. C'est une vie idéale, supérieure, dont on n'a pas retrouvé le secret. Tout « ce peuple de dieux » semble tourné du côté d'une invisible et céleste beauté...

— Mais, lui dis-je, n'avez-vous jamais connu de par le monde un sculpteur qui ait approché en quelque manière de ce génie antique ?

— Il y en a un seul, un seul, entendez-vous...

— C'est Pradier, n'est-ce pas ? dis-je en l'interrompant.

— Vous l'avez dit. C'est Pradier. Et c'est pourquoi il est immortel.

— Je l'ai vu de très près, lui répondis-je, et à une époque déjà fort lointaine et dans cette ville de Nîmes où il a laissé des chefs-d'œuvre, entr'autres cette fontaine monumentale qui se dresse sur la splendide promenade dite de l'Esplanade et autour de laquelle sont groupées deux femmes adorablement belles, Nemausa et la Fontaine d'Eure, et aussi deux vigoureux athlètes représentant le Rhône et le Gardon. C'est la grâce exquise et l'impétueuse majesté réunies par un génie qui a hérité de celui de Phidias, et au-dessus, se profilant sur l'azur du ciel, quelle déesse superbement drapée que cette « Ville de Nîmes » !...

Cette statue de marbre représentant la « Cité de Nîmes », je l'ai contemplée pour la première fois le jour même où, sur un lourd camion, elle s'avança

lentement du fond de l'Avenue pour se rendre à son poste de gloire et aux acclamations de la foule qui se pressait autour d'elle. Pradier était là, donnant paisiblement ses ordres et escortant son œuvre. Je le vois encore dans son costume sombre, sous son grand manteau retenu par une agrafe et au-dessous duquel on apercevait une tunique de velours noir. Un vaste sombrero ombrageait sa tête pensive. Il y avait dans son allure quelque chose de Dartagnan et d'un gentilhomme espagnol de la première moitié du ^{xvii}^e siècle. Une chevelure abondante tombait sur ses larges épaules. Nous étions bien décidément en ce temps-là en pleine période romantique.

Mais ce qui ne laissa pas que de m'intriguer, c'est la présence à ses côtés d'un tout jeune homme parfaitement inconnu de la foule et qui ne quittait pas le Maître. Il ne le perdait pas de vue, il allait et venait, empressé, comme s'il se fût constitué le garde du corps du grand artiste. Ce jeune homme, je l'ai su depuis, se nommait Stéphane Grandpré. J'ajoute que Pradier ne l'avait jamais remarqué, et cependant, bien des fois, sans avoir jamais été soupçonné, il s'introduisait la nuit dans l'atelier du statuaire établi alors sous une des arches du viaduc du chemin de fer, et clôturée des deux côtés par des cloisons en planches. Comment s'y prenait-il pour s'introduire dans ce sanctuaire, pour parvenir jusqu'aux marbres ? je l'ignore. Toujours est-il qu'il se rendait là comme un cambrioleur. Mais ses intentions n'avaient assurément rien de blâmable. Il considérait l'atelier de Pradier comme un temple dont il s'était figuré, tant son imagination était vagabonde et quelque peu détraquée, être le gardien. Lorsqu'après avoir projeté l'éclat d'une lan-

terne sourde qui ne la quittait jamais, sur les visages des trois statues de femmes et qu'il avait gravé dans son esprit leurs traits augustes, il éteignait sa lanterne, se couchait à leurs pieds pour les revoir encore dans ses rêves, puis, avant que le jour parut, il sortait subrepticement de l'atelier, attendant avec impatience d'y retourner le lendemain.

On avait fini, cela va sans dire, par remarquer, dans une ville où rien ne saurait passer inaperçu, ce jeune homme aux allures si étranges. On le croyait fou, et le fait est qu'il avait bien une fêlure au cerveau. Mais il paraissait à tous si inoffensif et si doux, que nul ne songeait à l'inquiéter, et que les enfants du pays, qui sont pourtant sans pitié, lui faisaient grâce de leurs lazzis et de leurs poursuites.

Ce pauvre Stéphane, avait de plus une manie des plus singulières. Il assistait à tous les mariages de la ville, comme beaucoup d'autres par désœuvrement et surtout par vanité ne manquent pas d'assister à tous les enterrements. Lui, il n'était ni paresseux ni vain, mais enfin, en suivant systématiquement toutes les noces, il avait sans doute un but et une idée fixe dont personne n'eût songé à lui demander compte. Dès qu'il apercevait un cortège se rendant à pied ou en voiture du côté de quelque église ou de quelque temple, il y courait, et comme en ce temps-là il y avait plus de cortèges nuptiaux populaires qu'il n'y en a aujourd'hui, lesquels se dirigeaient pédestrement et en cortège jusqu'à l'église, il s'y mêlait volontiers se tenant à l'arrière-garde. Puis, à la Cathédrale, aux Carmes, à Saint-Charles, à ce moment solennel où aux son des orgues les mariés s'avançaient vers l'autel, Stéphane Grandpré se dissimulait derrière un pilier, et là, dans l'ombre, il contemplait la jeune

femme baissant la tête sous ses voiles blancs et sa couronne d'oranger, et au moment où la lumière des cierges donnait à son visage cette pâleur factice qui lui paraissait illuminer toutes les ombres inconnues de la vie nouvelle qui l'attendait. Stéphane regardait un instant. Mais quand la mariée lui paraissait trop petite, trop contrefaite ou insuffisamment belle, il n'insistait pas et se retirait à pas de loup. Il lui plaisait de contempler sous leurs toilettes blanches les belles apparitions d'une heure qu'il ne reverrait jamais plus désormais ainsi vêtues et qu'il ne s'acharnerait point à reconnaître et à poursuivre le lendemain sous leurs falbalas de toutes couleurs.

Quelques-uns se demandaient d'où lui venait cette préférence pour ces sortes de solennités dont il paraissait si fervent. C'est qu'il était arrivé à ce pauvre garçon une de ces aventures qui jettent dans l'existence d'un être impressionnable et bon un de ces troubles profonds dont elle doit toujours se ressentir.

*
* *

Stéphane Grandpré qui appartenait à une famille aisée de la bourgeoisie provençale avait été envoyé à Paris pour y faire ses études de médecine. Il se fit bien inscrire à la Faculté, il y prit bien quelques inscriptions, mais ses goûts artistiques, dans la ville séduisante vrai miroir aux alouettes pour les imaginations et les natures naïves et sans défense, lui firent bientôt délaisser les cours pour lesquels son père avait fait d'assez grands sacrifices. Alors qu'il l'avait cru installé dans le passage du Commerce, Stéphane avait sans scrupule loué un atelier dans la

rue Lhomond. Certains, parmi ses meilleurs camarades, étaient élèves sculpteurs à l'école des Beaux-arts et lui avaient communiqué le feu sacré dont ils étaient animés. Sans fréquenter cette école, il s'inspirait de leurs théories artistiques, recevait leurs conseils non sans complaisance, et le jour vint où il se persuada qu'il pourrait aspirer lui-même à ce prix de Rome si ardemment convoité par ses amis.

Stéphane maniait l'ébauchoir et la terre glaise pendant que son père, l'excellent M. Grandpré qui habitait la ville de Beaucaire, s'imaginait qu'il avait entre les mains des scalpels de dissection. Il allait quelquefois au Louvre, analysant les chefs-d'œuvre des salles des antiques, et il se disait que là et là seulement était pour lui l'avenir. Ses débuts furent assez brillants, et il se trouva des camarades pour l'encourager. Mais un jour devait arriver où il lui serait indispensable d'avoir des modèles vivants, les impressions qu'il rapportait du Louvre après chacune de ses visites ne pouvant suffire à le contenter.

Dans la maison même où se trouvait son atelier du sixième étage, il y avait une petite boutique d'aspect fort modeste. C'était une crèmerie où fréquentaient les étudiants du quartier. Stéphane y descendait souvent par manière d'économie, car il avait deux loyers sur les bras, celui du passage du Commerce et celui de la rue Lhomond. Le poids en était lourd. Il les payait régulièrement tout de même, et de cette ville de Beaucaire dont la famille croyait qu'il serait un jour la gloire médicale lui arrivaient tous les subsides qu'il sollicitait.

Mais, comme dit le proverbe, un malheur n'arrive jamais seul, et la seconde des infortunes de Stéphane après son abandon des études qui devaient le con-

duire au doctorat, fut de rencontrer dans la boutique du rez-de-chaussée, une superbe jeune fille de dix-huit ans qui répondait au doux nom de Maria. Admirablement belle et de formes distinguées, elle portait sur son visage une dignité peu commune. « C'est une déesse » ! disaient les jeunes gens du quartier Latin, lorsqu'ils l'apercevaient trônant derrière le comptoir, entre son père, un bon marseillais établi à Paris, et la mère, une arlésienne non moins méridionale que son époux. Mais la jeunesse de ce temps, comme celle d'aujourd'hui, avait des préférences marquées pour les Mimi-Pinsons aux visages chiffonnés des parisiennes dont les airs folâtres la séduisait volontiers. Elle dédaignait la « belle crémère », comme on l'appelait. Et puis il faut bien le dire, la belle crémère le lui rendait bien. Lorsqu'un de ces petits clients par trop entreprenant regardait avec effronterie Mademoiselle Maria, celle-ci détournait les yeux, et lorsqu'on se hasardait à lui conter fleurette en usant d'un de ces propos légers dont les étudiants sont coutumiers, elle ne répondait pas, et se contentait de quitter la place. D'où il suit qu'on la considérait dans le quartier comme une « sauvage » dont il n'y avait rien à espérer.

Stéphane Grandpré, lui, un des clients les plus assidus de la boutique, vu la proximité de son atelier, n'avait aucune prétention à séduire la jeune fille. Il se contentait de lui adresser de temps en temps la parole ; une manière d'agir si naturelle avait fini par impressionner à la longue la belle crémère. Elle lui savait gré de cette tenue correcte et de ce respect dont il faisait preuve vis-à-vis d'elle. Parfois, leur causerie se prolongeait assez longtemps. Stéphane racontait ses espérances futures, et, en pensée, lui

faisait faire un voyage dans son atelier de là-haut. Le fait est qu'il la contemplait des heures entières, sans le laisser paraître. Maria, de son côté, sans se livrer davantage, aurait bien voulu voir de près les œuvres de son voisin.

Cette situation faite d'une réciproque admiration toute platonique, durait depuis quelques mois, lorsque Stephane s'armant un jour de tout son courage : — Voulez-vous me rendre bien heureux? dit-il à la jeune fille. Je cherche un modèle de jeune fille idéalement belle. Il m'en faut une qui soit digne de celles que nous légua l'art Grec. Il me semble qua cette jeune fille, je l'ai trouvée, et c'est vous...

Maria qui savait un peu ce que c'était que l'art grec, par suite des intéressants aperçus que lui en avait donné depuis longtemps son client, le statuaire, ne répondit pas tout d'abord. Elle eut l'air de se recueillir.

— Moi ! mais vous n'y songez pas, monsieur Grandpré. Aller ainsi dans votre atelier, toute seule ! Que dirait-on dans le quartier et pour qui vos amis me prendraient-ils ?

— Mais nul ne le saura, mademoiselle Maria, si ce n'est vos parents. Je vous jure, sur mon honneur, que vous pouvez avoir confiance. J'espère, d'ailleurs, que vous avez appris à me connaître et que vous savez à quoi vous tenir sur ma loyauté. Voyons, suis-je pour vous le premier venu ?

— Vous savez bien que non, monsieur Grandpré, fit avec émotion la jeune fille dont une rougeur légère colora les joues.

Stephane n'y prit pas garde, tant il y avait une sincérité réelle dans la proposition qu'il venait de faire à Maria.

— A demain, mademoiselle, et mille fois merci. Je compte sur vous. Quelle fête ce sera pour moi !

Et le lendemain, au cours d'une après-midi de juillet, quelqu'un frappait discrètement à la porte de l'atelier de Stéphane. Celui-ci avait tout disposé pour la visite de Maria. Il avait épousseté lui-même les fauteuils et rangé sur les étagères les Tanagras modestes achetées par lui sur les quais.

Il courut ouvrir à la jeune fille, s'excusa de son micux sur la modestie de son intérieur et lui exprima toute sa reconnaissance de n'avoir pas hésité à lui donner une preuve si convaincante de son amitié.

Après quelques instants, Stéphane se leva, prit cérémonieusement Maria par la main et lui montra, suspendue derrière un paravent, une longue robe blanche que la brise d'été, s'engouffrant par une petite fenêtre ouverte, agitait.

— Tiens, c'est une toilette de mariée que vous avez là, monsieur Stéphane ?

— Non, mademoiselle, c'est un peplum de statue antique. Ce voile est celui d'une Tanagra. Un beau corps de femme est encore plus beau sous ces plis et un beau visage est plus divin encore sous cette transparence qui en dérobe mystérieusement tout l'éclat.

Maria qui savait à quoi s'en tenir sur les dissertations presque mystiques du jeune artiste, ne parut pas étonnée de celle qu'il lui servait en ce moment, non sans une éloquence par laquelle il lui exprimait toute sa joie.

— Comme vous seriez vraiment bonne, mademoiselle, si vous consentiez à vous revêtir de ces draperies. Il me semble que je vous en aimerais davantage...

Mariane répondit pas. Elle se fit recluse pour un instant, se revêtit du péplum de statue grecque et s'avança majestueusement jusqu'au milieu de l'atelier.

Stéphane, dont le cœur battait à se rompre, attendait silencieusement. Lorsqu'il la vit sortir, tragédienne improvisée, de ses coulisses d'ateliers, ses longs cheveux châtains tombant sur ses larges et magnifiques épaules nues, et paraissant contempler au loin quelque invisible et attrayante clarté, il se mit à fléchir instinctivement les genoux et lui baisa les mains comme il l'eut fait à une idole.

— La voilà bien, dit-il, dans une sorte d'extase, la véritable beauté hellénique, celle qu'immortalisa le ciseau de Phidias et dont je demande aux dieux de recueillir l'héritage sacré...

— Et tenez, cher Maître, dis-je alors à l'Athénien de Paris, voilà, si je m'y connais bien, un jeune artiste qui vous eût compris et fût devenu un de vos meilleurs disciples. Seulement, je vous ferai observer premièrement qu'il était victime d'une fatale exaltation et que son cerveau commençait à en éprouver les effets. Il avait peut-être raison de se livrer ainsi à une extase désordonnée, mais cette extase même, dénotait une de ces affections mentales dont on ne guérit jamais.

— Mais la jeune crémière, la divine Maria, qu'en pensez-vous ? me répondit-il.

— La divine Maria ! Elle était de ces femmes qu'une coquetterie inconsciente conduit parfois au bord des abîmes. Elle était adorablement belle, mais sa froideur et l'impassibilité de sa nature l'empêchaient de comprendre quoi que ce fût aux transports de Stéphane Grandpré. Elle était trop belle pour être

véritablement femme. Et qui sait si les filles de l'Attique, et celles des Cyclades aux formes impeccables n'étaient pas déjà des statues de marbre dans lesquelles rien ne frémissait, lorsqu'elles les livraient aux sculpteurs de génie. Qui sait, mon cher Athénien, si ces regards dont vous admirez la placide et divine sérénité ne regardaient pas indifférents et insoucians dans une région vide, aussi vide que leurs propres pensées...

Et je prétends le prouver par la suite de cette histoire. Stéphane Grandpré, et j'ai à peine besoin d'insister, aimait déjà follement Maria dont il s'était hâté de dessiner sur l'heure le corps sculptural afin de le reproduire en une statue qu'il se promettait d'envoyer au Salon de l'année suivante. Mais son ambition lui faisait espérer davantage. Il se mit à vouloir plus encore. Il décida que Maria serait sa femme avant même d'exposer son image devant le public.

On était au moment des vacances, Stéphane quitta Paris et vint à Beaucaire. Il savait que de sanglants reproches l'y attendaient, mais d'avance il en prit résolument son parti. Il déclara à son brave homme de père qu'il avait l'intention d'épouser une fille de Paris et qu'il était surtout venu pour retirer les pièces nécessaires à son union.

Le père Grandpré questionna son fils, ce qui était son droit, mais lorsque Stéphane lui apprit qu'il s'agissait d'une « fille de boutique », il surseauta.

— La fille d'une crémière ! Pas le sou, n'est-ce pas ? Jamais ! J'aimerais mieux me jeter du haut du pont dans le Rhône.

— C'est moi qui m'y jetterai peut-être, fit froidement Stéphane, si vous vous obstinez à me refuser le consentement que je vous demande.

Et il vanta à son père les charmes de Maria, ses allures pleines de noblesse, sa dignité et le dédain avec lesquels elle avait accueilli jusqu'à ce jour les hommages des jeunes godelureaux qui avaient rôdé autour d'elle.

— Enfin, dit-il avec cet enthousiasme poétique qui lui était familier, enfin, vois-tu, mon père, c'est une fleur sur laquelle aucune abeille n'a jamais osé se poser....

Et Stéphane supplia tant et si bien qu'il obtint un jour une réponse favorable à ses projets. M. Grand-pré se défiait de cette exaltation dont il constatait chez son fils les progrès effrayants.

— Eh bien soit, je veux bien, dit-il, et puis, le père de cette Maria est de Marseille ainsi que tu me l'as affirmé. Allons, ce doit être un brave homme, puisque c'est un provençal de Provence.

Stéphane rayonnait. Il se hâta de rassembler les fameux « papiers » indispensables à la publication des bans, et vers la fin d'Octobre, il retint aux messageries la place pour la diligence qui partait régulièrement de Nîmes pour Paris.

Il traversa le pont suspendu, une légère valise à la main et au passage de la diligence il monta dans la rotonde de la lourde voiture qui devait le trainer de relais en relais jusqu'à cette ville de Paris où son bonheur l'attendait. Quel coup de théâtre, pensait-il, lorsque sa Maria à laquelle il n'avait rien dit de ses projets le verrait arriver pour demander sa main au crémier de la rue Lhomond ! Et pendant tout le cours d'un voyage qui lui parut interminable, et il l'était en effet en ce temps-là, Stéphane rêva de sa joie future et se cantona dans son bonheur.

*
* *

Au matin d'une radieuse journée d'automne, Stéphane Grandpré débarqua rue de la Victoire, et comme on peut le penser, il se dirigea du côté de la rue Lhomond. Il courut du côté du Pont-Neuf, le traversa presque à la course, et arrivé au Palais, il s'arrêta au marché aux Fleurs où il fit l'emplette d'un magnifique bouquet de roses qu'il destinait à Maria. Puis il se dirigea du côté de la place du Panthéon. En passant devant l'église de Saint-Étienne du Mont, il aperçut un rassemblement. Il allait poursuivre sa route, lorsqu'il constata à l'entrée du parvis des groupes formés de femmes aux airs curieux. Deux ou trois grandes voitures de gala s'arrêtèrent devant le parvis. Stéphane eut alors la vision rapide qu'il viendrait bientôt, lui aussi, dans cette même église. Cette pensée subite l'arrêta dans sa course au bonheur, lui donna le courage de l'interrompre, ne fût-ce que pendant quelques minutes. Il courut se placer sous le jubé de l'église. Au son des orgues, un cortège nuptial s'avancait lentement. Le Suisse qui faisait sonner sa hallebarde sur les dalles faillit la laisser tomber sur ses pieds, tant il s'approchait indiscrètement du cortège en marche.

Soudain, Stéphane poussa un cri étouffé. Cette mariée qui s'avancait froide et recueillie sous ses voiles blancs du côté de l'autel où flambaient les cierges, c'était Maria, sa Maria de la rue Lhomond..

Ce coup terrible devait être le dernier. Sa raison qui déjà était chancelante, ne devait pas résister à cet écroulement. Stéphane Grandpré se mit depuis ce temps à courir tous les musées de France pour y chercher une statue ayant quelque ressemblance avec la mariée du Panthéon. Il allait à pied de Paris

à Beaucaire et à Nîmes, et dans cette dernière ville, je l'ai vu bien souvent ramasser solitaire des brindilles tombées des arbres sur les dalles qui entourent les bosquets de la Fontaine où s'épanouissent des amours de marbre, gras et joufflus. Il lui semblait composer des bouquets de fleurs pour cette fiancée qu'il ne devait plus jamais revoir.

Ce fut alors qu'il s'attacha aux pas de Pradier, s'introduisant dans son atelier, puis s'accoudant des heures entières, sur la grille de fer qui entoure le groupe de l'Esplanade pour y contempler le chef-d'œuvre récemment inauguré.

Une fois, il s'engagea sur la route d'Alais au moment où le jour tombait. Arrivé devant une large porte qui s'ouvrait au milieu d'un long mur, il regarda autour de lui, puis traversant un portique, il pénétra dans un grand jardin qui n'était autre qu'un cimetière. Un violent mistral courbait les cyprès et balayait les feuilles mortes qui tournoyaient sur les tombes comme en des danses fantastiques. Stéphane Grandpré qui s'était dissimulé derrière un caveau, se trouva seul pendant cette nuit de tempête dans l'immense nécropole.

Lorsque le jour parut, on trouva devant la magnifique statue dite de l'*Espérance*, œuvre de Pradier, laquelle debout sur une tombe, tient dans sa main droite une couronne d'immortelle et dont le regard contemple l'infini, un jeune homme, accroupi, les bras en avant et qui paraissait supplier. C'était Stéphane Grandpré. Il était mort...

— Ceci est mieux que Pygmalion, me dit mon Athénien de Paris, puisque votre jeune homme a aimé l'idéal artistique jusqu'à la folie... et même jusqu'à la mort.

Léonce LARNAC.

AGRICOL MOUREAU

SON INFLUENCE SUR LE MOUVEMENT SOCIAL

ET RÉVOLUTIONNAIRE DE LA VILLE DE BEAUCAIRE

(suite et fin)

La Convention ayant décidé dans une de ses premières séances de renouveler toutes les administrations Civiles et Judiciaires, avisa le Directoire du Gard que les élections auraient lieu dans notre département le 11 novembre suivant. Dans cette nouvelle assemblée d'électeurs. Agricol Moureau réélu secrétaire souleva des incidents assez violents au sujet de certains vôtés , mais ses actes furent moins importants que dans la réunion de Beaucaire (1). Les électeurs le nommèrent Commissaire National, près le tribunal du district de Beaucaire, fonctions qu'il n'exerça pas longtemps car il donna sa démission le 1^{er} décembre par une lettre écrite d'Avignon (2).

Il était revenu dans sa ville natale espérant y trouver une situation plus conforme à ses désirs et surtout à la hauteur de son ambition. Son attente

(1) Archives départementales 3 L. 4. 4.

(2) Les autres magistrats de notre district furent : procureur syndic, Noailles.

Membres du Directoire. Salva, Bonaventure Augustin de Théziers, Palejay Mathieu de Rochefort du Gard, Domergue aîné de Beaucaire président sortant, Sève Jean de Beaucaire.

ne fut pas déçue, la société populaire le choisit comme président de son Comité de correspondance et lui permit ainsi d'acquérir une très grande influence dans la cité papale.

Soldat d'avant-garde dans la bataille politique, il était républicain bien avant la chute de la royauté et l'orsqu'il apprit le décret de la convention qui l'abolissait il s'écria : *Enfin les vœux de l'homme libre sont accomplis ; la Royauté toujours liberticide est frappée à mort, le règne de l'Égalité lui succède !* Que de chemin parcouru depuis le discours du Collège de Beaucaire ! Entre le libéralisme légèrement monarchique du moine et les idées du Jacobin actuel il y a un abîme et il n'a fallu que deux années pour opérer cette transformation. Et quand je dis Jacobin c'est presque un euphémisme, car l'idéal politique de Moureau dépasse déjà celui des vétérans de la Révolution Avignonnaise les Jourdan coupe-tête et les Duprat, les tristes héros du massacre de la Glacière, qu'il supplante bientôt dans la faveur populaire.

Ses compatriotes l'envoient à Paris comme député extraordinaire afin d'obtenir la réunion du comtat Venaissin à la France et c'est grâce à ses démarches et à celles de Rovère, représentant du peuple, que la Convention se décide à décréter, le 23 Juin 1793 la formation du 87^m département français le *Vaucluse*. Les électeurs reconnaissants lui donnent alors cette place prépondérante à laquelle il n'avait cessé d'aspirer : le 5 Septembre 1793 il est nommé Membre du premier Directoire Vauclusien ; il n'avait que 27 ans. Mais les affaires d'Avignon ne lui font jamais oublier Beaucaire, dont il suit attentivement et dirige l'évolution révolutionnaire.

Nous sommes maintenant arrivés à la période la

plus pénible de notre tâche, au récit du drame douloureux qui commence par la fusillade de la rue et dont le dernier acte s'illumine au reflet sanglant de la guillotine. Aux premiers mots l'on hésite et l'on se demande si toutes les passions qui agitaient les hommes de 1793 sont bien éteintes, et si de leurs tombes entrouvertes, il ne va pas sortir encore des cris de colère et de haine ! Qu'importe ! forts de notre impartialité nous poursuivrons cette étude.

Dès 1789 il s'était formé à Beaucaire une Société politique qui avait pris une part importante, aux luttes pacifiques et aux fêtes du début de la Révolution. Ce groupement créé par les hommes les plus influents du Tiers-État comprenait des membres de toute classe et de toute condition, mais d'opinion modérée ; le libéralisme mitigé qu'on y professait, gravitant autour des immortels principes, n'allait pas au delà d'une bonne Monarchie Constitutionnelle.

Les *Amis de la liberté et de l'égalité* (c'est le nom que ces Beaucairois avaient adopté) semblèrent se réveiller au moment des élections de la Convention ; après avoir adhéré à la création du Comité de surveillance proposée par la Société populaire de Nîmes, ils envoyèrent à l'assemblée électorale une nombreuse députation au nom de laquelle le citoyen Séren fils prononça un discours *énergique*, dit le procès-verbal de la séance. Cet effort dût leur coûter beaucoup.

On comprend que Tavernel et Agricol Moureau hommes de *mouvement* ne pouvaient pas vivre dans ce milieu voué au piétinement sur place. Aussi fondèrent ils une société populaire sur le modèle de celle qui existait déjà à Nîmes. A peine né ce

Club marcha résolument sur la trace de ses aînés et les égala. Ouvert au commencement d'Octobre 1792, il ne perdit pas de temps et le 29 du même mois il envoya les citoyens Conil, Marion, Guiot aubergiste et Guiot menuisier, quatre de ses membres, porter au Conseil Municipal une pétition dans laquelle il demandait 1° le compte de la gestion des blés vendus au nom de la Nation, 2° la justification de la remise des assignats et autres effets saisis sur les filous arrêtés pendant la dernière foire, 3° les comptes détaillés des sommes employées dans les travaux de défense contre le Rhône, 4° tous les comptes administratifs depuis dix ans tant des derniers Consuls que des récents officiers Municipaux. L'affaire des Paluns dont nous avons déjà parlé ne fut pas oubliée. Comme début d'inquisition c'était parfait, et dire que cette marque de défiance s'adressait au Conseil Durand Chambon, un Conseil à tendances républicaines. Celui-ci s'inclina et donna toutes les explications demandées mais avec quelle amertume ! Les considérants qui terminent cette délibération du 29 octobre sont suggestifs (1).

Après avoir affirmé que le club qui existe dans la ville depuis *Les principes* de la Révolution, est formé de citoyens qui ont toujours donné des preuves non équivoques du patriotisme le plus pur, le Maire fait observer que la tranquillité publique a été troublée dans toutes les villes où il y a eu plusieurs clubs et il engage les nouveaux sociétaires à se réunir au club déjà existant qui est, dit-il, vraiment *populaire*.

Il aurait été plus facile d'arrêter un cheval emporté que d'enrayer l'élan de la société naissante !

(1) Arch. de l'Hôtel de Ville, registre des délibérations, série D.

Le 8 novembre elle demande qu'on lui permette de tenir ses séances dans la salle *Du Jeu de Paume* et la Municipalité toujours avide de lui plaire fait le sacrifice du loyer de cette maison et la lui cède à bail.

Installée dans l'édifice communal elle ne tarde pas à mener à son gré la vie publique de la cité, surveillant d'une façon jalouse et critiquant les actes de l'administration. Cela ne pouvait durer : toute domination violente exercée par une minorité finit par amener une réaction.

Cette loi de l'histoire se manifesta dans notre ville par une coalition d'aristocrates, de royalistes constitutionnels et de libéraux modérés qui lors du renouvellement du Conseil Municipal, envoya une liste de monarchistes à l'Hôtel de Ville (1).

Le premier élu, le maire Joseph Molin était un ancien officier du régiment de Condé, le second Claude Dassac avait siégé dans le dernier conseil de l'ancien régime comme lieutenant du maire et premier consul d'Aurivilliers de Saint-Montant. Cette élection au lieu de calmer l'agitation populaire ne fit que la développer : avant l'installation de la Municipalité plus de 200 payans se répandirent dans le bois de Margailleur et le dévastèrent; il fallût pour les contenir envoyer sur les lieux toute la gendarmerie et un fort détachement de garde nationale. Au club du Jeu de Paume, l'échec subi par les idées républicai-

(1) Voici le nom des élus : Joseph Molin maire, Claude Dassac, Roustan aîné, Gédéon Biallez, Philip, Michel fils aîné, Guillaume Beaume, Jean Aillaud, Raimond Robert, Officiers Municipaux, Jean Moreau Procureur de la Commune.

M. le Chevalier de Forton a été le premier à traiter cette liste de Monarchique et il devait être bien renseigné, bien que le maire Molin, à la barre de la Convention, se fut vanté d'être l'ami des Jacobins.

nes avait poussé à l'extrême l'esprit de méfiance et d'inquisition que nous avons déjà vu à l'œuvre ; un noyau de républicains intransigeants s'y était formé qui passait au crible le civisme de tous les autres membres. La division entre les purs et les suspects allait s'envenimant de jour en jour lorsque Agricoll Moureau leur écrivit la lettre incendiaire suivante, qui devait exercer sur la marche des événements une influence incalculable.

Avignon 1^{er} Février l'an 2 de la République.

« Mes frères, car vous le serez toujours, vous
« avez été dénoncés dans notre société comme roya-
« listes par une lettre du club de Tarascon avec
« lequel nous sommes affiliés.

« Depuis sa réorganisation on forme contre votre
« société plusieurs chefs d'accusation. Voici les
« principaux : 1^o Les prêtres réfractaires sont souf-
« ferts dans Beaucaire. 2^o Les étrangers forcés par
« incivisme de quitter leurs foyers sont reçus dans
« Beaucaire, 3^o une inscription royaliste se trouve
« sur la principale porte de Beaucaire.

« Vous sentez, mes frères, que je n'ai pas attendu
« d'être interpellé dans cette affaire pour prendre la
« parole. La séance était nombreuse et il y avait un
« cercle d'étrangers bien garni et j'eusse été au dé-
« sespoir qu'ils fussent sortis de notre assemblée
« avec une mauvaise opinion de vous. Je répondis
« au premier chef d'accusation que le Curé constitu-
« tionnel de la paroisse Notre-Dame était le plus
« vilain homme qu'il fut possible de trouver et que
« lors de mon séjour à Beaucaire j'avais eu lieu de
« croire qu'il s'entendait avec l'aristocratie pour
« faire regretter les prêtres réfractaires; Çoton porta

« tout l'odieux et il le mérite. Au second chef je ré-
 « pondis comme je pus, quand au troisième je dis que
 « l'inscription avait été si défigurée par les patriotes,
 « qu'elle n'était plus lisible ; Voilà à peu près mes
 « amis ce que je dis pour garantir votre réputation.
 « Mais parlons en patriotes, c'est-à-dire en hommes
 « francs. Vous avez dans le club des êtres indignes d'y
 « paraître ! la somme des bons patriotes est plus forte
 « que celle des lâches et des traîtres. Ayez donc le cou-
 « rage de chasser de votre société tous ces êtres à
 « triple visage qui finiraient par égarer l'opinion
 « générale. Admettez tous les amis de l'égalité à
 « voter dans votre club et recevez-les sous le nom
 « de *sans culottes* ; faites un scrutin épuratoire qui le
 « purge de tous les gens suspects. Chassez tous les
 « prêtres qui ne jurent pas la constitution civile du
 « clergé et la liberté et l'égalité. Abbattez cette
 « inscription servile et ne souffrez pas que les pesti-
 « férés des villes voisines aillent répandre parmi
 « vous une contagion mortelle. Redevenez ce que
 « nous étions quand la *Chiffonne*(1) avait arboré l'éten-
 « dard de la révolte ! il faut persévérer jusqu'à la fin
 « pour en porter les palmes. Est-il un bien au-des-
 « sus de celui de la liberté et de l'égalité ? Et serait-il
 « possible que Beaucaire placé au premier rang des
 « villes patriotes de la République voulut laisser
 « flétrir ses lauriers par le souffle impur de quelques
 « fourbes ? Ceux qui veulent l'égalité entière, mes
 « amis n'ont plus de ménagements à garder ; Nous
 « n'en avons que trop eu. Quand je dis égalité
 « entière, je ne veux pas parler du partage des terres,
 « chose impossible mais je veux dire d'empêcher le
 « riche de s'agrandir et de faire en sorte que le pau-

(1). Nom qu'on donnait à la réaction royaliste d'Arles.

« vre gagne quelque chose à la Révolution, afin qu'il
« n'y ait à l'avenir ni beaucoup de riches ni beaucoup
« de pauvres. Ainsi ceux qui s'opposent à la vente du
« Mas du Bos(1) telle qu'elle avait été faite, sont les en-
« nemis du pauvre et de l'égalité; les biens communaux
« d'après la loi doivent être partagés ; il est de l'huma-
« nité des riches de faire abandon de leur portion
« ou plutôt il est du devoir des législateurs de faire
« un mode de partage qui les exclue. Vieux patriotes
« de la Condamine et du Grand Coin levez-vous !
« levez-vous fermes, abattez cette inscription qui
« vous rendrait coupables aux yeux des républicains
• chassez les mauvais prêtres réfractaires, chassez
• Coton ! vous avez assez de bons prêtres dans la
« paroisse des Cordeliers pour en faire passer la
• moitié à l'autre paroisse. Ordonnez aux étrangers
« qui ne sont pas domiciliés depuis un an et un jour
« à Beaucaire d'en sortir sous trois jours; forcez tous
« ceux qui sont montrés dans le mois de juin parti-
« sans d'un roi perfide, de se demettre de leurs pla-
« ces usurpées; que pour être reçus dans cette soci-
« été nouvelle les candidats jurent de mourir plutôt
« que de souffrir le retour du règne des rois sous
« quelle forme qu'il se présente, et qu'ils signent
« une adresse qui approuve le décret de mort rendu
« contre le dernier de nos tyrans. Voilà la pierre de
« touche. Je vous embrasse

Agricol Moureau.

P.-S. — « J'ai été chargé par la société d'Avignon
« de vous écrire et de prendre des renseignements
« sur cette dénonciation. »

(1) Arch. de l'Hôtel de Ville. Registre des délibérations, série D.

Le ton de cette lettre ne doit pas nous étonner : nous savons déjà qu'Agricol Moureau était un de ces hommes qui avaient voué leur vie à une certaine conception de la liberté et de l'égalité et qui parvenus au premier plan de la scène politique en marchant sur les cadavres des vrais fondateurs de la République, les Vergniaud, les Guadet, les Gensonné, les Camille Desmoulins, les Danton apparurent au peuple montrant d'une main la *Loi Nouvelle*, de l'autre la *Guillotine*. Toutes les têtes trop fières pour s'incliner devant eux tombèrent comme les blés murs sous la faucille. Ces fanatiques n'avaient pas de cœur ; tous les sentiments qui agitent l'âme humaine : la pitié, l'amour le respect de la liberté des autres leur étaient inconnus. Ils sacrifièrent tout, quelques-uns même leur vie à leur idéal (1).

Les Jacobins Beaucairois répondirent à l'appel de Moureau ; leur premier soin fut d'envoyer une députation à la Municipalité pour réclamer l'expulsion des prêtres réfractaires et des gens suspects ; puis ils s'occupèrent sans délai de l'épuration du Club populaire. Cette opération eut lieu dans la séance du 10 février 1793. A l'ouverture de cette mémorable réunion quelques citoyens du parterre demandèrent une nouvelle lecture de la lettre d'Agricol Moureau ; et proposèrent ensuite le scrutin épuratoire. Les membres de la société qui voulurent s'y opposer ne purent pas se faire entendre et le président fut forcé de lever la séance. Alors les Jacobins se saisirent du bureau et de scruter entre eux. De leurs votes sortit la nouvelle société des sans-Culottes dont le ci-

(1) Le Conventionnel Duprat l'ainé traitait Agricol Moureau de jeune *Monstre*

toyen Tavernel fut élu Président (1). La municipalité émue par ce coup d'audace n'hésita pas à se mettre au travers des projets des Jacobins et pour mieux réussir chercha un appui auprès de l'administration départementale. Le Directoire de Nîmes dans un but de concorde et de paix envoya à Beaucaire deux commissaires, mais ces délégués uniquement documentés par les officiers municipaux et les administrateurs du district décidèrent dans un arrêté que ; 1° Les citoyens qui voudraient être admis à la société populaire et les membres des cercles particuliers seraient reçus en *masse* dans le Club et non par vote séparé. 2° Pendant les délibérations du Club tous les Cercles particuliers seraient fermés. C'était un coup d'état administratif qui permettait à tous les citoyens d'opinion modérée d'envahir la Société, et d'annuler par leur coalition toutes les propositions des Jacobins.

Ceux-ci comprimés dans leurs expansion politique abandonnèrent le jeu de Paume et transférèrent dans l'ancien Monastère de Saint-Benoît le siège de leur nouveau Club, désigné désormais sous le nom de Société des Sans-Culottes de la Montagne de Beaucaire.

Cette volonté opiniâtre de ne pas se laisser entamer creusa plus profond et plus large le fossé qui les séparait des modérés et de la municipalité et dès lors il fut évident pour tout esprit clairvoyant qu'un choc ne tarderait pas à se produire entre ces deux fractions de l'opinion publique. Ce malheur arriva le 1^{er} Avril 1793. Nous allons faire de la *Bagarre* le récit le plus impartial possible en nous appuyant sur les documents de l'époque.

(1) Voir la délibération du 11 février 1792. Arch. de l'Hôtel de Ville — série D.

Les sans-Culottes ayant décidé de donner ce jour là un grand banquet patriotique, y invitèrent tous les membres des sociétés affiliées de Tarascon, d'Arles et de Nîmes et dès le 29 Mars firent dans la ville une collecte pour parer aux frais de la fête. Lorsque le Maire apprit ce dernier détail, il manda les quêteurs à l'Hôtel de Ville, les intimida par des menaces et leur fit rendre l'argent recueilli (1). Ce contre-temps n'arrêta pas les Sans-Culottes.

Le premier avril, c'était un lundi de Pâque, dès le matin, les clubistes de Beaucaire et des villes voisines parcourent les rues au son du tambour, des fifres et des tambourins, dansent d'interminables farandoles et surtout font des visites fréquentes aux cabarets, ou quelques-uns d'entre eux, la tête fortement échauffée, déclarent que le soir même on pendra tous les aristocrates à la lanterne. Enervé par ces propos autant qu'effrayé par cette grande affluence d'étrangers dans la ville, le Conseil Municipal se réunit immédiatement, se déclare en permanence et invite les membres du district à venir le rejoindre. Après une courte délibération l'assemblée décide de requérir la Garde Nationale et la gendarmerie, et d'organiser des patrouilles pour dissiper les attroupements.

Ces ordres sont à peine donnés qu'on apprend que des rixes ont éclaté entre modérés et clubistes, et qu'un dragon de la Garde Nationale a été fortement maltraité. Alors la municipalité de plus en plus alarmée, et voulant encore une fois essayer des moyens de conciliation prie les chefs de la société St-Benoît de se rendre à l'Hôtel de Ville où elle espère pouvoir obtenir d'eux le départ des étrangers et surtout

(1) Archives de l'Hotel de Ville. Procès verbal dressé le soir du 1^{er} avril par la Municipalité. Voir aussi la relation de M. de Forton.

celui des Tarasconnais qui se montrent les plus bruyants. Les citoyens Tavernel, Guiot, Ferrant, Testedor. et l'ex doctrinaire Boute, les plus anciens membres du Club obéissent aux ordres du Maire, mais en arrivant, sur la place de l'Hôtel de Ville ils tombent au milieu d'une Garde Nationale énormément surexcitée qui veut leur faire un mauvais parti; ils ne sont sauvés que par le dévouement du Maire, de l'officier municipal Biallez et de quelques bons citoyens qui leur font un rempart de leurs corps ; Bousculés, déchirés, battus, ils parviennent enfin dans une salle de la commune ou on les garde en ôtages jusqu'à la fin de l'échauffourée. Il est deux heures, les esprits bouillonnent , le dénouement tragique approche.

Les clubistes sortent du banquet, se massent dans la rue de la Condamine pour poursuivre leur manifestation et marchent en colonne au son des tambours. Des dispositions pour les arrêter sont déjà prises : la compagnie des grenadiers de la garde Nationale et les marins attendent à l'entrée de la place de l'église Notre-Dame de Pommiers avec une pièce de canon ; cinquante hommes sont placés dans la petite rue située en face du porche du Doyenné pour faire une attaque de flanc et au besoin défendre cette issue qui donne sur la place de l'Hôtel-de-Ville, les dragons de la Garde massés dans la rue Haute et la petite rue qui longe l'église forment le flanc droit de la petite armée, environ quatre cents hommes.

La colonne des manifestants avance, mais au moment où elle va prendre contact, le maire et quelques officiers de la Garde suivis de gendarmes vont au devant d'elle, la haranguent et invitent les clubistes à se retirer. Les fous ne veulent rien entendre ;

des discussions éclatent et des pierres sont lancées qui blessent un officier et quelques gendarmes ; les autorités se retirent. Immédiatement le canon est braqué sur la foule ; le coup va partir lorsqu'un vieillard infirme, le nommé Faïn, se jette sur la mèche de la pièce et l'éteint. Craignant alors d'être débordé, recevant des pierres de tous les côtés, le premier rang de la garde Nationale fait une décharge à bout portant. La foule fléchit sous la fusillade et disloquée par la terreur se disperse en un clin-d'œil. Cinq hommes sont tombés ; deux Pierre Acoutel et Benoît Jacquet ayant reçu des coups de feu à la poitrine restent sur le carreau ; un troisième Robert dit Marmandon se traîne pantelant jusqu'au Doyenné tombe et meurt près d'une borne ; les autres deux jeunes gens, Pierre Jouve et Louis Meissonnier, grièvement blessés expirent quelques jours après.

Les autorités lancent immédiatement dans la ville des patrouilles qui font une douzaine d'arrestations. Les clubistes de Nîmes ont fui à travers les oliviers, les Tarasconnais et les Arlésiens disséminés le long de la rive droite du Rhône, depuis l'île Tournayre jusqu'à St-Pierre-de-Camp public cherchent des barques pour traverser le fleuve ou l'un d'eux se noie. Le pont était gardé.

La triste nouvelle de cette exécution militaire ayant été portée par quelques fugitifs à Tarascon, la municipalité de cette ville se rend à Beaucaire pour réclamer et protéger ses concitoyens.

Avec la nuit le calme se rétablit et la vie de la cité se concentre à l'Hôtel-de-Ville où les officiers municipaux entendent des témoins, dressent des rapports, expédient des courriers.

Le Directoire du département qui avait été tenu,

heure par heure, au courant des événements, confia à deux de ses membres *Teste* et *Meyère* (de Laudun) le soin de pacifier la ville. Ces deux délégués arrivent vers deux heures du matin avec un petit corps de troupes, et sont reçus par la municipalité qui leur donne toutes les explications qu'ils désirent.

Telle est l'histoire de cette *bagarre* de Beaucaire dégagee de toutes les inventions dont la haine et la mauvaise foi l'ont entourée. Quelques points paraissent hors de conteste : d'abord le geste des Jacobins fut une manifestation et non une révolte. Seraient-ils descendus sans armes dans la rue s'ils avaient eu le dessein de renverser le pouvoir municipal ? Et leurs chefs auraient-ils obéi au maire et seraient-ils allés se livrer à la Commune quelques minutes avant l'action s'ils avaient eu une arrière pensée ? Non, il est des faits dont l'évidence ne demande pas de preuves. Malheureusement avec la surexcitation des esprits qui régnait dans les deux camps, une manifestation de ce genre constituait un danger public et la municipalité avait eu raison de l'interdire, et le tort, le grand tort des Jacobins fut de vouloir manifester quand même, et en lançant des pierres contre la Garde Nationale de provoquer la fusillade. En résumé deux partis ennemis, violemment animés l'un contre l'autre se trouvèrent en présence dans la rue, aucun ne voulut céder la place à l'autre ; la fatalité fit le reste.

Quelques jours après, la lutte avait changé d'arène et s'était transportée à Paris au sein des comités de la Convention, où les deux adversaires s'efforcèrent de faire prévaloir leurs raisons et leurs dires. A l'enquête des officiers municipaux, les Sans culottes opposèrent un dossier préparé par Agricol Moureau,

qui vint tout exprès à Beaucaire pour en réunir les éléments.

La Convention jugea et se déjugea trois fois dans cette affaire dont le sort resta lié à celui des dissensions intestines qui la divisaient. D'abord les Sans-culottes triomphèrent sur toute la ligne : on était au mois de juillet ; la terrible assemblée venait d'entrer dans la seconde phase de son existence par l'arrestation des Girondins, et le renouvellement du comité du Salut public dont la direction échappait à Danton au profit de Robespierre. La Terreur commençait.

Le 22 juillet 1793, Jullien de Toulouse monta à la tribune et lut un rapport foudroyant contre les aristocrates assassins de Beaucaire et sur ses conclusions l'Assemblée décréta : 1° La destitution du Conseil municipal ; 2° L'arrestation et l'envoi au tribunal révolutionnaire de Jean Moreau, procureur de la commune, de Gédéon Biallez, Roustan, Michel, Philippe-Dassac, Beaume, Aillaud, officiers municipaux, de Roques ci-devant de Clausonne, de Andéol Madié, Hyacinthe Bernavon, d'ici-devant marquis de Porcellets et de Blaize Pascal, accusateur public du département ; 3° La comparution du maire Molin à la barre de la Convention ; 4° Une nouvelle enquête faite par les Représentants du peuple à Avignon. Que l'on ajoute à ces peines la constitution d'une pension et des indemnités accordées aux victimes du premier avril aux *dépens* des auteurs présumés de la bagarre et l'on aura une idée de l'angoisse et de la consternation que cet arrêt sema parmi la population de Beaucaire. Seuls les marins et les portefaix qui avaient pris part à la bagarre furent amnistiés, à la condition qu'ils dénonceraient les assassins des patriotes.

Le 14 brumaire an II (4 novembre 1792), le maire Molin se présenta à la barre de la Convention pour rendre compte de sa conduite : « Si le sang a coulé
 « dit-il, si mes concitoyens sont tombés autour de
 « moi, je n'en suis pas coupable. J'ai porté partout
 « des paroles de paix ; j'ai fait tout ce qui était en
 « mon pouvoir pour éviter les désordres et rame-
 « ner les esprits égarés. J'ai le bonheur d'être in-
 « vesti de la confiance et de l'amitié des sans-culot-
 « tes de Beaucaire ; j'ai toujours servi avec le plus
 « grand zèle la cause de la liberté et de l'égalité.

Jullien de Toulouse, le rapporteur du comité, Voulland et Bonnier deux représentants du peuple rappelèrent à l'Assemblée que M. Molin s'était en effet dévoué pour sauver les chefs des Montagnards de la ville. Aussi fut-il admis à l'honneur de la séance et renvoyé indemne dans ses foyers (1).

Il dû son salut non à son habile plaidoyer, mais à ce seul fait, qu'Agricol Moureau l'avait épargné, car le véritable metteur en scène, « le deus ex machina », de ce procès politique fut notre agitateur. Le rapport de Jullien de Toulouse n'avait été écrit que d'après les documents qu'il avait envoyés au Comité de Sûreté générale, et c'est en préparant ce dossier que l'agitateur aurait, au dire de ses ennemis et de ses victimes, commis des faux (2) dans le but de compromettre et d'envoyer au tribunal révolutionnaire ses ennemis personnels, entre autres Andeol Madier, Hyacinthe Bernavon et de Porcellets qui n'avaient rien à se reprocher dans la bagarre.

(1) Voir le *Moniteur* du 15 Brumaire, an II.

(2) De pareilles iniquités furent malheureusement trop souvent commises sous la terreur ; il n'y a qu'à lire le procès de Camille Desmoulins et de Danton.

Le fait fut certifié par un homme dont le témoignage est difficilement récusable par les partisans des Jacobins : le régicide Poultier, représentant du peuple, en mission à Avignon, celui qui quelques mois plus tard devait organiser le gouvernement révolutionnaire à Nîmes.

Comme on la vu plus haut, la Convention l'avait chargé de faire une contre enquête sur l'affaire de Beaucaire et c'est en s'acquittant de cette tâche qu'il aurait découvert les faux.

De retour à Paris il dénonça Agricol Moureau à l'Assemblée (1).

« Julien de Toulouse dit-il vous fit au nom du comité
« de Sûreté générale un rapport sur les troubles de
« Beaucaire ; il vous proposa un décret que vous
« adoptâtes parce que vous crûtes à la véracité des
« faits énoncés par le rapporteur. Par un article de ce
« décret vous chargeâtes Rovère et moi de prendre
« des informations et de vous en instruire. Cette pré-
« caution de votre part n'a pas été infructueuse. Nous
« avons découvert que *l'individu* sollicitateur du décret
« contre Beaucaire, plus occupé de sa vengeance que
« de la vérité à falsifié les pièces et les faits afin d'en-
« veloper dans cette affaire ses ennemis personnels.
« Voici un procès-verbal qui prouve que les déclara-
« tions des témoins sont fausses... Cet autre procès-
« verbal ne laisse aucun doute sur la manière perfide
« dont le provocateur du décret a étendu ou atténué
« les dénonciations selon que cela pouvait servir ses
« affections ou l'intérêt de sa haine.

(1) Séance du 12 frimaire an 11 (2 décembre 1793). Le décret est du même jour. Voir le *Moniteur*.

« Il demanda Rebecqui (1) pour commissaire et un
« lyonnais (2) compagnon de Rebecqui. Ce choix
« vous fait voir quelle confiance Jullien de Toulouse
« devait avoir à l'*individu* dont il prit les renseigne-
« ments sur lesquels il basa son rapport.

« Cependant le moment presse, vingt pères de
« famille doivent être amenés incessamment au tribu-
« nal révolutionnaire par suite de cette infernale ma-
« chination. J'ai communiqué à votre comité de Sureté
« générale cet échaffaudage d'imposture et de faus-
« seté ; il a senti comme moi la nécessité d'un nou-
« veau rapport. En conséquence, je vous propose de
« décréter : 1° Que je remettrai au Comité de Sureté
« générale toutes les pièces qui prouvent le faux
« commis dans l'affaire de Beaucaire ; 2° Il sera fait
« sur cette affaire un nouveau rapport et le décret pro-
« voqué par Jullien de Toulouse sera suspendu ;
« 3° Votre comité de Sureté générale fera arrêter et
« conduire à Paris les falsificateurs des pièces et les
« faux témoins jusqu'à ce que la Convention ait statué
« sur leur sort. »

Ce projet de décret fut adopté par l'Assemblée et
Agricol Moureau arrêté à Avignon fut conduit sous
bonne escorte à Paris. Dès que la nouvelle s'en ré-
pandit dans la région, tous les comités Montagnards
se soulevèrent pour rendre la liberté à l'agitateur.
Celui d'Avignon envoya à toutes les sociétés affiliées
la circulaire suivante (3).

« Avignon, le 19 frimaire de l'an second de l'ère
républicaine.

(1 2) Rebecqui, ancien député de Marseille était un ennemi de Robespierre qu'il avait traité de tyran et depuis la révolte de la Commune affranchie tous les lyonnais étaient suspects ; Agricol Moureau avait été bien maladroit de se servir de deux ennemis de Maximilien.

(3) Archives de l'Hôtel-de-Ville. Série.

Liberté, égalité, justice et vérité.

« Les comités Montagnards des sociétés populaires
de Vaucluse et de correspondance de la société
d'Avignon réunis, à toutes les sociétés républicaines
de Vaucluse...., Salut.

Frères et Amis,

Un élu du peuple, un administrateur du département de Vaucluse uu membre du Comité Montagnard, Agricol Moureau, qui fut toujours l'égide des Sans-Culottes de la contrée, qui se distingua surtout par son dévouement à défendre les patriotes de Beaucaire est aujourd'hui la victime de sa loyauté et son énergie ! Moureau est accusé par la Convention Nationale ainsi qu'il en conste par l'ordre donné à Jourdan, chef d'escadron de la gendarmerie nationale par Poultier, représentant du peuple conçu en ces termes.

Poultier à Jourdan,

Mon ami je vous requiers au nom de la Convention Nationale de faire arrêter sur le champ Agricol Moureau et ses complices dans les faux commis dans l'affaire de Beaucaire. Vous les ferez conduire à Paris.

Votre ami,
POULTIER.

Frères et amis,

Si Agricol Moureau, qui n'a cessé de se montrer un zélé partisan de la chose publique pouvait avoir trahi un instant la cause de la liberté, nous demandons que le glaive de la loi s'appesantisse sur sa tête, mais si Moureau devait être la victime de l'intrigue ou de la puissance de ses ennemis, nous demandons au nom du Salut public que vous accouriez

à sa défense. Nous vous proposons, en conséquence, d'écrire à nos frères les Jacobins de Paris pour les inviter à se réunir aux commissaires délégués à cet effet par les sociétés populaires d'Avignon, de Beaucaire, etc., pour surveiller avec la plus scrupuleuse attention l'affaire Moureau, pour dire aux Jacobins, à ces hommes incorruptibles, à ces piliers de la liberté, qu'un patriote ardent, qu'un sans-culotte décidé du Midi est accusé pour avoir défendu ceux qui furent, le premier avril dernier, horriblement assassinés à Beaucaire et qui n'ont pas été vengés quoique la loi eût chargé les représentants du peuple délégués dans ces contrées de faire justice des traîtres et de venger la cause du patriotisme opprimé. Mais c'est à regret que nous le disons : Les patriotes de Beaucaire ne sont pas vengés et leur ami leur défenseur, Agricol Moureau, est traduit comme contre-révolutionnaire à Paris pour l'affaire de de Beaucaire.

Dites avec nous aux Jacobins que vous voulez le triomphe de la justice et de la vérité, que Moureau administrateur du département de Vaucluse, membre du comité Montagnard, patriote de 89, Sans-Culotte décidé et Maratiste par principe est accusé par des ennemis puissants, que sa cause et celle des amis de la liberté, que s'il est coupable, vous voulez sa punition, mais que s'il est innocent vous réclamez le secours et l'appui de tous les patriotes de la République pour que ses oppresseurs soient punis.

Le temps est venu où nous ne devons plus craindre les actes d'une autorité arbitraire et si les lettres de cachet pouvaient se reproduire sous des formes

quelconques nous devons provoquer les foudres nationales contre les nouvelles bastilles.

Fouque, Barjavel, J.-M. Mathieu, Lassalle,
membres du Comité Montagnard.

Jalabert fils, Robineau, Curard,
Membres du Comité de Correspondance (1).

Nous ne retiendrons de ce long document que sa forme dubitative ; les amis de Moureau ne sont pas sûrs de son innocence.

Les Sans-Culottes de Beaucaire furent plus nets. Lorsque le 20 frimaire une délégation d'Avignonnais, à la tête de laquelle se trouvait le citoyen Robineau, leur apporta la protestation précédente, le club St-Benoît fut en ébullition. Toutes les fortes têtes prirent la parole, mais les discours les plus violents furent prononcés par les citoyens Mauche et Pierre Bimar. Celui-ci s'écria que tous les Sans-Culottes devaient sacrifier leurs biens et leur vie pour la défense de tous les patriotes opprimés et il demanda à l'Assemblée de soutenir malgré et contre tous le citoyen Moureau. Cette proposition fut votée avec enthousiasme et le Club nomma un délégué pour aller avec les camarades porter aux Jacobins de Paris la protestation des Montagnards du Midi (2).

Agricol Moureau trouva dans la capitale de puissants protecteurs, entre autres Meyère (de Laudun) que nous avons vu venir à Beaucaire avec Teste, la nuit de la bagarre, et qui nommé depuis quelques mois juge au tribunal révolutionnaire faisait partie, suivant sa propre expression des *bougres à poil* qui

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville. Dossier des Sociétés populaires.

(2) Arch. de l'Hôtel-de-Ville. Cahier de délibérations de la Société populaire des Sans-Culottes de la Montagne de Beaucaire.

faisaient de la bonne besogne. Il soutint ardemment la cause de Moureau et travailla de toutes ses forces à sa délivrance. Le 10 pluviose de l'an III 29 janvier 1794 il écrivait à son ami Bertrand, accusateur public à Nîmes (1).

« Tu as déjà vu, mon cher Bertrand que l'affaire Moureau ne m'est pas indifférente ; puisque on a voulu la lier à une autre cause dont le résultat intéresse si essentiellement les Sans-Culottes Beaucairois, je braverai toujours tous les dangers lorsqu'il s'agira de plaider pour la vérité. Tu verras bientôt que les choses prendront une meilleure tournure dans le département. Malheur aux traîtres, malheur aux intrigants, malheur aux patriotes pour de l'argent, sois en sûr, le temps n'est pas loin où leur masque tombera et peut-être quelque chose de plus, je m'attends au plaisir de t'apprendre bientôt l'élargissement de Moureau : Quand même les circonstances exigeraient qu'il restât encore quelque temps détenu, tu peux être tranquille sur son compte.

MEYÈRE, (de Laudun) »

Sa libération ne devait pas tarder. A Meyère s'unirent un grand nombre de Jacobins entre autres Payan, un ami de Robespierre et Robespierre lui-même tout à fait revenu de ses préventions. Moureau sortit de prison sans jugement le 6 floréal an III (25 avril 1774), et le même jour il écrivit aux Jacobins pour les remercier de leur secours et leur recommander en même temps l'affaire du 1^{er} avril qui traînait en longueur depuis un an. Puis il retourna à Avignon où il reprit son rôle d'agitateur Beaucairois avec d'autant plus de violence qu'il était aigri.

(1) Meyère (de Laudun) juge au Tribunal Révolutionnaire de Paris, par F. Rouvière.

non seulement par les épreuves qu'il venait de subir, mais encore par la déception de voir échapper à sa vengeance, de Porcellets, Andéol Madier et Hyacinte Bernavon, ses ennemis devenus invulnérables par suite du verdict de la Convention.

La *Terreur*, qui alors battait son plein lui fournit l'occasion et les moyens de satisfaire ses haines de vrai Sans-Culotte, haine qui s'étendait aux aristocrates et aux républicains *fédéralistes* (1). Ceux ci étaient devenus le point de mire des patriotes, depuis qu'à la voix de Barbaroux, Rabaut-Pomier et consorts, ils avaient essayé de soulever le Midi contre la Convention. Dans le Gard ce mouvement séparatiste avait été étouffé par le général Carteaux à Pont-St-Esprit et toute la fin de l'année 1793 avait été employée par les représentants du peuple, Rovère et Poulthier et un peu plus tard Boisset à révoquer tous les magistrats de l'ordre administratif ou judiciaire qui avaient adhéré à la révolte. Cette répression assez bénigne changea de caractère lorsque le député de la Corrèze, *Borie*, envoyé en mission dans notre département eût complété le gouvernement révolutionnaire par l'institution du tribunal du même nom. Fédéralistes et gens suspects de tous les partis s'entassèrent alors dans les prisons. Pour arrêter quelqu'un il suffisait d'un simple mandat d'amener signé soit par un membre du Comité de surveillance installé dans le district, soit par un officier municipal ; pas n'était besoin d'un juge d'instruction. C'est dire que les passions politiques ou

(1) Il avait un autre motif d'en vouloir aux fédéralistes. Agricol Moureau était l'oncle du petit Viala, tué au pont de la Durance, par les fédérés de Marseille. On sait que sur ses instances Robespierre décida que les cendres du jeune héros seraient transportées au Panthéon et placées à côté de celles de Bara.

d'autres moins avouables dictaient la plupart de ces arrestations qui prirent dans l'espace de quelques mois des proportions formidables ; 3.700 dans le Gard, près de 300 dans notre ville. Lorsque les maisons de détention étaient pleines on faisait de la place en envoyant les accusés au tribunal révolutionnaire c'est-à-dire à la mort.

La première *fournée* de Beaucairois comparût devant les juges le 28 et 29 messidor, an III (16 et 17 juillet 1794). Elle y arriva fortement recommandée par le Comité de Surveillance de Beaucaire composé des plus purs Sans-Culottes, soumis à l'influence d'Agricol Moureau. Nous ajouterons que le Président du Tribunal, le fameux Pallejay de Rochefort du Gard était un ancien président du district de Beaucaire et par suite un ami intime de notre agitateur. La procédure fut sommaire. L'accusateur public reprocha aux prévenus (1) l'assassinat et l'arrestation arbitraire des

(1) Ils étaient au nombre de 31. Voici leurs noms : Allec Jean, géomètre, 42 ans, ex-juge de Paix, natif habitant de Vallabrègues ; Autard Jacques père, 60 ans portefaix ; Batailler Paul, 24 ans, volontaire ; Bernard Nicolas, marinier, 28 ans ; Chardon Etienne, 23 ans, marchand de cuir ; Conil Alphonse, 35 ans, marin, natifs et habitants de Beaucaire ; Coulet Jean, gendarme, 40 ans, natif d'Uzès, habitant de Beaucaire, Darlhac Baptiste, 24 ans, coloriste ; Darlhac Pierre, ex-abbé, 33 ans ; Dassac Claude aîné, 50 ans, tanneur ; Dassac Claude, cadet, 38 ans marchand ; Degand Pierre, 25 ans, marchand ; Domergue Claude, 60 ans, propriétaire foncier ; Foussat Pierre, ex-commis au district de Beaucaire ; Moureau Jacques, 47 ans, orfèvre ; Mouret François Hypolyte, 28 ans, marchand commissionnaire, natif et habitant de Beaucaire ; Palhoc Antoine, 28 ans, architecte, natif de Montpellier, habitant de Beaucaire ; Patron Jean-Pierre, 63 ans, natif de Nîmes, ex-secrétaire greffier de la commune de Beaucaire y habitant ; Pierre Elzéar, 38 ans, boulanger ; Peyrol Jean, 35 ans, natif des Vans, habitant Beaucaire ; Quiet Henri, 25 ans, marchand de blé ; Rieu Jean-Pierre, 30 ans, charron natif et habitant de Beaucaire ; Rouvière Jean, 29 ans, perruquier, natif d'Arles ; Sauvan Joseph, Dominique, 54 ans, ex-avoué, natif de Navacelle, ; Simon Jean-Baptiste, boucher, 36 ans ; Succard Alexandre-Barthélémy, 69 ans, propriétaire foncier, natif et habitant de Beaucaire ; Taillan Antoine, 32 ans, propriétaire foncier, ex-avocat, ex-maire de la commune de Codolet, natif et habitant de Codolet ; Troubat Jean-Baptiste, 52 ans, chirurgien et Vernet Martin, 30 ans, tisserand, natifs et habitants de Beaucaire.

patriotes le premier avril et l'attitude qu'ils avaient tenue au mois de juin et juillet 1793.

Voici cet acte d'accusation :

« Les contre révolutionnaires de Beaucaire, dit-il, « ourdirent une conspiration pour annéantir la li- « berté. Elle éclata au commencement du mois « d'avril de l'année 1793 (vieux style) où les patriotes « après avoir été désarmés et invectivés de la ma- « nière la plus atroce, furent les uns assassinés les « autres incarcérés ; que depuis lors ces contre-ré- « volutionnaires ne cessaient d'avilir la représen- « tation Nationale et de maltraiter tous les amis de « la Révolution. Ce fut ensuite en mai, juin et juillet « suivant, lorsque les sections de Nîmes se furent « déclarées permanentes et que l'administration du « Gard pleinement révoltée eût formé de concert « avec les sections et le Comité central le projet d'in- « fâmer d'une assemblée dite représentative des « communes du Gard et que ce projet eût reçu son « exécution, ce fut alors que les susdits prévenus « donnèrent l'essor à leurs premières démarches ; « ils s'assemblèrent en sections, nommèrent des « députés à la susdite assemblée, vomirent mille « injures contre la Convention nationale délibérèrent « même de ne plus reconnaître, de ne plus recevoir « ses décrets et d'inviter le receveur du district à « ne plus verser ses deniers dans la caisse Nationale ; « il fut encore délibéré dans ces sections de se join- « dre avec les infâmes Marseillais pour marcher sur « Paris et tomber sur l'Assemblée, que ceux qui ont « joué les principaux rôles dans la susdite conspi- « ration et qui se sont montrés les ennemis les plus « acharnés du peuple et de la révolution sont les « nommés (voir la précédente note). Qu'il résulte « des pièces remises au greffe que tous les sus

« nommés sont prévenus d'avoir tenté d'obtenir et
« même de rompre l'unité et l'indivisibilité de la
« République, d'usurper l'autorité Nationale et
« d'avoir mis tout en usage pour favoriser le plan
« de corruption des citoyens, de subversion des
« pouvoirs et de l'esprit public et d'avoir avili la
« représentation Nationale » (1).

Le principal chef d'accusation était donc le crime de lèse Convention, mais il aurait fallu prouver la culpabilité de chaque prévenu, Or, le tribunal entendit 58 témoins à charge, mais pas un seul à décharge, bien qu'il y en eût un grand nombre d'assignés. « Deux accusés, Chardon et Rouvière, dont aucun témoin ne parla, furent retenus quand même. Il en fut de même des marins et des portefaix qui avaient pourtant été amnistiés par la Convention dans le décret du 22 juillet. La défense ne fut pas libre. Après un interrogatoire des plus succints, le tribunal à l'unanimité, condamna les 31 prévenus à la peine de mort (2). Dire le désespoir de nos compatriotes, après la sentence, est chose impossible. Parqués dans la cour du palais, les uns se laissaient choir stupides, hébétés le long des murs ; d'autres se lamentaient ou priaient, d'autres enfin furieux vomissaient des injures contre les juges qui n'avaient point voulu les entendre et interrompaient leur plaidoirie par des sarcasmes. Puis vinrent les aides du bourreau qui les fouillèrent et les poussèrent dans la chapelle, après les avoir ligottés.

Là l'attente angoissante dura trois heures ; ils furent enfin conduits à l'échafaud et exécutés et comme

(1) Archives de la Cour, verbeaux IV et V, folio 426 et suivants et plumeitif VI, folio 409.

(2) Les irrégularités résultent de l'interrogatoire subi par le président Palley, le 28 prairial, an III. Voir aussi François Rouvière La Convention.

ils étaient liés trois par trois, les premières têtes qui tombaient éclaboussaient de sang les autres victimes (1).

Les morts du 1^{er} avril étaient amplement vengés.

L'hétacombe aurait continué si la réaction thermidorienne n'avait arrêté les pourvoyeurs de la guillotine et sauvé bon nombre de nos concitoyens détenus dans les prisons. Nous ne nous étendrons pas sur le châtiment que la colère des foules ou la justice infligea aux membres du sanglant tribunal (2) pour arriver tout de suite à l'épilogue du drame Beaucairois.

Le coup d'état du 7 thermidor ayant dispersé les Robespierristes, le club des Sans-Culottes de St-Benoît avait été remplacé dans notre ville par la Société de la Montagne de Beaucaire *régénérée*. Ce centre d'action mit tout en œuvre pour débarrasser la ville de l'affreux cauchemar qui l'opprimait depuis deux ans. On envoya à Paris deux délégués, M. Barthélémy Noailles et Simon Achardy qui après de longs mois de démarches, obtinrent de la Convention un décret pacificateur dont voici les principales dispositions. *Décret du 25 juin 1795 (4 messidor an 4)*. « Les décrets du 22 juillet et 10 août 1793 contre la « municipalité, le Conseil général de la commune, « le district et divers citoyens de Beaucaire sont « rapportés.

« Il sera accordé une indemnité pécuniaire aux fa-

(1) Relation de l'abbé Laborie.

(2) Giret juge au tribunal s'étrangla dans sa prison. Bertrand, accusateur public et Beaumet, juge furent massacrés sur le grand Cours pendant leur transfert du palais à la citadelle. La populace pénétra de force dans la citadelle et massacra Courbis, maire de Nîmes, Allien, gardien de la maison d'Arrêt et Moulin, inspecteur des convois militaires. Palley et Pélissier, condamnés une première fois à mort par le tribunal criminel du Gard, renvoyés ensuite à d'autres juridictions pour vice de forme furent relâchés plus tard.

« milles indigentes victimes du tribunal Révolutionnaire,

La Convention voulait l'apaisement général, aussi ordonna-t-elle en même temps aux juges de libérer tous les terroristes qui étaient gardés dans la prison municipale.

L'influence d'Agricol Moureau sur les destinées de Beaucaire finit ici.

L'agitateur consacra désormais ses loisirs à la politique du département de Vaucluse. Nommé Président de la société populaire il devint commissaire du Directoire en l'an VIII (1797) et il garda cette fonction jusqu'au 21 nivôse de la même année.

Quelques mois avant la création des préfectures, il fut destitué et emprisonné à cause des agissements de la fameuse commission d'Orange. Acquitté par le tribunal de Grenoble il rentra dans la vie privée, En 1807, nous le retrouvons à Paris où il gère un cabinet d'affaires et écrit dans les journaux. Lors de la signature du nouveau Concordat, en 1817, il engage une polémique violente contre les prétentions du Pape sur le duché d'Avignon et le Comtat. On sait que Pie VII en décrétant les nouvelles circonscriptions des diocèses de France avait l'espoir que le roi très chrétien lui rendrait son patrimoine ou lui donnerait une juste compensation.

Agricol Moureau est encore anticlérique ; mais c'est tout ce qui lui reste de ses principes révolutionnaires. La royauté même trouvera grâce à ses yeux, car en 1830 il sollicite de Louis Philippe une place de juge de Paix et il est nommé comme tel dans le 3^e arrondissement de Paris.

Frappé d'un attaque d'apoplexie en 1838 il résilie ses fonctions et se retire à Aix-en-Provence.

D^r JULIAN.



AU DÉBUT DE LA RÉVOLUTION

Extrait d'une lettre adressée à M. Alexis Gensoul, maître de poste à Connaux (Gard) par M. Péan, directeur de la Poste de Paris, le 30 juin 1789.

On éprouve toujours un plaisir particulier à lire le récit d'événements quelconques par ceux qui les ont vu se dérouler sous leurs yeux, qui y ont pris part, qui les ont vécus.

Ce plaisir est surtout goûté par les érudits, par les chercheurs, par les passionnés du culte du passé, par les amoureux de l'histoire, qui s'attachent avant tout à la sincérité des faits et ne dédaignent pas les détails qui les rendent plus vivants et aussi plus attachants.

C'est dans cette pensée, que j'ai cru intéresser les lecteurs de *La Revue du Midi* en leur communiquant l'extrait d'une lettre adressée à M. Alexis Gensoul, maître de poste à Connaux, par M. Péan, directeur de la poste de Paris, le 30 juin 1789.

M. Péan qui avait des relations suivies avec notre compatriote lui rend compte des événements de la capitale pendant les dernières journées qui précéderent la réunion des Trois Ordres en une Chambre unique.

Voici cet extrait :

— Nous en avons respecté scrupuleusement l'orthographe et le style —.

.
 Vous savez sûrement les nouvelles de ce qui se passe dans ce pays-ci, et malgré cela, je vais vous en dire quelques choses.

Les débats parmi les trois ordres ont été considérables, même violents, et peu s'en est fallu que les suites n'en aient été très fâcheuses ; le trouble a duré jusqu'à samedi dernier 27 de ce mois que la réunion générale s'est faite à la satisfaction et aux acclamations de joie de tout le monde. Rendons en grâce à la juste fermeté de notre Ordre qui s'est fait le plus grand honneur dans cette affaire, et qui j'espère, ne cessera de donner des preuves de sa bravoure, de son patriotisme, et d'humanité.

Vous apprendrez sûrement avec plaisir que ce M. Le Bailly (1), qui est président de notre Ordre, est le frère de notre confrère, M. Bailly de St-Paulin, maître de la poste de Versailles, et tout le monde s'accorde à lui donner son suffrage, en raison de ses rares qualités.

Je dis donc qu'il était tems que la réunion générale des Trois Ordres se fit, car nous étions à veille d'une *St-Barthélemy*. surtout lorsque le public apprit que M. Necker avait donné sa démission et s'était retiré. Heureusement qu'il a cédé aux prières du peuple qui l'a porté au roy et forcé de reprendre les rênes du gouvernement. Déjà les gardes françaises avaient refusé le service à leur commandant et avaient abandonné leurs casernes ; les Suisses commençaient à suivre cet exemple et on ne voyait que rumeurs dans tout Paris.

Actuellement la joie y est générale ; mais les fusées, les pétards, etc. que l'on jette jour et nuit au palais Royal pour annoncer la joie extrême où l'on est, suscitent de grands désagréments, tels que des gens de blessés, des habits, des robes, des bonnets, des cheveux de brûlés, etc.,

(1) On se demande pourquoi M. Péan dit « Le Bailly », alors qu'il appelle le frère de celui-ci Bailly (de St-Paulin).

et aucune police ne peut s'opposer à cette frénésie. L'archevêque de Paris, avant la réunion, a été assailli dans sa voiture, à Versailles, à coups de pierres ; il en a été blessé et a été fort heureux de se sauver dans une église qui a été assiégée à coups de pierres qui en ont cassé toutes les vitres.

Le Comte d'Artois, la Reine, les princes de Condé, de Conty et les Polignac sont en orreur au peuple et il paraît des placards sur leur compte qui ne leur font pas honneur. Actuellement nous allons voir ce que l'Assemblée générale va faire ; elle commence aujourd'hui à s'assembler pour commencer le bien après lequel toute la France attend ; et il est grandement tems de remédier à la misère qui afflige toutes les campagnes. Les bleds y manquent et par conséquent le pain ; les troupes de toutes espèces fourmillent tant dans Versailles que dans Paris et dans les environs à plus de dix lieues à la ronde, ce qui n'en impose pas au peuple et ne fait au contraire qu'augmenter la misère par la consommation du pain qu'il leur faut et des fourrages pour leur chevaux.

.
On remarquera la phrase relative à la faveur et à la confiance dont jouissait le futur maire de Paris à cette époque.

Il venait d'avoir l'honneur de présider l'assemblée du Jeu de Peaume qui décida la Révolution (20 juin 1789) et sa popularité était immense. On sait qu'il en vit bientôt le terme et qu'il paya de sa tête l'application qu'il fit faire de la loi martiale, après la fuite de Varennes, contre les pétitionnaires assemblés au champ de Mars pour demander la déchéance du roi.

La popularité de Necker à laquelle il est également fait allusion dans la lettre de M. Péan fut plus grande encore que celle de Bailly.

Notre compatriote, Alexis Gensoul, exaltait ses vertus dans les vers suivants publiés à la fin d'un opusculé intitulé :

Avis aux habitants de la campagne, députés à la sénéchaussée de Nîmes et motion sur la dîme (1).

A Monsieur de Necker, l'auteur de la motion.

Necker, que ta vertu, sans se déconcerter
Secondant ton grand cœur et conjurant l'orage
Puisse à tes ennemis, forcés de t'estimer,
Ouvrir enfin les yeux, pour reconnaître un sage !

Tu surmonteras tout, Ministre vertueux !
L'envie expirera de rage et d'impuissance ;
Ton zèle, tes talens, tes travaux glorieux,
Sont dignes d'un grand roi, dignes d'un roi de France !

Ce qu'il y a de piquant, c'est que sur un des opusculés actuellement entre mes mains, où figurent ces vers, on relève les notes marginales ci-après écrites de la main même de Gensoul :

« Louis Capet cachait sous les dehors d'un père tendre toutes les perfidies qui l'ont conduit à l'échafaud ».

« Ce ministre (Necker) jouissait alors de la confiance de tous les français ».

Cet « alors » est on ne peut plus dur dans son lachisme. Il est vrai qu'après avoir repris possession

(1) Alexis Gensoul, député à la sénéchaussée de Nîmes en 1789 présenta et défendit une motion sur la suppression de la dîme. Il fut membre de la Société des amis de la Constitution séant aux Jacobins à Paris, député suppléant à la Législature et maire de Connaux. En qualité de maître de poste il joua un rôle important pour la défense des intérêts de sa corporation, notamment après la suppression des privilèges.

Une notice biographique lui a été consacrée dans le dernier numéro de la *Revue Cévenole*,

de ses fonctions en véritable triomphateur, le ministre des Finances ne parut plus à la hauteur de sa tâche.

Son rôle s'amoindrit d'ailleurs peu à peu et il dut finalement démissionner, laissant les finances dans un triste état.

Rivarol dit de lui : « Il eut toujours le malheur d'être insuffisant dans son système qui ne suffisait pas ».

Il m'a paru intéressant en terminant ces lignes de rappeler l'appréciation du pamphlétaire royaliste et de la rapprocher de l'appréciation d'abord exaltée, puis rectifiée de Gensoul, jacobin de la première heure, tous deux contemporains, compatriotes et pour ainsi dire voisins.

Rivarol était, en effet, de Bagnols-sur-Cèze et Gensoul de Connaux.

Novembre 1905.

E. RENARD.

L'AUTOMNE

Te voilà revenu, doux et paisible automne,
Avec tes souvenirs, tes rayons attiédís !
A ton charme discret mon âme s'abandonne;
Tu m'apportes des noms, des « airs » cent fois redís;

J'évoque des absens la mémoire si chère,
J'entends leur douce voix . . . je compte les trésors,
Simplement acceptés ou méconnus naguère,
Et si naïvement regrettés, depuis lors !

Je regarde en mon cœur où toutes les blessures,
Grâce au pur dévouement, se ferment, jour à jour
De mon orgueil froissé j'apaise les murmures,
Pour obtenir du ciel l'indulgence, à mon tour !

En voyant s'approcher le terme de ma vie,
Je voudrais être, au moins, bonne à sécher des pleurs ?
Viens m'inspirer encore, ô ma saison amie !
Ensemble, nous pourrons bercer quelques douleurs.

EVER

LES LIVRES

Oscar Wilde **De Profundis**, suivi de la **Ballade de la geôle de Reading**, traduits par Davray, Paris, 1905, Mercure.

Comme il faut être reconnaissant à Davray de nous avoir traduit cet admirable *De Profundis* qui nous remplit à la lecture d'une émotion si poignante ! Je ne connais pas beaucoup de pages qui soient plus nobles et plus douloureuses. « J'aimerais mieux dire ou entendre dire de moi, dit l'auteur, que je fus un enfant si typique de mon époque que, dans ma perversité et pour l'amour de cette perversité, j'ai changé les bonnes choses de ma vie en mal, et les mauvaises en bien ». Laissons le premier point, il est présent à tous les souvenirs, mais mettons en pleine lumière l'autre, car s'il est vrai, comme le dit Milton que l'essence du démon est de tirer le mal du bien, celui qui, comme le pauvre Oscar Wilde, tire le bien du mal est de la nature des anges clairs.

Une chose vous frappe, tout d'abord, en lisant ce lamentable petit livre, c'est le sincère et le serein de l'humilité de l'auteur, qui vous fait murmurer le mot consolateur du Sermon sur la montagne : Bienheureux les humbles parce qu'ils verront Dieu. Nulle part, on n'entend, on ne devine même ce cri que tout autre aurait lancé : Mais, enfin, je suis deshonoré et torturé pour ce qui, à deux heures d'ici, ne mériterait que des haussements d'épaule ! Non, Oscar Wilde ne maudit ni ses juges ni ses geôliers ; s'il critique les méthodes de prison il ajoute qu'il n'est rien que l'esprit d'amour ne puisse faire supporter sans trop d'amertume ; s'il trouve les lois injustes et mauvaises, il en conclut qu'il faut de chaque dégradation corporelle qu'elles

infligent, tirer un moyen de spiritualiser l'âme. Il ne se pose ni en justicier anarchiste, ni en victime de la société, ni en cynique glorificateur de sa honte. Quelle différence d'avec nos condamnés à nous cabotinant leurs protestations théâtrales s'ils sont pincés comme, les Naquets et les Baïhauts ou plastronnant de plus belle s'ils passent par mailles comme les Lanessans et les Wilsons ! Les pages qu'Oscar Wilde écrit sur la douleur sont aussi belles en un sens que les admirables vers de Hugo après le sinistre de Villequier. « La douleur est la plus sensible de toutes les choses créées. Rien ne bouge dans le monde de la pensée sans que la douleur n'y réponde par des vibrations infiniment vives et terribles... Partout où se trouve la douleur, c'est terre sainte. C'est avec la douleur qu'on a bâti les mondes, et à la naissance d'un enfant où d'une étoile, il y a de la douleur ».

Wilde ne sépare pas ici la douleur physique de la douleur morale. Cette unité d'une chose avec elle-même qu'il appelle la vérité, il la voit dans la souffrance totale, aussi bien celle qu'il éprouva brillant sybarite de la haute vie anglaise, à vivre de la vie de galérien s'en sanglantant les doigts à tresser des cordes, que celle qu'il ressentit le jour où lui « prince du langage » il se vit les menottes aux mains, exposé pendant une heure sur un quai de gare aux quolibets des passants, honte dont le souvenir le fit, pendant un an de suite, sangloter à la même heure et pendant le même laps de temps. Ce fut la douleur, cette douleur longuement prolongée, qui le sauva de l'état de rébellion, en brisant toute force « qui obstrue les canaux de l'âme et qui ne laisse pas pénétrer les souffles du ciel ». S'il n'était resté qu'un an dans la geôle de Reading, dit-il, il l'aurait quittée le cœur gonflé de haine et d'amertume, mais il y resta un an de plus, et il connut enfin la grande vérité, totale elle aussi, que « si le plaisir est pour le beau corps, la peine est pour la belle âme ».

Non moins admirables sont les pages qu'il consacre à l'inévitable Visiteur des prisonniers. Quand un jour on se décidera à aérer notre bonne littérature de sacristie on pourra faire un tout petit livre de piété avec ce que le malheureux Oscar Wilde a dit de Celui qui avait déjà consolé dans son autre prison le pauvre Paul Verlaine. Ce pe-

tit livre ne plaira peut-être pas à tous leurs corréligionaires mais il en satisfera pleinement quelques uns et ceci le légitime : « Le charme du Christ, enfin, c'est qu'il est en tout semblable à une œuvre d'art. Il ne nous enseigne rien en réalité, mais par le seul fait d'être amené en sa présence, on devient quelque chose. Et chacun de nous est prédestiné à cette présence. Une fois au moins dans sa vie, tout homme chemine avec le Christ, jusqu'à Emmaüs ». Ah ! ne devrait-il pas être beaucoup pardonné par tous les autres fidèles à un homme qui a si sincèrement aimé le commun Maître ? Le souvenir des péchés de Verlaine et de Wilde disparaîtra, mais la gloire de leurs vers de rédemption ne s'éteindra pas. En des temps de brume dorée, comme ceux que connurent nos lointains aïeux, où de vives flammes seules pouvaient illuminer la pénombre, la partie obscure de leur vie se serait fondue dans la ténèbre miséricordieuse (que de saints d'autrefois qui commencèrent par vivre dans la violence ou la débauche et dont l'humanité pieuse ne se rappelle que le repentir ! et seule aurait continué à rayonner la partie divine de leur âme ; peut-être la piété des humbles serait-elle allée vers ces grands esprits devenus humbles eux-mêmes par victoire sur leur mauvais orgueil, et de même que nous voyons sur nos autels des saints romains en costume d'esclave ou des saints mérovingiens en habit de chasseurs d'hommes, peut-être en quelque sanctuaire isolé, aurait-on prié Dieu sous l'invocation d'un pauvre en haillons qui aurait été Verlaine ou d'un prisonnier enchaîné qui aurait été Oscar Wilde.

*
**

La Joie, par Marcel Batilliat, *Mercur* de France, 1905.

Voici un roman qui est mieux certes qu'une banale aventure d'amour, puisque c'est un poème, un véritable poème aux tableaux mélancoliques et aux suggestions dont le sens se prolonge. En le lisant, on rêve des *Vierges aux rochers* de Gabriel d'Annunzio ou de la mystérieuse *Hertulie* dont Henri de Regnier traça un soir le nom sur le sable

du bout de sa canne de jaspé... « Aux croisements symétriques des avenues, il y avait quatre fontaines mortes, silencieuses depuis maintes années les pierres ; qui les bordaient s'étaient lentement effritées et disjointes ; l'eau des pluies y séjournait seule, et des mousses épaisses les avait envahies ». On ne raconte pas les poèmes, on les récite et il faudrait réciter en entier celui-ci. M. Batilliat avait déjà donné de délicats modèles dans le *Règne de la Beauté* et dans *Versaille aux fantômes* ; ce nouveau livre précise la manière d'art dont ils s'est épris, interprétation harmonieuse et décorative de la nature, de la pensée moderne et de la vie. Les rêveurs qui aiment à suivre de séduisantes et symboliques apparitions se plairont à ce récit ; ils hésiteront entre Noële et Marie, et le souvenir des tendres sentiments qui agiteront le cœur de ces charmantes créatures les suivra longtemps eux-mêmes aux échos persistants de l'hymne formidable des choses amoureuses.

*
*
*

Le cœur ému, par Yvanhoé Rambosson, Mercure de France.

On a tort de ne vouloir connaître du mouvement symboliste que les grands noms. Tous les beaux vers ne se trouvent pas seulement chez Henri de Regnier et Viélé-Griffin. Plus tard on rendra justice à la troupe brillante des poètes qui éclaira l'horizon à ce moment, et dont Yvanhoé Rambosson n'est pas un des moindres :

Un vent tiède a soufflé sur la mer et les îles :
On écoute le calme et le conseil du soir...
La fièvre du jour s'apaise, et les voix d'exil
N'éveillent plus l'écho de notre désespoir.

Les vers que je viens de dire sont aussi mélancoliques que ceux d'Ephraïm Mikhaël. Mais n'est-ce pas à présent du Stuart Merrill que vous croiriez entendre :

Regarde les vaisseaux armés pour la conquête
 Appareiller vers l'or de jardins enchantés ;
 Contemple en ton esprit s'élève des cités
 Où des hérauts casqués sonnent des airs de fête.

Les beaux vers sont vraiment dignes de ces précédents recueils qui s'appelèrent le *Verger doré* et la *Forêt magique*. En les réunissant, peut-être en les épurant au feu d'un creuset difficile — comme firent Vigny, Baudelaire et tant d'autres, Yvanhoé Rambonon, tendra à la postérité un volume exquis ; il n'en faut pas davantage pour qu'un nom

Aborde heureusement aux époques lointaines.

comme dit justement le poète des *Fleurs du mal*...

*
 * *

Quelques idées, Paul et Victor Margueritte, Plon 1905.

Il y en a au moins une qui est que le divorce n'est pas assez facile, et qu'on devrait carrément arriver à la répudiation.

Subtil, fécond et bénéfique divorce ! Ses plus mortels ennemis doivent reconnaître qu'il a été richement utile à la gendeletrie. Qu'on fasse le compte des articles, des romans, des traités, des pièces qu'il a inspirés ! Mais « la revision de la constitution » elle même a fait couler moins d'encre ! Si l'on veut alimenter cette fontaine pactolienne il n'y a (moi aussi j'ai une idée) qu'à décréter que la législation de cette préoccupante matière changera tous les dix ans. On aura tour à tour le divorce facile, l'union libre, le divorce difficile, le mariage indissoluble. Et ainsi les lecteurs seront toujours tenus en haleine.

Oui, c'est là le sujet-type de chronique. D'abord il intéresse tout le monde, les femmes comme les hommes, cas rare. Puis il fait parler tout le monde : personne qui ne se

soit fait une opinion là dessus. Enfin, il est inépuisable, car les avis changent innombrablement de l'un à l'autre, et en chacun d'année en année, ou de dispositions en dispositions, ou de point de vue en point de vue. Qui n'a pas souhaité l'union libre à dix-huit ans ? Qui n'a pas passé de la sévérité à l'indulgence suivant qu'il s'agissait de Mme X ou de Mme Y ? Qui ne s'est contredit, en toute sincérité d'ailleurs et croyant chaque fois tenir la vérité bien en poche ?

Le vent aujourd'hui est-il favorable ou non au divorce ? Un journal, *Femina*, a consulté là-dessus ses lectrices à propos de deux romans à tendances hostiles, l'un des frères Margueritte, l'autre de Paul Bourget. Sur trois mille répondantes, le partage, à quelques unités près, s'est fait également, quinze cents pour l'un, quinze cents pour l'autre. Y aurait-il vraiment une femme sur deux, au moins dans le milieu littéro-boulevardier, qui envisagerait l'éventualité du papier timbré ? Voilà une proportion, Messieurs les maris, qui n'est ni flatteuse, ni rassurante pour vous.

Le livre dont je parle contient une copieuse enquête : beaucoup de littérateurs et de politiques et tous à peu près favorables au divorce ; les uns en avouant qu'ils ont des raisons pour cela ; d'autres par sentiment désintéressé : « Marié, dit l'un, père de famille, heureux par hasard, et par quel hasard j'ai frémis, je suis pour l'union et la désunion libres » ; d'autres encore par principe. « Dès que quelqu'un prononce le nom de liberté, je suis avec lui ». Mais aucun, ou presque, ne s'est mis à un point de vue qui pourrait bien être dominant, et qui est celui-ci :

Il n'y a vraiment mariage que quand chaque conjoint peut répéter du fond du cœur l'admirable formule dont usent les Anglais : « Je te prends pour te garder dans la bonne fortune comme dans la mauvaise, dans la santé comme dans la maladie, jusqu'à ce que la mort seule nous sépare ». Mais s'il y a un engagement d'honneur, tout est clair ! Concevrait-on un individu qui dirait : « Oui, j'ai bien juré sur l'honneur de ne pas ouvrir cette cassette qu'on m'a confiée, mais ma foi j'ai changé d'avis, et je l'ouvre. » Les novateurs, qui trouvent de si belles phrases pour légitimer le divorce par répudiation, devraient bien

étendre leur découverte à la matière des billets à ordre. Je connais pas mal de gens qui seraient fort heureux de traiter leurs créanciers comme MM. Paul et Victor proposent de traiter le conjoint qui a cessé de plaire.

Soit ! Mais ceux qui n'ont pas pris cet engagement ? Pourrait-on concevoir des fiancés qui se prendraient à l'essai ? Parfaitement, c'est ce qu'on appelle l'union libre. Mon Dieu, à celle-ci la désunion libre peut faire pendant. Mais dès qu'il y a mariage, la place pour le divorce fait défaut, même pour divorce justifié, contrôlé, légitimé. Qu'on puisse quitter Pierre ou Paul parce qu'on a été battue par ce Pierre ou par ce Paul, rien de plus logique, mais qu'on puisse épouser Pierre parce qu'on a été battue par Paul, c'est à hausser des sourcils circonflexes !

Il y a, à ce propos, quelque chose d'assez irritant chez les partisans du divorce, c'est l'à côté de leur trémolo continu : « Quoi, vous riveriez éternellement l'un à l'autre ces deux êtres qui s'abhorrent, etc. ? » On jurerait que ces Messieurs oublient que la séparation de corps existe. Leur vraie question, est beaucoup moins pantelante : « Etant donné deux conjoints qui se sont disjoint, faut-il les laisser se rejoindre ailleurs ? Si l'on n'est pas directement en cause » ce qu'on s'en fiche ! Puisque les deux sujets n'ont pas pu s'entendre, c'est que l'un, et peut-être l'autre aussi, sont insociables ; alors en les empêchant de chercher à s'entendre avec de nouveaux humains on leur rend service à tous.

Questions d'honneur et de religion mises à part, la matière du divorce semble assez simple. Ou il n'y a pas d'enfants, et l'on comprendrait toutes les facilités, le consentement mutuel et même la répudiation mais alors autorisée par les juges. Ou il y a des enfants et alors toutes les difficultés, jusqu'à la prohibition. Ici, nouveau trémolo des partisans du divorce. « Cet enfant ne sera-t-il pas mieux dans le foyer nouveau de celui de ses parents remariés qui en aura reçu la garde que dans l'ancien foyer témoin d'incessantes querelles ? » Cela pourra être en effet, et rien ne serait plus facile que d'opposer en un roman complaisant ces deux existences, mais cela sera-t-il normalement ? Si le conjoint marié a des enfants, l'enfant du premier lit ne

sentira-t-il pas sa position empirée et n'ira-t-il pas en s'aigrissant jusqu'à répondre à une hostilité sournoise ou brutale par une haine frénétique ? Mais au contraire, si l'ancien foyer n'est pas détruit, qui sait si l'enfant ne deviendra pas en grandissant un trait d'union, si ces querelles qu'on prédit incessantes ne cesseront pas, l'âge change bien des choses, si du moins leur spectacle ne murira pas et ne préservera pas l'enfant ? Voilà un sujet spécieux pour un roman de complaisance contraire. Et je ne parle pas du faux diapason de ce trémolo, car enfin ces parents insociables peuvent se séparer sans se remarier, et la situation de l'enfant chez l'un d'eux, ou tour à tour chez les deux, sera alors bien préférable à ce qu'elle serait aux côtés d'un parâtre ou d'une marâtre.

Mais troisième trémolo : « A ces malheureux qui ont manqué leur vie, vous voudriez interdire à jamais l'espoir de se refaire une vie nouvelle, vous les condamnez à la chasteté perpétuelle ou à la basse débauche, quelle cruauté ! » C'est vraiment s'occuper beaucoup de certaines choses. Et de plus nos « malheureux » n'ont pas manqué leur vie puisque dans l'hypothèse, ils ont des enfants et n'ont qu'à se consacrer à eux ; beaucoup de veufs le font sans gémir pour cela sur leur condamnation à la débauche ou à la chasteté.

Cette distinction, chose curieuse, est au fond, celle du droit canon. Quand il n'y a pas d'enfants, le mariage est aisément annulable en cour d'Eglise. Dès qu'il y en a, la chose devient très difficile. La loi civile aurait pu prendre modèle sur ceci. Elle aurait aussi pu, pour éviter tout soupçon de cléricalisme, se rapprocher du Code Napoléon, le divorce par consentement mutuel, soumis à de suffisants délais, avait du moins l'avantage de dispenser d'étaler un lingeassez sale devant les tribunaux, et l'article 305 avait l'énorme intérêt d'assurer la situation des enfants : « Dans le cas de divorce par consentement mutuel, la propriété de la moitié des biens de chacun des deux époux sera acquise de plein droit du jour de leur première déclaration aux enfants nés de leur mariage ». Il est fâcheux que cette disposition ait volontairement disparu du projet de loi élaboré par les frères Margueritte (article 49). Il faudrait, si

on élargissait le divorce comme on le demande, le réintroduire dans le Code, et y ajouter une disposition correspondante pour les époux qui n'auraient pas de biens, un prélèvement sur les salaires, ou une taxe spéciale analogue à la taxe militaire, que l'Etat percevrait au profit des enfants.

Puisque j'en suis, moi aussi, à légiférer, j'ajoute une idée nouvelle. Au lieu du changement un peu fantaisiste que je proposais au début, des législations différentes se succèdent chaque dix ans, pourquoi n'essaierait-on pas d'une variation régionale ? Dans les départements de l'ouest par exemple on aurait le mariage indissoluble, dans ceux du sud-est l'union libre, dans ceux du nord et de l'est le divorce actuel pour causes prévues dans ceux du centre et du sud-ouest le divorce d'autrefois, par consentement mutuel. Au bout de quelques années, on pourrait juger des résultats des quatre systèmes.

Antonin LEPIEUX.

BIBLIOGRAPHIE

Henry-René d'Allemagne. — **Les Cartes à jouer du XIV^e au XX^e siècle.** — 2 vol. in-4° de 1.200 pages, avec 3.200 reproductions de cartes, d'enveloppes, de gravures et de plans en noir et en couleur. — Paris. Librairie Hachette, 60 fr.

M. d'Allemagne, archiviste-paléographe, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, à qui l'on doit la publication d'ouvrages importants tels que : *l'Histoire des Jouets, celle du Luminaire, Sports et Jeux d'Adresse*, etc...., vient de publier un magnifique livre en deux volumes, sur un sujet, traité jusqu'à ce jour sommairement, et sur lequel après lui il n'y aura plus rien à dire.

« On a jusqu'à présent écrit tant d'erreurs sur les époques auxquelles on pouvait attribuer les anciens jeux de cartes connus, qu'il était indispensable qu'un auteur jouissant d'une certaine autorité dans la matière, pût infliger un démenti catégorique à tous les racontars plus ou moins absurdes qui circulaient sur ce sujet et étaient le plus souvent répétés par tous les auteurs avec une foi véritablement trop aveugle. M. d'Allemagne a fait uniquement son travail en se basant sur des données certaines... »

Et ce qui fut le plus grand mérite de cet ouvrage c'est la magnifique illustration qui se rencontre presque à toutes les pages.

Une analyse même succincte des matières ne pourrait donner une idée de ce beau travail. Bornons-nous à quelques indications. L'auteur traite de l'origine des cartes à jouer, de leur fabrication, de la législation qui les concernait ; il parle ensuite des cartes fabriquées dans les divers États de l'Eu-

rope et termine par l'histoire détaillée des fabricants de cartes et de leurs fabriques dans toutes les provinces de la France.

Une bibliographie générale sur la matière complète ce savant ouvrage.

Prosper F....

*
* *

Prosper Falgairolle, *Archiviste de la ville de Vauvert*, **Armorial de Nîmes**. — 1 vol. gr. in-8°. — Un exemp., prix franco: 3 fr.50. S'adresser à l'auteur à Vauvert (Gard).

Les amateurs d'histoire locale, les érudits et les chercheurs n'avaient aucune source en province pour découvrir les titulaires des blasons que l'on voit souvent sur les façades de maisons, sur des pierres tombales, sur des ex-libris et sur certaines gravures anciennes.

Il n'en sera plus ainsi avec l'ouvrage que nous annonçons. C'est la reproduction par les anciens diocèses de Nîmes, d'Uzès et d'Alais du grand *Armorial de d'Hozier de 1696*.

Les armoiries des localités du Gard, des familles nobles, des avocats, des bourgeois, même celles des marchands, y sont décrites telles qu'elles furent enregistrées à la fin du XVII^e siècle.

Cet ouvrage n'a été tiré qu'à 50 exemplaires, et non mis dans le commerce.

A. B.

Refuser toute substitution

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
PAR LE
Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTERIE	VERTIGES
HYSTERO-ÉPILEPSIE	CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY	MIGRAINES
DIABÈTE SUCRE	INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU	ÉBLOUISSEMENTS
et de la Moëlle Epinière	CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS	SPERMATORRÉE

Notice très importante envoyée gratis
sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

Exiger les produits Henri MURE

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE.

Voyages à itinéraires facultatifs, à coupons combinables, de France aux Echelles du Levant, ou vice-versâ.

Des carnets individuels ou de familles pour voyages à itinéraires facultatifs, à coupons combinables, de 1^{re}, 2^{me}, 3^{me} classes (300 kilom. de parcours par voie ferrée, minimum) sont délivrés toute l'année, par toutes les gares P.L.M. comportant, des parcours sur la Cie P.L.M., et sur les lignes postales de Marseille aux Echelles du Levant, de la Cie des Messageries Maritimes (Alexandrie, Jaffa, Beyrouth, Smyrne, Constantinople, Le Pirée).

Itinéraire au gré du voyageur, mais devant passer à l'aller et au retour par Marseille, port d'attacher des paquebots.

Validité: 120 jours pouvant être prolongée 2 fois de moitié moyennant de 10 olo à chaque prolongation.

Arrêts facultatifs. — Faite la demande cinq jours d'avance à la gare de départ.

Billets simples de France en Espagne.

Les principales gares du réseau du P.L.M. (Paris, Dijon, Lyon, etc ...) délivrent, toute l'année des billets directs simples pour Barcelone.

Consulter le Livret-Guide Horaire P.L.M. vendu 0 fr. 50 dans toutes les gares.

FÊTES DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN TIR AUX PIGEONS DE MONACO.

**Billets d'Aller et Retour, de 1^{er} et de 2^{me} classes, à prix réduits,
de NIMES et CETTE**

pour CANNES, NICE et MENTON

délivrés du 19 au 31 Décembre 1905.

Les billets sont valables 20 jours et la validité peut être prolongée, une ou deux fois de 10 jours, moyennant 10 0/0 du prix du billet. Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route tant à l'aller qu'au retour.

NIMES à NICE via TARASCON. MARSEILLE

1^{er} Classe : 58 f. 95 ; 2^{me} Classe : 42 f. 45

CETTE à NICE via TARASCON ou LUNEL, ARLES, MARSEILLE

1^{re} Classe : 64 fr. 70 ; 2^{me} Classe : 46 fr. 55

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

SOCIOLOGIE

	Pages.
Rapport sur les œuvres féminines et de l'Enfance à Nîmes et dans le Gard, <i>Antonin</i>	5
Rapport sur l'enseignement ménager, <i>M^{me} Jacques Brun</i>	24
Rapport sur la mortalité infantile et les moyens de l'enrayer, <i>M. Vernhette</i>	18

HISTOIRE

Loterie pour les pauvres d'Arles au XVIII ^e siècle <i>M. Chailan</i>	209
Le Culte Catholique sous la Révolution ; Les Processions à Nîmes (1780-1802), <i>G. Goubier</i>	105
Agricol Moureau : Son influence sur le Mouvement Social et Révolutionnaire de la Ville de Beaucaire, <i>D^r Julian</i>	325 et 435
Monsieur Pygmalion, <i>Léonce Larnac</i>	419
Au début de la Révolution, <i>E. Renard</i>	463

POÉSIE

Ce que je suis, <i>Bard</i>	299
A Jean Moréas, <i>Marthe Borély</i>	364
Poésie, <i>Jules Borély</i>	381
L'Été (sur la Côte d'Azur). — A la Lune. — L'Automne, <i>Ever</i>	150 225 et 458
Lou Chot et lou Mouisset, <i>J. Gal</i>	290
Méditation, <i>Armand Praviel</i>	301
Premiers Vers pour la « Revue ». — A la Tourmagne, <i>Tuffier</i>	61 et 384

LITTÉRATURE

	Pages
Douceur du Passé, <i>Marthe Borély</i> ...	365
Mademoiselle Girouette, <i>G. Contestin</i>	293
Le Cycle d'Orange, <i>M. G. et Eyssavel</i>	226
Le Prix de Beauté, <i>A. Pieyre</i>	265
Paul Guiraud, <i>Ph. Jouve</i>	151

VOYAGES

En Terre Nipponne, <i>G. de Bosschère</i>	165
L'Indo-Chine, <i>F. Bruneton</i>	29 413

CHRONIQUES

La Rénovation au Foyer des Travailleurs. — Bibliographie, <i>A. Germain</i>	172 316
Chronique littéraire (Vaucluse), <i>P. Lauris</i>	63
Les Livres, <i>A. Lepieux</i>	67, 156, 236, 307, 386 469
Décentralisation intellectuelle, <i>L. L.</i>	395
Bibliographie, <i>René Montaut</i> ..	75
Théâtre des Arènes de Béziers. — Grand Théâtre de Nîmes, <i>A. P.</i>	244 234
Vénus et Adonis, <i>Amica, A. Pieyre</i>	231
Romans nimois	405

PHILOSOPHIE

Psychologie de l'Ennui, <i>A. Jalaguier</i>	371
Les Maladies de la Peur : Le Phobisme, <i>D^r Ménard</i>	274 344
La Bible et les découvertes modernes, <i>E. Mazel</i>	130

GÉOGRAPHIE

Notice sur le Maroc, <i>Colonel Robin</i>	44, 81, 181 245
---	-----------------

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages.
ANTONIN.	
— Rapport sur les œuvres féminines et de l'enfance	
— à Nîmes et dans le Gard.....	5
BARD (LOUIS).	
— Ce que je suis.....	299
BORÉLY (MARTHE).	
— Jean Moréas (poésie).....	364
— Douceur du passé.....	365
BORÉLY (JULES).	
— Poésie.....	381
BOSSCHÈRE (JACQUES DE)	
— En Terre Nippone.....	465
BRUN (MME JACQUES)	
— Rapport sur l'enseignement ménager.....	24
BRUNETON (F).	
— L'Indo-Chine.....	29 113
CHAILAN (M).	
— Loteries pour les pauvres d'Arles au XVIII ^e siècle.	209
CONTESTIN (G).	
— Mademoiselle Girouette.....	293
EVER.	
— A la lune (poésie).....	225
— L'Été (sur la Côte-d'Azur).....	150
— L'Automne.....	468
GAL (JULES).	
— Lou Chot et lou Mouisset (poésie).....	290
GERMAIN (ALPHONSE).	
— La Rénovation du foyer des travailleurs.....	172
— Bibliographie.....	316
GOUBIER (GUSTAVE).	
— Le culte catholique sous la Révolution, les pro- cessions à Nîmes (1780-1802).....	105
JALAGUIER (ANDRÉ).	
— Psychologie de l'ennui.....	371
JOUBE (PHÉBUS).	
— Paul Guiraud.....	154

	Pages.
JULIAN (D ^r).	
— Agricoll Moureau : son influence sur le mouvement social et révolutionnaire de la ville de Beaucaire.....	325 435
LARNAC (LÉONCE).	
— Monsieur Pymalion	419
LAURIS (PIERRE)	
— Chronique littéraire (Vaucluse).....	63
LEPIEUX (ANTONIN).	
— Les Livres.....	67, 156, 236, 307 386 et 469
L. L.	
— Décentralisation intellectuelle.....	395
M. G. et EYSSAVEL.	
— Le Cycle d'Orange.....	226
MÉNARD (D ^r A.).	
— Les maladies de la peur : Le phobisme.....	274 344
MAZEL (E.).	
La Bible et les découvertes modernes.....	130
MONTAUT (RENÉ)	
— Bibliographie : Descente de l'Ardèche en bateau	
— de Pont-d'Arc à Saint-Martin.....	75
NEMRIS.	
— Romans nimois	405
P. (A.).	
— Théâtre des Arènes de Béziers.....	241
— Grand Théâtre de Nîmes.....	321
PIEYRE (Adolphe).	
— Vénus et Adonis, Amica.....	231
— Le prix de beauté.....	265
PRAVIEL (ARMAND).	
— Méditation (poésie).....	301
RENARD (E.).	
— Au début de la Révolution.....	463
ROBIN (COLONEL).	
— Notice sur le Maroc.....	44, 81, 181 et 245
TUFFIER (HENRI).	
— Premiers vers pour la « Revue »	64
A la Tourmagne	384
VERNHETTE (M.).	
— Rapport sur la mortalité infantile et les moyens de l'enrayer.....	18

L'Administrateur-Gérant : Théophile GERVAIS.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07368 3008

